

CONNAISSANCE VÉDIQUE

LES LOIS DE MANOU

Traduction de
A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS



NARRATIF

La loi de Manu (Manou)

Ce texte important à la fois cosmogonique, et législatif est souvent évoqué et finalement peu connu.

Le premier livre, repris ci-dessous d'après la traduction de A. Loiseleur Deslonchamps, dans Pauthier, *Les Livres Sacrés de l'Orient*, Paris 1840, pp 333 et sv. traite surtout de cosmogonie en expliquant le passage du non-être à l'être. C'est la traduction qui sera plus tard reprise par les Classiques Garnier.

Depuis cette époque qui situait la mise par écrit de ce texte autour de 800, il a gagné environ un millénaire en ancienneté. Il est possible que des manuscrits antérieurs apparaissent, ils n'ont fait que reprendre une tradition orale qu'il est bien plus difficile encore de dater. C'est en réalité le contenu qui nous intéresse et que nous ne pouvons évaluer que par rapport à nos propres textes.

C'est la théorie cyclique, que l'on retrouve à la fois dans la Bible et chez Hésiode qui par sa régression géométrique change d'une vision linéaire que l'observation de la nature et la physique remettent constamment en cause.

Les durées des cycles n'ont pour nous de point de comparaison qu'en astronomie et les 4000 ans que la Bible assigne à la naissance du monde paraissent bien faibles, nous le savions déjà !

Un texte de René Guénon

C'est par René Guénon que je l'ai découvert les *lois de Manu*. C'est à la fois pour l'en remercier et pour apporter sa vision claire que je vous propose le texte ci-dessous, extrait d'un article, qu'il publia en anglais dans le *Journal of the Indian Society of Oriental Art*, juin-décembre 1937.

Il est repris en français dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, nrf, 1970, pages 23 à 24.

...Nous envisagerons maintenant les divisions d'un Manvantara, c'est-à-dire les Yugas, qui sont au nombre de quatre ; et nous signalerons tout d'abord, sans y insister longuement, que cette division quaternaire d'un cycle est susceptible d'applications multiples, et qu'elle se retrouve en fait dans beaucoup de cycles d'ordre plus particulier : on peut citer comme exemples les quatre saisons de l'année, les quatre semaines du mois lunaire, les quatre âges de la vie humaine ; ici encore, il y a correspondance avec un symbolisme spatial, rapporté principalement en ce cas aux quatre points cardinaux. D'autre part, on a souvent remarqué l'équivalence manifeste des quatre Yugas avec les quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, tels qu'ils étaient connus d'antiquité gréco-latine : de part et d'autre, chaque période est également marquée par une dégénérescence par rapport à celle qui l'a précédée ; et ceci, qui s'oppose directement à l'idée de « progrès » telle que le conçoivent les modernes, s'explique très simplement par le fait que tout développement cyclique, c'est-à-dire en somme, tout processus de manifestation, impliquant nécessairement un éloignement graduel du principe, constitue bien véritablement en effet, une « descente », ce qui est d'ailleurs aussi le sens réel de la « chute » dans la tradition judéo-chrétienne.

D'un Yuga à l'autre, la dégénérescence s'accompagne d'une décroissance de la durée, qui est d'ailleurs considérée comme influençant la longueur de la vie humaine ; et ce qui importe avant tout à cet égard, c'est le rapport qui existe entre les durées respectives de ces différentes périodes. Si la durée totale du Manvantara est représentée par 10, celle du Krita-Yuga ou Satya-Yuga le sera par 4, celle du Tretâ-Yuga par 3, celle du Dwâpara-Yuga par 2, et celle du Kali-Yuga par 1 ; ces nombres sont aussi ceux des pieds du taureau symbolique de Dharma qui sont figurés comme reposant sur la terre pendant les mêmes périodes. La division du Manvantara s'effectue donc suivant la formule $10 = 4 + 3 + 2 + 1$, qui est, en sens inverse, celle de la Tétraktys pythagoricienne : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$; cette dernière formule correspond à ce que le langage de l'hermétisme occidental appelle la « circulation du quadrant », et l'autre au problème inverse de la « quadrature du cercle », qui exprime précisément le rapport de la fin du cycle à son commencement, c'est-à-dire, l'intégration de son développement total ; il y a là tout un symbolisme à la fois arithmétique et géométrique, que nous ne pouvons qu'indiquer encore en passant pour ne pas trop nous écarter de notre sujet principal. Quant aux chiffres indiqués dans divers textes pour la durée du Manvantara, et par suite pour celle des Yugas, il doit être bien entendu qu'il ne faut nullement les regarder comme constituant une « chronologie » au sens ordinaire de ce mot, nous voulons dire comme exprimant des nombres d'années devant être pris à la lettre ; c'est d'ailleurs pourquoi certaines variations apparentes dans ces données n'impliquent au fond aucune contradiction réelle. Ce qui est à considérer dans ces chiffres, d'une façon générale, c'est seulement le nombre 4 320, pour la raison que nous allons expliquer par la suite, et non point les zéros plus ou moins nombreux dont il est suivi, et qui peuvent même être surtout destinés à égarer ceux qui voudraient se livrer à certains calculs. Cette précaution peut sembler étrange à première vue, mais elle est cependant facile à expliquer : si la durée réelle du Manvantara était connue, et si en outre, son point de départ était déterminé avec exactitude, chacun pourrait sans difficulté en tirer des déductions permettant de prévoir certains événements futurs ; or, aucune tradition orthodoxe n'a jamais encouragé les recherches au moyen desquelles l'homme peut arriver à connaître l'avenir dans une mesure plus ou moins étendue, cette connaissance présentant pratiquement beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages véritables. C'est pourquoi le point de départ et la durée du Manvantara ont toujours été dissimulés plus ou moins soigneusement, soit en ajoutant ou en retranchant un nombre déterminé d'années aux dates réelles, soit en multipliant ou divisant les durées des périodes cycliques de façon à conserver seulement leurs proportions exactes ; et nous ajouterons que certaines correspondances ont parfois aussi été interverties pour des motifs similaires. Si la durée du Manvantara est 4320, celles des quatre Yugas seront respectivement 1728, 1296, 864 et 432 ; mais par quel nombre faudra-t-il multiplier ceux-là pour obtenir l'expression de ces durées en années ? Il est facile de remarquer que tous les nombres cycliques sont en rapport direct avec la division géométrique du cercle : ainsi, $4\ 320 = 360 \times 12$; il n'y a d'ailleurs rien d'arbitraire ou de purement conventionnel dans cette division, car, pour des raisons relevant de la correspondance qui existe entre l'arithmétique et la géométrie, il est normal qu'elle s'effectue suivant des multiples de 3, 9, 12, tandis que la division décimale est celle qui convient proprement à la ligne droite. Cependant, cette observation, bien que vraiment fondamentale, ne permettrait pas d'aller très loin dans la détermination des périodes cycliques, si l'on ne savait en outre, que la base principale de celles-ci, dans l'ordre cosmique, est la période astronomique de la précession des équinoxes, dont la durée est de 25920 ans, de telle sorte que le déplacement des points équinoxiaux est d'un degré en 72 ans. Ce nombre 72 est précisément un sous-multiple de $4\ 320 = 72 \times 60$, et $4\ 320$ est à son tour un sous-multiple de $25\ 920 = 4\ 320 \times 6$; le fait qu'on retrouve pour la précession des équinoxes les nombres liés à la division du cercle est d'ailleurs encore une preuve du caractère véritablement naturel de cette dernière ; mais la question qui se pose est maintenant celle-ci : quel multiple ou sous-multiple de la période astronomique dont il s'agit correspond réellement à la durée du Manvantara ? La pé-

riode qui apparaît le plus fréquemment dans différentes traditions, à vrai dire, est peut-être moins celle même de la précession des équinoxes que sa moitié : c'est, en effet, celle-ci qui correspond notamment à ce qu'était la « grande année » des Perses et des Grecs, évaluée souvent par approximation à 12 000 ou 13 000 ans, sa durée exacte étant de 12 960 ans. Etant donné l'importance toute particulière qui est ainsi attribuée à cette période, il est à présumer que le Manvantara devra comprendre un nombre entier de ces « grandes années » ; mais alors quel sera ce nombre ? A cet égard, nous trouvons tout au moins ailleurs que dans la tradition hindoue, une indication précise, et qui semble assez plausible pour pouvoir cette fois être acceptée littéralement : chez les Chaldéens, la durée du règne de Xisuthros qui est manifestement identique à Vaivaswata, le Manu de l'ère actuelle, est fixée à 64 800 ans, soit exactement cinq « grandes années ». Remarquons incidemment que le nombre 5, étant celui des bhûtas ou éléments du monde sensible, doit nécessairement avoir une importance spéciale au point de vue cosmologique, ce qui tend à confirmer la réalité d'une telle évaluation ; peut-être même y aurait-il lieu d'envisager une certaine corrélation entre les cinq bhûtas et les cinq « grandes années » successives dont il s'agit, d'autant plus que, en fait, on rencontre dans les traditions anciennes de l'Amérique centrale une association expresse des éléments avec certaines périodes cycliques ; mais c'est là une question qui demanderait à être examinée de plus près. Quoi qu'il en soit, si telle est bien la durée réelle du Manvantara, et si l'on continue à prendre pour base le nombre 4 320, qui est égal au tiers de la « grande année », c'est donc par 15 que ce nombre devra être multiplié. D'autre part, les cinq « grandes années » seront naturellement réparties de façon inégale, mais suivant des rapports simples, dans les quatre Yugas : le Krita-Yuga en contiendra 2, le Trêtâ-Yuga 1 1/2, le Dwâpara-Yuga 1, et le Kali-Yuga 1/2 ; ces nombres sont d'ailleurs, bien entendu la moitié de ceux que nous avons précédemment en représentant par 10 la durée du Manvantara. Evaluées en années ordinaires, ces mêmes durées des quatre Yugas seront respectivement de 25920, 19440, 12 960 et 6 480 ans, formant le total de 64 800 ans ; et l'on reconnaîtra que ces chiffres se tiennent au moins dans des limites parfaitement vraisemblables, pouvant fort bien correspondre à l'ancienneté réelle de la présente humanité terrestre. Nous arrêterons là ces quelques considérations, car, pour ce qui est du point de départ de notre Manvantara, et, par conséquent, du point exact de son cours où nous en sommes actuellement, nous n'entendons pas nous risquer à essayer de les déterminer. Nous savons, par toutes les données traditionnelles, que nous sommes depuis longtemps déjà dans le Kali-Yuga ; nous pouvons dire, sans aucune crainte d'erreur, que nous sommes même dans une phase avancée de celui-ci, phase dont les descriptions données dans les Purânas répondent d'ailleurs, de la façon la plus frappante, aux caractères de l'époque actuelle ; mais ne serait-il pas imprudent de vouloir préciser davantage, et, par surcroît, cela n'aboutirait-il pas inévitablement à ces sortes de prédictions auxquelles la doctrine traditionnelle a, non sans de graves raisons, opposé tant d'obstacles .

LOIS DE MANOU

Traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives
par

A. Loiseleur-Deslongchamps

PREMIÈRE PARTIE

CRÉATION

1. Manou était assis, ayant sa pensée dirigée vers un seul objet ; les Maharchis l'abordèrent, et, après l'avoir salué avec respect, lui adressèrent ces paroles :
2. " Seigneur, daigne nous déclarer, avec exactitude et en suivant l'ordre, les lois qui concernent toutes les classes *primitives*, et les classes nées du mélange des premières.
3. "Toi seul, ô Maître, connais les actes, le principe et le véritable sens de cette règle universelle, existante par elle-même, inconcevable, dont la raison humaine ne peut pas apprécier l'étendue, et qui est le Véda. "
4. Ainsi interrogé par ces êtres magnanimes, celui dont le pouvoir était immense, après les avoir tous salués, leur fit cette sage réponse. "Ecoutez, " leur dit-il.
5. Ce monde était plongé dans l'obscurité; imperceptible dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.
6. "Quand la durée de la dissolution (Pralaya) fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissants de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité, c'est-à-dire, développa la nature (Prakriti).
7. "Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.
8. "Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux dans lesquelles il déposa un germe.
9. "Ce germe devint un oeuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel l'Etre suprême naquit lui-même sous la forme de Brahmâ, l'aïeul de tous les êtres.
10. "Les eaux ont été appelées nârâs, parce qu'elles étaient la production de Nara (l'Esprit divin) ; ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement (ayana) de Nara, il a, en conséquence, été nommé Nârâyana (celui qui se meut sur les eaux).
11. " Par ce qui est, par la cause imperceptible, éternelle, qui existe réellement et n'existe pas pour les organes, a été produit ce divin mâle (Purucha), célèbre dans le monde sous le nom de Brahmâ.
12. " Après avoir demeuré dans cet oeuf une année de Brahmâ, le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet oeuf en deux parts ;
13. "Et, de ces deux parts, il forma le ciel et la terre ; au milieu il plaça l'atmosphère ⁽¹⁾, les huit régions célestes, et le réservoir permanent des eaux.
14. "Il exprima de l'Ame suprême, le sentiment (Manas) qui existe par sa nature, et n'existe pas pour les sens ; et avant la production du sentiment, l'Ahankâra (le moi), moniteur et souverain maître ;

¹ Par atmosphère, il faut entendre ici l'espace entre la terre et le soleil.

15. "Et, avant le sentiment et la conscience, il produisit le grand principe intellectuel (Mahat), et tout ce qui reçoit les trois qualités, et les cinq organes de l'intelligence destinés à percevoir les objets extérieurs, et les cinq organes de l'action, et les rudiments (Tanmâtras) des cinq éléments.
16. "Ayant uni des molécules imperceptibles de ces six principes doués d'une grande énergie, savoir, les rudiments subtils des cinq éléments et la conscience à des particules de ces mêmes principes, transformés et devenus les éléments et les sens, alors il forma tous les êtres.
17. "Et parce que les six molécules imperceptibles émanées de la substance de cet Être suprême, savoir les rudiments subtils des cinq éléments et la conscience, pour prendre une forme, se joignent à ces éléments et à ces organes des sens ; à cause de cela, les sages ont désigné la forme visible de ce Dieu sous le nom de Sarira (qui reçoit les six molécules).
18. "Les éléments y pénétrèrent avec des fonctions qui leur sont propres, ainsi que le sentiment (Manas), source inépuisable des êtres, avec des attributs infiniment subtils.
19. " Au moyen de particules subtiles et pourvues d'une forme, de ces sept principes (Puruchas) doués d'une grande énergie, l'intelligence, la conscience, et les rudiments subtils des cinq éléments, a été formé ce périssable univers, émanation de l'impérissable source.
20. " Chacun de ces éléments acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que, plus un élément est éloigné dans la série, plus il a de qualités.
21. "L'Être suprême assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes, et une manière de vivre, d'après les paroles du Véda.
22. "Le souverain Maître produisit une multitude de Dieux (Dévas) essentiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe invisible de Génies (Sâdhyas) et le sacrifice institué dès le commencement.
23. "Du feu, de l'air et du soleil, il exprima pour l'accomplissement du sacrifice, les trois Védas éternels, nommés Rîch, Yad-jous et Sâma.
24. "Il créa le temps et les divisions du temps, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux ;
25. "La dévotion austère, la parole, la volupté, le désir, la colère, et cette création, car il voulait donner l'existence à tous les êtres.
26. "Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste et l'injuste, et soumit ces créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées.
27. "Avec des particules (mâtrâs) ténues des cinq éléments subtils, et qui sont périssables à l'état d'éléments grossiers, tout ce qui existe a été formé successivement.
28. "Lorsque le souverain Maître a destiné d'abord tel ou tel être animé à une occupation quelconque, cet être l'accomplit de lui-même, toutes les fois qu'il revient au monde.
29. "Quelle que soit la qualité qu'il lui ait donnée en partage au moment de la création, la méchanceté ou la bonté, la douceur ou la rudesse, la vertu ou le vice, la véracité ou la fausseté cette qualité vient le retrouver spontanément dans les naissances qui suivent.
30. "De même que les saisons, dans leur retour périodique, reprennent naturellement leurs attributs spéciaux, de même les créatures animées reprennent les occupations qui leur sont propres.
31. "Cependant, pour la propagation de la race humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, il produisit le Brâhmane, le Kchatriya, le Vaisya et le Soûdra.
32. "Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle, et, en s'unissant à cette partie femelle, il engendra Virâdj.
33. "Apprenez, nobles Brâhmanes, que celui que le divin mâle (Purucha), appelé Virâdj, a produit de lui-même, en se livrant à une dévotion austère, c'est moi, Manou, le créateur de tout cet univers.
34. "C'est moi qui, désirant donner naissance au genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, ai produit d'abord dix Saints éminents (Maharchis), seigneurs des créatures (Pradjâpatis), savoir :
35. "Marîtchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou, Pratchétas ou Dakcha, Vasichtha, Bhrigou et Nârada.
36. "Ces êtres tout-puissants créèrent sept autres Manous, les Dieux (Dévas) et leurs demeures, et des Maharchis doués d'un immense pouvoir ;
37. "Ils créèrent les Gnomes (Yakchas), les Géants (Râkchasas), les Vampires (Pisâtchas), les Musiciens célestes (Gandharbas), les Nymphes (Apsarases), les Titans (Asouras),

les Dragons (Nâgas), les Serpents (Sarpas), les Oiseaux (Souparnas), et les différentes tribus des Ancêtres divins (Pitris) ⁽²⁾ ;

38. "Les éclairs, les foudres, les nuages, les arcs colorés d'Indra, les météores, les trombes, les comètes, et les étoiles de diverses grandeurs ;
39. "Des Kinnaras, les singes, les poissons, les différentes espèces d'oiseaux, le bétail, les bêtes sauvages, les hommes, les animaux carnassiers pourvus d'une double rangée de dents ;
40. "Les vermineux, les vers, les sauterelles, les poux, les mouches, les punaises, et toute espèce de moustiques piquants ; enfin, les différents corps privés du mouvement.
41. "Ce fut ainsi que, d'après mon ordre, ces magnanimes sages créèrent, par le pouvoir de leurs austérités, tout cet assemblage d'êtres mobiles et immobiles, en se réglant sur les actions.
42. "Je vais maintenant vous déclarer quels actes particuliers ont été assignés ici-bas à chacun de ces êtres, et de quelle manière ils viennent au monde.
43. "Les bestiaux, les bêtes sauvages, les animaux carnassiers pourvus de deux rangées de dents, les géants, les vampires et les hommes, naissent d'une matrice.
44. "Les oiseaux sortent d'un oeuf, de même que les serpents, les crocodiles, les poissons, les tortues, et d'autres sortes d'animaux soit terrestres comme le lézard, soit aquatiques comme le poisson à coquille.
45. "Les moustiques piquants, les poux, les mouches, les punaises naissent de la vapeur chaude ; ils sont produits par la chaleur, de même que tout ce qui leur ressemble, comme l'abeille, la fourmi.
46. "Tous les corps privés du mouvement, et qui poussent soit d'une graine, soit d'un rameau mis en terre, naissent du développement d'un bourgeon : les herbes produisent une grande quantité de fleurs et de fruits, et périssent lorsque les fruits sont parvenus à leur maturité ;
47. "Les végétaux appelés rois des forêts n'ont point de fleurs et portent des fruits ; et soit qu'ils portent aussi des fleurs ou seulement des fruits, ils reçoivent le nom d'arbres sous ces deux formes.
48. "Il y a différentes sortes d'arbrisseaux croissant soit en buisson, soit en touffe ; puis diverses espèces de gramens, des plantes rampantes et grimpantes. Tous ces végétaux poussent d'une semence ou d'un rameau.
49. "Entourés de la qualité d'obscurité manifestée sous une multitude de formes, à cause de leurs actions précédentes, ces êtres, doués d'une conscience intérieure, ressentent le plaisir et la peine.
50. "Telles ont été déclarées, depuis Brahmâ jusqu'aux végétaux, les transmigrations qui ont lieu dans ce monde effroyable, qui se détruit sans cesse.
51. "Après avoir ainsi produit cet univers et moi, celui dont le pouvoir est incompréhensible disparut de nouveau, absorbé dans l'âme suprême, remplaçant le temps de la création par le temps de la dissolution (Pralaya).
52. "Lorsque ce Dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes ; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout.
53. "Car, pendant son paisible sommeil, les êtres animés pourvus des principes de l'action quittent leurs fonctions, et le sentiment (Manas) tombe dans l'inertie, ainsi que les autres sens :
54. "Et lorsqu'ils se sont dissous en même temps dans l'Âme suprême, alors cette âme de tous les êtres dort tranquillement dans la plus parfaite quiétude.
55. "Après s'être retirée dans l'obscurité primitive, elle y demeure longtemps avec les organes des sens, n'accomplit pas ses fonctions, et se dépouille de sa forme.
56. "Lorsque, réunissant de nouveau des principes élémentaires subtils, elle s'introduit dans une semence végétale ou animale, alors elle reprend une forme nouvelle.
57. "C'est ainsi que, par un, réveil et par un repos alternatifs, l'Être immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles.
58. "Après avoir composé ce livre de la loi lui-même dès le principe, il me le fit apprendre par coeur, et moi j'instruisis Marîchi et les autres sages.
59. "Bhrigou, que voici, vous fera connaître pleinement le contenu de ce livre ; car ce Mouni l'a appris en entier de moi-même. "
60. Alors le Maharchi Bhrigou, ainsi interpellé par Manou, dit avec bienveillance à tous ces Richis : « Ecoutez.

² Les Pitris ou Dieux Mânes sont des personnages divins, ancêtres du genre humain et qui habitent l'orbite de la lune.

61. "De ce Manou Swâyambhouva (issu de l'Être existant de lui-même) descendent six autres Manous, qui, chacun donnèrent naissance à une race de créatures ; ces Manous, doués d'une âme noble et d'une énergie supérieure étaient :
62. "Swârotchicha, Ottomi, Tâmasa, Raivata, le glorieux Tchâkchoucha, et le fils de Vivaswat.
63. "Ces sept Manous tout-puissants, dont Swâyambhouva est le premier, ont chacun, pendant leur période (Antara), pro-duit et dirigé ce monde composé d'êtres mobiles et d'êtres immobiles.
64. "Dix-huit niméchas (clins d'oeil) font une kâchthâ ; trente kâchthâs, une kalâ, trente kalâs, une mouhoûrta : autant de mouhoûrtas composent un jour et une nuit.
65. "Le soleil établit la division du jour et de la nuit pour les hommes et pour les Dieux ; la nuit est pour le sommeil des êtres, et le jour pour le travail.
66. "Un mois des mortels est un jour et une nuit des Pitris ; il se divise en deux quinzaines : la quinzaine noire est, pour les Mânes, le jour destiné aux actions ; et la quinzaine blanche, la nuit consacrée au sommeil.
67. "Une année des mortels est un jour et une nuit des Dieux ; et voici quelle en est la division : le jour répond au cours septentrional du soleil, et la nuit à son cours méridional.
68. "Maintenant, apprenez par ordre, et succinctement-, quelle est la durée d'une nuit et d'un jour de Brahmâ, et de chacun des quatre âges (Yugas).
69. "Quatre mille années divines composent, au dire des sages, le Krita-youga ; le crépuscule qui précède est d'autant de centaines d'années ; le crépuscule qui suit est pareil.
70. "Dans les trois autres âges, également précédés et suivis d'un crépuscule, les milliers et les centaines d'années sont successivement diminués d'une unité.
71. "Ces quatre âges qui viennent d'être énumérés étant supputés ensemble, la somme de leurs années, qui est de douze mille, est dite l'âge des Dieux.
72. "Sachez que la réunion de mille âges divins compose en somme un jour de Brahmâ, et que la nuit a une durée égale.
73. "Ceux qui savent que le saint jour de Brahmâ ne finit qu'avec mille âges et que la nuit embrasse un pareil espace de temps, connaissent véritablement le jour et la nuit.
74. "A l'expiration de cette nuit, Brahmâ, qui était endormi, se réveille ; et, en se réveillant, il fait émaner l'esprit divin (Manas), qui par son essence existe, et n'existe pas pour les sens extérieurs.
75. "Poussé par le désir de créer, éprouvé par l'Ame suprême, l'esprit divin ou le principe intellectuel opère la création, et donne naissance à l'éther, que les sages considèrent comme doué de la qualité du son.
76. "De l'éther, opérant une transformation, naît l'air, véhicule de toutes les odeurs, pur et plein de force, dont la propriété reconnue est la tangibilité.
77. "Par une métamorphose de l'air est produite la lumière, qui éclaire, dissipe l'obscurité, brille, et qui est déclarée avoir la forme apparente pour qualité.
78. "De la lumière, par une transformation, naît l'eau, qui a pour qualité la saveur ; de l'eau provient la terre, ayant pour qualité l'odeur : telle est la création opérée dès le principe.
79. "Cet âge des Dieux ci-dessus énoncé, et qui embrasse douze mille années divines, répété soixante et onze fois, est ce qu'on appelle ici la période d'un Manou (Manwantara).
80. "Les périodes des Manous sont innombrables ainsi que les créations et les destructions du monde, et l'Être suprême les renouvelle comme en se jouant.
81. "Dans le Krita-youga, la Justice, sous la forme d'un taureau, se maintient ferme sur ses quatre pieds ; la Vérité règne, et aucun bien obtenu par les mortels ne dérive de l'iniquité.
82. "Mais dans les autres âges, par l'acquisition illicite des richesses et de la science, la Justice perd successivement un pied ; et remplacés par le vol, la fausseté et la fraude, les avantages honnêtes diminuent graduellement d'un quart.
83. "Les hommes, exempts de maladies, obtiennent l'accomplissement de tous leurs désirs, et vivent quatre cents ans pendant le premier âge ; dans le Trêtâ-youga et les âges suivants, leur existence perd par degré un quart de sa durée.
84. "La vie des mortels déclarée dans le Vêda, les récompenses des actions et les pouvoirs des êtres animés, portent dans ce monde des fruits proportionnés aux âges.
85. "Certaines vertus sont particulières à l'âge Krita, d'autres à l'âge Trêta, d'autres à l'âge Dwâpara, d'autres à l'âge Kali, en proportion de la décroissance de ces âges.

86. "L'austérité domine pendant le premier âge, la science divine pendant le second, l'accomplissement du sacrifice pendant le troisième ; au dire des Sages, la libéralité seule pendant le quatrième âge.
87. "Pour la conservation de cette création entière, l'Être souverainement glorieux assigna des occupations différentes à ceux qu'il avait produits de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied.
88. "Il donna en partage aux Brâhmanes l'étude et l'enseignement des Védas, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir ;
89. "Il imposa pour devoirs au Kchatriya de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les Livres sacrés, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens.
90. "Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au Vaisya.
91. "Mais le souverain Maître n'assigna au Soûdra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes, sans déprécier leur mérite.
92. "Au-dessus du nombril, le corps de l'homme a été proclamé plus pur, et la bouche en a été déclarée la partie la plus pure par l'Être qui existe de lui-même.
93. "Par son origine, qu'il tire du membre le plus noble, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la Sainte-Écriture, le Brâhmane est de droit le seigneur de toute cette création.
94. "En effet, c'est lui que l'Être existant par lui-même, après s'être livré aux austérités, produisit dès le principe de sa propre bouche, pour l'accomplissement des offrandes aux Dieux et aux Mânes, pour la conservation de tout ce qui existe.
95. "Celui par la bouche duquel les habitants du Paradis mangent sans cesse le beurre clarifié, et les Mânes, le repas funèbre, quel être aurait-il pour supérieur ?
96. "Parmi tous les êtres, les premiers sont les êtres animés ; parmi, les êtres animés, ceux qui subsistent par le moyen de leur intelligence : les hommes sont les premiers entre les êtres intelligents, et les Brâhmanes, entre les hommes ;
97. "Parmi les Brâhmanes, les plus distingués sont ceux qui possèdent la science sacrée ; parmi les savants, ceux qui connaissent leur devoir ; parmi ceux-ci, les hommes qui l'accomplissent avec exactitude ; parmi ces derniers, ceux que l'étude des livres saints a conduits à la béatitude.
98. "La naissance du Brâhmane est l'incarnation éternelle de la justice ; car le Brâhmane, né pour l'exécution de la justice, est destiné à s'identifier avec Brahme.
99. "Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des lois civiles et religieuses.
100. "Tout ce que ce monde renferme est en quelque sorte la propriété du Brâhmane ; par sa primogéniture et par sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.
101. "Le Brâhmane ne mange que sa propre nourriture, ne porte que ses propres vêtements, ne donne que son avoir ; c'est par la générosité du Brâhmane que les autres hommes jouissent des biens de ce monde.
102. "Pour distinguer les occupations du Brâhmane et celles des autres classes dans l'ordre convenable, le sage Manou, qui procède de l'Être existant par lui-même, composa ce code de lois.
103. "Ce livre doit être étudié avec persévérance par tout Brâhmane instruit, et être expliqué par lui à ses disciples, mais jamais par aucun autre homme d'une classe inférieure.
104. "En lisant ce livre, le Brâhmane qui accomplit exactement ses dévotions, n'est souillé par aucun péché en pensée, en parole ou en action.
105. "Il purifie une assemblée, sept de ses ancêtres et sept de ses descendants, et mérite seul de posséder toute cette terre.
106. "Cet excellent livre fait obtenir toute chose désirée ; il accroît l'intelligence, il procure de la gloire et une longue existence, il mène à la béatitude suprême.
107. "La loi s'y trouve complètement exposée, ainsi que le bien et le mal des actions et les coutumes immémoriales des quatre classes.
108. "La coutume immémoriale est la principale loi approuvée par la Révélation (Srouti) et la Tradition (Smriti) ; en conséquence, celui qui désire le bien de son âme doit se conformer toujours avec persévérance à la coutume immémoriale.
109. "Le Brâhmane qui s'écarte de la coutume ne goûte pas le fruit de la Sainte Écriture ; mais s'il l'observe exactement, il obtient une récolte complète.
110. "Ainsi les Mounis, ayant reconnu que la loi dérive de la coutume immémoriale, ont adopté ces coutumes approuvées pour base de toute pieuse austérité :

111. "La naissance du monde, la règle des sacrements (Sanskâras), les devoirs et la conduite d'un élève en théologie (Brah-matchâri), l'importante cérémonie du bain que prend l'élève avant de quitter son maître, lorsque son noviciat est terminé ;
112. "Le choix d'une épouse, les divers modes de mariage, la manière d'accomplir les cinq grandes oblations (Mahâ-Yadinas), et la célébration du service funèbre (Srâddha) institué dès le principe ;
113. "Les différents moyens de soutenir sa vie, les devoirs d'un maître de maison (Grihas-tha), les aliments permis et ceux qui sont défendus, la purification des hommes et celle des ustensiles employés ;
114. "Les règlements qui regardent les femmes, le devoir austère des Vânaprasthas ou anachorètes, celui des Sannyâsis ou dévots ascétiques, et qui conduit à la béatitude (Mokcha), le renoncement au monde, tous les devoirs d'un roi, la décision des affaires judiciaires ;
115. "Les statuts qui concernent le témoignage et l'enquête, les devoirs de l'épouse et du mari, la loi de partage des successions, les défenses contre le jeu, les châtiments à infliger aux criminels ;
116. "Les devoirs des Vaisyas et des Soudrâs, l'origine des classes mêlées, la règle de conduite de toutes les classes en cas de détresse, et les modes d'expiations ;
117. "Les trois sortes de transmigrations qui sont dans ce monde le résultat des actions, la félicité suprême réservée aux bonnes oeuvres, l'examen du bien et du mal ;
118. "Et enfin les lois éternelles des différentes contrées, des classes et des familles, et les usages des différentes sectes d'hérétiques et des compagnies de marchands, ont été déclarés dans ce livre par Manou.
119. "De même que jadis, à ma prière, Manou a déclaré le contenu de ce livre, de même vous aujourd'hui apprenez-le de moi, sans suppression ni augmentation.

1. « Apprenez quels sont les devoirs observés par les hommes vertueux, savants dans le Véda, et toujours inaccessibles à la haine ainsi qu'à l'amour passionné ; devoirs qui sont gravés dans les coeurs comme les moyens de parvenir à la béatitude.
 2. « L'amour de soi-même n'est pas louable ; toutefois dans ce monde rien n'en est exempt ; en effet, l'étude de la Sainte Écriture a pour motif l'amour de soi-même, de même que la pratique des actes que prescrivent les Livres sacrés.
 3. « De l'espérance d'un avantage net l'empressement ; les sacrifices ont pour mobile l'espérance ; les pratiques de dévotion austère et les observances pieuses sont reconnues provenir de l'espoir d'une récompense.
 4. « On ne voit jamais ici-bas une action quelconque accomplie par un homme qui n'en a pas le désir ; en effet, quelque chose qu'il fasse, c'est le désir qui en est le motif.
 5. « En remplissant parfaitement les devoirs prescrits, sans avoir pour mobile l'attente de la récompense, l'homme parvient à l'immortalité, et, dans ce monde, il jouit de l'accomplissement de tous les désirs que son esprit a pu concevoir.
 6. « La loi a pour bases le Véda tout entier, les ordonnances et les pratiques morales de ceux qui le possèdent, les coutumes immémoriales des gens de bien, et, dans les cas sujets au doute, la satisfaction intérieure.
 7. « Quel que soit le devoir enjoint par Manou à tel ou tel individu, ce devoir est complètement déclaré dans la Sainte Écriture ; car Manou possède toute la science divine.
 8. « Le sage, après avoir entièrement examiné ce système complet de lois avec l'œil du savoir pieux, doit, reconnaissant l'autorité de la Révélation, se renfermer dans son devoir.
 9. « Certes, l'homme qui se conforme aux règles prescrites par la Révélation (Srouti) et par la Tradition (Smriti), acquiert de la gloire dans ce monde, et obtient dans l'autre une félicité parfaite :
 10. « Il faut savoir que la Révélation est le Livre saint (Véda), et la Tradition, le Code de Lois (Dharma-Sâstra) ; l'une et l'autre ne doivent être contestées sur aucun point, car le système des devoirs en procède tout Entier.
 11. « Tout homme des trois premières classes qui, embrassant les opinions des livres sceptiques, méprise ces deux bases fondamentales, doit être exclu de la compagnie des gens de bien comme un athée et un contempteur des Livres sacrés.
 12. « Le Véda, la Tradition, les bonnes coutumes et le contentement de soi-même, sont déclarés par les sages les quatre sources du système des devoirs.
 13. « La connaissance du devoir suffit à ceux qui ne sont attachés ni à la richesse ni aux plaisirs ; et pour ceux qui cherchent à connaître le devoir dans des vues intéressées, l'autorité suprême est la Révélation divine.
 14. « Mais lorsque la Révélation offre deux préceptes en apparence contradictoires, tous deux sont reconnus comme lois, et ces deux lois ont été déclarées par les Sages parfaitement valables.
 15. « Par exemple, il est dit dans les Livres sacrés que le sacrifice doit être accompli après le lever du soleil, avant son lever, lorsque l'on ne voit ni le soleil ni les étoiles ; en conséquence, le sacrifice peut avoir lieu dans l'un ou l'autre de ces moments.
 16. « Celui pour qui, depuis la cérémonie de la conception jusqu'à la translation au cimetière, on accomplit toutes les cérémonies avec les prières d'usage, doit être reconnu comme ayant le privilège de lire ce code ; ce qu'aucun autre ne peut avoir ⁽³⁾.
 17. « Entre les deux rivières divines de Saraswatî ⁽⁴⁾ et de Drichadwati ⁽⁵⁾, un espace se trouve renfermé ; cette contrée, digne des Dieux, a reçu le nom de Brahmâvarta.
 18. « La coutume qui s'est perpétuée dans ce pays, par la tradition immémoriale, parmi les classes primitives et les classes mêlées, est déclarée bonne coutume.
- ³ En conséquence, la lecture de ce code n'est permise qu'aux hommes des trois premières classes ; elle est défendue aux Soudras. (Commentaire.)
- ⁴ Saraswati, rivière qui descend des montagnes qui bornent au nord-est la province de Dehli, d'où elle se dirige vers le sud-ouest, et se perd dans les sables du Grand Désert, dans la contrée de Bhatti. Suivant les Indiens, elle continue son cours par-dessous terre, et va se réunir au Gange et à l'Yamounâ, près d'Allahâbad. La Saraswati s'appelle aujourd'hui Sarsouti.
- ⁵ Drichadwati, rivière qui coule au nord-est de Dehli.

19. « Kouroukchétra ⁽⁶⁾, Matsya, Pantchâla ou Kanyâkoubja, Soûrasénaka ou Mathourâ, forment la contrée nommée Brahmarshi, voisine de celle de Brahmâvarta.
20. « C'est de la bouche d'un Brâhmane né dans ce pays que tous les hommes, sur la terre, doivent apprendre leurs règles de conduite spéciales.
21. « La région située entre les monts Himavat ⁽⁷⁾ et Vindhya ⁽⁸⁾, à l'est de Vinasana ⁽⁹⁾ et à l'ouest de Prayâga ⁽¹⁰⁾, est appelée Madhyadésa (pays du milieu).
22. « Depuis la mer orientale jusqu'à la mer occidentale, l'espace compris entre ces deux montagnes est désigné par les Sages sous le nom d'Aryâvarta (séjour des hommes honorables).
23. « Tout lieu où se rencontre naturellement la gazelle noire est reconnu convenable pour l'accomplissement du sacrifice ; le pays des Mlétchhas en est différent ⁽¹¹⁾.
24. « Ceux qui appartiennent aux trois premières classes doivent avoir grand soin de s'établir dans les lieux qui viennent d'être désignés ; mais un Soûdra s'il est en peine pour se procurer sa subsistance, peut demeurer dans n'importe quel endroit.
25. « L'origine de la loi et la production de cet univers vous ont été exposées sommairement ; apprenez maintenant les lois qui concernent les classes.
26. « Avec les rites propices ordonnés par le Véda doivent être accomplis les sacrements (Sanskâras) qui purifient le corps des Dwidjas ⁽¹²⁾, celui de la conception et les autres, qui enlèvent toute impureté dans ce monde et dans l'autre.
27. « Par des offrandes au feu pour la purification du fœtus, par la cérémonie accomplie à la naissance, par celle de la tonsure, et par celle de l'investiture du cordon sacré, toutes les souillures que le contact de la semence ou de la matrice a pu imprimer aux Dwidjas sont effacées entièrement.
28. « L'étude du Véda, les observances pieuses, les oblations au feu, l'acte de dévotion du Traividya, les offrandes aux Dieux et aux Mânes pendant le noviciat, la procréation des fils, les cinq grandes oblations et les sacrifices solennels, préparent le corps à l'absorption dans l'Etre divin.
29. « Avant la section du cordon ombilical, une cérémonie est prescrite à la naissance d'un enfant mâle ; on doit lui faire goûter du miel et du beurre clarifié dans une cuiller d'or ⁽¹³⁾, en récitant des paroles sacrées.
30. « Que le père accomplisse, ou s'il est absent, fasse accomplir la cérémonie de donner un nom à l'enfant le dixième ou douzième jour après la naissance, ou dans un jour lunaire propice, dans un moment favorable, sous une étoile d'une heureuse influence.
31. « Que le nom d'un Brâhmane, par le premier des deux mots dont il se compose, exprime la faveur propice ; celui d'un Kshatriya, la puissance ; celui d'un Vaisya, la richesse ; celui d'un Soûdra, l'abjection.
32. « Le nom d'un Brâhmane, par son second mot, doit indiquer la félicité ; celui d'un guerrier, la protection ; celui d'un marchand, la libéralité ; celui d'un Soûdra, la dépendance.
33. « Que celui d'une femme soit facile à prononcer, doux, clair, agréable, propice ; qu'il se termine par des voyelles longues, et ressemble à des paroles de bénédiction.

6 Kouroukchétra, contrée voisine de Dehli, qui a été le théâtre de la sanglante bataille livrée par les Pândavas aux Kôravas. Ces princes étaient les fils de deux frères, Dritarâchtra et Pândou, qui descendaient d'un roi nommé Kourou. Les détails de leurs querelles sont consignés dans le grand poème épique intitulé Mahâbhârata.

7 L'Himavat ou Himâlaya, dont le nom signifie séjour des frimas est la chaîne de montagnes qui borne l'Inde vers le nord, et la sépare de la Tartarie ; c'est l'Imaüs des anciens. Le Gange, l'Indus, le Brahmapoutra, et d'autres rivières considérables, sortent de ces montagnes. Dans la mythologie indienne, l'Himavat est personnifié comme époux de Ménâ, et père de Gangâ, déesse du Gange et de Dourgâ (appelée aussi Oumâ et Pârvati), épouse du Dieu Siva (Râmâyana, Liv. 1, chap. xxxvi.)

8 Le Vindhya est la chaîne de montagnes qui sépare l'Inde centrale du Dékhan, et qui s'étend de la province de Béhar, presque jusqu'à celle du Gouzerat.

9 Vinasana, contrée au nord-ouest de Dehli, dans le voisinage du moderne, Panniput.

10 Prayâga célèbre place de pèlerinage au confluent du Gange et du Djemna, aujourd'hui Allahâbad.

11 C'est-à-dire qu'il n'est pas propre au sacrifice. Les Indiens entendent par Mlétchhas les étrangers ou barbares.

12 Le mot Dwidja signifie né deux fois, régénéré. On appelle Dwidja tout homme des trois premières classes, Brâhmane, Kshatriya ou Vaisya, qui a été investi du cordon sacré. Cette investiture, ou initiation, constitue la seconde naissance des Dwidjas. Voyez plus loin, dans le même Livre, st. 169 et 170.

13 Le texte porte littéralement, on doit lui faire goûter du miel, du beurre clarifié et de l'or.

34. « Dans le quatrième mois, il faut sortir l'enfant de la maison où il est né pour lui faire voir le soleil ; dans le sixième mois, lui donner à manger du riz, ou suivre l'usage adopté par la famille comme plus propice.
35. « La cérémonie de la tonsure ⁽¹⁴⁾, pour tous les Dwidjas, doit être faite conformément à la loi, pendant la première ou la troisième année, d'après l'injonction de la Sainte Écriture.
36. « Que l'on fasse dans la huitième année, à partir de la conception, l'initiation ⁽¹⁵⁾ d'un Brâhmane ; celle d'un Kchatriya, dans la onzième année ; celle d'un Vaisya, dans la douzième.
37. « Pour un Brâhmane qui aspire, à l'éclat que donne la science divine ⁽¹⁶⁾, cette cérémonie peut s'accomplir dans la cinquième année ; pour un Kchatriya ambitieux, dans la sixième ; pour un Vaisya, désireux de se livrer aux affaires commerciales, dans la huitième.
38. « Jusqu'à la seizième année pour un Brâhmane, jusqu'à la vingt-deuxième pour un Kchatriya, jusqu'à la vingt-quatrième pour un Vaisya, le temps de recevoir l'investiture sanctifiée par la Sâvitri, n'est pas encore passé.
39. « Mais au delà de ce terme, les jeunes hommes de ces trois classes qui n'ont pas reçu ce sacrement en temps convenable, indignes de l'initiation, excommuniés (Vrâtyas), sont en butte au mépris des gens de bien.
40. « Avec ces hommes qui n'ont pas été purifiés suivant les règles prescrites, qu'un Brâhmane, même en cas de détresse, ne contracte jamais ni liaison par l'étude de l'Écriture Sainte, ni alliance de famille.
41. « Les étudiants en théologie (Brahmatchâris) ⁽¹⁷⁾ doivent porter pour manteaux ⁽¹⁸⁾ des peaux de gazelle noire, de cerf et de bouc ; et pour tuniques, des tissus de chanvre ⁽¹⁹⁾, de lin ⁽²⁰⁾ et de laine, dans l'ordre direct des classes ⁽²¹⁾.
42. « La ceinture d'un Brâhmane doit être de moundja ⁽²²⁾, composée de trois cordes égales, et douce au toucher ; celle d'un Kchatriya doit être une corde d'arc faite de moûrvâ ⁽²³⁾ ; celle d'un Vaisya, de trois fils de chanvre.
43. « À défaut du moundja et des autres plantes, que les ceintures soient faites respectivement de kousa ⁽²⁴⁾, d'asmântaca ⁽²⁵⁾ et de-valwadjâ ⁽²⁶⁾, en trois cordes, avec un seul noeud, ou bien avec trois ou cinq, suivant les usages de la famille.
44. « Il faut que le cordon sacré, porté sur la partie supérieure du corps, soit de coton et en trois fils pour un Brâhmane ; que celui d'un Kchatriya soit de fil de chanvre ; celui d'un Vaisya, de laine filée.
45. « Un Brâhmane doit, suivant la loi, porter un bâton de vilva ⁽²⁷⁾ ou de palâsa ⁽²⁸⁾ ; celui d'un guerrier doit être de vata ⁽²⁹⁾ ou de khadira ⁽³⁰⁾ ; celui d'un marchand, de pîlou ⁽³¹⁾ ou d'oudoumbara ⁽³²⁾.

14 Cette cérémonie consiste à : raser toute la tête, à l'exception du sommet, sur lequel on laisse une mèche de cheveux.

15 Cette initiation (Upanayana), particulière aux trois premières classes, est distinguée par l'investiture du cordon sacré et de la ceinture. La communication de la Sâvitri, la plus sainte de toutes les prières, est une partie essentielle de l'initiation. Voyez plus loin, st 169 et st. 170.

16 Comme à cet âge un enfant n'a pas encore de volonté, l'intention de son père passe pour la sienne. (Commentaire.)

17 On donne le nom de Brahmatchari au jeune Dwidja, depuis son investiture jusqu'au moment où il devient maître de maison (Grihastha)

18 Les deux mots sanskrits outtarîya et adhovasana, que j'ai traduit par manteau et tunique, signifient littéralement le premier, vêtement supérieur, le second vêtement inférieur.

19 Sana, *Cannabis sativa*. Le mot Sana s'applique aussi à plusieurs plantes dont on retire une sorte de chanvre, comme la crotalaire (*Crotalaria funcea*).

20 Kchoumâ, *Linum usitatissimum*.

21 C'est-à-dire qu'un jeune Brâhmane doit porter une peau de gazelle et un tissu de chanvre ; un Kchatriya, une peau de cerf et un tissu de lin ; un Vaisya, une peau de bouc et un tissu de laine.

22 Saccharum munja.

23 Senseviera zeylanica.

24 Poa cynosuroides

25 Spondias mangifera ou Andropogon muricatus

26 Saccharum cylindricum.

27 Ægle marmelos

28 Butea frondosa.

29 Le grand figuier des Indes (*Ficus indica*).

30 Mimosa catechu.

46. « Que la bâton d'un Brâhmane soit assez long pour atteindre ses cheveux ; que celui d'un Kchatriya s'élève jusqu'à son front ; celui d'un Vaisya, à la hauteur de son nez.
47. « Ces bâtons doivent tous être droits, intacts, agréables à l'oeil, n'ayant rien d'effrayant, revêtus de leur écorce, et non attaqués par le feu.
48. « S'étant muni du bâton désiré, après s'être placé en face du soleil, et avoir fait le tour du feu en marchant de gauche à droite ⁽³³⁾, que le novice aille mendier sa subsistance suivant la règle.
49. « L'initié ⁽³⁴⁾ appartenant à la première des trois classes régénérées doit, en demandant l'aumône à une femme ⁽³⁵⁾, commencer sa requête par le mot «Madame» ; l'élève appartenant à la classe militaire doit placer ce mot au milieu de sa phrase, et le Vaisya, à la fin.
50. « C'est à sa mère, à sa sœur, ou à la propre sœur de sa mère, qu'il doit demander d'abord sa subsistance, ou bien à toute autre femme dont il ne puisse pas être rebuté.
51. « Après avoir ainsi recueilli sa nourriture en quantité suffisante, et l'avoir montrée à son directeur (Gourou) sans supercherie, s'étant purifié en se lavant la bouche, qu'il prenne son repas, le visage tourné vers l'orient.
52. « Celui qui mange en regardant l'orient prolonge sa vie ; en regardant le midi, acquiert de la gloire ; en se tournant vers l'occident, parvient au bonheur ; en se dirigeant vers le nord, obtient la récompense de la vérité.
53. « Le Dwidja, après avoir fait son ablution, doit toujours prendre sa nourriture dans un parfait recueillement ; son repas terminé, il doit se laver la bouche de la manière convenable, et arroser d'eau les six parties creuses de sa tête, ses yeux, ses oreilles, et ses narines.
54. « Qu'il honore toujours sa nourriture, et la mange sans dégoût ; en la voyant, qu'il se réjouisse, se console lorsqu'il a du chagrin, et fasse des vœux pour en avoir toujours autant.
55. « En effet, une nourriture constamment révérée donne la force musculaire et l'énergie virile ; lorsqu'on la prend sans l'honorer, elle détruit ces deux avantages.
56. « Qu'il se garde de donner ses restes à personne, de rien manger dans l'intervalle de ses deux repas du matin et du soir, de prendre une trop grande quantité d'aliments, et d'aller quelque part après son repas, sans avoir auparavant lavé sa bouche.
57. « Trop manger nuit à la santé, à la durée de l'existence, au bonheur futur dans le ciel ⁽³⁶⁾, cause l'impureté, est blâmé dans ce monde ; il faut donc s'en abstenir avec soin.
58. « Que le Brâhmane fasse toujours l'ablution avec la partie pure de sa main consacrée au Véda,, ou avec celle qui tire son nom du Seigneur des créatures, ou bien avec celle qui est consacrée aux Dieux, mais jamais avec la partie dont le nom dérive des Mânes (Pitris).
59. « On appelle partie consacrée au Véda celle qui est située à la racine du pouce ; la partie du Créateur est à la racine du petit doigt ; celle des Dieux est au bout des doigts ; celle des Mânes, entre le pouce et l'index.
60. « Qu'il avale d'abord de l'eau à trois reprises, autant qu'il en peut tenir dans le creux de sa main ; qu'il essuie ensuite deux fois sa bouche avec la base de son pouce ; et enfin, qu'il touche avec de l'eau les cavités ci-dessus mentionnées, sa poitrine et sa tête.
61. « Celui qui connaît la loi, et qui cherche la pureté, doit toujours faire son ablution avec la partie pure de sa main, eh se servant d'eaux qui ne soient ni chaudes ni écumeuses, et se tenant dans un endroit écarté, le visage tourné vers l'orient ou vers le nord.
62. « Un Brâhmane est purifié par l'eau qui descend jusqu'à sa poitrine ; un Kchatriya, par celle qui va dans son gosier ; un Vaisya, par celle qu'il prend dans sa bouche ; un Soûdra, par celle qu'il touche du bout de la langue et des lèvres.
63. « Un Dwidja est nommé Oupavîti lorsque sa main droite est levée, et que le cordon sacré, ou son vêtement, est attaché sur l'épaule gauche et passe sous l'épaule droite ; il est dit Prâtchînâviti quand sa main gauche est levée, et que le cordon, fixé sur l'épaule droite, passe sous l'épaule gauche ; il est appelé Nîviti lorsque le cordon est attaché à son cou.

³¹ Careya arborea ou Salvadora persica.

³² Ficus glomerata.

³³ Cette cérémonie est appelée Pradakshina.

³⁴ C'est-à-dire le novice (Brahmatchâri) investi du cordon sacré.

³⁵ Voyez la stance qui suit.

³⁶ Parce que cela empêche de s'acquitter des devoirs pieux qui font obtenir le ciel.

64. « Lorsque sa ceinture, la peau qui lui sert de manteau, son bâton, son cordon et son aiguère ⁽³⁷⁾ sont en mauvais état, il doit les jeter dans l'eau et s'en procurer d'autres bénits par des prières.
65. « La cérémonie du Késânta ⁽³⁸⁾ est fixée à la seizième année, à partir de la conception, pour les Brâhmanes ; à la vingt-deuxième, pour la classe militaire ; pour la classe commerçante, elle a lieu deux ans plus tard.
66. « Les mêmes cérémonies, mais sans les prières (Mantras), doivent être accomplies, pour les femmes, dans le temps et dans l'ordre déclarés, afin de purifier leurs corps.
67. « La cérémonie du mariage est reconnue par les législateurs remplacer, pour les femmes, le sacrement de l'initiation, prescrit par le Véda ; leur zèle à servir leur époux leur tient lieu du séjour auprès du père spirituel, et le soin de leur maison, de l'entretien du feu sacré.
68. « Telle est, comme je l'ai déclaré, la loi de l'initiation des Dwidjas, initiation qui est le signe de leur renaissance et les sanctifie : apprenez maintenant à quels devoirs ils doivent s'astreindre.
69. « Que le maître spirituel (Gourou), après avoir initié son élève par l'investiture du cordon sacré, lui enseigne d'abord les règles de la pureté, les bonnes coutumes, l'entretien du feu consacré, et les devoirs pieux du matin, de midi et du soir ⁽³⁹⁾.
70. « Au moment d'étudier, le jeune novice ayant fait une ablution conformément à la loi, le visage tourné vers le nord, doit adresser au Livre saint l'hommage respectueux ⁽⁴⁰⁾, et recevoir sa leçon étant couvert d'un vêtement pur, et maître de ses sens.
71. « En commençant et en finissant la lecture du Véda, que toujours il touche avec respect les pieds de son directeur (Gourou) ; qu'il lise les mains jointes, car tel est l'hommage dû à la Sainte Écriture.
72. « C'est en croisant ses mains qu'il doit toucher les pieds de son père spirituel, de manière à porter la main gauche sur le pied gauche, et la main droite sur le pied droit.
73. « Au moment de se mettre à lire, que le directeur, toujours attentif, lui dise : « Holà, étudie, » et qu'il l'arrête ensuite en lui disant : « Repose-toi. »
74. « Qu'il prononce toujours le monosyllabe sacré au commencement et à la fin de l'étude de la Sainte-Écriture: toute lecture qui n'est pas précédée de AUM ⁽⁴¹⁾ s'efface peu à peu, et celle qui n'en est pas suivie ne laisse pas de traces dans l'esprit.
75. « Assis sur des tiges de kousa ⁽⁴²⁾ ayant leur sommet dirigé vers l'orient, et purifié par cette herbe sainte qu'il tient dans ses deux mains, purgé de toute souillure par trois suppressions de son haleine, chacune de la durée de cinq voyelles brèves, qu'il prononce alors le monosyllabe AUM.
76. « La lettre A, la lettre U et la lettre M, qui, par leur réunion, forment le monosyllabe sacré, ont été exprimées des trois Livres saints par Brahmâ, le Seigneur des créatures, ainsi que les trois grands mots B HOUR, BHOUVAH et SWAR ⁽⁴³⁾.
77. « Des trois Védas, le Très-Haut (Paraméçhthî) ⁽⁴⁴⁾, le Seigneur des créatures, a extrait aussi, stance (pada) par stance, cette invocation appelée SAVITRÎ ⁽⁴⁵⁾, qui commence par le mot TAD.

37 L'aiguère (Kamandalou) est un pot à eau de terre ou de bois, dont se servent les élèves et les dévots ascétiques.

38 Le Késânta est indiqué par le commentateur comme un sacrement (Sanskâra) sans autre explication. Suivant W. Jones, c'est une cérémonie dans laquelle on coupe la chevelure; tandis que, selon M. Wilson {Sanskrit Dictionary}, le Késânta est le devoir de donner l'aumône, de faire des présents, etc.

39 Ces devoirs pieux sont appelés Sandhyâi.

40 Ce salut respectueux, nommé Andjali, consiste à incliner légèrement la tête en rapprochant l'une de l'autre les paumes des mains et en les élevant jusqu'au milieu du front.

41 AUM ou Om est le monosyllabe sacré, le nom mystique de la Divinité qui précède toutes les prières et toutes les invocations. — Pour les Indiens adorateurs de la Trimûrti ou Triade divine, AUM exprime l'idée des trois Dieux en un; A est le nom de Vichnou; U, celui de Siva; M, celui de Brahmâ.

42 Le kousa (Poa cynosuroides) est une herbe sacrée.

43 Ces trois mots (Vyâhritis) signifient terre, atmosphère, ciel. Ce sont les noms des trois mondes.

44 Littéralement, celui qui réside au séjour suprême.

45 Je crois devoir citer ici en entier l'hymne de Viswâmitra au soleil, dont la Sâvitri fait partie. Je l'ai traduit sur le texte sanskrit publié par M. Rosen, dans son Spécimen du Rig-Véda, en m'aidant de la traduction latine littérale qu'il y a jointe. M. Colebrooke avait déjà traduit cet hymne en anglais dans son mémoire sur les Védas. [Voy. ci-dessus, p. 315.]

HYMNE AU SOLEIL.

I.

1. Cet excellent éloge de toi ô radieux et brillant Soleil ! t'est adressé par nous.

78. « En récitant à voix basse ⁽⁴⁶⁾, matin et soir, le monosyllabe et cette prière de la Sâvitri, précédée des trois mots (Vyâhritis) Bhoûr, Bhouvah, Swar, tout Brâhmane qui connaît parfaitement les Livres sacrés obtient la sainteté que le Véda procure.
79. En répétant mille fois dans un lieu écarté cette triple invocation, composée du monosyllabe mystique, des trois mots et de la prière, un Dwidja se décharge en un mois, même d'une grande faute, comme un serpent de sa peau.
80. « Tout membre des classes sacerdotale, militaire et commerçante qui néglige cette prière, et qui ne s'acquitte pas en temps convenable de ses devoirs pieux, est en butte au mépris des gens de bien.
81. « Les trois grands mots inaltérables, précédés du monosyllabe AUM, et suivie de la Sâvitri, qui se compose de trois stances (padas), doivent être reconnus comme la principale partie du Véda, ou comme le moyen d'obtenir la béatitude éternelle.
82. « Celui qui, pendant trois années, répète tous les jours cette prière sans y manquer, ira retrouver la Divinité suprême (Brahme), aussi léger que le vent, revêtu d'une forme immortelle.
83. « Le monosyllabe mystique est le Dieu suprême; les suppressions de l'haleine, pendant lesquelles on récite le monosyllabe, les trois mots et la Sâvitri tout entière, sont l'austérité pieuse la plus parfaite; rien n'est au-dessus de la Sâvitri; la déclaration de la vérité est préférable au silence.
84. « Tous les actes pieux prescrits par le Véda, tels que les oblations au feu et les sacrifices, passent sans résultat; mais le monosyllabe est inaltérable, c'est le symbole de Brahme, le Seigneur des créatures.
85. « L'offrande qui consiste dans la prière faite à voix basse, et composée du monosyllabe, des trois mots et de la Sâvitri, est dix fois préférable au sacrifice régulier ⁽⁴⁷⁾; lorsque la prière est récitée de manière qu'on ne puisse pas l'entendre, elle vaut cent fois mieux; faite mentalement, elle a mille fois plus de mérite.
86. « Les quatre oblations domestiques, réunies au sacrifice régulier, ne valent pas la seizième partie de l'offrande, qui ne consiste que dans la prière à voix basse.
87. « Par la prière à voix basse, un Brâhmane peut, sans aucun doute, parvenir à la béatitude, qu'il fasse ou ne fasse pas tout autre acte pieux; étant ami (Maitra) des créatures, auxquelles il ne fait aucun mal, même quand la loi l'y autorise, puisqu'il n'offre point de sacrifices, il est dit justement uni à Brahme (Brâhmana).
88. « Lorsque les organes des sens se trouvent en rapport avec des objets attrayants, l'homme expérimenté doit faire tous ses efforts pour les maîtriser, de même qu'un écuyer pour contenir ses chevaux.
89. « Ces organes, déclarés par les anciens Sages au nombre de onze, je vais vous les énumérer exactement dans l'ordre convenable, savoir :
90. « Les oreilles, la peau, les yeux, la langue, et cinquièmement le nez; l'orifice inférieur du tube intestinal, les parties de la génération, la main, le pied, et l'organe de la parole, qui est reconnu le dixième.
91. « Les cinq premiers, l'oreille et ceux qui suivent, sont dits organes de l'intelligence; et les cinq qui restent, dont le premier est l'orifice du tube intestinal, sont appelés organes de l'action.
2. Daigne agréer mon Invocation; visite mon âme aride, comme un homme amoureux va trouver une femme.
3. Que le Soleil, qui voit et contemple toutes choses, soit notre protecteur.

II

1. Méditons sur la lumière admirable du Soleil (Savitri) resplendissant; qu'il dirige notre intelligence.
2. Avides de nourriture, nous sollicitons par une humble prière les dons du Soleil adorable et resplendissant.
3. Les prêtres et les Brâhmanes, par des sacrifices et par de saints cantiques, noueront le Soleil resplendissant, guidés par leur intelligence.

Cet hymne est, comme on voit, divisé en deux strophes, chacune de trois stances. La seconde strophe, qui, en sanskrit, commence par le mot TAD, est probablement la Sâvitri dont il est question dans le texte de Manou, et par les trois padas, il faut, à ce que je crois, entendre les trois stances dont se compose cette seconde strophe. Les Indiens ne récitent souvent que la première stance de la Sâvitri, et cette stance est particulièrement désignée sous le nom de Gâyatrî. Cependant les mots Sâvitri et Gayatrî paraissent être employés indifféremment par les deux commentateurs des lois de Manou, Koullouca et Râgha-vânanda.

⁴⁶ L'action de réciter une prière à voix basse, de manière à n'être pas entendu s'appelle Djapa.

⁴⁷ Comme, par exemple, celui du Jour de la nouvelle lune, et celui du Jour de la pleine lune.

92. « Il faut en reconnaître un onzième, le sentiment (Manas), qui par sa qualité participe de l'intelligence et de l'action; dès qu'il est soumis, les deux classes précédentes, composées chacune de cinq organes, sont également soumises.
 93. « En se livrant au penchant des organes vers la sensualité, on ne peut manquer de tomber en faute ; mais en leur imposant un frein, on parvient au bonheur suprême.
 94. « Certes, le désir n'est jamais satisfait par la jouissance de l'objet désiré : semblable au feu dans lequel on répand du beurre clarifié, il ne fait que s'enflammer davantage.
 95. « Comparez celui qui jouit de tous ces plaisirs des sens et celui qui y renonce entièrement : le dernier est bien supérieur, car l'abandon complet de tous les désirs est préférable à leur accomplissement.
 96. « Ce n'est pas seulement en évitant de les flatter qu'on peut soumettre ces organes disposés à la sensualité, mais plutôt en se livrant avec persévérance à l'étude de la science sacrée.
 97. « Les Védas, la charité, les sacrifices, les observances pieuses, les austérités ne peuvent pas mener à la félicité celui dont le naturel est entièrement corrompu.
 98. « L'homme qui entend, qui touche, qui voit, qui mange, qui sent des choses qui peuvent lui plaire ou lui répugner, sans éprouver ni joie ni tristesse, doit être reconnu comme ayant dompté les organes.
 99. « Mais si un seul de tous ces organes vient à s'échapper, la science divine de l'homme s'échappe en même temps, de même que l'eau s'échappe par un trou de la base d'une outre.
 100. « Après s'être rendu maître de tous ses organes, et après avoir soumis le sens interne, l'homme doit vaquer à ses affaires sans macérer son corps par la dévotion.
 101. « Pendant le crépuscule du matin, qu'il se tienne debout, répétant à voix basse la Sâvitri jusqu'au lever du soleil ; et le soir, au crépuscule, qu'il la récite assis jusqu'au moment où les étoiles paraissent distinctement.
 102. « En faisant sa prière le matin, debout, il efface tout péché qu'il a pu commettre pendant la nuit sans le savoir; et en la récitant le soir, assis, il détruit toute souillure contractée à son insu pendant le jour.
 103. « Mais celui qui ne fait pas sa prière debout le matin, et qui ne la répète pas le soir étant assis, doit être exclu comme un Soûdra de tout acte particulier aux trois classes régénérées.
 104. « Lorsqu'un Dwidja ne peut pas se livrer à l'étude des Livres sacrés, s'étant retiré dans une forêt, près d'une eau pure, imposant un frein à ses organes, et observant avec exactitude la règle journalière qui consiste dans la prière, qu'il répète la Sâvitri avec le monosyllabe Aum et les trois mots Bhoûr, Bhouvah, Swar, dans un parfait recueillement.
 105. « Pour l'étude des Livres accessoires (Védângas) ⁽⁴⁸⁾, pour la prière indispensable de tous les jours, il n'y a pas lieu d'observer les règles de la suspension ⁽⁴⁹⁾, non plus que pour les formules sacrées qui l'accompagnent l'offrande au feu.
 106. « La récitation de la prière quotidienne ne peut pas être suspendue, car elle est appelée l'oblation de la Sainte Écriture (Brahmasattra) ; le sacrifice où le Véda sert d'offrande est toujours méritoire, même lorsqu'il est présenté dans un moment où la lecture des Livres sacrés doit être interrompue.
 107. « La prière à voix basse, répétée pendant une année entière par un homme maître de ses organes et toujours pur, élève ses offrandes de lait, de caillé, de beurre clarifié et de miel vers les Dieux et les Mânes auxquels elles sont destinées, et qui lui accordent l'accomplissement de ses désirs.
 108. « Le Dwidja qui a été initié par l'investiture du cordon sacré doit alimenter le feu sacré soir et matin, mendier sa subsistance, s'asseoir sur un lit très bas, et complaire à son directeur jusqu'à la fin de son noviciat.
 109. « Le fils d'un instituteur, un élève assidu et docile, celui qui peut communiquer une autre science, celui qui est juste, celui qui est pur, celui qui est dévoué, celui qui est puissant, celui qui est libéral, celui qui est vertueux, celui qui est allié par le sang, tels sont les dix jeunes hommes qui peuvent être admis légalement à étudier le Véda.
- ⁴⁸ Les Angas ou Védângas sont des sciences sacrées regardées comme parties accessoires des Védas. Ces sciences sont au nombre de six : la première traite de la prononciation, la seconde, des cérémonies religieuses ; la troisième, de la grammaire ; la quatrième, de la prosodie ; la cinquième, de l'astronomie ; la sixième, de l'explication des mots et des phrases difficiles des Védas.
- ⁴⁹ La lecture des Védas doit être suspendue dans certaines circonstances. Voyez plus loin, Livre IV. st. 101 et suiv.

110. « L'homme sensé ne doit pas parler sans qu'on l'interroge ou répondre à une question déplacée; il doit alors, même lorsqu'il sait ce qu'on lui demande, se conduire dans le monde comme s'il était muet.
111. « De deux personnes dont l'une répond mal à propos à une demande faite mal à propos par l'autre, l'une mourra ou encourra la haine.
112. « Partout où l'on ne trouve ni la vertu, ni la richesse, ni le zèle et la soumission convenables pour étudier le Véda, la sainte doctrine ne doit pas y être semée, de même qu'une bonne graine dans un terrain stérile.
113. « Il vaut mieux, pour un interprète de la Sainte Ecriture, mourir avec sa science, même lorsqu'il se trouve dans un affreux dénuement, que de là semer dans un sol ingrat.
114. « La Science divine, abordant un Brâhmane, lui dit : « Je suis ton trésor, conserve-moi, ne me communique pas à un détracteur ; par ce moyen, je serai toujours pleine de force ;
115. « Mais lorsque tu trouveras un élève (Brahmatchârî) parfaitement pur et maître de ses sens, « fais-moi connaître à ce Dwidja, comme à un vigilant gardien d'un tel trésor. »
116. « Celui qui, sans en avoir reçu la permission, acquiert par l'étude la connaissance de la Sainte Écriture, est coupable du vol des Textes sacrés, et descend au séjour infernal (Nâraka).
117. « Quel que soit celui par le secours duquel un étudiant acquiert du savoir concernant les affaires du monde, le sens des Livres sacrés ou la connaissance de l'Être suprême, il doit saluer ce maître le premier.
118. « Un Brâhmane dont toute la science consiste dans la Sâvitri, mais qui réprime parfaitement ses passions, est préférable à celui qui n'a sur elles aucun empire, qui mange de tout, vend de tout, bien qu'il connaisse les trois Livres saints.
119. « On ne doit pas s'installer sur un lit ou sur un siège en même temps que son supérieur ; et lorsqu'on est couché ou assis, il faut se lever pour le saluer.
120. « Les esprits vitaux d'un jeune homme semblent sur le point de s'exhaler à l'approche d'un vieillard ; c'est en se levant et en le saluant qu'il les retient.
121. « Celui qui a l'habitude de saluer les gens avancés en âge, et qui a constamment des égards pour eux, voit s'accroître ces quatre choses : la durée de son existence, son savoir, sa renommée e, sa force.
122. « Après la formule de salutation, que le Brâhmane qui aborde un homme plus âgé que lui, prononce son propre nom, en disant : « Je suis un tel. »
123. « Aux personnes qui, par ignorance de la langue sanskrite, ne connaissent pas la signification du salut accompagné de la déclaration du nom, l'homme instruit doit dire : « C'est moi, » et de même à toutes les femmes ⁽⁵⁰⁾.
124. « En saluant, il doit prononcer, après son nom, l'interjection « ho ! »⁽⁵¹⁾ car les Saints estiment que « ho » a la propriété de représenter le nom des personnes à qui l'on s'adresse.
125. « Puisses-tu vivre longtemps, ô digne homme ! » c'est ainsi qu'il faut répondre au salut d'un Brâhmane, et la voyelle de la fin de son nom avec la consonne qui précède doit être prolongée de manière à occuper trois moments.
126. « Le Brâhmane qui ne connaît pas la manière de répondre à une salutation ne mérite pas d'être salué par un homme recommandable par son savoir; il est comparable à un Soûdra.
127. « Il faut demander à un Brâhmane, en l'abordant, si sa dévotion prospère ; à un Kchatriya, s'il est en bonne santé ; à un Vaisya, s'il réussit dans son commerce; à un Soûdra, s'il n'est pas malade.
128. « Celui qui vient de faire un sacrifice solennel, quelque jeune qu'il soit, ne doit pas être interpellé par son nom ; mais que celui qui connaît la loi se serve, pour lui adresser la parole, de l'interjection « ho ! » ou du mot « seigneur ! »
129. « En parlant de l'épouse d'un autre, ou à une femme qui ne lui est pas alliée par le sang, il doit lui dire « madame » ou « bonne sœur ».
130. « A ses oncles maternels et paternels, au père de sa femme, à des prêtres célébrants (Ritwidjs), à des maîtres spirituels (Gourous), lorsqu'ils sont plus jeunes que lui, il doit dire, en se levant : « C'est moi. »

⁵⁰ On en voit un exemple dans le dramede Sakountalâ (act. IV, pag 103 de l'édition in-8°).

⁵¹ En sanscrit Bhauh.

131. « La sœur de sa mère, la femme de son oncle maternel, la mère de sa femme et la sœur de son père, ont droit aux mêmes respects que la femme de son maître spirituel, et lui sont égales.
132. « Il doit se prosterner tous les jours aux pieds de l'épouse de son frère, si elle est de la même classe que lui et plus âgée ; mais ce n'est qu'au retour d'un voyage qu'il doit aller saluer ses parentes paternelles et maternelles.
133. « Avec la sœur de son père ou de sa mère, et avec sa sœur aînée, qu'il tienne la même conduite qu'à l'égard de sa mère ; toutefois, sa mère est plus vénérable qu'elles.
134. « L'égalité n'est pas détruite entre citoyens d'une ville par une différence d'âge de dix ans ; entre artistes, par cinq ans de différence dans l'âge ; entre Brâhmanes, versés dans le Véda, par une différence de trois ans : l'égalité n'existe que peu de temps entre les membres d'une même famille.
135. « Un Brâhmane âgé de dix ans, et un Kchatriya parvenu à l'âge de cent années, doivent être considérés comme le père et le fils ; et des deux c'est le Brâhmane qui est le père, et qui doit être respecté comme tel.
136. « La richesse, la parenté, l'âge, les actes religieux, et, en cinquième lieu, la science divine sont des titres au respect; les derniers, par gradation, sont plus recommandables que ceux qui précèdent.
137. « Tout homme des trois premières classes, chez qui se remarquent en plus grand nombre les plus importantes de ces cinq qualités honorables, a le plus de droits au respect ; et même un Soûdra, s'il est entré dans la dixième décade de son âge.
138. « On doit céder le passage à un homme en chariot, à un vieillard plus que nonagénaire, à un malade, à un homme portant un fardeau, à une femme, à un Brâhmane ayant terminé ses études, à un Kchatriya, à un homme qui va se marier.
139. « Mais parmi ces personnes, si elles se trouvent réunies en même temps, le Brâhmane ayant terminé son noviciat et le Kchatriya doivent être honorés de préférence; et de ces deux derniers, le Brâhmane doit être traité avec plus de respect que le Kchatriya.
140. « Le Brâhmane qui, après avoir initié son élève, lui fait connaître le Véda avec la règle du sacrifice et la partie mystérieuse, nommée Oupanichad ⁽⁵²⁾, est désigné par les Sages sous le nom d'instituteur (Atchârya).
141. « Celui qui, pour gagner sa subsistance, enseigne une seule partie du Véda ou les sciences accessoires (Vedângas), est appelé sous-précepteur (Oupâdhyâya).
142. « Le Brâhmane, ou le père lui-même, qui accomplit suivant la règle la cérémonie de la conception et les autres, et qui le premier donne à l'enfant du riz pour sa nourriture, est appelé directeur (Gourou) ⁽⁵³⁾.
143. « Celui qui est attaché au service de quelqu'un pour alimenter le feu sacré, faire les oblations domestiques, l'Agnichtoma et les autres sacrifices, est dit ici (dans ce code) le chapelain (Ritwidj) de celui qui l'emploie.
144. « Celui qui, par des paroles de vérité, fait pénétrer dans les oreilles la Sainte Ecriture, doit être regardé comme un père, comme une mère ; son élève ne doit jamais lui causer d'affliction.
145. « Un instituteur ⁽⁵⁴⁾ est plus vénérable que dix sous-précepteurs ; un père, que cent instituteurs; une mère est plus vénérable que mille pères.
146. « De celui qui donne l'existence, et de celui qui communique les dogmes sacrés, celui qui donne la sainte doctrine est le père le plus respectable ; car la naissance spirituelle, qui consiste dans le sacrement de l'initiation, et qui introduit à l'étude du Véda, est pour le Dwidja éternelle dans ce monde et dans l'autre.
147. « Lorsqu'un père et une mère, s'unissant par amour, donnent l'existence à un enfant, cette naissance ne doit être considérée que comme purement humaine, puisque l'enfant se forme dans la matrice.

⁵² La partie théologique et la partie argumentative des Védas sont comprises dans les traités appelés Oupanichads. Ces traités ont été traduits en persan sous le nom d'Oupnékhat, par l'ordre de Dâra-Chékouh, frère de l'empereur moghol Aureng-Zeyb; et cette version persane a été traduite en latin par Anquetil-Duperron. Le comte Lanjuinais a publié une analyse fort estimée de ce dernier ouvrage. V. Jones et le célèbre Brâhmane Rammohun Roy ont traduit du sanscrit en anglais, plusieurs Oupanichads.

⁵³ Les noms de Gourou et d'Atchârya sont très souvent employés l'un pour l'autre.

⁵⁴ On doit, entendre ici par instituteur, celui qui, au moment de l'initiation, apprend au jeune homme la Sâvitri, et rien de plus. (Commentaire)

148. « Mais la naissance que son instituteur, qui a lu la totalité des Livres saints, lui communique, suivant la loi, par la Sâvitri, est la véritable, et n'est point assujettie à la vieillesse et à la mort.
149. « Lorsqu'un précepteur procure à un élève un avantage quelconque, faible ou considérable, par la communication du Texte révélé, que l'on sache que dans ce code il est considéré comme son père spirituel (Gourou), à cause du bienfait de la sainte doctrine !
150. « Le Brâhmane auteur de la naissance spirituelle, et qui enseigne le devoir, est, suivant la loi, lors même qu'il est encore enfant, regardé comme le père d'un homme âgé.
151. « Kavi, fils d'Angiras, jeune encore, fit étudier l'Écriture Sainte à ses oncles paternels et à ses cousins ; « Enfants ! » leur disait-il, son savoir lui donnant sur eux l'autorité d'un maître.
152. « Pleins de ressentiment, ils allèrent demander aux Dieux la raison de ce mot ; et les Dieux, s'étant réunis, leur dirent : « L'enfant vous a parlé convenablement. »
153. « En effet, l'ignorant est un enfant; celui qui enseigne la doctrine sacrée est un père, car les Sages ont donné le nom d'enfant à l'homme illettré, et celui de père au précepteur.
154. « Ce ne sont pas les années, ni les cheveux blancs, ni les richesses, ni les parents, qui constituent la grandeur; les Saints ont établi cette loi: « Celui qui connaît les Védas et les Angas est grand parmi nous. »
155. « La prééminence est réglée par le savoir entre les Brâhmanes, par la valeur entre les Kchatriyas, par les richesses en grains et autres marchandises entre les Vaisyas, par la priorité de la naissance entre les Souâdras.
156. « Un homme n'est pas vieux parce que sa tête grisonne ; mais celui qui, jeune encore, a déjà lu la Sainte Écriture, est regardé par les Dieux comme un homme âgé.
157. « Un Brâhmane qui n'a pas étudié les Livres sacrés est comparable à un éléphant de bois et à un cerf en peau; tous les trois ne portent qu'un vain nom.
158. « De même que l'union d'un eunuque avec des femmes est stérile, qu'une vache est stérile avec une autre vache, que le don fait à un ignorant ne porte point de fruits, de même un Brâhmane qui n'a pas lu les Védas ne recueille pas les fruits que procure l'accomplissement des devoirs prescrits par la Srouti et la Smriti.
159. « Toute instruction qui a le bien pour objet doit être communiquée sans maltraiter les disciples, et le maître qui désire être juste doit employer des paroles douces et agréables.
160. « Celui dont le langage et l'esprit sont purs et parfaitement réglés en toute circonstance, recueille tous les avantages attachés à la connaissance du Védânta.
161. « On ne doit jamais montrer de mauvaise humeur bien qu'on soit affligé, ni travailler à nuire à autrui, ni même en concevoir la pensée; il ne faut pas proférer une parole dont quelqu'un pourrait être blessé, et qui fermerait l'entrée du ciel à celui qui l'aurait prononcée.
162. « Qu'un Brâhmane craigne constamment tout honneur mondain comme du poison, et qu'il désire toujours le mépris à l'égal de l'ambrosie ⁽⁵⁵⁾.
163. « En effet, quoique méprisé, il s'endort paisible et se réveille paisible ; il vit heureux dans ce monde, tandis que l'homme dédaigneux ne tarde pas à périr.
164. « Le Dwidja, dont l'âme a été purifiée par la succession régulière des cérémonies mentionnées ⁽⁵⁶⁾, doit, pendant qu'il demeure avec son maître spirituel, se livrer par degrés aux pratiques pieuses qui préparent à l'étude des Livres sacrés.
165. « C'est après s'être soumis à différentes pratiques de dévotion, ainsi qu'aux observances pieuses que la loi prescrit, que le Dwidja doit s'adonner à la lecture du Véda tout entier et des traités mystérieux ⁽⁵⁷⁾.

⁵⁵ L'ambrosie (Amrita) est la nourriture et le breuvage des Dieux, et leur procure l'immortalité. Selon le Vâyou-Pourâna, cité par M. Wilson, la lune en est le réservoir. Il est rempli par le soleil pendant la quinzaine de la croissance de la lune ; à la pleine lune, les Dieux, les Mânes et les Saints en boivent tous les Jours une kalâ ou un doigt, jusqu'à ce que l'ambrosie soit épuisée, — Suivant une autre légende mythologique, l'ambrosie fut le résultat du barattement de la mer. Les Dieux et les Titans (Asouras) se réunirent pour cette opération. Le mont Mandara leur servit de moulinet, et le grand serpent Vâsouki, de corde pour le mettre en mouvement. La mer, agitée par le mouvement de rotation imprimé au mont Mandara, produisit alors plusieurs choses précieuses, entre autres l'Amrita (breuvage d'immortalité), que tenait à sa main, dans un vase, Dhanwantari, dieu de la médecine. Les Dieux et les Titans se disputèrent l'ambrosie, qui finit par être le partage des premiers. L'origine de l'ambrosie est le sujet d'un épisode du Mahâbhârata; elle est aussi racontée dans le Râmâyana (Liv. I, chap. XLV).

⁵⁶ Voyez ci-dessus, st. 27.

166. « Que le Brâhmane qui veut se livrer aux austérités s'applique sans cesse à l'étude du Véda, car l'étude de l'Ecriture Sainte est reconnue dans ce monde comme l'acte de dévotion le plus important pour un Brâhmane.
167. « Certes, il soumet tout son corps ⁽⁵⁸⁾ aux austérités les plus méritoires, lors même qu'il porte une guirlande, le Dwidja qui s'adonne chaque jour de tout son pouvoir à la lecture des Livres sacrés.
168. « Le Dwidja qui, sans avoir étudié le Véda, se livre à une autre occupation, est rabaisé bientôt, pendant sa vie, à la condition de Soûdra, de même que tous ses descendants.
169. « La première naissance de l'homme régénéré (Dwidja) a lieu dans le sein de sa mère, la seconde lors de l'investiture de la ceinture et du cordon, la troisième à l'accomplissement du sacrifice ; telle est la déclaration du Texte révélé.
170. « Dans celle de ces trois naissances qui l'introduit à la connaissance de l'Ecriture Sainte, et qui est distinguée par la ceinture et le cordon qu'on lui attache, la Sâvitri est sa mère et l'instituteur, son père.
171. « L'instituteur (Atchârya) est appelé son père par les législateurs, parce qu'il lui enseigne le Véda; car aucun acte pieux n'est permis à un jeune homme avant qu'il ait reçu la ceinture et le cordon sacré.
172. « Jusque-là, qu'il s'abstienne de prononcer aucune formule sacrée, excepté l'exclamation Swadhâ, adressée aux Mânes pendant le service funèbre ; car il ne diffère pas d'un Soûdra, jusqu'au moment où il est régénéré par le Véda.
173. « Lorsqu'il a reçu l'initiation, on exige de lui qu'il se soumette aux règles établies, et qu'il étudie la Sainte Ecriture par ordre, en observant auparavant les usages institués.
174. « Le manteau de peau, le cordon, la ceinture, le bâton, le vêtement, déterminés pour chaque étudiant suivant sa classe, doivent être renouvelés dans certaines pratiques religieuses.
175. « Que le novice demeurant chez son directeur se conforme aux observances pieuses qui suivent, en soumettant tous ses organes, afin d'augmenter sa dévotion.
176. « Tous les jours après s'être baigné, lorsqu'il est bien pur, qu'il fasse une libation ⁽⁵⁹⁾ d'eau fraîche aux Dieux, aux Saints et aux Mânes ; qu'il honore les Divinités et alimente le feu sacré.
177. « Qu'il s'abstienne de miel, de viande, de parfums, de guirlandes, de sucs savoureux extraits des végétaux, de femmes, de toute substance douce devenue acide, de mauvais traitements à l'égard des êtres animés ;
178. « De substances onctueuses pour son corps, de collyre pour ses yeux, de porter des souliers et un parasol ; qu'il s'abstienne de désirs sensuels, de colère, de cupidité, de danse, de chant et de musique ;
179. « De jeu, de querelles, de médisance, d'imposture, de regarder ou d'embrasser les femmes avec amour, et de nuire à autrui.
180. « Qu'il se couche toujours à l'écart, et qu'il ne répande jamais sa semence ; en effet, s'il cède au désir, s'il répand sa semence, il porte atteinte à la règle de son ordre et doit faire pénitence ⁽⁶⁰⁾.
181. « Le Dwidja novice qui, pendant son sommeil, a involontairement laissé échapper sa liqueur séminale, doit se baigner, adorer le soleil, puis répéter trois fois la formule : « Que ma semence revienne à moi. »
182. « Qu'il apporte pour «on instituteur de l'eau dans un vase, des fleurs, de la bouse de vache, de la terre, de l'herbe kousa autant qu'il peut en avoir besoin, et que tous les jours il aille mendier sa nourriture.
183. « Que le novice ait soin d'aller demander chaque jour sa nourriture dans les maisons des gens qui ne négligent pas l'accomplissement des sacrifices prescrits par le Véda, et qui sont renommés pour la pratique de leurs devoirs.
184. « Il ne doit par mendier dans la famille de son directeur, ni chez ses parents paternels et maternels ; et si l'accès des autres maisons lui est fermé, les premières personnes dans l'ordre sont celles qu'il lui faut surtout éviter ⁽⁶¹⁾.

⁵⁷ Ce sont les Oupanichads. Voyez ci-dessus, st. 140.

⁵⁸ Littéralement, il se soumet jusqu'au bout des ongles.

⁵⁹ Cette libation, appelée Tarpana, se fait avec la main droite.

⁶⁰ Voyez Liv. XI, st. 118.

⁶¹ Ainsi, qu'il s'adresse d'abord à ses parents maternels ; à leur défaut, à ses parents du côté paternel ; à défaut de ces derniers, aux parents de son directeur. (Commentaire.)

185. « Ou bien, qu'il parcoure en mendiant tout le village (s'il ne s'y trouve aucune des maisons ci-dessus ⁽⁶²⁾ mentionnées), étant parfaitement pur, et gardant le silence; mais qu'il évite les gens diffamés et coupables de grandes fautes.
186. « Ayant rapporté du bois ⁽⁶³⁾ d'un endroit éloigné, qu'il le dépose en plein air, et que le soir et le matin, il s'en serve pour faire une oblation au feu, sans jamais y manquer.
187. « Lorsque, sans être malade, il a négligé sept jours de suite de recueillir l'aumône et d'alimenter avec du bois le feu sacré, il doit subir la pénitence ordonnée à celui qui a violé ses vœux de chasteté ⁽⁶⁴⁾.
188. « Que le novice ne cesse jamais de mendier, et qu'il ne reçoive pas sa nourriture d'une seule et même personne : vivre d'aumônes est regardé comme aussi méritoire pour l'élève que de jeûner.
189. « Toutefois, s'il est invité à une cérémonie en l'honneur des Dieux ou des Mânes, il peut manger à son aise la nourriture donnée par une seule personne, en se conformant aux préceptes d'abstinence et en se conduisant comme un dévot ascétique ; alors sa règle n'est pas enfreinte.
190. « Mais, au dire des Sages, ce cas n'est applicable qu'à un Brâhmane, et ne peut nullement convenir à un Kchatriya et à un Vaisya.
191. « Qu'il en reçoive ou non l'ordre de son instituteur, le novice doit s'appliquer avec zèle à l'étude, et chercher à satisfaire son vénérable maître.
192. « Maîtrisant son corps, sa voix, ses organes des sens et son esprit, qu'il se tienne les mains jointes ⁽⁶⁵⁾, les yeux fixés sur son directeur.
193. « Qu'il ait toujours la main droite découverte, un maintien décent, un vêtement convenable; et lorsqu'il reçoit l'invitation de s'asseoir, qu'il s'asseye en face de son père spirituel.
194. « Que sa nourriture, ses habits et sa parure soient toujours très chétifs en présence de son directeur ; il doit se lever avant lui, et rentrer après lui.
195. « Il ne doit répondre aux ordres de son père spirituel ou s'entretenir avec lui, ni étant couché, ni étant assis, ni en mangeant, ni de loin, ni en regardant d'un autre côté.
196. « Qu'il le fasse debout, lorsque son directeur est assis ; en l'abordant, quand il est arrêté ; en allant à sa rencontre, s'il marche ; en courant derrière lui, lorsqu'il court ;
197. « En allant se placer en face de lui, s'il détourne la tête; en marchant vers lui, lorsqu'il est éloigné ; en s'inclinant, s'il est couché ou arrêté près de lui.
198. « Son lit et son siège doivent toujours être très bas, lorsqu'il se trouve en présence de son directeur ; et même, tant qu'il est à la portée de ses regards, il ne doit pas s'asseoir tout à son aise.
199. « Qu'il ne prononce jamais le nom de son père spirituel purement et simplement ⁽⁶⁶⁾, même en son absence, et qu'il ne contrefasse jamais sa démarche, son langage et ses gestes.
200. « Partout où l'on tient sur le compte de son directeur des propos médisants ou calomnieux, il doit boucher ses oreilles ou s'en aller ailleurs.
201. « S'il médit de son directeur, il deviendra un âne après sa mort; s'il le calomnie, un chien ; s'il jouit de ses biens sans sa permission, un insecte ; s'il le regarde d'un œil d'envie, un ver.
202. « Il ne doit lui rendre des honneurs ni par l'intermédiaire d'une autre personne lorsqu'il est loin de lui, et qu'il peut venir lui-même, ni lorsqu'il est en colère, ni en présence d'une femme; s'il est en voiture ou sur un siège, qu'il en descende pour saluer son père spirituel.
203. « Qu'il ne s'asseye pas avec son directeur contre le vent ⁽⁶⁷⁾ ou sous le vent, et ne dise rien lorsqu'il n'est pas à portée d'être entendu par lui.

⁶² Dans la st. 183.

⁶³ Le bois employé pour les sacrifices doit être celui du figuier à grappes, de la butée feuillue, et de la mimose catechu. Il paraît cependant qu'on peut se servir aussi de celui de l'adenanthère à épines, et du manguier. Le bois doit être coupé en petites bûches longues d'un empan, et pas plus grosses que le poing. (COLEBROOKE, Rech. Asiat., tom. VII, pag. 235.)

⁶⁴ Voyez Liv. XI, st. 118.

⁶⁵ Littéralement, faisant l'andjali.

⁶⁶ C'est à-dire, sans y joindre un titre d'honneur. (Commentaire.)

⁶⁷ C'est à-dire, de manière que le vent vienne vers lui de l'endroit où son directeur est assis, ou de manière que le vent vienne de la place où il est assis vers son directeur. (Commentaire).

204. « Il peut s'asseoir avec son vénérable maître dans un chariot traîné par des bœufs, des chevaux ou des chameaux, sur une terrasse, sur un endroit pavé, sur une natte d'herbe tressée, sur un rocher, sur un banc de bois, dans un bateau.
205. « Lorsque le directeur de son directeur est présent, qu'il se comporte avec lui comme avec son propre directeur ; et il ne peut pas saluer ceux de ses parents qui ont droit à son respect, sans y être invité par son maître spirituel.
206. « Telle est également la conduite qu'il doit constamment tenir à l'égard des précepteurs qui lui enseignent la sainte doctrine, de ses parents du côté paternel, comme son oncle, des personnes qui l'éloignent de l'erreur et lui donnent de bons conseils.
207. « Que toujours il se comporte envers les hommes vertueux comme envers son directeur, et qu'il fasse de même à l'égard des fils de son directeur, s'ils sont respectables par leur âge, ainsi qu'à l'égard des parents paternels de son vénérable maître.
208. « Le fils de son maître spirituel, qu'il soit ou plus jeune, ou du même âge que lui, ou étudiant, s'il est en état d'enseigner la sainte doctrine, a droit aux mêmes hommages que le directeur, lorsqu'il est présent pendant un sacrifice, soit comme célébrant, soit comme simple assistant.
209. « Mais il ne doit pas frotter avec des parfums le corps du fils de son directeur, le servir pendant le bain, manger ses restes, et lui laver les pieds.
210. « Les femmes de son directeur, lorsqu'elles sont de la même classe, doivent être honorées comme lui ; mais si elles appartiennent à une classe différente, le novice ne leur doit d'autre hommage que de se lever et de les saluer.
211. « Que l'élève ne se charge pas des soins qui consistent à répandre sur la femme de son directeur de l'huile odorante, à la servir pendant le bain, à frotter ses membres, à disposer avec art sa chevelure.
212. « Il ne doit pas non plus se prosterner devant une jeune épouse de son vénérable maître en touchant ses pieds avec respect, s'il a vingt ans accomplis, et sait distinguer le bien et le mal.
213. « Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici-bas à corrompre les hommes, et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions des femmes.
214. « En effet, une femme peut en ce monde écarter du droit chemin, non-seulement l'insensé, mais aussi l'homme pourvu d'expérience, et le soumettre au joug de l'amour et de la passion.
215. « Il ne faut pas demeurer dans un lieu écarté avec sa mère, sa sœur ou sa fille; les sens réunis sont bien puissants, ils entraînent l'homme le plus sage.
216. « Mais un élève, s'il est jeune lui-même, peut, suivant l'usage prescrit, se prosterner à terre devant les jeunes épouses de son directeur, en disant : « Je suis un tel. »
217. « Au retour d'un voyage, le jeune novice doit toucher respectueusement les pieds des femmes de son père spirituel, et chaque jour se prosterner devant elles, observant ainsi les pratiques des gens de bien.
218. « De même qu'un homme qui creuse avec une bêche arrive à une source d'eau, de même l'élève qui est attentif et docile parvient à acquérir la science que recèle l'esprit de son père spirituel.
219. « Qu'il ait la tête rasée, ou les cheveux longs et tombants ⁽⁶⁸⁾, ou réunis en faisceau sur le sommet de la tête; que jamais le soleil, lorsqu'il se couche ou se lève, ne le trouve dormant dans le village.
220. « Car si le soleil se lève ou se couche sans qu'il le sache, pendant qu'il se livre au sommeil avec sensualité, il doit jeûner un jour entier en répétant à voix basse la Sâvitṛi.
221. « Celui qui se couche et se lève sans se régler sur le soleil, et ne subit pas cette pénitence, se rend coupable d'une grande faute.
222. « Après avoir fait son ablution, étant pur, parfaitement recueilli, et placé dans un lieu exempt de souillures, que l'élève remplisse, suivant la règle, le devoir pieux, au lever et au coucher du soleil, en récitant à voix basse la Sâvitṛi ⁽⁶⁹⁾.
223. « Si une femme ou un Sôudra cherche, par un moyen quelconque, à obtenir le souverain bien, qu'il s'y applique de même avec ardeur, ou fasse ce qui lui plaît davantage, et que la loi autorise.

⁶⁸ La coiffure appelée dĵatâ consiste à porter les cheveux longs et tombants sur les épaules; souvent les cheveux sont relevés en totalité ou en partie, et disposés en une sorte de faisceau qui s'élève droit sur le sommet de la tête.

⁶⁹ Voyez ci-dessus, st. 101 et 102.

224. « Au dire de quelques hommes sensés, ce souverain bien consiste dans la vertu et la richesse, ou, suivant d'autres, dans le plaisir de la richesse, ou, suivant d'autres encore, dans la vertu seule ; ou, selon d'autres enfin, dans la richesse ; mais c'est la réunion des trois qui constitue le vrai bien ; telle est la décision formelle.
225. « Un instituteur est l'image de l'Être divin (Brahme); un père, l'image du Seigneur des créatures (Pradjâpati) ⁽⁷⁰⁾; une mère, l'image de la terre; un propre frère, l'image de l'âme.
226. « Un instituteur, un père, une mère, et un frère aîné, ne doivent jamais être traités avec mépris, surtout par un Brâhmane, même lorsqu'il a été molesté.
227. « Plusieurs centaines d'années ne pourraient pas faire la compensation des peines qu'endurent une mère et un père pour donner la naissance à des enfants, et les élever.
228. « Que le jeune homme fasse constamment et en toute occasion ce qui peut plaire à ses parents, ainsi qu'à son instituteur; lorsque ces trois personnes sont satisfaites, toutes les pratiques de dévotion sont heureusement accomplies, et obtiennent une récompense.
229. « Une soumission respectueuse aux volontés de ces trois personnes est déclarée la dévotion la plus éminente, et, sans leur permission, l'élève ne doit remplir aucun autre pieux devoir.
230. « En effet, elles représentent les trois mondes, les trois autres ordres, les trois Livres saints, les trois feux;
231. « Le père est le feu sacré perpétuellement entretenu par le maître de maison ⁽⁷¹⁾ ; la mère, le feu des cérémonies ⁽⁷²⁾ ; l'instituteur, le feu du sacrifice ⁽⁷³⁾ : cette triade de feux mérite la plus grande vénération.
232. « Celui qui ne les néglige pas, devenu maître de maison, parviendra à l'empire des trois mondes, son corps brillera d'un pur éclat, et il jouira dans le ciel d'une félicité divine.
233. « Par son respect pour sa mère il obtient ce bas monde ⁽⁷⁴⁾ ; par son respect pour son père, le monde intermédiaire, celui de l'atmosphère ⁽⁷⁵⁾ ; par sa soumission aux ordres de son directeur, il parvient au monde céleste de Brahmâ.
234. « Celui qui respecte ces trois personnes respecte tous ses devoirs, et en obtient la récompense ; mais pour quiconque néglige de les honorer, toute œuvre pie est sans fruit.
235. « Tant que ces trois personnes vivent, il ne doit s'occuper volontairement d'aucun autre devoir ; mais qu'il leur témoigne toujours une soumission respectueuse, s'appliquant à leur faire plaisir et à leur rendre service.
236. « Quel que soit le devoir qu'il remplisse en pensée, en parole ou en action, sans manquer à l'obéissance qu'il leur doit, dans des vues qui concernent l'autre monde, qu'il vienne, lorsqu'il l'a rempli, le leur déclarer.
237. « Par l'hommage rendu à ces trois seules personnes, tous les actes prescrits à l'homme par l'Écriture Sainte et par la Loi sont parfaitement accomplis ; c'est le premier devoir évidemment; tout autre devoir est dit secondaire.
238. « Celui qui a la foi, peut recevoir une science utile même d'un Soûdra, la connaissance de la principale vertu d'un homme vil, et la perle des femmes d'une famille méprisée.
239. « On peut séparer l'ambrosie (Amrita) du poison même, et la retirer lorsqu'elle s'y trouve mêlée; on peut recevoir d'un enfant un bon conseil, apprendre d'un ennemi à se bien conduire, et extraire de l'or d'une substance impure.
240. « Les femmes, les pierres précieuses ⁽⁷⁶⁾, la science, la vertu, la pureté, un bon conseil, et les différents arts libéraux, doivent être reçus de quelque part qu'ils viennent.
241. « Il est enjoint, en cas de nécessité ⁽⁷⁷⁾, d'étudier l'Écriture Sainte sous un instituteur qui n'est pas Brâhmane; et l'élève doit le servir avec respect et soumission, tant que dure l'instruction.
242. « Que le novice ne séjourne pas sa vie entière auprès d'un directeur qui n'appartient pas à la classe sacerdotale, ou bien auprès d'un Brâhmane qui ne connaît pas les Livres

70 C'est Brahmâ qui est ici désigné sous le nom de Pradjâpati.

71 C'est le feu dit Gârhapatya.

72 Ce feu, pris dans le premier, et qu'on place vers le sud, est appelé Dakchina

73 Ce troisième feu, dit Ahavaniya, est le feu consacré pris dans le premier et préparé pour les oblations.

74 Celui de la terre.

75 L'atmosphère doit s'entendre de l'espace entre la terre et le soleil.

76 Suivant une autre interprétation : les femmes aussi précieuses que des bijoux.

77 C'est-à-dire, au défaut d'un Instituteur de la classe sacerdotale. (Commentaire.) 25

saints et les sciences accessoires, s'il veut obtenir la suprême félicité, la délivrance finale.

243. « Toutefois, s'il désire rester jusqu'à la fin de sa vie dans la maison de son maître spirituel, qu'il le serve avec zèle jusqu'à la séparation de son âme et de son corps.
244. « Celui qui se soumet docilement aux volontés de son directeur, jusqu'au terme de son existence, s'élève, aussitôt après, à l'éternelle demeure de l'Être divin ⁽⁷⁸⁾.
245. « Le novice qui connaît son devoir ne doit faire aucun don à son directeur avant son départ, mais au moment où, congédié par lui, il est sur le point d'accomplir la cérémonie du bain ⁽⁷⁹⁾, qu'il offre des présents à son vénérable maître, autant qu'il est en son pouvoir.
246. « Qu'il lui donne un champ, de l'or, une vache, un cheval, un parasol, des souliers, un siège, du riz, des herbes potagères ou des vêtements, pour se concilier l'affection de son directeur.
247. « Après la mort de son instituteur, l'élève qui veut passer sa vie dans le noviciat doit se conduire envers le fils de son directeur, s'il est vertueux, ou bien envers son épouse, ou bien à l'égard d'un de ses parents du côté paternel, comme envers son vénérable maître.
248. « Si aucune de ces personnes n'est vivante, qu'il se mette en possession de la demeure, du siège et de la place des exercices religieux de son maître spirituel ; qu'il entretienne le feu avec la plus grande attention, et travaille à se rendre digne de la délivrance finale.
249. « Le Brâhmane qui continue ainsi son noviciat sans violer ses vœux, parvient à la condition suprême, et ne renaît pas sur la terre.

⁷⁸ Il s'identifie avec Brahme. (Commentaire).

⁷⁹ Au moment de quitter son directeur, l'élève qui a terminé son noviciat (Brahmacharya) fait une ablution (Snena) et prend alors le nom de Snâtaka (celui qui s'est baigné)

LIVRE TROISIÈME

MARIAGE; DEVOIRS DU CHEF DE FAMILLE.

1. « L'étude des trois Védas prescrite au novice dans la maison de son directeur, doit durer trente-six ans, ou la moitié, ou le quart de ce temps, ou bien enfin jusqu'au moment où il les comprend parfaitement.
2. « Après avoir étudié dans l'ordre une branche (Sâkhâ) de chacun des Livres sacrés, ou bien de deux, ou même d'un seul, celui qui n'a jamais enfreint les règles du noviciat peut entrer dans l'ordre des maîtres de maison (Grihasthas).
3. « Renommé pour l'accomplissement de ses devoirs, ayant reçu de son père naturel ou de son père spirituel le présent de la Sainte Écriture, qu'il a étudiée sous sa direction, qu'il soit gratifié par lui, avant son mariage, de l'offre d'une vache, étant orné d'une guirlande et assis sur un siège élevé.
4. « Ayant reçu l'assentiment de son directeur, s'étant purifié par un bain suivant la règle, que le Dwidja dont les études sont terminées épouse une femme de la même classe que lui, et pourvue des signes convenables.
5. « Celle qui ne descend pas d'un de ses aïeux maternels ou paternels, jusqu'au sixième degré ⁽⁸⁰⁾, et qui n'appartient pas à la famille de son père, ou de sa mère, par une origine commune prouvée par le nom de famille, convient parfaitement à un homme des trois premières classes pour le mariage et pour l'union charnelle.
6. « Il doit éviter, en s'unissant à une épouse, les dix familles suivantes, lors même qu'elles seraient très considérables et très riches en vaches, chèvres, brebis, biens et grains ; savoir :
 7. « La famille dans laquelle on néglige les sacrements, celle qui ne produit pas d'enfants mâles, celle où l'on n'étudie pas l'Écriture Sainte, celle dont les individus ont le corps couvert de longs poils, ou sont affligés, soit d'hémorroïdes, soit de phthisie, soit de dyspepsie, soit d'épilepsie, soit de lèpre blanche, soit d'éléphantiasis.
 8. « Qu'il n'épouse pas une fille ayant des cheveux rougeâtres, ou ayant un membre de trop, ou souvent malade, ou nullement velue, ou trop velue, ou insupportable par son bavardage, ou ayant les yeux rouges;
 9. « Ou qui porte le nom d'une constellation, d'un arbre, d'une rivière, d'un peuple barbare, d'une montagne, d'un oiseau, d'un serpent, ou d'un esclave, ou dont le nom rappelle un objet effrayant.
 10. « Qu'il prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, dont le corps soit revêtu d'un léger duvet, dont les cheveux soient fins, les dents petites, et les membres d'une douceur charmante.
 11. « Un homme de sens ne doit pas épouser une fille qui n'a pas de frère, ou dont le père n'est pas connu ; dans la crainte, pour le premier cas, qu'elle ne lui soit accordée par le père que dans l'intention d'adopter le fils qu'elle pourrait avoir ⁽⁸¹⁾, ou, pour le second cas, de contracter un mariage illicite.
 12. « Il est enjoint aux Dwidjas de prendre une femme de leur classe pour le premier mariage ; mais lorsque le désir les porte à se remarier, les femmes doivent être préférées d'après l'ordre naturel des classes.
 13. « Un Soûdra ne doit avoir pour femme qu'une Soûdrâ, un Vaisya peut prendre une épouse dans la classe-servile et dans la sienne ; un Kchatriya, dans les deux classes mentionnées et dans la sienne propre ; un Brâhmane, dans ces trois classes et dans la classe sacerdotale.
 14. « Il n'est rapporté dans aucune ancienne histoire qu'un Brâhmane ou un Kchatriya, même en cas de détresse ⁽⁸²⁾, ait pris pour première femme une fille de la classe servile.
 15. « Les Dwidjas assez insensés pour épouser une femme de la dernière classe, abaissent bientôt leurs familles et leurs lignées à la condition de Soûdras.

⁸⁰ Littéralement, celle qui ne lui est pas sapindâ du côté de sa mère ou de son père. Voyez Liv. V, st. 60.

⁸¹ Voyez Liv. IX, st. 127 et 136.

⁸² C'est-à-dire, au défaut d'une femme de la même classe.

16. « L'épouseur d'une Soûdrâ, s'il fait partie de la classe sacerdotale, est dégradé sur-le-champ, selon Atri ⁽⁸³⁾ et le fils d'Outathya (Gotama) ⁽⁸⁴⁾ ; à la naissance d'un fils, s'il appartient à la classe militaire, au dire de Sônaka ⁽⁸⁵⁾ ; lorsque ce fils a un enfant mâle, s'il est de la classe commerçante, selon Bhrigou ⁽⁸⁶⁾.
17. « Le Brâhmane qui n'épouse pas une femme de sa classe, et qui introduit une Soûdrâ dans son lit, descend au séjour infernal ; s'il en a un fils, il est dépouillé de son Brâhmane.
18. « Lorsqu'un Brâhmane se fait assister par une Soûdrâ dans les offrandes aux Dieux, les oblations aux Mânes et les devoirs hospitaliers, les Dieux et les Mânes ne mangent pas ce qui leur est offert, et lui-même n'obtient pas le ciel pour récompense d'une telle hospitalité.
19. « Pour celui dont les lèvres sont polluées par celles d'une Soûdrâ ⁽⁸⁷⁾, qui est souillé par son haleine, et qui en a un enfant, aucune expiation n'est déclarée par la loi.
20. « Maintenant connaissez succinctement les huit modes de mariage en usage aux quatre classes ; les uns, bons ; les autres, mauvais dans ce monde et dans l'autre :
21. « Le mode de Brahmâ, celui des Dieux (Dévas), celui des Saints (Richis), celui des Créateurs (Pradjâpatis), celui des mauvais Génies (Asouras), celui des Musiciens célestes (Gandharbas), celui des Géants (Râkchasas) ; enfin, le huitième et le plus vil, celui des Vampires (Pisâtchas) ⁽⁸⁸⁾.
22. « Je vais vous expliquer entièrement quel est le mode légal pour chaque classe, quels sont les avantages ou les désavantages de chaque mode, et les bonnes ou mauvaises qualités des enfants qui en proviennent.
23. « Que l'on sache que les six premiers mariages dans l'ordre énoncé sont permis à un Brâhmane ; les quatre derniers, à un Kchatriya ; les mêmes, à un Vaisya et à un Soûdra, à l'exception du mode des Géants.
24. « Des législateurs considèrent les quatre premiers seulement comme convenables à un Brâhmane, n'assignent au Kchatriya que le mode des Géants, au Vaisya et au Soûdra, que celui des mauvais Génies.
25. « Mais ici (dans ce livre), parmi les cinq derniers mariages, trois sont reconnus légaux, et deux illégaux ; le mode des Vampires et celui des mauvais Génies ne doivent jamais être mis en pratique.
26. « Soit séparés, soit réunis ⁽⁸⁹⁾, deux mariages précédemment énoncés, celui des Musiciens célestes et celui des Géants, sont permis par la loi au Kchatriya.
27. « Lorsqu'un père, après avoir donné à sa fille une robe et des parures, l'accorde à un homme versé dans la Sainte Ecriture et vertueux, qu'il a invité de lui-même et qu'il reçoit avec honneur, ce mariage légal est dit celui de Brahmâ.
28. « Le mode appelé Divin par les Mounis est celui par lequel, la célébration d'un sacrifice étant commencée, un père, après avoir paré sa fille, l'accorde au prêtre qui officie.
29. « Lorsqu'un père accorde, suivant la règle, la main de sa fille, après avoir reçu du prétendu une vache et un taureau, ou deux couples semblables, pour l'accomplissement d'une cérémonie religieuse ou pour les donner à sa fille, mais non comme gratification, ce mode est dit celui des Saints.
30. « Quand un père marie sa fille avec les honneurs convenables, en disant : « Pratiquez tous deux ensemble les devoirs prescrits, » ce mode est déclaré celui des Créatures.
31. « Si le prétendu reçoit de son plein gré la main d'une fille, en faisant aux parents et à la jeune fille des présents selon ses facultés, ce mariage est dit celui des mauvais Génies.
32. « L'union d'une jeune fille et d'un jeune homme résultant d'un vœu mutuel, est dite le mariage des Musiciens célestes ; née du désir, elle a pour but les plaisirs de l'amour.

⁸³ Atri. l'un des dix Pradjâpatis, passe pour l'auteur d'un traité de lois qui existe encore.

⁸⁴ Gotama, législateur dont on cite encore des textes.

⁸⁵ Sônaka, mouni d'une grande célébrité, et descendant de Souhotra, roi de Kasi.

⁸⁶ Bhrigou, l'un des dix Pradjâpatis, et narrateur des lois de Manou, parle ici de lui-même à la troisième personne ; il est compté au nombre des législateurs.

⁸⁷ Littéralement : pour celui qui boit l'écume des lèvres d'une Soûdrâ.

⁸⁸ Voyez ci-dessus, Liv. I, st. 37.

⁸⁹ Ces deux modes sont réunis lorsqu'un Kchatriya, étant d'intelligence avec une jeune fille qu'il aime, l'enlève à main armée pour l'épouser. (Comm.) — On trouve un exemple de la réunion de ces deux modes dans un épisode du Bhâgavata-Pourâna, intitulé Mariage de Roukmini, et dont M. Langlois a publié une traduction dans ses Mélanges de Littérature sanskrite.

33. « Quand on enlève par force, de la maison paternelle, une jeune fille qui crie au secours et qui pleure, après avoir tué ou blessé ceux qui veulent s'opposer à cette violence, et fait brèche aux murs, ce mode est dit celui des Géants.
34. « Lorsqu'un amant s'introduit secrètement auprès d'une femme endormie, ou enivrée par une liqueur spiritueuse, ou dont la raison est égarée, cet exécration mariage, appelé mode des Vampires, est le huitième et le plus vil.
35. « Il est à propos que le don d'une fille en mariage soit précédé de libations d'eau pour la classe sacerdotale ; mais dans les autres classes la cérémonie a lieu suivant le désir de chacun.
36. « Apprenez maintenant, ô Brâhmanes, par l'exposé complet que je vais vous en faire, les qualités particulières assignées par Manou à chacun de ces mariages.
37. « Le fils né d'une femme mariée suivant le mode de Brahmâ, s'il se livre à la pratique des œuvres pies, délivre du péché dix de ses ancêtres, dix de ses descendants, et lui-même le vingt et unième.
38. « Celui qui doit le jour à une femme mariée selon le mode Divin, sauve sept personnes de sa famille dans la ligne ascendante, et dans la ligne descendante ; celui qui est né d'un mariage selon le mode des Saints, en sauve trois, et celui qui provient de l'union conjugale célébrée d'après le mode des Créateurs, en rachète six.
39. « Des quatre premiers mariages, en suivant l'ordre, à commencer par le mode de Brahmâ, naissent des enfants brillant de l'éclat de la science divine, estimés des hommes vertueux.
40. « Doués d'un extérieur agréable et de la qualité de bonté, opulents, illustres, jouissant de tous les plaisirs, exacts à remplir leurs devoirs, et qui vivent cent années.
41. « Mais par les quatre autres mauvais mariages qui restent, sont produits des fils cruels, menteurs, ayant en horreur la Sainte Écriture et les devoirs qu'elle prescrit.
42. « Des mariages irréprochables naît une postérité irréprochable ; des mariages répréhensibles, une postérité méprisante : on doit donc éviter les mariages dignes de mépris.
43. « La cérémonie de l'union des mains ⁽⁹⁰⁾ est enjointe lorsque les femmes sont de la même classe que leurs maris ; quand elles appartiennent à une autre classe, voici la règle qu'il faut suivre dans la cérémonie du mariage :
44. « Une fille de la classe militaire qui se marie avec un Brâhmane doit tenir une flèche, à laquelle son mari doit en même temps porter la main ; une fille de la classe commerçante, si elle épouse un Brâhmane ou un Kchatriya, doit tenir un aiguillon ; une fille Soûdra, le bord d'un manteau, lorsqu'elle s'unit à un homme de l'une des trois classes supérieures.
45. « Que le mari s'approche de sa femme dans la saison favorable à l'enfantement, annoncée par l'écoulement sanguin, et lui soit toujours fidèlement attaché ; même dans tout autre temps, à l'exception des jours lunaires défendus ⁽⁹¹⁾, il peut venir à elle avec amour, séduit par l'attrait de la volupté.
46. « Seize jours et seize nuits, chaque mois, à partir du moment où le sang se montre, avec quatre jours distincts interdits par les gens de bien, forment ce qu'on appelle la saison naturelle des femmes.
47. « De ces seize nuits, les quatre premières sont défendues ⁽⁹²⁾, ainsi que la onzième et la treizième ; les dix autres nuits sont approuvées.
48. « Les nuits paires, parmi ces dix dernières, sont favorables à la procréation des fils, et les nuits impaires, à celle des filles ; en conséquence, celui qui désire un fils doit s'approcher de sa femme dans la saison favorable et pendant les nuits paires.
49. « Toutefois, un enfant mâle est engendré si la semence de l'homme est en plus grande quantité ; lorsque le contraire a lieu, c'est une fille : une égale coopération produit un eunuque, ou un garçon et une fille ; en cas de faiblesse ou d'épuisement, il y a stérilité.
50. « Celui qui, pendant les nuits interdites, et pendant huit autres, s'abstient du commerce conjugal, est aussi chaste qu'un novice, quel que soit l'ordre dans lequel il se trouve, celui de maître de maison, ou celui d'anachorète.
51. « Un père qui connaît la loi ne doit pas recevoir la moindre gratification en mariant sa fille ; car l'homme qui, par cupidité, accepte une semblable gratification, est considéré comme ayant vendu son enfant.

⁹⁰ L'union des mains des deux époux est une partie essentielle de la cérémonie du mariage, appelée à cause de cela Panigraha (union des mains).

⁹¹ Voyez Liv. IV, st. 128.

⁹² Voyez Liv. IV, st 40.

52. « Lorsque des parents, par égarement d'esprit, se mettent en possession des biens d'une femme, de ses voitures, ou de ses vêtements, ces méchants descendent au séjour infernal.
53. « Quelques hommes instruits disent que le présent d'une vache et d'un taureau fait par le prétendu dans le mariage suivant le mode des Saints, est une gratification donnée au père; mais c'est à tort : toute gratification, faible ou considérable, reçue par un père en mariant sa fille, constitue une vente.
54. « Lorsque les parents ne prennent pas pour eux les présents qui sont destinés à la jeune fille, ce n'est pas une vente, c'est purement une galanterie faite à la jeune épouse, et un témoignage d'affection.
55. « Les femmes mariées doivent être comblées d'égards et de présents par leurs pères, leurs frères, leurs maris, et les frères de leurs maris, lorsque ceux-ci désirent une grande postérité.
56. « Partout où les femmes sont honorées, les Divinités sont satisfaites ; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont stériles.
57. « Toute famille où les femmes vivent dans l'affliction ne tarde pas à s'éteindre ; mais lorsqu'elles ne sont pas malheureuses, la famille s'augmente et prospère en toutes circonstances.
58. « Les maisons maudites par les femmes d'une famille, auxquelles on n'a pas rendu les hommages qui leur sont dus, se détruisent entièrement, comme si elles étaient anéanties par un sacrifice magique.
59. « C'est pourquoi les hommes qui ont le désir des richesses doivent avoir des égards pour les femmes de leur famille, et leur donner des parures, des vêtements et des mets recherchés, lors des fêtes et des cérémonies solennelles.
60. « Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme, et la femme avec son mari, le bonheur est assuré pour jamais.
61. « Certes, si une femme n'est pas parée d'une manière brillante, elle ne fera pas naître la joie dans le Cœur de son époux ; et si le mari n'éprouve pas de joie, le mariage deviendra stérile.
62. « Lorsqu'une femme brille par sa parure, toute sa famille resplendit également ; mais si elle ne brille pas, la famille ne jouit d'aucun éclat.
63. « En contractant des mariages répréhensibles, en omettant les cérémonies prescrites, en négligeant l'étude de la Sainte Écriture, en manquant de respect aux Brâhmanes, les familles tombent flans l'amusement;
64. « En exerçant les arts, comme la peinture ; en se livrant à des trafics, comme l'usure ; en procréant des enfants seulement avec des femmes Soûdrâs ; en faisant commerce de vaches, de chevaux, de voitures, en labourant la terre, en servant un roi ;
65. « En sacrifiant pour ceux qui n'ont pas le droit d'offrir des sacrifices, et en niant la récompense future des bonnes actions : les familles qui abandonnent l'étude des Livres saints se détruisent promptement ;
66. « Mais, au contraire, celles qui possèdent les avantages que procure l'étude des Livres sacrés, quoiqu'elles aient peu de bien, sont comptées au nombre des familles honorables, et acquièrent une grande renommée.
67. « Que le maître de maison fasse avec le feu nuptial, suivant la règle prescrite, les offrandes domestiques du soir et du matin, et celles des cinq grandes oblations qui doivent être accomplies avec ce feu, et la cuisson journalière des aliments.
68. « Le chef de famille a cinq places ou ustensiles qui peuvent causer la mort des petits animaux ⁽⁹³⁾, savoir : l'âtre, la pierre à moudre, le balai, le mortier et le pilon, la cruche à l'eau ; en les employant, il est lié par le péché ;
69. « Mais pour l'expiation des fautes involontaires qui résultent de l'emploi de ces objets mentionnés dans l'ordre, cinq grandes offrandes (Mahâ-Yadjnas), que doivent accomplir chaque jour les maîtres de maison, ont été instituées par les Maharchis.
70. « Dans l'action de réciter, de lire et d'enseigner la Sainte Écriture, consiste l'adoration du Véda ; la libation d'eau ⁽⁹⁴⁾ est l'offrande aux Mânes (Pitris); le beurre liquide répandu dans le feu est l'offrande aux Divinités; le riz, ou tout autre aliment donné aux créatures vivantes, est l'offrande aux Esprits; l'accomplissement des devoirs hospitaliers est l'offrande aux hommes.

⁹³ Littéralement, cinq instruments de meurtre.

⁹⁴ La libation d'eau n'est pas la seule chose qu'on offre aux Mânes Voyez plus loin, st. 82.

71. « Celui qui ne néglige pas ces cinq grandes oblations, autant qu'il est en son pouvoir, n'est pas souillé par les péchés que cause l'emploi des ustensiles meurtriers, même en demeurant toujours dans sa maison ;
72. « Mais quiconque n'a pas d'égards pour cinq sortes de personnes, savoir : les Dieux, les hôtes, les personnes dont il doit avoir soin, les Mânes, et lui-même, bien qu'il respire, ne vit pas.
73. « On a aussi appelé les cinq oblations : adoration sans offrande (Ahouta), offrande (Houta), offrande excellente (Prahouta), offrande divine (Brâhmya-houta), bon repas (Prâsita) ⁽⁹⁵⁾.
74. « L'adoration sans offrande est la récitation et la lecture de la Sainte Écriture : l'offrande est l'action de jeter du beurre clarifié dans le feu, l'offrande excellente est la nourriture donnée aux Esprits, l'offrande divine est le respect à l'égard des Brâhmanes, et le bon repas est l'eau ou le riz présenté aux Mânes.
75. « Que le maître de maison soit toujours exact à lire l'Écriture Sainte, et à faire l'offrande aux Dieux ; car s'il accomplit cette offrande avec exactitude, il soutient ce monde avec les êtres mobiles et immobiles qu'il renferme.
76. « L'offrande de beurre clarifié, jetée dans le feu de la manière convenable, s'élève vers le soleil en vapeur; du soleil elle descend en pluie ; de la pluie naissent les végétaux alimentaires ; de ces végétaux les créatures tirent leur subsistance.
77. « De même que tous les êtres animés ne vivent que par le secours de l'air, de même tous les autres ordres ne vivent que par le secours du maître de maison.
78. « Par la raison que les hommes des trois autres ordres sont tous les jours soutenus par le maître de maison, au moyen des saints dogmes et des aliments qu'ils reçoivent de lui, pour cela l'ordre du chef de famille est le plus éminent.
79. « En conséquence, que celui qui désire jouir dans le ciel d'une félicité inaltérable, et être toujours heureux ici-bas, remplisse avec le plus grand soin les devoirs de son ordre ; les hommes qui n'ont pas d'empire sur leurs sens ne sont pas capables de remplir ces devoirs.
80. « Les Saints, les Mânes, les Dieux, les Esprits et les hôtes, demandent aux chefs de famille les oblations prescrites ; l'homme qui connaît son devoir doit les satisfaire.
81. « Qu'il honore les Saints en récitant la Sainte Écriture ; les Dieux, par des oblations au feu suivant la loi; les Mânes, par des services funèbres (Srâddhas); les hommes, en leur présentant de la nourriture ; les Esprits, en donnant des aliments aux êtres animés.
82. « Qu'il fasse tous les jours une offrande (Srâddha) avec du riz ou d'autre grain, ou avec de l'eau, ou bien avec du lait, des racines et des fruits, afin d'attirer sur lui la bienveillance des Mânes.
83. « Il peut convier un Brâhmane à celle des cinq oblations qui est en l'honneur des Mânes, mais il n'en doit admettre aucun à celle qui est adressée à tous les Dieux.
84. « Après avoir préparé la nourriture destinée à être offerte à tous les Dieux, que le Dwidja fasse tous les jours, dans le feu domestique, l'oblation (Homa) aux Divinités suivantes, avec les cérémonies d'usage :
85. « D'abord, à Agni ⁽⁹⁶⁾ et à Soma ⁽⁹⁷⁾ séparément, puis aux deux ensemble, ensuite aux Dieux assemblés (Viswas-Dévas) ⁽⁹⁸⁾ et à Dhanwantari ⁽⁹⁹⁾;
86. « A Kouhoû ⁽¹⁰⁰⁾, à Anoumati ⁽¹⁰¹⁾, au Seigneur des créatures (Pradjâpati) ⁽¹⁰²⁾, à Dyâvâ et à Prithivî ⁽¹⁰³⁾, et enfin au feu du bon sacrifice.
87. « Après avoir ainsi fait l'offrande de beurre et de riz dans un profond recueillement, qu'il aille vers chacune des quatre régions célestes, en marchant de l'est vers le sud, et

⁹⁵ Littéralement, chose bien mangée.

⁹⁶ Agni, Dieu du feu, régent d'un des huit points cardinaux, du sud-est.

⁹⁷ Soma, ou Tchandra, Dieu qui préside à la lune (Lunus).

⁹⁸ Viswas Dévas, Dieux d'une classe particulière, et dont on compte dix ; leurs noms sont: Vasou, Satya, Kratou, Dakcha, Kâla, Kâma, Dhriti, Kourou, Pourourava et Madrava. (Wilson).

⁹⁹ Dhanwantari. Dieu de la médecine sorti de la mer en même temps que l'ambrosie (Amrita).

¹⁰⁰ Kouhoû, Déesse qui préside au jour d'après la nouvelle lune.

¹⁰¹ Anoumati, Déesse du jour qui suit la pleine lune.

¹⁰² Le nom de Pradjâpati convient à plusieurs Divinités ou saints personnages. C'est peut-être de Virârdj qu'il est ici question.

¹⁰³ Dyâvâ est la Déesse du ciel, et Prithivî, celle de la terre. — Chacune des oblations qui précèdent doit être accompagnée de l'exclamation Swâhâ; ainsi : Swâhâ à Agni, Swâhâ à Soma, etc.

ainsi de suite, et qu'il adresse l'oblation (Bali) à Indra (¹⁰⁴), Yama (¹⁰⁵), Varouna (¹⁰⁶) et Kouvéra (¹⁰⁷), ainsi qu'aux Génies qui forment leur suite (¹⁰⁸).

88. « Qu'il jette du riz cuit à sa porte, en disant : « Adoration aux Vents (Marouts); » dans l'eau, en disant : « Adoration aux Divinités des ondes; » sur son pilon et son mortier, en disant : « Adoration aux Divinités (¹⁰⁹) des forêts. »
89. « Qu'il rende le même hommage à Sri (¹¹⁰), du côté du nord-est, auprès de son oreiller; à Bhadrakālī (¹¹¹), vers le sud-ouest, au pied de son lit; à Brahmā et à Vāstospati (¹¹²), au milieu de sa demeure.
90. « Qu'il jette en l'air son offrande aux Dieux assemblés (Viswas); qu'il la fasse de jour aux Esprits qui marchent le jour, et pendant la nuit à ceux qui marchent la nuit.
91. « Dans l'étage supérieur de son habitation, ou derrière lui, qu'il fasse une oblation pour la prospérité de tous les êtres, et qu'il offre tout le reste aux Mânes, la face tournée vers le midi.
92. « Il doit verser à terre peu à peu la part de nourriture destinée aux chiens, aux hommes dégradés, aux nourrisseurs de chiens, à ceux qui sont atteints de l'éléphantiasis ou de la consommation pulmonaire, aux corneilles et aux vers.
93. « Le Brâhmane qui honore ainsi constamment tous les êtres, parvient au séjour suprême, sous une forme resplendissante, par un chemin direct.
94. « Après avoir accompli de cette manière l'acte des oblations, qu'il offre des aliments à son hôte avant tout autre, et fasse l'aumône au novice mendiant, suivant la règle, en lui donnant une portion de riz équivalente à une bouchée.
95. « Quelle que soit la récompense obtenue par un élève pour l'œuvre méritoire d'avoir donné une vache à son père spirituel, suivant la loi, le Dwidja maître de maison obtient la même récompense pour avoir donné une portion de riz au novice mendiant.
96. « Lorsqu'il n'a que peu de riz préparé, qu'il en donne seulement une portion après l'avoir assaisonnée, ou bien qu'il donne un vase d'eau garni de fleurs et de fruits à un Brâhmane qui connaît le véritable sens des Livres saints, après l'avoir honoré suivant la règle.
97. « Les offrandes faites aux Dieux et aux Mânes par les hommes ignorants ne produisent aucun fruit, lorsque, dans leur égarement, ils en donnent une partie à des Brâhmanes privés de l'éclat que communique l'étude de la Sainte Écriture, et qui sont comparables à des cendres.
98. « Mais l'oblation versée dans la bouche (¹¹³) d'un Brâhmane resplendissant de savoir divin et de dévotion austère, doit tirer celui qui l'a faite de la situation la plus difficile, et le décharger d'une grande faute.

¹⁰⁴ Indra, chef des Dévas et roi du ciel (Swarga), est régent de l'un des huit points cardinaux, de l'est, il a pour arme l'arc-en-ciel, et son corps est couvert de mille yeux qui sont les étoiles. Son règne finit au bout de l'un des quatorze Manwantaras (périodes de Manous) qui composent un Kalpa, ou jour de Brahmā. Alors l'Indra régnant est remplacé par celui qui, parmi les Dieux, les Asouras ou les hommes, a le plus mérité cet honneur. Il pourrait même, avant le terme fixé, être dépossédé par un Saint, ayant accompli des austérités qui le rendraient digne du trône d'Indra. Cette crainte l'occupe souvent, et aussitôt qu'un saint personnage se livre à de pieuses mortifications capables de l'inquiéter, il lui envoie une séduisante nymphe (Apsarā) pour tâcher de le faire succomber, et de lui enlever ainsi tout le fruit de ses austérités. Voyez l'histoire de Kandou, traduite par M. Chézy (Journal Asiatique, vol. I), l'épisode de Sakountalā, extrait du Mahābhārata, et celui de Viswāmitra dans le Rāmāyana (Liv. I, chap. LXIII et LXIV).

¹⁰⁵ Yama est le juge des morts, et le régent du midi. Souverain de l'enfer, il récompense ou punit les mortels suivant leurs œuvres; il envoie les bons au ciel, et les méchants dans les différentes régions infernales.

¹⁰⁶ Varouna, Dieu des eaux, préside à l'ouest. Il est aussi considéré comme le punisseur des méchants; il les retient au fond de ses abîmes, et les entoure de liens formés de serpents.

¹⁰⁷ Le texte porte Indou, et le commentaire, Soma. Ces deux noms désignent ordinairement Tchandra, Dieu de la lune; mais il est évident qu'il s'agit ici du régent du nord, kouvéra, nommé aussi Soma et Indou. kouvéra est le Dieu des richesses.

¹⁰⁸ Ces oblations doivent se faire du côté de l'est pour Indra, régent de l'est, et pour les Génies de sa suite; du sud, pour Yama, régent du midi; du côté de l'ouest, pour Varouna, et du nord, pour Kouvéra. La formule est : « Adoration (Namah) à Indra. » (Commentaire.)

¹⁰⁹ Ces Divinités résident dans les arbres. Voyez le quatrième acte du drame de Sakountalā, traduit par M. Chézy, page 124 de l'édition in-8°.

¹¹⁰ Sri ou Lakshmī, Déesse de l'abondance et de la prospérité, est, dans la mythologie, l'épouse du dieu Vichnou. Son nom de Sri a paru avoir quelque analogie avec celui de Cérés.

¹¹¹ Bhadrakālī, une des formes de la déesse Dourga. (Wilson)

¹¹² Vāstospati paraît être un Dieu domestique. Suivant M. Wilson, Vāstospati est un ~~nom~~ d'Indra.

99. « Lorsqu'un hôte se présente, que le maître de maison, avec les formes prescrites, lui offre un siège, de l'eau pour se laver les pieds, et de la nourriture qu'il a assaisonnée de son mieux.
100. « Lors même qu'un maître de maison ne vit que de grain glané, et fait des oblations aux cinq feux (¹¹⁴), le Brâhmane qui ne reçoit pas dans la demeure de cet homme les honneurs de l'hospitalité, attire à lui le mérite de toutes ses œuvres pies.
101. « De l'herbe, la terre pour se reposer, de l'eau pour se laver les pieds, de douces paroles : voilà ce qui ne manque jamais dans la maison des gens de bien.
102. « Un Brâhmane qui repose une seule nuit sous le toit hospitalier, est appelé hôte (Atithi), parce qu'il ne séjourne pas même pendant la durée d'un jour lunaire (Tithi).
103. « Que le chef de famille ne considère pas comme un hôte le Brâhmane qui demeure dans le même village que lui, ou celui qui vient par passe-temps lui rendre visite dans la maison où demeure son épouse, et où ses feux sont allumés.
104. « Les maîtres de maison assez dépourvus de sens pour aller prendre part au repas d'un autre, en punition de cette conduite sont réduits, après leur mort, à la condition de bestiaux, de ceux qui leur ont donné des aliments.
105. « Un maître de maison ne doit pas, le soir, refuser l'hospitalité à celui que le coucher du soleil lui amène, parce qu'il n'a pas le temps de gagner sa demeure; que cet hôte arrive à temps ou trop tard (¹¹⁵), il ne doit pas séjourner dans la maison sans y manger.
106. « Que le chef de famille ne mange lui-même aucun mets sans en donner à son hôte : honorer celui qu'on reçoit, c'est le moyen d'obtenir des richesses, de la gloire, une longue existence, et le Paradis (Swarga).
107. « Selon qu'il reçoit des supérieurs, des inférieurs ou des égaux, il faut que le siège, la place et le lit qu'il leur offre, que les civilités qu'il leur fait au moment de leur départ, que son attention à les servir, soient proportionnés à leur rang.
108. « Lorsque l'oblation à tous les Dieux est terminée, ainsi que les autres offrandes, s'il survient un nouvel hôte, le maître de la maison doit faire de son mieux pour lui donner des aliments, mais ne pas recommencer l'offrande (Bali).
109. « Qu'un Brâhmane ne proclame pas sa famille et son lignage pour être admis à un repas, car celui qui les fait connaître pour ce motif est nommé par les Sages mangeur de choses vomies.
110. « Un homme de la classe royale n'est pas considéré comme un hôte dans la maison d'un Brâhmane, non plus qu'un Vaisya, un Soûdra, un ami de ce Brâhmane, un de ses parents paternels, et son directeur.
111. « Mais si un Kchatriya arrive dans la maison d'un Brâhmane en qualité d'hôte, ce Brâhmane peut aussi lui donner à manger lorsque les Brâhmanes mentionnés sont rassasiés ;
112. « Et même lorsqu'un Vaisya et un Soûdra sont entrés dans sa demeure en manière d'hôtes, qu'il les fasse manger avec ses domestiques, en leur témoignant de la bienveillance.
113. « Quant à ses amis et aux autres personnes qui viennent par affection lui rendre visite, qu'il leur fasse prendre part au repas destiné à sa femme et à lui-même, après avoir de son mieux préparé les mets.
114. « Qu'il serve de la nourriture sans hésiter, avant d'en offrir à ses hôtes, aux femmes nouvellement mariées, aux jeunes filles, aux malades et aux femmes enceintes.
115. « L'insensé qui mange le premier sans avoir rien offert aux personnes mentionnées, ne sait pas, en prenant sa nourriture, qu'il servira lui-même de pâture aux chiens et aux vautours.
116. « Mais lorsque les Brâhmanes ses hôtes, ses parents et ses domestiques, sont rassasiés, que le maître de maison et sa femme mangent ce qui reste du repas.
117. « Après avoir honoré les Dieux, les Saints, les hommes, les Mânes et les Divinités domestiques, que le maître de maison se nourrisse avec le reste des offrandes.
118. « Il ne se repaît que de péché, celui qui fait cuire pour lui seul; en effet, le repas fait avec les reliefs de l'oblation est appelé la nourriture des gens de bien.

¹¹³ Littéralement, dans le feu de la bouche.

¹¹⁴ Ces cinq feux sont le Gârhapatya, le Dakchina, l'Ahavanîya (voyez ci-dessus, Liv. II, st. 231), l'Avasthaya, et le Sabhya. Le sens exact de ces deux derniers mots n'est pas bien connu. (Voyez Wilson, *Mâlâtî and Mâdava*, pag. 7.) Le Sabhya, suivant le commentateur est le feu qu'on apporte pour se réchauffer quand il fait froid.

¹¹⁵ C'est-à-dire, avant ou après l'oblation et le repas du soir. (Commentaire.)

119. Un roi, un prêtre célébrant, un Brâhmane dont le noviciat est entièrement terminé, un directeur, un beau-fils, un beau-père et un oncle maternel doivent être gratifiés de nouveau d'un madhouparka ⁽¹¹⁶⁾ au bout d'une année, lorsqu'ils viennent visiter le maître de maison.
120. « Un roi et un Brâhmane présents à la célébration du sacrifice doivent être gratifiés d'un madhouparka, mais non lorsque l'oblation est achevée, telle est la règle; les autres, au contraire, doivent recevoir le madhouparka, lors même qu'ils n'arrivent pas au moment de l'oblation.
121. « A la fin du jour, le riz étant préparé, que l'épouse fasse une offrande sans réciter de formule sacrée, excepté mentalement; car l'oblation adressée aux Dieux assemblés est prescrite pour le soir et pour le matin, ainsi que les autres oblations.
122. « De mois en mois, le jour de la nouvelle lune, le Brâhmane qui entretient un feu, après avoir adressé aux Mânes l'offrande des gâteaux (pindas), doit faire le Srâddha ⁽¹¹⁷⁾ (repas funèbre), appelé Pindânwâhârya (après offrande).
123. « Les Sages ont appelé Pindânwâhârya ⁽¹¹⁸⁾ le festin (Srâddha) mensuel en l'honneur des Mânes, parce qu'il a lieu après l'offrande des pindas ou gâteaux de riz, et il faut avoir grand soin de le composer de viandes approuvées par la loi.
124. « Je vous ferai connaître exactement quels sont les Brâhmanes que l'on doit inviter à ce repas ou en exclure, quel doit être leur nombre, et quels mets il faut leur offrir.
125. « Au Srâddha des Dieux que le maître de maison reçoive deux Brâhmanes, et trois à celui qui a lieu pour son père, son aïeul paternel et son bisaïeul paternel, ou bien un seulement à chacune de ces deux cérémonies : quelque riche qu'il soit, il ne doit pas chercher à recevoir grande compagnie.
126. « Les cinq avantages suivants : l'honorable accueil fait aux Brâhmanes, le lieu et le temps favorables, la pureté, la faveur de recevoir des Brâhmanes, sont détruits par une assemblée trop nombreuse ; en conséquence, il ne doit pas désirer une nombreuse assemblée.
127. « La cérémonie en mémoire des morts est appelée service des Mânes ; cette cérémonie, prescrite par la loi, procure sans cesse toute espèce de prospérité à celui qui la célèbre exactement le jour de la nouvelle lune.
128. « C'est à un Brâhmane versé dans la Sainte Écriture que les oblations aux Dieux et aux Mânes doivent être données par ceux qui les adressent ; en effet, ce que l'on donne à cet homme vénérable produit des fruits excellents.
129. « Quand même on n'invite qu'un seul Brâhmane instruit à l'oblation aux Dieux et à celle aux Mânes, on obtient une belle récompense, mais non en nourrissant une multitude de gens qui ne connaissent pas les Livres saints.
130. « Que celui qui fait la cérémonie s'enquière d'un Brâhmane parvenu au terme de la lecture du Véda, en remontant jusqu'à un degré éloigné dans l'examen de la pureté de sa famille; un tel homme est digne de partager les oblations aux Dieux et aux Mânes, c'est un véritable hôte.
131. « Dans un Srâddha où un million d'hommes étrangers à l'étude des Livres sacrés recevraient de la nourriture, la présence d'un seul homme connaissant la Sainte Écriture, et satisfait de ce qui lui serait offert, aurait plus de mérite, d'après la loi.
132. « C'est à un Brâhmane distingué par son savoir qu'il faut donner la nourriture consacrée aux Dieux et aux Mânes; en effet, des mains souillées de sang ne peuvent pas se purifier avec du sang ⁽¹¹⁹⁾.
133. « Autant de bouchées l'homme dépourvu de toute connaissance sacrée avale, pendant une oblation aux Dieux et aux Mânes, autant celui qui fait la cérémonie avalera, dans l'autre monde, de boules de fer brûlantes, armées de pointes aiguës.

¹¹⁶ Le madhouparka est un présent de miel, de lait caillé et de fruits.

¹¹⁷ Le mot Srâddha a un sens assez étendu, et s'applique à diverses sortes de cérémonies en l'honneur des Dieux et des Mânes. Le but du Srâddha, accompli pour un parent récemment décédé, est de faire parvenir son âme au séjour céleste, et de l'y déifier en quelque sorte parmi les Mânes. Sans cela, suivant la croyance des Indiens, cette âme continuerait à rôder ici-bas parmi les mauvais esprits. D'autres Srâddhas, comme celui de la nouvelle lune, sont faits en l'honneur de plusieurs Ancêtres, et des Mânes en général, et ils ont pour objet d'assurer leur félicité dans l'autre monde. L'offrande quotidienne, qui fait partie des cinq grandes oblations est aussi un Srâddha, nommé Nitya, c'est-à-dire constant ; parce qu'on doit le faire tous les jours. Voyez le Mémoire de M. Colebrooke sur les cérémonies religieuses des Indiens, dans le septième volume des Recherches Asiatiques.

¹¹⁸ Le mot Pindânwâhârya se compose de pinda, gâteau, anou, après, et ahârya, devant être mangé.

¹¹⁹ Cela veut dire que ce n'est pas en donnant de nouveau à manger à un ignorant, qu'on peut effacer la faute d'avoir offert de la nourriture à un homme étranger à la doctrine sacrée. (Commentaire.)

134. « Quelques Brâhmanes se consacrent spécialement à la science sacrée ; d'autres, aux austérités ; d'autres, aux pratiques austères et à l'étude des saints Livres; d'autres, à l'accomplissement des actes religieux.
135. « Les oblations aux Mânes doivent être présentées avec empressement aux Brâhmanes voués à la science sacrée; les oblations aux Dieux peuvent être offertes, avec les cérémonies d'usage, aux quatre ordres de Brâhmanes mentionnés.
136. « Il peut se faire qu'un fils ayant pour père un homme étranger à l'étude des dogmes sacrés soit lui-même parvenu au terme de la lecture des Livres saints, ou bien qu'un fils qui n'a pas lu le Véda ait un père très versé dans les Livres sacrés :
137. « De ces deux personnages, on doit reconnaître comme le supérieur celui dont le père a étudié le Véda ; mais pour rendre hommage à la Sainte Écriture, il faut recevoir l'autre avec honneur.
138. « On ne doit pas admettre un ami au repas funèbre (Srâddha) ; c'est par d'autres présents qu'il faut se concilier son affection : le Brâhmane que l'on ne considère ni comme un ami, ni comme un ennemi, peut seul être convié à prendre part au Srâddha.
139. « Celui dont les repas funèbres et les offrandes aux Dieux ont pour principal motif l'amitié, ne retire aucun fruit, dans l'autre monde, de ses festins funèbres et de ses offrandes.
140. « L'homme qui, par ignorance, contracte des liaisons au moyen du repas funèbre, est exclu du séjour céleste, comme voué au Srâddha, par intérêt seulement, et comme le plus vil des Dwidjas.
141. « Une telle offrande, qui ne consiste que dans un festin offert à de nombreux convives, a été appelée diabolique (Paisâtchî) par les Sages ; elle est confinée dans ce bas monde (¹²⁰) comme une vache aveugle dans son étable.
142. « De même que le laboureur qui sème du grain dans un terrain stérile ne récolte rien, de même celui qui donne l'offrande de beurre liquide à un Brâhmane ignorant n'en retire aucun avantage.
143. « Mais ce que l'on donne, conformément à la loi, à un homme imbu de la science sacrée, produit des fruits également recueillis, dans ce monde et dans l'autre, par ceux qui offrent et par ceux qui reçoivent.
144. « S'il ne se trouve à proximité aucun Brâhmane instruit, on peut, à sa volonté, inviter au repas funèbre un ami, mais jamais un ennemi, alors même qu'il connaît les saints dogmes ; car l'oblation mangée par un ennemi n'est d'aucun avantage pour l'autre monde.
145. « On doit avoir grand soin de convier au repas funèbre un Brâhmane ayant lu toute la Sainte Écriture, et possédant spécialement le Rig-Véda ; un Brâhmane très versé dans le Yadjour-Véda, et connaissant toutes les branches des Livres saints; ou bien un Brâhmane ayant terminé la lecture des Livres sacrés, mais possédant particulièrement le Sâma-Véda.
146. « Il suffit qu'un de ces trois personnages prenne part à un repas funèbre, après avoir reçu un accueil honorable, pour que les ancêtres de celui qui fait la cérémonie, jusqu'au septième individu, éprouvent une satisfaction inaltérable.
147. « Telle est la principale condition lorsqu'on adresse des offrandes aux Dieux et aux Mânes ; mais, au défaut de la première, il faut connaître une autre condition secondaire, toujours observée par les gens de bien :
148. « Que celui qui fait un Srâddha, au défaut de Brâhmanes instruits, invite au repas son grand-père maternel, son oncle maternel, le fils de sa sœur, le père de sa femme, son maître spirituel, le fils de sa fille, le mari de cette fille, son cousin maternel ou paternel, son chapelain, ou le prêtre qui fait ses sacrifices.
149. « Celui qui connaît la loi ne doit pas examiner trop scrupuleusement le lignage d'un Brâhmane pour l'admettre à la cérémonie en l'honneur des Dieux; mais, pour celle des Mânes, il doit apporter le plus grand soin à l'enquête.
150. « Les Brâhmanes qui ont commis des vols, ou qui se sont rendus coupables de grands crimes ; ceux qui sont eunuques, ceux qui professent l'athéisme : ont été déclarés par Manou indignes d'avoir part aux offrandes faites en l'honneur des Dieux et des Mânes.
151. « Un novice qui a négligé l'étude de la Sainte Ecriture, un homme né sans prépuce, un joueur, et les gens qui sacrifient pour tout le monde, ne méritent pas d'être admis au repas funèbre.

¹²⁰ Elle n'est d'aucun avantage pour l'autre monde. (Commentaire.)

152. « Les médecins, les prêtres qui montrent des idoles, les marchands de viande, et ceux qui vivent d'un trafic, doivent être exclus de toute cérémonie consacrée aux Dieux et aux Mânes.
153. « Un valet au service d'une ville ou d'un roi, un homme ayant une maladie des ongles ou les dents noires, un élève qui résiste aux ordres de son directeur, un Brâhmane qui a abandonné le feu sacré, un usurier ;
154. « Un phtisique, un nourrisseur de bestiaux, un jeune frère marié avant son aîné ⁽¹²¹⁾, un Brâhmane qui néglige les cinq oblations, un ennemi des Brâhmanes, un frère aîné qui ne s'est pas marié avant son jeune frère, un homme qui vit aux dépens de ses parents;
155. « Un danseur de profession, un novice ou un dévot ascétique violateur du vœu de chasteté, le mari d'une femme de la classe servile en premières noces, le fils d'une femme remariée, un homme borgne, un mari dans la maison duquel est un amant;
156. « Un maître qui enseigne la Sainte Écriture pour un salaire, et un élève qui reçoit les leçons d'un homme salarié; l'élève d'un Soûdra, et le Soûdra précepteur; un homme outrageux en paroles; le fils né d'une femme adultère, pendant la vie ou après la mort du mari ;
157. « Un jeune homme qui abandonne sans raison son père, sa mère, ou son directeur ; celui qui a étudié les saints Livres avec des gens dégradés, ou qui a contracté des alliances avec eux ;
158. « Un incendiaire, un empoisonneur, un homme qui mange la nourriture offerte par un adultérin ; un marchand de soma ⁽¹²²⁾, un marin, un poète panégyriste, un fabricant d'huile, un faux témoin ;
159. « Un fils qui a des contestations avec son père, un homme qui fait jouer pour lui, un buveur de liqueurs enivrantes, un homme attaqué d'éléphantiasis, un individu mal famé, un hypocrite, un marchand de sucs végétaux;
160. « Un fabricant d'arcs et de flèches, le mari d'une jeune fille mariée avant sa propre sœur aînée, un homme qui cherche à nuire à son ami, le maître d'une maison de jeu, un père qui a son fils pour précepteur ;
161. « Un épileptique, un homme affligé d'une inflammation des glandes du cou, un lépreux, un méchant, un fou, un aveugle, et enfin, un contempteur des Védas : doivent tous être exclus.
162. « Un homme qui dresse des éléphants, des taureaux, des chevaux ou des chameaux, un astrologue de profession, un nourrisseur d'oiseaux ; un maître d'armes ;
163. « Un homme qui donne à des eaux courantes une autre direction, celui qui se plaît à en arrêter le cours; un ouvrier qui construit des maisons, un messenger, un planteur d'arbres salarié;
164. « Un nourrisseur de chiens dressés pour l'amusement, un fauconnier, un séducteur de jeunes filles, un homme cruel, un Brâhmane qui mène la vie d'un Soûdra, un prêtre qui ne sacrifie qu'aux Divinités inférieures ;
165. « Un homme qui ne se conforme pas aux bonnes coutumes, celui qui remplit ses devoirs avec négligence, celui qui importune par ses demandes, un laboureur, un homme qui a les jambes enflées, un homme méprisé des gens de bien ;
166. « Un berger, un gardien de buffles, l'époux d'une femme mariée pour la seconde fois, et un porteur de corps morts salarié : doivent être évités avec grand soin.
167. « Que ces hommes dont la conduite est répréhensible, ou qui doivent leurs infirmités ou leurs maladies à des fautes commises dans une naissance précédente; qui sont indignes d'être reçus dans une assemblée honorable ; et les derniers de la classe sacerdotale : soient exclus des deux cérémonies par tout judicieux Brâhmane.
168. « Un Brâhmane qui n'a pas étudié la Sainte Écriture s'éteint comme un feu d'herbe sèche ; l'offrande ne doit pas lui être donnée, car on ne verse pas dans la cendre le beurre clarifié.
169. « Je vais vous déclarer sans rien omettre quel fruit le donateur retire, dans l'autre vie, d'une offrande donnée pendant la cérémonie des Dieux ou pendant celle des Mânes, à des gens qui ne méritent pas d'être admis dans une réunion d'hommes vertueux :
170. « La nourriture mangée par les Dwidjas qui ont enfreint les règles, comme un jeune frère marié avant son aîné, et par les autres individus inadmissibles, est savourée par les Géants (Râkchasas), et non par les Dieux et les Mânes.

¹²¹ Voyez plus loin, st. 171 et 172.

¹²² Soma, plante consacrée à la lune ; c'est l'asclépiade acide. Le jus qu' on en extrait, et qu'on boit dans certains sacrifices, est aussi désigné sous le nom de soma.

171. « Celui qui prend une épouse et allume le feu nuptial, lorsque son frère aîné n'est pas encore marié, est appelé Parivetri, et le frère aîné, Parivitti.
172. « Le Parivitti, le Parivetri, la jeune fille avec laquelle un tel mariage est contracté, vont tous trois dans l'enfer (Naraka), ainsi que celui qui a accordé l'épouse, et le prêtre qui a fait le sacrifice nuptial.
173. « Celui qui satisfait sa passion pour la veuve de son frère au gré de ses désirs, sans se conformer aux règles prescrites, bien qu'elle soit légalement unie avec lui (¹²³), doit être appelé mari d'une Didhichou (femme remariée).
174. « Deux fils désignés sous les noms de Kounda et de Golaka, naissent de l'adultère des femmes mariées : si l'époux est vivant, l'enfant est un Kounda ; s'il est mort, un Golaka.
175. « Ces deux êtres, fruits d'un commerce adultère, anéantissent, dans ce monde et dans l'autre, les offrandes adressées aux Dieux et aux Mânes, lorsqu'on leur en donne une part.
176. « Lorsqu'un homme inadmissible regarde des convives honorables qui prennent part à un festin, l'imprudent qui fait la cérémonie n'obtient dans l'autre monde aucune récompense de la nourriture offerte à tous ceux sur lesquels cet homme a jeté les yeux.
177. « Un aveugle qui s'est trouvé placé dans un lieu où un autre aurait vu, anéantit, pour le donneur, le mérite de la réception de quatre-vingt-dix convives honorables ; un borgne, de soixante ; un lépreux, de cent ; un homme attaqué de consommation, de mille.
178. « Si les membres de quelques Brâhmanes sont touchés par un homme qui sacrifie pour la dernière classe, celui qui fait la cérémonie ne retire pas, de ce qu'il donne à ces Brâhmanes, les fruits que procure le Srâddha ;
179. « Et le Brâhmane versé dans la Sainte Écriture, qui, par cupidité, reçoit un présent d'un pareil sacrificateur, marche à sa perte aussi promptement qu'un vase de terre non cuite se détruit dans l'eau.
180. « La nourriture donnée à un vendeur de soma devient de l'ordure (¹²⁴) ; à un médecin, du pus et du sang : donnée à un montreur d'idoles, elle est perdue ; à un usurier, elle n'est pas agréée.
181. « Celle que l'on donne à un commerçant n'est productive ni dans cette vie ni dans l'autre, et celle qui est offerte à un Dwidja, fils d'une veuve remariée, est semblable à l'offrande de beurre clarifié versée dans la cendre.
182. « Quant aux autres hommes inadmissibles et méprisables ci-dessus mentionnés, la nourriture qu'on leur donne a été déclarée par les Sages devenir de la sécrétion séreuse, du sang, de la chair, de la moëlle et des os (¹²⁵).
183. « Apprenez maintenant complètement par quels Brâhmanes peut être purifiée une réunion souillée par des gens inadmissibles, connaissez ces personnages éminents, ces purificateurs des assemblées :
184. « Ceux qui sont parfaitement versés dans tous les Védas et dans tous les livres accessoires (Angas), et qui descendent d'une famille de savants théologiens, doivent être considérés comme capables d'effacer la souillure d'une réunion.
185. « Le Brâhmane qui s'est consacré à l'étude d'une des parties du Yadjour-Véda, celui qui entretient avec soin les cinq feux (¹²⁶), celui qui possède une partie du Rig-Véda, celui qui connaît les six livres accessoires, le fils d'une femme mariée suivant le rite de Brahmâ, celui qui chante la principale portion du Sâma-Véda,
186. « Celui qui comprend parfaitement les saints Livres et qui les explique, le novice qui a donné mille vaches, l'homme âgé de cent ans : tels sont les Brâhmanes qui doivent être regardés comme capables de purifier une réunion de conviés.
187. « La veille du jour où la cérémonie du repas funèbre doit avoir lieu, ou bien le jour même, que celui qui donne le Srâddha invite d'une manière honorable au moins trois Brâhmanes comme ceux qui ont été mentionnés.
188. « Le Brâhmane qui a été invité au Srâddha des Mânes doit se rendre entièrement maître de ses sens : qu'il ne lise point la Sainte Écriture, et récite seulement la prière à voix basse, qu'on ne doit jamais manquer de dire, de même que celui par qui la cérémonie est célébrée.

¹²³ Voyez plus loin, Liv. IX, st. 59 et 80.

¹²⁴ C'est-à-dire, que celui qui a donné de la nourriture à un marchand de soma, renaît parmi les animaux qui se nourrissent d'excréments. (Commentaire)

¹²⁵ Même explication que pour la stance 180. Voyez ci-dessus, st. 100.

¹²⁶ Voyez ci-dessus, st. 100.

189. « Les Mânes des ancêtres, à l'état invisible, accompagnent de tels Brâhmanes conviés; sous une forme aérienne, ils les suivent, et prennent place à côté d'eux lorsqu'ils s'asseyent.
190. « Le Brâhmane invité convenablement à des offrandes en l'honneur des Dieux et des Mânes, et qui commet la moindre transgression, renaîtra pour cette faute sous la forme d'un porc.
191. « Celui qui, après avoir reçu une invitation à un repas funèbre, satisfait son amour pour une femme de la classe servile, se charge de tout le mal que celui qui donne le Srâddha a pu commettre.
192. « Exempts de colère, parfaitement purs, toujours chastes comme des novices, ayant déposé les armes, doués des plus éminentes qualités, les Pitris (¹²⁷) sont nés avant les Dieux.
193. « Apprenez maintenant quelle est l'origine de tous les Pitris, par quels hommes et par quelles cérémonies ils doivent spécialement être honorés.
194. « Ces fils de Manou, issu de Brahmâ, ces Saints (Richis), dont le premier est Marîtchi (¹²⁸), ont tous eu des fils qui ont été déclarés former les tribus des Pitris.
195. « Les Somasads, fils de Virâdj (¹²⁹), sont reconnus être les ancêtres des Sâdhyas ; et les Agnichwâttas, réputés dans le monde enfants de Marîtchi, sont les ancêtres des Dévas.
196. « Les fils d'Atri, appelés Barhichads, sont les ancêtres des Daityas (¹³⁰), des Dânavas, des Yakchas, des Gandharbas, des Ouragas, des Rakchasas, des Souparnas, des Kinna-ras.
197. « Les Somapas sont les ancêtres des Brâhmanes ; les Havichmats, des Kchatriyas ; les Adjyapas, des Vaisyas ; les Souhâlîs, des Souâdras.
198. « Les Somapas sont fils du Sage Brigou ; les Havichmats, d'Angiras ; les Adjyapas, de Poulastya ; les Soukâlîs, de Vasichtha.
199. « Les Agnidagdhas, les Anagnidagdhas, les Kâvias, les Barhichads, les Agnichwâttas et les Sômyas, doivent être reconnus comme les ancêtres des Brâhmanes.
200. « Les tribus de Pitris qui viennent d'être énumérées sont les principales, et leurs fils et leurs petits-fils, indéfiniment, doivent aussi dans ce monde être considérés comme des Pitris.
201. « Des Saints (Richis) sont nés les Pitris ; des Pitris, les Dieux (Dévas) et les Titans (Dânavas) ; et par les Dieux a été produit successivement ce monde entier, composé d'êtres mobiles et immobiles.
202. « De l'eau pure offerte simplement aux Dieux Mânes (Pitris) avec foi, dans des vases d'argent ou argentés, est la source d'un bonheur inaltérable.
203. « La cérémonie en l'honneur des Mânes est supérieure, pour les Brâhmanes, à la cérémonie en l'honneur des Dieux, et l'offrande aux Dieux qui précède l'offrande aux Mânes a été déclarée en augmenter le mérite.
204. « C'est afin de préserver les oblations aux Mânes que le maître de maison doit commencer par une offrande aux Dieux, car les Géants dévastent tout repas funèbre qui est privé de ce préservatif.
205. « Qu'il fasse précéder et suivre le Srâddha d'une offrande aux Dieux, et qu'il se garde de commencer et de finir par les oblations aux Mânes ; car celui qui commence et qui finit par l'offrande aux Mânes périt bientôt avec toute sa race.
206. « Qu'il enduise de bouse de vache une place pure et solitaire, et qu'il choisisse avec soin un endroit qui ait une pente vers le midi (¹³¹).
207. « Les Mânes reçoivent toujours avec satisfaction ce qui leur est offert, dans les clairières des forêts qui sont naturellement pures, ou sur le bord des rivières, ou dans les endroits écartés.
208. « Après que les Brâhmanes ont fait leurs ablutions de la manière convenable, le chef de famille doit les placer, chacun séparément, sur des sièges préparés et couverts de kousa.

¹²⁷ Les Pitris ou Dieux Mânes sont des personnages divins considérés comme les ancêtres des Dieux, des Génies et du genre humain ; ils habitent la lune. On appelle aussi Pitris les Mânes déifiés des Ancêtres des hommes, et les mêmes oblations paraissent être adressées aux Ancêtres divins et aux Mânes des Ancêtres des hommes.

¹²⁸ Voyez ci-dessus, Liv. I, st. 35.

¹²⁹ Voyez ci-dessus, Liv. I, st. 33.

¹³⁰ Voyez, pour les Daityas et ceux qui suivent, les notes de la strophe 37 du Livre Ier.

¹³¹ Yama seigneur des Mânes (Pitripati), est régent du midi.

209. « Lorsqu'il a fait asseoir ces Brâhmanes à leurs places avec respect, qu'il les gratifie de parfums et de guirlandes odorantes, ayant préalablement honoré les Dieux.
210. « Après avoir apporté à ses convives de l'eau, de l'herbe kousa et des grains de sésame (tila), que le Brâhmane autorisé par les autres Brâhmanes fasse avec eux l'offrande au feu sacré.
211. « Ayant d'abord adressé à Agni, à Soma et à Yama, une offrande propitiatoire de beurre clarifié, en se conformant aux règles prescrites, il doit ensuite satisfaire les Mânes par une offrande de riz.
212. « S'il n'a pas de feu consacré (comme par exemple s'il n'est pas encore marié ou si sa femme est morte), qu'il verse les trois oblations dans la main d'un Brâhmane ; car il n'y a pas de différence entre le feu et un Brâhmane : telle est la décision prononcée par ceux qui connaissent le Véda.
213. « En effet, les Sages regardent ces Brâhmanes exempts de colère, au visage toujours serein, d'une race primitive, voués à l'accroissement du genre humain, comme les Dieux de la cérémonie funèbre.
214. « Après avoir fait le tour du feu, de la manière prescrite, en marchant de gauche à droite et en jetant dans le feu l'offrande, avec la main droite qu'il répande de l'eau sur l'endroit où doivent être placés les gâteaux de riz.
215. « Ayant fait trois gâteaux ⁽¹³²⁾ avec ce qui reste de riz et de beurre clarifié, qu'il les dépose sur des brins de kousa ⁽¹³³⁾ dans le plus profond recueillement, de la même manière que l'eau, c'est-à-dire, avec la main droite, ayant son visage tourné vers le midi.
216. « Lorsqu'il a déposé ces gâteaux sur des brins de l'herbe kousa avec la plus grande attention et suivant la règle, qu'il s'essuie la main droite avec des racines de cette herbe, pour la satisfaction de ceux qui partagent ces restes, savoir : le père, le grand-père et le bisaïeul de son bisaïeul paternel.
217. « Ayant fait une ablution, se tournant vers le nord, et retenant trois fois sa respiration lentement, que le Brâhmane qui connaît les paroles sacrées salue les six Divinités des saisons et les Mânes.
218. « Qu'il verse de nouveau lentement auprès des gâteaux ce qui reste de l'eau qu'il a répandue sur la terre, et qu'il flaire ces gâteaux avec un parfait recueillement dans l'ordre où ils ont été offerts.
219. « Prenant alors dans ce même ordre une portion de chacun de ces trois gâteaux offerts aux Mânes de son père, de son grand-père paternel et de son bisaïeul décédés, qu'il fasse d'abord manger ces portions suivant la règle, aux trois Brâhmanes assis qui représentent son grand-père et son bisaïeul.
220. « Si son père est vivant, que le maître de maison adresse le Srâddha aux Mânes de trois de ses ancêtres paternels, à commencer par son grand-père; ou bien il peut faire manger son père, pendant la cérémonie, à la place du Brâhmane qui le représenterait s'il était mort, et donner aux deux Brâhmanes qui représentent son grand-père et son bisaïeul des portions des deux gâteaux qui leur sont consacrés.
221. « Que celui dont le père est mort et dont le grand-père paternel existe encore, après avoir proclamé le nom de son père dans la cérémonie funèbre, proclame aussi celui de son bisaïeul, c'est-à-dire, qu'il fasse le Srâddha en leur mémoire.
222. « Ou bien le grand-père peut prendre part au Srâddha à la place du Brâhmane qui le représenterait s'il était décédé, ainsi que Manou l'a déclaré ; ou bien son petit-fils, autorisé par lui, peut agir à sa volonté et faire la cérémonie seulement en l'honneur de son père et de son bisaïeul mort, ou bien y joindre son vieux grand-père.
223. « Ayant répandu sur les mains des trois Brâhmanes de l'eau avec de l'herbe kousa et du sésame, qu'il leur donne la partie supérieure de chacun des trois gâteaux, en disant : « Que cette offrande (Swadhâ) soit pour eux ⁽¹³⁴⁾. »
224. « Apportant alors avec ses deux mains un vase plein de riz, qu'il le place devant les Brâhmanes lentement et en pensant aux Mânes.
225. « La nourriture que l'on apporte sans y mettre les deux mains est sur le-champ dispersée par les mauvais Génies (Asouras) au cœur pervers.

¹³² Littéralement, trois boules (Pindas).

¹³³ Le kousa (Poa synusuriodes) est l'herbe sainte employée dans les actes religieux.

¹³⁴ En prenant la partie supérieure du premier gâteau, et en la donnant au Brâhmane, celui qui fait la cérémonie dit : Oblation (Swadhâ) à mon père ; et de même pour chacun des deux autres gâteaux. (Comm.) — Le législateur revient ici sur ce qui a été dit dans la stance 219.

226. « Étant pur et parfaitement attentif, qu'il place d'abord avec soin sur la terre des sauces, des herbes potagères et d'autres choses propres à être mangées avec le riz, du lait, du caillé, du beurre clarifié, du miel;
227. « Diverses sortes de confitures, des mets de plusieurs espèces préparés avec du lait, des racines et des fruits, des viandes agréables et des liqueurs parfumées,
228. « Ayant apporté tous ces mets sans trop de précipitation, qu'il les présente aux convives tour à tour, étant parfaitement attentif et très pur, en déclarant toutes les qualités de ces mets.
229. « Qu'il ne verse pas une larme, ne s'irrite pas, ne profère pas de mensonge, ne touche pas les mets avec le pied et ne les secoue pas.
230. « Une larme attire les Esprits ⁽¹³⁵⁾; la colère, les ennemis; le mensonge, les chiens; l'attouchement du pied, les Géants (Râkchasas); l'action de secouer ces mets, les per-vers.
231. « Quelque chose qui soit agréable aux Brâhmanes, qu'il la leur donne sans regret, et qu'il leur tienne des discours sur l'Être suprême: tel est le désir des Mânes.
232. « Pendant la cérémonie en l'honneur des Mânes, qu'il lise à haute voix la Sainte Écriture, les codes de lois, les histoires morales, les poèmes héroïques (Itihâsas), les antiques légendes (Pourânas) ⁽¹³⁶⁾, et les textes théologiques.
233. « Joyeux lui-même, qu'il cherche à inspirer de la joie aux Brâhmanes, et leur offre à manger sans trop se hâter; qu'il attire leur attention à plusieurs reprises sur le riz et les autres mets, et sur leurs bonnes qualités.
234. « Qu'il ait grand soin de convier au repas funèbre le fils de sa fille, lors même qu'il n'a pas terminé son noviciat; qu'il lui mette sur son siège un tapis fait avec le poil de la chèvre du Népal, et répande sur la terre du sésame (tila).
235. « Trois choses sont pures dans un Srâddha: le fils d'une fille, un tapis du Népal et des grains de sésame; et trois choses y sont estimées: la pureté, l'absence de colère, le défaut de précipitation.
236. « Il faut que tous les mets apprêtés soient très chauds, et que les Brâhmanes mangent en silence; ils ne doivent pas déclarer les qualités des mets, lors même qu'ils sont interrogés à ce sujet par le maître du repas.
237. « Tant que les mets se conservent chauds et que l'on mange en silence et sans déclarer les qualités de ces mets, les Mânes prennent leur part du festin
238. « Ce que mange un Brâhmane qui a la tête couverte ou le visage tourné vers le midi, ou bien qui a ses souliers à ses pieds, n'est certainement savouré que par les Géants, et non par les Mânes.
239. « Il ne faut pas qu'un Tchandâla ⁽¹³⁷⁾, un porc, un coq, un chien, une femme ayant ses règles, et un eunuque, voient manger les Brâhmanes.
240. « Pendant une offrande au feu, une distribution de présents, un repas donné à des Brâhmanes, un sacrifice aux Dieux, un Srâddha en l'honneur des Mânes, ce que les êtres mentionnés peuvent voir, ne produit pas le résultat désiré.
241. « Le porc le détruit par son odorat; le coq, par le vent de ses ailes; le chien, par son regard; l'homme de la classe la plus vile, par son attouchement.
242. « Un homme boiteux ou borgne, ou bien ayant un membre de moins ou de trop, lors même qu'il serait serviteur du maître du repas, doit être éloigné de la cérémonie.

¹³⁵ C'est-à-dire, envoie les mets aux Esprits qui les savourent, tandis que les Mânes n'en éprouvent aucune satisfaction. (Commentaire.)

¹³⁶ Les Pourânas sont des recueils en vers des anciennes légendes, au nombre de dix-huit, et que les Indiens supposent avoir été compilés et arrangés dans la forme qu'ils ont maintenant, par un savant Brâhmane, nommé Vyasa, c'est-à-dire le compilateur, que l'on fait vivre mille à douze cents ans avant notre ère, et auquel on attribue aussi l'arrangement des Védas dans la forme qu'ils ont maintenant, et le grand poème épique du Mahâbhârata. Les Pourânas traitent particulièrement de cinq choses, savoir: la création, la destruction et le renouvellement des mondes, la généalogie des Dieux et des héros, les règnes des Manous, et les actions de leurs descendants. L'Agni-pourâna, l'un des plus considérables, renferme en outre des notions d'astrologie, d'astronomie, de géographie, de politique, de jurisprudence, de médecine, de poésie, de rhétorique et de grammaire; c'est une véritable encyclopédie indienne. Le fond des Pourânas est ancien, puisque l'on voit qu'ils sont cités dans le texte de Manou; mais dans la forme qu'ils ont maintenant, ils sont regardés comme modernes par quelques savants. C'est une question qui demande à être éclaircie par de nouvelles études. L'âge des divers monuments de la littérature indienne est loin d'être fixé d'une manière certaine.

¹³⁷ Tchandâla, homme impur, né d'un Soûdra et d'une femme de la classe sacerdotale.

243. « Si un Brâhmane ou un mendiant se présente et demande de la nourriture, le maître du repas doit, après avoir obtenu la permission des conviés, lui faire, de son mieux, un honorable accueil.
244. « Après avoir mêlé des mets de toute sorte avec des assaisonnements et les avoir arrosés d'eau, qu'il les jette devant les Brâhmanes dont le repas est terminé, en les répandant sur les brins de kousa qui sont à terre.
245. « Ce qui reste dans les plats et ce qui a été répandu sur les brins de kousa doit être la part des enfants qui sont morts avant l'initiation, et des hommes qui ont abandonné sans sujet les femmes de leur classe.
246. « Les Sages ont décidé que le reste qui est tombé à terre, pendant le repas en l'honneur des Mânes, appartient aux serveurs diligents et d'un bon naturel.
247. « Avant le Srâddha appelé Sapindam, on doit faire, pour un Brâhmane qui vient de mourir, un Srâddha ⁽¹³⁸⁾ particulier sans offrande aux Dieux, auquel un seul Brâhmane peut être convié, et consacrer un seul gâteau (pinda).
248. « Lorsque le Srâddha appelé Sapindana a été célébré pour ce Dwidja, suivant la loi, l'offrande des gâteaux doit être faite par son fils, tous les ans, le jour de la nouvelle lune.
249. « L'insensé qui, après avoir pris part à un repas funèbre, donne son reste à un Souâdra, est précipité la tête la première dans la région infernale appelée Kâlasoutrâ.
250. « Si un homme, après avoir assisté à un Srâddha, partage le même jour la couche d'une femme, ses ancêtres pendant le mois seront couchés sur les excréments de cette femme.
251. « Après avoir demandé à ses convives : « Avez-vous bien mangé ? » lorsqu'ils sont rassasiés, qu'il les invite à se laver la bouche ; et, l'ablution terminée, qu'il leur dise : « Reposez-vous ici ou chez « vous ⁽¹³⁹⁾. »
252. « Que les Brâhmanes lui disent alors : « Que « l'oblation (Swadhâ) soit agréable aux Mânes ! » car, dans tous les actes pieux en l'honneur des Mânes, ces mots : « Que l'oblation soit agréable, » sont une excellente bénédiction.
253. « Ensuite, qu'il fasse connaître aux convives qui reste des mets ; et étant invité par les Brâhmanes à en disposer de telle manière, qu'il fasse ce qui lui est prescrit par eux.
254. « Après une cérémonie en mémoire des Mânes, qu'il dise aux Brâhmanes : « Avez-vous bien « mangé ? » Après un Srâddha purificateur pour une famille : « Avez-vous bien entendu ⁽¹⁴⁰⁾ ? » Après un Srâddha pour un accroissement de prospérité : « Avez-vous réussi ? » Après une cérémonie en l'honneur des Dieux : « Êtes-vous satisfaits ⁽¹⁴¹⁾ ? »
255. « L'après-midi, des brins de kousa, la purification du lieu, des grains de sésame, une généreuse distribution d'aliments, des mets bien apprêtés, des Brâhmanes distingués ; voilà les avantages désirables dans les cérémonies en l'honneur des Mânes.
256. « Des brins de kousa, des prières (Mantras), la première partie de la journée, toutes les offrandes qui vont être énumérées, et les purifications mentionnées, doivent être reconnus comme des choses très prospères dans la cérémonie en l'honneur des Dieux.
257. « Du riz sauvage comme en mangent les anachorètes, du lait, le jus exprimé de l'asclépiade acide (soma), de la viande fraîche et du sel qui n'est pas préparé artificiellement, sont désignés comme propres par leur nature à servir d'offrande.
258. « Après avoir congédié les Brâhmanes, le maître de maison doit, plongé dans le recueillement, gardant le silence, et s'étant purifié, se tourner vers le midi, et demander aux Mânes les grâces suivantes :
259. « Que dans notre famille le nombre des « hommes généreux s'augmente ; que le zèle pour les « saints dogmes s'accroisse ainsi que notre lignée ! « Puisse la foi ne jamais nous abandonner ! Pussions-nous avoir beaucoup à donner ! »

¹³⁸ Ce Srâddha est appelé Ekodichita ; c'est-à-dire, adressé à un seul. On doit offrir quinze Srâddhas semblables dans le courant de l'année de la mort d'un parent, afin d'élever au ciel l'âme du défunt. Ces Srâddhas particuliers sont terminés par un Srâddha sapindana, qui se fait le jour de l'anniversaire de la mort (Voyez les Recherches Asiatiques, vol. VII, p. 263, édit. in 8°)

¹³⁹ Ou bien, suivant une autre leçon : « Puissez-vous être satisfaits ! » ce qui est sans doute une formule d'adieu.

¹⁴⁰ Je suppose qu'il s'agit d'une lecture des textes saints. Le Commentaire ne donne pas d'explication

¹⁴¹ Chacune de ces quatre allocutions ne consiste que dans un seul mot. Comme le Commentaire les répète sans les expliquer, peut-être n'en ai-je pas parfaitement saisi le sens ; voici les quatre mots avec la traduction littérale : Swaditam, bien mangé ; Sousroutam, bien entendu ; Sampannam, obtenu ; Routchitam, averti.

260. « Ayant ainsi terminé l'offrande des gâteaux, aussitôt après que les vœux ont été adressés aux Mânes, qu'il fasse manger ce qui reste de ces gâteaux à une vache, à un Brâhmane ou à une chèvre, ou bien qu'il les jette dans le feu ou dans l'eau.
261. « Quelques-uns font l'offrande des gâteaux après le repas des Brâhmanes, d'autres donnent à manger ce qui reste de ces gâteaux aux oiseaux, ou les jettent dans le feu ou dans l'eau.
262. « Une épouse légitime, fidèle à ses devoirs envers son mari, et attentive à honorer les Mânes, doit manger le gâteau du milieu en récitant la formule d'usage, si elle désire un enfant mâle.
263. « Par ce moyen, elle met au monde un fils destiné à jouir d'une longue existence, illustre, intelligent, riche, ayant une postérité nombreuse, pourvu de bonnes qualités et remplissant ses devoirs avec exactitude.
264. « Ensuite, que le maître de maison, après s'être lavé les mains et la bouche, prépare de la nourriture pour ses parents du côté paternel; et, après la leur avoir donnée avec respect, qu'il offre aussi de quoi manger à ses parents maternels.
265. « Ce que les Brâhmanes ont laissé doit rester, sans qu'on nettoie, jusqu'à ce qu'ils aient été congédiés ; alors, que le maître de maison fasse les oblations domestiques ordinaires ; telle est la loi établie.
266. « Je vais vous déclarer, sans rien omettre, quelles sont les offrandes, faites suivant la règle, qui procurent aux Mânes une satisfaction durable et même éternelle.
267. « Les Mânes sont satisfaits un mois entier d'une offrande de sésame, de riz, d'orge, de lentilles noires, d'eau, de racines ou de fruits, adressée avec les cérémonies d'usage.
268. « La chair de poisson leur cause du plaisir pendant deux mois; celle des bêtes fauves, trois mois; celle du mouton, quatre mois; celle des oiseaux qu'il est permis aux Dwidjas de manger, cinq mois;
269. « La chair du chevreau, six mois; celle du daim moucheté, sept mois ; celle de la gazelle noire (éna), huit mois; celle du cerf (rourou), neuf mois.
270. « Ils sont satisfaits pendant dix mois de la chair du sanglier et du buffle, et pendant onze mois, de celle des lièvres et des tortues.
271. « Une offrande de lait de vache, ou de riz préparé avec du lait, leur est agréable pendant un an ; la satisfaction que leur procure la chair du vârdhrinasa ⁽¹⁴²⁾ est de douze années.
272. « L'herbe potagère appelée kâlasâca, les écrevisses de mer, la chair du rhinocéros, celle du chevreau à toison rougeâtre et le miel, leur causent un plaisir éternel, de même que les grains dont se nourrit un anachorète.
273. « Toute substance pure mêlée avec du miel et offerte pendant la saison des pluies ⁽¹⁴³⁾, le treizième jour de la lune et sous l'astérisme lunaire de Maghâ ⁽¹⁴⁴⁾, est la source d'une satisfaction sans fin.
274. « Puisse-t-il naître dans notre lignée, disent « les Mânes, un homme qui nous offre du riz bouilli dans du lait, du miel et du beurre clarifié, le treizième jour de la lune et dans tout autre jour lunaire, lorsque l'ombre d'un éléphant tombe à l'est ! »
275. « Une oblation quelconque, faite selon les règles par un mortel dont la foi est parfaitement pure, procure à ses ancêtres, dans l'autre monde, une joie éternelle et inaltérable.
276. « Dans la quinzaine noire, le dixième jour et les suivants, à l'exception du quatorzième, sont les jours lunaires les plus favorables pour un Srâddha ; il n'en est pas de même des autres jours.
277. « Celui qui fait un Srâddha dans les jours lunaires pairs, et sous les constellations lunaires paires, obtient l'accomplissement de tous ses désirs; celui qui honore les Mânes dans les jours impairs, obtient une illustre postérité.

¹⁴² Les sacrificateurs donnent le nom de vârdhrinasa à un vieux bouc blanc à longues oreilles, appelé aussi tripiva (qui boit de trois manières), parce que, lorsqu'il boit, la langue et les oreilles trempent en même temps dans l'eau. (Commentaire.)

¹⁴³ Les saisons (ritous), au nombre de six, chacune de deux mois, sont nommées *vasanta* (printemps), *grîchma* (saison chaude), *varcha* (saison pluvieuse), *sarat* (automne), *hémanta* (saison froide), *sisira* (hiver). L'ancienne année indienne, de trois cent soixante jours, commençait vers l'équinoxe d'automne avec la saison appelée *sarat*. Voici les noms des douze mois (mâsas) dans cet ordre : âswina (septembre-octobre), kartika (octobre-novembre), mângasîrcha (novembre-décembre), pôcha (décembre-janvier), mâgha (janvier-février), phâlgouna (février-mars), tchaitra (mars-avril) vaisakha (avril-mai), djaichtha, (mai-juin), âchâdha (juin-juillet), srâvana (juillet-août), bhâdra (août -septembre). L'année moderne commence avec le mois de tchaitra, et avec la saison de *vasanta*.

¹⁴⁴ Maghâ, le dixième astérisme lunaire.

278. « De même que la seconde quinzaine (la quinzaine noire) est préférable à la première pour un Srâddha, de même la seconde partie du jour est préférable à la première.
279. « L'oblation aux Mânes doit être faite-avec soin jusqu'à la fin, suivant la règle prescrite, avec la partie de la main droite consacrée aux Mânes, par un Brâhmane portant le cordon sacré sur son épaule droite, ne prenant point de repos et tenant à la main l'herbe kousa.
280. « Qu'il ne fasse jamais de Srâddha pendant la nuit, car elle est infestée par les Géants ⁽¹⁴⁵⁾ ; ni à l'aurore, ni au crépuscule, ni peu de temps après le lever du soleil.
281. « Le maître de maison qui ne peut pas faire tous les mois le Srâddha du jour de la nouvelle lune, doit donner un repas funèbre, de la manière prescrite, trois fois l'année : pendant la saison froide, la saison chaude, et celle des pluies; mais qu'il fasse tous les jours le Srâddha qui fait partie des cinq oblations.
282. « L'oblation qui fait partie de l'acte pieux en l'honneur des Mânes ne doit pas se faire dans un feu non consacré, et le Srâddha mensuel du Brâhmane qui entretient un feu ne peut avoir lieu que le jour de la nouvelle lune ; mais le Srâddha de l'anniversaire d'une mort, étant fixé relativement à l'époque, n'est pas soumis à cette règle.
283. « Une libation d'eau adressée aux Mânes, après le bain, par un Brâhmane qui se trouve dant l'impossibilité de s'acquitter du Srâddha journalier qui fait partie des cinq oblations, lui acquiert toute la récompense de l'acte pieux en l'honneur des Mânes.
284. « Les Sages appellent nos pères, Vasous; nos grands-pères paternels, Roudras; les pères de nos grands-pères paternels, Adityas ⁽¹⁴⁶⁾ : ainsi l'a déclaré la révélation éternelle.
285. « Qu'un homme mange toujours du Vighasa et de l'Amrita (ambrosie) : le Vighasa est le reste d'un repas offert à des convives respectables; l'Amrita, le reste d'un sacrifice aux Dieux.
286. « Telles sont, comme je vous les ai déclarées, les règles qui concernent les cinq oblations ; apprenez maintenant les lois prescrites pour la manière de vivre des Brâhmanes. »

¹⁴⁵ Littéralement, car elle est dite Râkchasi.

¹⁴⁶ Ils doivent donc être honorés sous ces noms dans le Srâddha, comme des Divinités. (Commentaire.)

MOYENS DE SUBSISTANCE ; PRÉCEPTES

1. « Que le Brâhmane, après avoir demeuré le premier quart ⁽¹⁴⁷⁾ de sa vie auprès de son directeur (Gourou), séjourne pendant la seconde période de son existence dans sa maison après s'être marié.
2. « Tout moyen d'existence qui ne fait point de tort aux êtres vivants, ou leur en fait le moins possible, est celui qu'un Brâhmane doit adopter pour vivre, excepté dans les cas de détresse.
3. « Dans le seul but de se procurer sa subsistance, qu'il cherche à amasser du bien par les occupations irréprochables qui lui conviennent spécialement, et sans mortifier son corps.
4. « Il peut vivre par le secours du rita et de l'amrita, ou du mrita, ou du pramrita, ou même du satyânrita, mais jamais par la swavritti.
5. « Par rita ⁽¹⁴⁸⁾ (subsistance vraie), on doit entendre l'action de ramasser des grains de riz ou de glaner ; par amrita (subsistance immortelle), ce qu'on donne et qui n'est pas demandé ; par mrita (subsistance mortelle), l'aumône mendiée ; par pramrita (subsistance très mortelle), le labourage ⁽¹⁴⁹⁾ ;
6. « Par satyânrita (vérité et fausseté), le commerce ; on peut aussi, dans certains cas, y avoir recours pour soutenir son existence ; la servitude est ce qu'on appelle swavritti (vie des chiens) ; un Brâhmane doit l'éviter avec le plus grand soin.
7. « On peut amasser du grain dans son grenier pour trois ans ou plus, ou bien garder dans des jarres des provisions pour un an, ou n'en avoir que pour trois jours, ou n'en pas recueillir pour le lendemain.
8. Des quatre Brâhmanes maîtres de maison qui suivent ces quatre différents modes, le dernier dans l'ordre successivement doit être reconnu le meilleur, comme étant celui qui, par sa vertueuse conduite, mérite le plus de conquérir les mondes.
9. « L'un d'eux, qui a beaucoup de personnes à nourrir, a six moyens d'existence, qui sont de glaner, de recevoir l'aumône, de la demander, de labourer la terre, de faire le commerce, de prêter à intérêt ; l'autre, dont la maison est moins nombreuse, a trois ressources, savoir : de sacrifier, d'enseigner la Sainte Écriture, et de recevoir l'aumône ; l'autre a deux occupations, le sacrifice et l'enseignement ; le quatrième vit en répandant la connaissance des saints Livres.
10. « Que le Brâhmane qui soutient son existence en ramassant des grains et en glanant, et qui se voue à l'entretien du feu consacré, accomplisse les sacrifices de la nouvelle et de la pleine lune, et des solstices, sans y joindre d'autres offrandes.
11. « Qu'il ne fréquente jamais le monde pour gagner sa subsistance ; qu'il tienne la conduite droite, franche et pure qui convient à un Brâhmane.
12. « Qu'il se maintienne dans un parfait contentement s'il cherche le bonheur, et qu'il soit modeste dans ses désirs ; car le contentement est la source du bonheur ; le malheur a pour origine l'état contraire.
13. « Le Brâhmane tenant maison, qui soutient son existence par un des moyens mentionnés, doit se conformer aux règles suivantes, dont l'observation lui procure le Paradis (Swarga), une longue existence et une grande renommée.
14. « Qu'il accomplisse toujours avec persévérance son devoir particulier prescrit par le Vêda ; car, en le remplissant de son mieux, il parvient à la condition suprême, qui est la délivrance finale.
15. « Qu'il ne cherche pas à acquérir de richesses par le moyen des arts qui séduisent, comme le chant et la musique, ni par des occupations interdites ; et, qu'il soit dans l'opulence ou dans la détresse, il ne doit pas recevoir du premier venu.

¹⁴⁷ La vie d'un Brâhmane est divisée en quatre périodes ; il entre successivement dans les quatre ordres religieux, qui sont : celui de Brahmatchâri ou novice, celui de Grihastha ou maître de maison, celui de Vânaprastha ou anachorète, celui de Sannyâsi ou dévot ascétique.

¹⁴⁸ Il est difficile de déterminer d'une manière précise le sens des mots rita, mrita, etc. ; je les ai traduits d'une manière conjecturale.

¹⁴⁹ Voyez plus loin, Liv. X, st. 83.

16. « Qu'il ne se livre avec passion à aucun des plaisirs des sens ; qu'il emploie toute son énergie mentale à surmonter un penchant excessif vers ces plaisirs.
17. « Il doit abandonner tous les biens qui l'empêcheraient de lire la Sainte Ecriture, et chercher un moyen d'existence qui n'entrave pas l'étude des Livres sacrés ; car c'est ce qui peut lui procurer la félicité.
18. « Qu'il se comporte dans ce monde de telle sorte que ses vêtements, ses discours, ses pensées soient d'accord avec son âge, ses actions, sa fortune, ses connaissances en théologie, et sa famille.
19. « Il faut qu'il étudie toujours ces Sâstras ⁽¹⁵⁰⁾ (recueils révévés) qui développent l'intelligence et enseignent les moyens d'acquérir des richesses ou de conserver sa vie, et les traités explicatifs du Véda.
20. « En effet, à mesure qu'un homme fait des progrès dans l'étude des Sâstras, il devient éminemment instruit, et son savoir brille d'un vif éclat.
21. « Qu'il fasse tout son possible pour ne pas omettre les cinq oblations aux Saints, aux Dieux, aux Esprits, aux Hommes et aux Mânes.
22. « Quelques hommes qui connaissent bien les ordonnances concernant ces oblations, au lieu d'offrir extérieurement ces cinq grands sacrifices, font continuellement les offrandes dans les cinq organes de leurs sens.
23. « Les uns sacrifient constamment leur respiration dans leur parole, en récitant la Sainte écriture au lieu de respirer; et leur parole dans leur respiration, en gardant le silence, trouvant ainsi dans leur parole et dans leur respiration la récompense éternelle des oblations.
24. « D'autres Brâhmanes font toujours ces oblations avec la science divine, voyant par l'œil du savoir divin que la science est la base de leur accomplissement.
25. « Le maître de maison doit toujours faire des offrandes au feu, au commencement et à la fin du jour et de la nuit, et accomplir, à la fin de chaque quinzaine lunaire, les sacrifices particuliers de la nouvelle lune et de la pleine lune.
26. « Quand la récolte précédente est épuisée, et même lorsqu'elle ne l'est pas, qu'il fasse une offrande de grain nouveau aussitôt que la moisson est terminée ; à la fin de chaque saison de quatre mois, qu'il accomplisse les oblations prescrites ; aux solstices, qu'il sacrifie un animal; à la fin de l'année, qu'il fasse des oblations avec le jus de l'asclépiade (soma).
27. « Le Brâhmane qui entretient un feu consacré, et qui désire vivre de longues années, ne doit pas manger du riz nouveau et de la viande avant d'avoir offert les prémices de la récolte, et sacrifié un animal
28. « Car les feux sacrés, avides de grain nouveau et de viande, lorsqu'ils n'ont pas été honorés par les prémices de la moisson et par le sacrifice d'un animal, cherchent à dévorer l'existence du Brâhmane négligent.
29. « Qu'il fasse tout son possible pour qu'aucun hôte ne séjourne jamais dans sa maison sans qu'on lui ait offert, avec les égards qui lui sont dus, un siège, des aliments, un lit, de l'eau, des racines ou des fruits.
30. « Les hérétiques, les hommes qui se livrent à des occupations défendues, les hypocrites ⁽¹⁵¹⁾, les gens qui n'ajoutent pas foi à la Sainte Écriture, ceux qui l'attaquent par des sophismes, ceux qui ont les manières du héron ⁽¹⁵²⁾, ne doivent pas être honorés par lui, même d'une seule parole.
31. « Les Brâhmanes maîtres de maison, qui n'ont quitté la demeure de leur père spirituel qu'après avoir terminé l'étude des Védas, et accompli tous les devoirs pieux, et qui sont très savants en théologie, doivent être accueillis avec honneur, et avoir part ⁽¹⁵³⁾ aux offrandes destinées aux Dieux et aux Mânes; mais qu'on évite ceux qui sont tout le contraire.
32. « Celui qui tient maison doit, autant qu'il est en son pouvoir, donner des aliments aux gens qui n'en préparent pas pour eux-mêmes, aux élèves en théologie, et même aux mendiants hérétiques ; et tous les êtres, jusqu'aux plantes, doivent avoir leur part sans que sa famille en souffre.

¹⁵⁰ Le mot Sâstra signifie livre, science; pris dans son sens général, il désigne les ouvrages sur la religion, les lois, ou les sciences, qui sont considérés comme ayant une origine sacrée.

¹⁵¹ Littéralement, ceux qui ont les habitudes du chat. Voyez plus loin, st. 195.

¹⁵² Voyez st 196.

¹⁵³ On a vu dans la strophe 30 qu'il était défendu de leur parler; mais on peut leur donner à manger.

33. « Un chef de famille qui meurt de faim peut implorer la générosité d'un roi de la classe militaire, d'un sacrificateur ou de son élève, mais non d'aucun autre ; telle est la règle établie.
34. « Un Brâhmane maître de maison, qui a des moyens de se procurer sa subsistance, ne doit pas se laisser mourir de faim, ni porter des habits vieux ou sales, tant qu'il lui reste quelque ressource.
35. « Qu'il ait ses cheveux, ses ongles et sa barbe coupés, qu'il soit ferme dans ses austérités, qu'il porte des vêtements blancs, qu'il soit pur, appliqué à l'étude du Véda, et à tout ce qui peut lui être salutaire.
36. « Qu'il porte un bâton de bambou et une aiguière pleine d'eau, le cordon de sacrifice, une poignée de kousa, et des boucles d'oreilles en or très brillantes.
37. « Il ne doit jamais regarder le soleil pendant son lever, ni pendant son coucher, ni durant une éclipse, ni lorsqu'il est réfléchi dans l'eau, ni lorsqu'il est au milieu de sa course.
38. « Qu'il n'enjambe pas par-dessus une corde à laquelle un veau est attaché, qu'il ne coure pas pendant qu'il pleut, et ne regarde pas son image dans l'eau; telle est la règle établie.
39. « Qu'il ait toujours sa droite du côté d'un monticule de terre, d'une vache, d'une idole, d'un Brâhmane, d'un vase de beurre clarifié, ou de miel, d'un endroit où quatre chemins se rencontrent, et des grands arbres bien connus, lorsqu'il vient à passer auprès.
40. « Quelque désir qu'il éprouve, il ne doit pas s'approcher de sa femme lorsque ses règles commencent à se montrer ⁽¹⁵⁴⁾, ni reposer avec elle dans le même lit.
41. « En effet, la science, la virilité, la vigueur, la vue et l'existence de l'homme qui s'approche de sa femme pendant qu'elle est ainsi souillée par l'écoulement sanguin, se détruisent entièrement.
42. « Mais chez celui qui s'éloigne d'elle à l'époque de sa souillure, la science, la virilité, la vigueur, la vue et l'existence acquièrent de l'accroissement.
43. « Qu'il ne mange pas avec sa femme dans le même plat, et ne la regarde pas pendant qu'elle mange, qu'elle éternue, ou qu'elle bâille, ni lorsqu'elle est assise nonchalamment;
44. « Ni pendant qu'elle applique le collyre ⁽¹⁵⁵⁾ sur ses yeux, ou se parfume d'essence, ni lorsqu'elle a sa gorge découverte, ni quand elle met au monde un enfant, s'il attache du prix à sa virilité.
45. « Il ne doit pas prendre sa nourriture n'ayant qu'un seul vêtement, ni se baigner entièrement nu ; qu'il ne dépose son urine et ses excréments ni sur le chemin, ni sur les cendres, ni dans un pâturage de vaches ;
46. « Ni dans une terre labourée avec la charrue, ni dans l'eau, ni sur un bûcner funèbre, ni sur une montagne, ni sur les ruines d'un temple, ni sur un nid de fourmis blanches, en aucun temps ;
47. Ni dans des trous habités par des créatures vivantes, ni en marchant, ni debout, ni sur le bord d'une rivière, ni sur le sommet d'une montagne.
48. « De même il ne doit jamais évacuer son urine ou ses excréments en regardant des objets agités par le vent, ni en regardant, le feu, ou un Brâhmane, ou le soleil, ou l'eau, ou des vaches.
49. « Qu'il les dépose après avoir couvert la terre de bois, de mottes, de feuilles et d'herbes sèches, et d'autres choses semblables, n'ayant rien qui le souille, gardant le silence, enveloppé dans son vêtement et la tête couverte.
50. « Le jour, qu'il fasse ses nécessités, le visage dirigé vers le nord : la nuit, la face tournée vers le sud ; à l'aurore, et au crépuscule du soir, de la même manière que pendant le jour.
51. « Dans l'ombre ou dans l'obscurité, soit de nuit, soit de jour, lorsqu'on ne peut pas distinguer les régions célestes, un Brâhmane, en satisfaisant ses besoins naturels, peut avoir le visage tourné comme il lui plaît, ainsi que dans les endroits où il a à craindre pour sa vie de la part des voleurs et des bêtes féroces.
52. « Celui qui urine en face du feu, du soleil, de la lune, d'un réservoir d'eau, d'un Dwidja, d'une vache, ou du vent, perd toute sa science sacrée.
52. « Que le maître de maison ne souffle pas le feu avec sa bouche, et ne regarde pas sa femme nue, qu'il ne jette rien de sale dans le feu et n'y chauffe pas ses pieds,

¹⁵⁴ Voyez Liv. III, st. 47.

¹⁵⁵ Le collyre est une poudre noire extrêmement fine, composée en grande partie d'oxyde de zinc, et que les femmes indiennes appliquent légèrement sur leurs cils.

54. « Qu'il ne le place pas dans un réchaud sous son lit, qu'il n'enjambe pas par-dessus, et ne le mette pas à ses pieds pendant son sommeil ; qu'il ne fasse rien qui puisse nuire à son existence.
55. « Au crépuscule du matin ou du soir, il ne doit ni manger, ni se mettre en chemin, ni se coucher ; qu'il ne trace pas de lignes sur la terre, et n'ôte pas lui-même sa guirlande de fleurs.
56. « Qu'il ne jette dans l'eau ni de l'urine, ni de l'ordure, ni de la salive, ni une autre chose souillée par une substance impure, ni du sang, ni des poisons.
57. « Qu'il ne dorme pas seul dans une maison déserte, qu'il ne réveille pas un homme endormi qui lui est supérieur en richesse et en science ; qu'il ne s'entretienne pas avec une femme qui a ses règles, qu'il n'aille pas faire un sacrifice sans être accompagné par un célébrant.
58. « Dans une chapelle consacrée au feu, dans un endroit où parquent des vaches, devant des Brâhmanes, en lisant la Sainte Écriture et en mangeant, il doit voir le bras droit découvert.
59. « Qu'il ne dérange pas une vache qui boit, et n'aille pas en donner avis à celui dont elle boit le lait, et, lorsqu'il voit dans le ciel l'arc d'Indra ⁽¹⁵⁶⁾, qu'il ne le montre à personne, s'il est au fait de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas.
60. « Il ne doit pas demeurer dans une ville habitée par des hommes qui ne remplissent pas leurs devoirs, ni faire un long séjour dans celle où les maladies sont nombreuses ; qu'il ne se mette pas seul en voyage, et ne reste pas longtemps sur une montagne.
61. « Qu'il ne réside pas dans une cité qui a pour roi un Soûdra, ni dans celle qui est entourée de gens pervers, ou bien fréquentée par des bandes d'hérétiques portant les insignes de leur secte, ou par des hommes appartenant aux classes mêlées.
62. « Il ne doit pas manger une substance dont on a extrait l'huile, ni trop satisfaire son appétit, ni prendre de la nourriture trop tôt le matin ou trop tard le soir, ni faire un repas le soir, lorsqu'il a mangé abondamment le matin.
63. « Qu'il ne se livre à aucun travail inutile ; qu'il ne boive point d'eau dans le creux de sa main ; qu'il ne mange rien après l'avoir mis dans son giron, et ne soit jamais curieux mal à propos.
64. « Il ne doit ni danser, ni chanter, ni jouer d'aucun instrument de musique, excepté dans les cas indiqués par les Sâstras, ni frapper son bras avec sa main, ni grincer les dents, en poussant des cris inarticulés, ni faire du vacarme lorsqu'il est irrité.
65. « Qu'il ne lave jamais ses pieds dans un bassin de laiton ; qu'il ne mange pas dans un plat cassé, ou sur lequel il a des soupçons.
66. « Qu'il ne porte point des souliers, des vêtements, un cordon de sacrifice, un ornement, une guirlande, une aiguière, qui ont déjà servi à d'autres.
67. « Qu'il ne voyage pas avec des bêtes de somme indociles, ou exténuées de faim et de maladie, ou dont les cornes, les yeux ou les sabots ont quelque défaut, ou dont la queue est mutilée ;
68. « Mais qu'il se mette toujours en route avec des animaux bien dressés, agiles, pourvus de signes avantageux, d'une couleur agréable, d'une belle forme et qu'il les excite modérément de l'aiguillon.
69. « Le soleil sous le signe de la Vierge (Kanyâ) ⁽¹⁵⁷⁾, la fumée d'un bûcher funéraire et un siège brisé, doivent être évités ; le maître de maison ne doit jamais couper lui-même ses ongles ou ses cheveux, ni raccourcir ses ongles avec ses dents.
70. « Qu'il n'écrase pas une motte de terre sans raison ; qu'il ne coupe pas d'herbes avec ses ongles ; qu'il ne fasse aucun acte absolument sans avantage, ou qui pourrait avoir des suites désagréables.
71. « L'homme qui écrase ainsi des mottes de terre, qui coupe de l'herbe avec ses ongles, ou qui ronge ses ongles, est entraîné rapidement à sa perte, de même que le détracteur et l'homme impur.
72. « Qu'il ne tienne aucun propos répréhensible ; qu'il ne porte point de guirlande, excepté sur la tête ; monter sur le dos d'une vache ou d'un taureau est une chose blâmable en toutes circonstances.

¹⁵⁶ Littéralement, l'arme d'Indra ; c'est l'arc-en-ciel.

¹⁵⁷ Le zodiaque, nommé en sanskrit râsi-tchakra, roue ou cercle des signes, est partagé en trois cent soixante degrés ou portions (ansas), dont trente pour chacun des douze signes nommés : mécha le bélier ; vricha le taureau ; mithouna le couple ; karkataka l'écrevisse ; sinhâ le lion ; kanyâ la Vierge ; toutlâ la balance ; vristchika, le scorpion ; dhanous, l'arc ou le sagittaire ; makara, le monstre marin ; koubha, l'urne ou le verseau ; minas, les poissons.

83. « Qu'il ne s'introduise pas autrement que par la porte dans une ville ou dans une maison enclose de murs ; et la nuit qu'il se tienne loin des racines des arbres.
74. « Il ne doit jamais jouer aux dés, ni porter lui-même ses souliers avec la main, ni manger étant couché sur un lit, ou en tenant sa nourriture dans sa main, ou l'ayant posée sur un siège.
75. « Qu'il ne mange rien de mêlé avec du sésame lorsque le soleil est couché ; qu'il ne dorme jamais ici-bas entièrement nu, et qu'il n'aille nulle part après avoir mangé, sans s'être lavé la bouche.
76. « Qu'il prenne son repas après avoir arrosé ses pieds avec de l'eau, mais qu'il ne se couche jamais ayant les pieds humides ; celui qui mange, ses pieds étant mouillés, jouira d'une longue existence.
77. « Qu'il ne s'engage jamais dans un endroit impraticable, où il ne peut pas distinguer sa route, et qui est embarrassé par des arbres, des lianes et des buissons, où peuvent être cachés des serpents ou des voleurs ; qu'il ne regarde pas de l'urine ou des excréments, et qu'il ne passe pas une rivière en nageant avec le secours de ses bras.
78. « Que celui qui désire une longue vie ne marche pas sur des cheveux, de la cendre, des os ou des tessons, ni sur des graines de coton, ni sur des menues pailles de grain.
79. « Qu'il ne reste pas, même à l'ombre d'un arbre, en compagnie avec des gens dégradés, ni avec des Tchândâlas ⁽¹⁵⁸⁾, ni avec des Poukkasas ⁽¹⁵⁹⁾, ni avec des fous, ni avec des hommes fiers de leurs richesses, ni avec des gens de la plus vile espèce, ni avec des Antyâvasâyîs ⁽¹⁶⁰⁾.
80. « Qu'il ne donne à un Soûdra ni un conseil, ni les restes de son repas, à moins qu'il ne soit son domestique ; ni le beurre dont une portion a été présentée en offrande aux Dieux : il ne doit pas lui enseigner la loi ni aucune pratique de dévotion expiatoire, excepté par l'intermédiaire d'une autre personne.
81. « En effet, celui qui déclare la loi à un homme de la classe servile, ou lui fait connaître une pratique expiatoire, est précipité avec lui dans le séjour ténébreux appelé Asamvrita.
82. « Qu'il ne se gratte pas la tête avec les deux mains, qu'il ne la touche pas avant d'avoir fait une ablution après son repas, et qu'il ne se baigne pas sans la laver.
83. « Qu'il se garde de prendre quelqu'un aux cheveux par colère et de le frapper à la tête, ou de se frapper ainsi lui-même : et, après s'être frotté la tête d'huile, qu'il ne touche avec de l'huile aucun de ses membres.
84. « Il ne doit rien accepter d'un roi qui n'est pas de race royale, ni des gens qui vivent du produit d'une boucherie, d'un moulin à huile, d'une boutique de distillateur ou d'une maison de prostituées.
85. « Un moulin à huile est aussi odieux que dix boucheries : une distillerie que dix moulins à huile ; un lieu de prostitution, que dix boutiques de distillateur ; un tel roi, que dix personnes tenant des maisons de débauche.
86. « Un roi qui n'appartient pas à la classe militaire est déclaré semblable à un boucher qui exploite dix mille boucheries ; recevoir de lui, est une chose horrible.
87. « Celui qui accepte d'un roi avide et transgresseur des lois, va et successivement dans les vingt et un enfers (Narakas) suivant :
88. « Le Tâmisra ; l'Andhatâmisra, le Mahârôra, le Rôra, le Naraka, le Kâlasôûtra, et le Mahânaraka.
89. « Le Sandjîvana, le Mahâvîchi, le Tapanâ, le Sampratâpanâ, le Samhâta, le Sakâkôla, le Koud-mala, le Poûtimrittika.
90. « Le Lohasankou, le Ridjîcha, le Panthâna, la rivière Sâlmali, l'Asipatravana, et le Lohadâraka ⁽¹⁶¹⁾.
91. « Instruits de cette règle, les sages Brâhmanes, interprètes des Saintes Écritures et désireux de la béatitude après leur mort, ne reçoivent jamais rien d'un roi.

¹⁵⁸ Tchândâla, homme vil, né d'un Soûdra et d'une Brâhmane. Voyez plus loin, Liv. X, st. 12.

¹⁵⁹ Poukkasa, homme impur, né d'un Nichâda et d'une femme de la classe servile. Voyez Liv. X, st. 18.

¹⁶⁰ Antyâvasâyî, homme abject et méprisable, né d'un Tchândâla et d'une femme Nichâdî. Voyez Liv. X, st. 39.

¹⁶¹ La signification de plusieurs de ces mots m'est inconnue ; d'autres sont susceptibles d'explication : Tâmisra et Andhatâmisra peuvent signifier lieux des ténèbres Rôra et Mahârôra séjour des larmes ; Tahâvitthi, fleuve aux grandes vagues ; Tapanâ et Sampratâpanâ, séjour des douleurs ; Poûtimrittika, lieu infect ; Lohasankou, place des dards de fer ; Ridjîcha, lieu où les méchants sont exposés au feu dans une poêle à frire ; Asipatravana, forêt dont les feuilles sont des lames d'épées.

92. « Que le maître de maison s'éveille au moment consacré à Brâhmî ⁽¹⁶²⁾, c'est-à-dire, à la dernière veille de la nuit ; qu'il réfléchisse sur la vertu et sur les avantages honnêtes, sur les peines corporelles qu'ils exigent, sur l'essence et la signification du Véda.
93. « S'étant levé, ayant satisfait les besoins naturels et s'étant purifié, réunissant toute son attention, qu'il se tienne debout longtemps en récitant la Sâvatrî pendant le crépuscule du matin, et remplisse dans son temps l'autre pieux office, celui du soir.
94. « En répétant longtemps la prière des deux crépuscules, les Saints (Richis) obtiennent une longue existence, une science parfaite, de la renommée pendant la vie, une gloire éternelle après la mort, et l'éclat que donnent les connaissances sacrées.
95. « Le jour de la pleine lune du mois de srâvana ⁽¹⁶³⁾ ou du mois de bhâdra ⁽¹⁶⁴⁾, après avoir accompli, suivant la règle, la cérémonie appelée Oupâkarma ⁽¹⁶⁵⁾, que le Brâhmane étudie la Sainte Écriture avec assiduité pendant quatre mois et demi.
96. « Sous l'astérisme lunaire de Pouchya ⁽¹⁶⁶⁾, qu'il accomplisse hors la ville la cérémonie appelée donation (Outsarga) ⁽¹⁶⁷⁾ des Livres saints, ou bien qu'il la fasse dans le premier jour de la quinzaine éclairée du mois de mâgha ⁽¹⁶⁸⁾ et dans la première moitié de ce jour.
97. « Après avoir achevé hors de la ville cette cérémonie suivant la loi, qu'il suspende sa lecture pendant ce jour, la nuit suivante et la journée du lendemain ⁽¹⁶⁹⁾, ou pendant ce jour et la nuit qui suit.
98. « Mais ensuite, qu'il lise avec attention les Védas pendant les quinzaines éclairées, et qu'il étudie tous les Védângas pendant les quinzaines obscures.
99. « Qu'il ne lise qu'en prononçant distinctement et avec l'accentuation convenable, mais jamais en présence d'un Soûdra; à la dernière veille de la nuit ⁽¹⁷⁰⁾, après avoir lu la Sainte Écriture, quelque fatigué qu'il soit, il ne doit pas se rendormir.
100. « Que le Dwidja lise toujours les prières (Mantras) ⁽¹⁷¹⁾ de la manière qui vient d'être prescrite, et qu'il lise de même avec assiduité les préceptes (Brâhmanas) et les prières, lorsqu'il n'y a pas d'empêchement.
101. « Que celui qui étudie la Sainte Écriture, et celui qui l'enseigne à des élèves conformément aux règles mentionnées, s'abstiennent toujours de lire dans les circonstances suivantes, où toute lecture est défendue.
102. « La nuit, lorsque le vent se fait entendre ; et le jour, lorsque la poussière est soulevée par le vent : voilà, pendant la saison des pluies, deux cas où l'étude du Véda a été interdite par ceux qui savent quand il est à propos de lire.
103. « Lorsqu'il éclaire, qu'il tonne, qu'il pleut, ou qu'il tombe du ciel, de tous côtés, de grands météores, la lecture doit être suspendue jusqu'au même moment du jour suivant ; c'est ainsi que Manou l'a décidé.
104. « Lorsque le Brâhmane verra ces accidents se manifester en même temps, les feux étant allumés pour l'offrande du soir ou pour celle du matin, qu'il sache que l'on ne doit pas alors lire le Véda, et de même quand des nuages se montrent hors de la saison des pluies.
105. « A l'occasion d'un bruit surnaturel (nirghâta), d'un tremblement de terre, d'un obscurcissement des corps lumineux, même en temps convenable, qu'il sache que la lecture doit être remise au même moment du jour qui suit.
106. « Pendant que les feux consacrés flambent, si des éclairs se montrent, si l'on entend le tonnerre, mais sans pluie, la lecture doit être interrompue pendant le reste du jour ou de la nuit ⁽¹⁷²⁾; et s'il vient à pleuvoir, le Brâhmane doit cesser de lire un jour et une nuit.

¹⁶² Brâhmî ou Raraswati, Déesse du langage et de l'éloquence.

¹⁶³ Srâvana, juillet-août.

¹⁶⁴ Bhâdra, août-septembre.

¹⁶⁵ Le commentateur ne donne aucun détail sur cette cérémonie. Suivant W. Tonos, elle se fait avec le feu consacré.

¹⁶⁶ L'astérisme de Pouchya est le huitième,

¹⁶⁷ Je ne sais pas en quoi consiste cette cérémonie.

¹⁶⁸ Mâgha, janvier-février.

¹⁶⁹ Littéralement, pendant une nuit ailée, c'est-à-dire, placée entre deux jours.

¹⁷⁰ Une veille (yama) -est la huitième partie d'un jour et d'une nuit, et de la durée de trois heures.

¹⁷¹ Littéralement, la partie composée en mesures régulières (Tchhandaskrita); les Mantras sont en vers.

¹⁷² Littéralement tant que dure la lueur du soleil (si les phénomènes ont lieu le matin), ou celle des étoiles (si les phénomènes ont lieu le soir).

107. « Ceux qui désirent observer leurs devoirs avec la plus grande perfection, doivent toujours suspendre leur lecture dans les villages et dans les villes, et dans tous les endroits où règne une odeur fétide.
108. « Dans un village que traverse un convoi funèbre, en présence d'un homme pervers, lorsqu'une personne pleure, et au milieu d'une multitude de gens, l'étude du Vêda doit cesser.
109. « Dans l'eau, au milieu de la nuit, en satisfaisant les deux besoins naturels, lorsqu'on a encore dans sa bouche un reste de nourriture, ou quand on a pris part à un Srâddha, on ne doit pas même méditer dans son esprit sur le Vêda.
110. « Un Brâhmane instruit qui a reçu une invitation pour une cérémonie funèbre en l'honneur d'une seule personne ⁽¹⁷³⁾, doit être trois jours sans étudier la Sainte Écriture, et de même lorsqu'il vient de naître un fils au roi ou que Râhou ⁽¹⁷⁴⁾ apparaît.
111. « Tant que l'odeur et l'onctuosité des parfums se conservent sur le corps d'un savant Brâhmane, qui a pris part à un Srâddha pour une personne, il ne doit point lire la Sainte Écriture.
112. « Qu'il n'étudie point couché sur un lit, ni ayant les pieds sur un siège, ni étant assis les jambes croisées et couvert d'un vêtement qui entoure ses genoux et ses reins, ni après avoir mangé de la viande, ou bien du riz et d'autres aliments donnés à l'occasion d'une naissance ou d'une mort ;
113. « Ni lorsqu'il fait du brouillard, ni lorsqu'on entend le sifflement des flèches ou le son du luth, ni pendant les crépuscules du matin et du soir, ni le jour de la nouvelle lune, ni le quatorzième jour lunaire, ni le jour de la pleine lune, ni le huitième jour lunaire.
114. « Le jour de la nouvelle lune tue le guide spirituel, le quatorzième jour lunaire tue le disciple ; le huitième et celui de la pleine lune détruisent le souvenir de la Sainte Écriture ; on doit, en conséquence, s'abstenir de toute lecture pendant ces jours lunaires.
115. « Lorsqu'il tombe une pluie de poussière, que les quatre principales régions du ciel sont en feu, que les cris du chacal, du chien, de l'âne ou du chameau se font entendre, le Brâhmane ne doit pas lire les Vêdas, ni lorsqu'il est en compagnie.
116. « Qu'il ne lise pas près d'un cimetière, ni près d'un village, ni dans un pâturage de vaches, ni revêtu d'un habit qu'il portait pendant un entretien amoureux avec sa femme, ni lorsqu'il vient de recevoir quelque chose dans un Srâddha.
117. « Que la chose donnée dans un Srâddha soit une créature animée ou un objet inanimé, celui qui la reçoit ne doit pas lire le Vêda ; car on dit, dans ce cas, que sa bouche est dans sa main.
118. « Lorsque le village est attaqué par des voleurs, ou qu'un incendie y répand l'alarme, que le Brâhmane sache que la lecture doit être remise au lendemain, de même que dans tous les cas de phénomènes extraordinaires.
119. « Après l'Oupâkarma et l'Outsarga, la lecture doit être suspendue pendant trois nuits par celui qui veut remplir ses devoirs de la manière la plus parfaite ; et de même, après le jour de la pleine lune du mois d'âgrahâyana ⁽¹⁷⁵⁾, aux huitièmes jours lunaires des trois quinzaines obscures suivantes, on doit cesser la lecture pour le jour et la nuit, ainsi que pendant le jour et la nuit de la fin de chaque saison.
120. « Que le Brâhmane ne lise ni à cheval, ni sur un arbre, ni sur un éléphant, ni dans un bateau, ni sur un chameau, ni sur un terrain stérile, ni dans une voiture ;
121. « Ni pendant une altercation verbale, ni pendant une querelle violente, ni au milieu d'une armée, ni durant une bataille, ni aussitôt après le repas lorsque ses mains sont encore humides, ni pendant une indigestion, ni après avoir vomi, ni lorsqu'il éprouve des aigreurs ;

¹⁷³ Voyez ci-dessus, Liv. III. st. 247.

¹⁷⁴ Râhou est le nœud ascendant personnifié, ou la tête du dragon. Râhou était un Asoura ou Titan, qui, lors du barattement de la mer, et de la production de l'Amrita (voyez ci-dessus, Liv. II. st. 162, note), se mêla parmi les Dieux, afin d'avoir sa part de la liqueur qui donnait l'immortalité. Au moment où il y portait ses lèvres, le soleil et la lune le découvrirent, et le dénoncèrent à Vichnou, qui, d'un coup de son disque, lui trancha la tête. Le breuvage divin avait rendu l'Asoura immortel ; et sa tête, par vengeance, se jette de temps en temps sur le soleil et sur la lune pour les dévorer. Telle est, suivant la mythologie indienne, l'origine des éclipses. Cette fable est rapportée dans le curieux épisode du Mahâbhârata sur la production de l'Amrita, dont le savant Wilkins a donné une traduction anglaise, insérée à la suite de la Bhagavad-Gîtâ, et que M. Poley a eu l'heureuse idée de reproduire dans les notes de son édition du Dévi-Mahâtmya. Le tronc de l'Asoura, sous le nom de Kétou, est le nœud descendant personnifié, ou la queue du dragon. En astronomie Râhou et Kétou sont deux planètes.

¹⁷⁵ Agrahâyana ou mârgarsira, novembre-décembre,

122. « Ni au préjudice des égards dus à un hôte, ni lorsque le vent souffle violemment, ni lorsque le sang coule de son corps ou qu'il a été blessé par une arme.
123. « Si le chant du Sâma ⁽¹⁷⁶⁾ vient à frapper son oreille, qu'il ne lise pendant ce temps ni le Rig-Véda, ni le Yadjous; et après avoir terminé l'étude d'un Véda ou de la partie nommée Aranyaka, qu'il ne commence pas sur-le-champ une autre lecture.
124. « Le Rig-Véda est consacré aux Dieux, le Yadjour-Véda aux hommes, le Sâma-Véda aux Mânes ; c'est pourquoi le son du Sâma-Véda est en quelque sorte comme impur.
125. « Que les Brâhmanes instruits, sachant cela, après avoir d'abord répété dans l'ordre, à plusieurs reprises, l'essence de la triade Védique, savoir : le monosyllabe sacré, les trois paroles, et la Sâvitri, lisent ensuite le Véda tous les jours permis.
126. « Si une vache ou un autre animal, une grenouille, un chat, un chien, un serpent, une mangouste ou un rat, passe entre le maître et son élève, que l'on sache que sa lecture doit être suspendue pendant un jour et une nuit.
127. « Il y a deux cas où un Dwidja doit toujours, avec le plus grand soin, se garder de lire, savoir : lorsque la place où il doit étudier est souillée, et lorsque lui-même n'est pas purifié.
128. « Pendant la nuit de la nouvelle lune, la huitième, celle de la pleine lune et la quatorzième, que le Dwidja maître de maison soit aussi chaste qu'un novice, même dans la saison favorable à l'amour conjugal ⁽¹⁷⁷⁾.
129. Qu'il ne se baigne ni après avoir mangé, ni étant malade, ni au milieu de la nuit, ni plusieurs fois avec ses vêtements, ni dans une pièce d'eau qui ne lui est pas bien connue.
130. « Qu'il ne traverse pas à dessein l'ombre des images sacrées, celle de son père ou de son guide spirituel, celle d'un roi, celle d'un maître de maison, celle d'un instituteur, celle d'un homme à cheveux roux ou au teint cuivre, et celle d'un homme qui a fait un sacrifice.
131. « A midi ou à minuit, ou après avoir mangé de la viande dans un repas funèbre, ou à l'un ou l'autre des deux crépuscules, qu'il ne s'arrête pas longtemps à une place dans laquelle quatre chemins se rencontrent.
132. « Qu'il évite tout contact volontaire avec des substances onctueuses qu'un homme a employées pour se frotter le corps, avec de l'eau qui a servi à un bain, avec de l'urine, des excréments, du sang, de la matière muqueuse, et des choses crachées ou vomies.
133. « Qu'il ne choie ni un ennemi, ni l'ami d'un ennemi, ni un homme pervers, ni un voleur, ni la femme d'un autre.
134. « Car il n'y a rien dans le monde qui s'oppose plus à une prolongation de l'existence que de courtiser la femme d'un autre homme.
135. « Que le Dwidja qui désire un accroissement de richesses ne méprise jamais un Kchatriya, un serpent et un Brâhmane très versé dans la Sainte Écriture, quelle que soit leur détresse ;
136. « Car ces trois êtres peuvent causer la mort de celui qui les méprise; en conséquence, l'homme sage ne doit jamais les regarder avec dédain.
137. « Qu'il ne se méprise jamais lui-même pour ses mauvais succès précédents ; qu'il aspire à la fortune jusqu'à sa mort, et ne se la figure pas difficile à obtenir.
138. « Qu'il dise la vérité, qu'il dise des choses qui fassent plaisir, qu'il ne déclare pas de vérité désagréable, et qu'il ne profère pas de mensonge officieux : telle est l'éternelle loi.
139. « Qu'il dise : « Bien, bien », ou qu'il dise : « Bien ⁽¹⁷⁸⁾ » ; qu'il ne conserve point d'inimitié sans raison, et ne cherche querelle à personne mal à propos.
140. « Qu'il ne se mette en voyage ni trop tôt le matin, ni trop tard le soir, ni vers midi, ni dans la compagnie d'un inconnu, ni seul, ni avec des gens de la classe servile.
141. « Qu'il n'insulte pas ceux qui ont un membre de moins, ni ceux qui en ont un de trop par difformité, ni les ignorants, ni les gens âgés, ni les hommes dépourvus de beauté, ni ceux qui n'ont pas de bien, ni ceux dont la naissance est vile.
142. « Que le Brâhmane qui n'a pas fait d'ablution, après avoir mangé ou après avoir satisfait les besoins de la nature, ne touche pas avec sa main une vache, un Brâhmane ou

¹⁷⁶ Les prières du Sâma-Véda sont en vers, et destinées à être chantées ; celles du Rig-Véda sont en vers, mais doivent être récitées; celles du Yadjous sont généralement en prose. (Recherches Asiatiques, tom. VIII p. 381, édit. in-8°.

¹⁷⁷ Voyez Liv. III, st. 45.

¹⁷⁸ Je n'ai pas saisi le sens de ce passage.

le feu ; et quand il est bien portant, qu'il ne regarde jamais les corps lumineux du firmament avant de s'être purifié.

143. « S'il lui arrive de les toucher étant impur, qu'il fasse une ablution, et que toujours il arrose ensuite, avec de l'eau prise dans le creux de sa main, ses organes des sens, tous ses membres et son nombril.
144. « Quand il n'est pas malade, qu'il ne touche jamais sans raison ses organes creux ⁽¹⁷⁹⁾; qu'il évite également de porter la main à la partie velue de son corps qui doit rester cachée.
145. « Qu'il observe exactement les usages propices, et les règles de conduite établies ; qu'il soit pur de corps et d'esprit, maître de ses organes ; qu'il récite la prière à voix basse, et fasse les offrandes au feu constamment et sans interruption.
146. « Pour ceux qui observent les usages propices et les règles de conduite établies, qui sont toujours parfaitement purs, qui répètent la prière à voix basse, et font les oblations au feu, aucun malheur n'est à craindre.
147. « Que le Brâhmane récite en temps convenable, avec la plus grande exactitude, la partie du Véda qu'il doit répéter tous les jours, et qui se compose du monosyllabe Aum, des trois mots Bhoûr, Bhouvah, Swar, et de la Sâvitri; ce devoir a été déclaré par les Sages le principal ; tout autre devoir est dit secondaire.
148. « Par son application à réciter le Texte saint, par une pureté parfaite, par des austérités rigoureuses, par son attention à ne point faire de mal aux êtres animés, un Brâhmane rappelle à sa mémoire sa naissance précédente :
149. « En se rappelant sa naissance précédente, il s'applique de nouveau à réciter le Texte sacré, et, par cette application constante, il parvient à jouir du bonheur éternel, qui consiste dans la délivrance finale.
150. « Qu'il fasse constamment, le jour de la nouvelle lune et de la pleine lune, les offrandes sanctifiées par la Sâvitri, et les oblations propitiatoires ; et qu'il adresse toujours son tribut de vénération aux Mânes, les huitième et neuvième jours lunaires des trois quinzaines obscures après la pleine lune du mois d'âgrahâyana, en accomplissant les cérémonies prescrites ⁽¹⁸⁰⁾.
151. « Qu'il dépose loin de l'endroit où se conserve le feu sacré, les ordures, l'eau qui a servi à laver les pieds, les restes de la nourriture, et l'eau qui a été employée pour un bain.
152. Pendant la fin de la nuit et la première partie du jour, qu'il satisfasse les besoins naturels, s'habille, se baigne, lave ses dents, applique le collyre sur ses yeux et adore les Divinités.
153. « Le jour de la nouvelle lune et les autres jours lunaires prescrits, qu'il s'approche avec respect des images des Dieux, des Brâhmanes vertueux, du Souverain pour obtenir sa protection, et des parents qu'il doit révéler.
154. « Qu'il salue humblement les hommes respectables qui viennent le voir, et leur donne son propre siège; qu'il s'asseye près d'eux, les mains jointes ⁽¹⁸¹⁾, et les suive par derrière lorsqu'ils partent.
155. « Qu'il observe sans relâche les coutumes excellentes déclarées parfaitement dans le Livre révélé et dans les recueils de lois, liées à des pratiques particulières, et sur lesquelles repose le devoir religieux et civil.
156. « Car, en suivant ces coutumes, il obtient une longue existence, la postérité qu'il désire, et des richesses inépuisables ; l'observation de ces coutumes détruit les signes funestes.
157. « L'homme qui suit de mauvaises pratiques est, dans ce monde, en butte au blâme général; toujours malheureux, affligé par les maladies, il ne jouit que d'une courte existence.
158. « Bien que dépourvu de tous les signes qui annoncent la prospérité, l'homme qui suit les bonnes coutumes, dont la foi est pure, qui ne médite de personne, doit vivre cent années.
159. « Qu'il évite avec soin tout acte qui dépend du secours d'un autre; qu'il s'applique au contraire avec zèle à toute fonction qui ne dépend que de lui-même.

¹⁷⁹ Voyez ci-dessus, Liv. II, st. 53.

¹⁸⁰ La cérémonie du huitième jour lunaire s'appelle Achtaakâ, et celle du neuvième jour, Anwachtaakâ. Voyez le Kalendrier indien, oublié par Jones dans son Mémoire sur l'année lunaire des Hindous. (Rech. Asiat., vol. III.)

¹⁸¹ Littéralement, faisant l'andjâlî.

160. « Tout ce qui dépend d'un autre cause de la peine, tout ce qui dépend de soi procure du plaisir ; qu'il sache que telle est en somme la raison du plaisir et de la peine.
161. « On doit s'empresse d'accomplir toute action qui n'est ni prescrite ni défendue, et qui cause intérieurement à celui qui la fait une douce satisfaction ; mais il faut s'abstenir de celle qui produit l'effet contraire.
162. « Que le Dwidja évite de faire aucun mal à son instituteur, à celui qui lui a expliqué le Véda, à son père, à sa mère, à son maître spirituel, aux Brâhmanes, aux vaches, et à tous ceux qui pratiquent les austérités.
163. « Qu'il se garde de l'athéisme ⁽¹⁸²⁾, du mépris de la Sainte Écriture et des Dieux, de la haine, de l'hypocrisie, de l'orgueil, de la colère, et de l'âcreté d'humeur.
164. « Qu'il ne lève jamais son bâton sur un autre par colère, et n'en frappe personne, à l'exception de son fils ou de son élève; il peut les châtier pour leur instruction.
165. « Le Dwidja qui se précipite sur un Brâhmane dans l'intention de le blesser, mais qui ne le frappe pas, est condamné à tourner pendant cent années dans l'enfer appelé Tâmisra.
166. « Pour l'avoir, par colère et à dessein, frappé rien qu'avec un brin d'herbe, il doit renaître, pendant vingt et une transmigrations, dans le ventre d'un animal ignoble.
167. « L'homme qui, par ignorance de la loi, fait couler le sang du corps d'un Brâhmane qui ne le combattait pas, éprouvera après sa mort la peine la plus vive.
168. « Autant le sang en tombant à terre absorbe de grains de poussière, autant d'années celui qui a fait couler ce sang sera dévoré par des animaux carnassiers, dans l'autre monde.
169. « C'est pourquoi celui qui connaît la loi ne doit jamais attaquer un Brâhmane, ni le frapper même avec un brin d'herbe, ni faire couler du sang de son corps.
170. « L'homme injuste, celui qui a acquis sa fortune par de faux témoignages, celui qui se plaît sans cesse à faire le mal, ne peuvent pas jouir du bonheur ici-bas.
171. « Dans quelque détresse que l'on soit en pratiquant la vertu, on ne doit pas tourner son esprit vers l'iniquité ; car on peut voir le prompt changement qui s'opère dans la situation des hommes injustes et pervers.
172. « L'iniquité commise dans ce monde, de même que la terre, ne produit pas sur-le-champ des fruits ; mais, s'étendant peu à peu, elle mine et renverse celui qui l'a commise.
173. « Si ce n'est pas à lui, c'est à ses enfants ; si ce n'est pas à ses enfants, c'est à ses petits-fils qu'est réservée la peine; mais, certes, l'iniquité commise n'est jamais sans fruit pour son auteur.
174. « Au moyen de l'injustice, il réussit pour un temps; alors il obtient toutes sortes de prospérités, il triomphe de ses ennemis ; mais il périt ensuite avec sa famille, et tout ce qui lui appartient.
175. « Un Brâhmane doit toujours se plaire dans la vérité, la justice, les coutumes honorables et la pureté, châtier ses élèves à propos, et régler ses discours, son bras et son appétit.
176. « Qu'il renonce à la richesse et aux plaisirs lorsqu'ils ne sont point d'accord avec la loi, et à tout acte même légal qui préparerait un avenir malheureux et affligerait les gens.
177. « Qu'il n'agisse pas, ne marche pas, ne regarde pas inconsidérément; qu'il ne prenne pas de voies tortueuses, ne soit pas léger dans ses discours, ne fasse et ne médite rien qui puisse nuire à autrui.
178. « Qu'il marche dans cette route suivie par ses parents et par ses aïeux, et qui est celle des gens de bien ; tant qu'il la suit, il ne fait pas le mal.
179. « Avec un chapelain (Ritwidj), un conseiller spirituel (Pourohita), un instituteur, un oncle maternel, un hôte, un protégé, un enfant, un homme âgé, un malade, un médecin; avec ses parents du côté paternel, avec ses parents par alliance, avec ses parents maternels,
180. « Avec son père et sa mère, avec les femmes de sa famille, avec son frère, son fils, sa femme, sa fille et ses domestiques : qu'il n'ait jamais aucune contestation.
181. « En s'abstenant de querelles avec les personnes mentionnées, un maître de maison est déchargé de tous les péchés commis à son insu, et, en évitant toute espèce de dispute, il réussit à conquérir les mondes suivants :
182. « Son instituteur est maître du monde de Brahmâ ⁽¹⁸³⁾ ; son père, de celui des Créateurs (Pradjâpatis); son hôte, de celui d'Indra; son chapelain, de celui des Dieux :

¹⁸² L'athéisme (nâstikya) est l'action de nier un autre monde.

183. « Ses parents disposent du monde des Nymphes (Apsarâs) ; ses cousins maternels, de celui des Viswas-Dévas ; ses parents par alliance, de celui des Eaux ; sa mère et son oncle maternel, de la Terre :
184. « Les enfants, les gens âgés, les pauvres protégés, et les malades doivent être considérés comme seigneurs de l'Atmosphère ; son frère aîné est égal à son père, sa femme et son fils sont comme son propre corps :
185. « La réunion de ses domestiques est comme son ombre, sa fille est un très digne objet de tendresse ; en conséquence, s'il reçoit quelque offense de l'une de ces personnes, qu'il la supporte toujours sans colère.
186. « Quand même il est en droit, à cause de sa science et de sa dévotion, de recevoir des présents, qu'il réprime toute propension à en accepter ; car, s'il en reçoit beaucoup, l'énergie que lui communique l'étude de la Sainte Écriture ne tarde pas à s'éteindre.
187. « Que l'homme sensé qui ne connaît pas les règles prescrites par la loi pour l'acceptation des présents, ne reçoive rien, lorsqu'il meurt de faim.
188. « L'homme étranger à l'étude de la Sainte Écriture, et qui reçoit de l'or ou de l'argent, des terres, un cheval, une vache, du riz, un vêtement, des grains de sésame et du beurre clarifié, est réduit en cendre, comme du bois auquel on met le feu.
189. « De l'or et du riz préparé consomment sa vie, des terres et une vache, son corps ; un cheval consume ses yeux ; un vêtement, sa peau ; du beurre, sa virilité ; du sésame, sa postérité.
190. « Le Dwidja étranger aux pratiques de dévotion et à l'étude du Véda, et qui cependant est avide de présents, s'engloutit en même temps que celui qui lui donne, comme avec un bateau de pierre au milieu de l'eau.
191. « C'est pourquoi l'homme ignorant doit craindre d'accepter quoi que ce soit ; car le moindre présent le met dans une situation aussi désespérée que celle d'une vache au milieu d'un bourbier.
192. « Celui qui connaît la loi ne doit pas offrir même de l'eau à un Dwidja qui a les manières hypocrites du chat, ni à un Brâhmane qui a les habitudes du héron, ni à celui qui ne connaît pas le Véda.
193. « Toute chose, même acquise légalement, que l'on donne à ces trois individus, est également préjudiciable, dans l'autre monde, à celui qui donne et à celui qui reçoit.
194. « De même que celui qui veut passer l'eau dans un bateau de pierre tombe au fond, de même l'ignorant qui donne et l'ignorant qui reçoit sont engloutis dans l'abîme infernal.
195. « Celui qui étale l'étendard de sa vertu, qui est toujours avide, qui emploie la fraude, qui trompe les gens par sa mauvaise foi, qui est cruel, et calomnie tout le monde, est considéré comme ayant les habitudes du chat.
196. « Le Dwidja aux regards toujours baissés, d'un naturel pervers, pensant uniquement à son propre avantage, perfide et affectant l'apparence de la vertu, est dit, avoir les manières du héron.
197. « Ceux qui agissent comme le héron, et ceux qui ont les habitudes du chat, sont précipités dans l'enfer appelé Andhatâmisra, en punition de cette mauvaise conduite.
198. « Un homme ne doit jamais, sous le prétexte d'austérité pieuse, faire pénitence d'une action coupable, cherchant ainsi à cacher sa faute sous des pratiques de dévotion, et trompant les femmes et les Soûdras.
199. « De pareils Brâhmanes sont méprisés, dans cette vie et dans l'autre, par les hommes versés dans la Sainte Écriture, et tout acte pieux fait par hypocrisie va aux Râkchasas.
200. « Celui qui, sans avoir droit aux insignes d'un ordre, gagne sa subsistance en les portant, se charge des fautes commises par ceux auxquels appartiennent ces insignes, et renaît dans le ventre d'une bête brute.
201. « Qu'un homme ne se baigne jamais dans la pièce d'eau d'un autre ; car s'il le fait, il est souillé d'une partie du mal que le maître de cette pièce d'eau a pu commettre.
202. « Celui qui se sert d'une voiture, d'un lit, d'un siège, d'un puits, d'un jardin, d'une maison, sans que le propriétaire les lui ait livrés, se charge du quart des fautes de celui-ci.
203. « On doit se baigner toujours dans les rivières, dans les étangs creusés en l'honneur des Dieux, dans les lacs, dans les ruisseaux et dans les torrents.

183 C'est-à-dire qu'en évitant toute querelle avec son instituteur, et en cherchant au contraire à le contenter, il obtient le monde de Brahmâ.

204. « Que le sage observe constamment les devoirs moraux (Yamas) avec plus d'attention que les devoirs pieux (Niyamas) ⁽¹⁸⁴⁾ ; celui qui néglige les devoirs moraux déchoit, même lorsqu'il observe tous les devoirs pieux.
205. « Un Brâhmane ne doit jamais manger à un sacrifice fait par un homme qui n'a pas lu le Véda, ou bien offert par le sacrificateur commun d'un village, par une femme ou un eunuque.
206. « L'offrande de beurre clarifié faite par de pareilles gens porte malheur aux hommes de bien et déplaît aux Dieux; il faut donc éviter de pareilles oblations.
207. « Qu'il ne mange jamais la nourriture offerte par un fou, par un homme en colère, par un malade, ni celle sur laquelle un pou est tombé, ou qui a été à dessein touchée avec le pied.
208. « Qu'il ne reçoive pas non plus la nourriture sur laquelle a jeté les yeux un homme ayant causé un avortement ⁽¹⁸⁵⁾, celle qui a été touchée par une femme ayant ses règles, celle qu'un oiseau a becquetée, celle qui s'est trouvée en contact avec un chien
209. « Celle qu'une vache a flairée, et particulièrement celle qui a été criée ; celle d'une bande de Brâhmanes fourbes, celle des courtisanes, et celle qui est méprisée par les hommes versés dans la sainte doctrine ;
210. « Celle d'un voleur, d'un chanteur public, d'un charpentier, d'un usurier, d'un homme qui a récemment accompli un sacrifice, d'un avare, d'un homme privé de sa liberté, d'un homme chargé de chaînes ;
211. « Celle d'une personne en horreur à tout le monde, d'un eunuque, d'une femme impudique, d'un hypocrite ; qu'il ne reçoive pas les substances douces devenues aigres, celles qui ont été gardées une nuit, la nourriture d'un Soûdra, les restes d'un autre ;
212. « La nourriture d'un médecin, d'un chasseur, d'un homme pervers, d'un mangeur de restes, d'un homme féroce, d'une femme en mal d'enfant, celle d'un homme qui quitte le repas avant les autres pour faire son ablution, celle d'une femme dont les dix jours de purification, après ses couches, ne sont pas encore écoulés ;
213. « Celle qui n'est pas donnée avec les égards convenables, la viande qui n'a pas été offerte en sacrifice, la nourriture d'une femme qui n'a ni époux ni fils, celle d'un ennemi, celle d'une ville, celle d'un homme dégradé, celle sur laquelle on a éternué;
214. « Celle d'un médisant et d'un faux témoin, celle d'un homme qui vend la récompense d'un sacrifice, celle d'un danseur, d'un tailleur, d'un homme qui rend le mal pour le bien ;
215. « Celle d'un forgeron, d'un Nichâda ⁽¹⁸⁶⁾ , d'un acteur, d'un orfèvre, d'un ouvrier en bambous, d'un armurier ;
216. « Celle des gens qui élèvent des chiens, celle des marchands de liqueurs spiritueuses, celle d'un blanchisseur, d'un teinturier, d'un méchant, d'un homme dans la maison duquel s'est introduit, à son insu, l'amant de sa femme ;
217. « Celle des hommes qui souffrent les infidélités de leurs femmes, ou qui sont soumis aux femmes en toutes circonstances; la nourriture donnée pour un mort avant que les dix jours soient écoulés, et enfin qu'il ne mange pas toute nourriture qui ne lui plaît pas.
218. « La nourriture donnée par un roi détruit la virilité; celle d'un Soûdra, l'éclat de la science divine ; celle d'un orfèvre, l'existence ; celle d'un corroyeur, la réputation ;
219. « Celle que donne un artisan, un cuisinier par exemple, anéantit toute postérité ; celle d'un blanchisseur, la force musculaire ; celle d'une bande de fripons et d'une courtisane exclut des mondes divins.
220. « Manger la nourriture d'un médecin, c'est avaler du pus ; celle d'une femme impudique, de la semence ; celle d'un usurier, des excréments ; celle d'un armurier, des choses impures ;
221. « Celle de toutes les autres personnes mentionnées dans l'ordre, et dont on ne doit pas goûter la nourriture, est considérée par les Sages comme de la peau, des os et des cheveux.
222. « Pour avoir, par mégarde, mangé la nourriture de l'une de ces personnes, il faut jeûner pendant trois jours ; mais après l'avoir mangée avec connaissance de cause, on
- ¹⁸⁴ Les Yamas, au nombre de dix, sont : la chasteté (Brahmacharya), la compassion, la patience, la méditation, la véracité, la droiture, l'abstinence du mal, l'abstinence du vol, la douceur et la tempérance. Les Niyamas sont : les ablutions, le silence, le jeûne, le sacrifice, l'étude du Véda, la continence, l'obéissance au père spirituel, la pureté, l'impassibilité et l'exactitude.
- ¹⁸⁵ Littéralement, le meurtrier d'un fœtus ; et, suivant une autre leçon, le meurtrier d'un Brâhmane.
- ¹⁸⁶ Nichâda, homme dégradé, né d'un Brâhmane et d'une Soûdra. Voyez Liv. X, st. 8.

doit se soumettre à une pénitence, de même que si l'on avait goûté de la liqueur séminale, des excréments et de l'urine.

223. « Que tout Dwidja instruit ne mange point le riz apprêté par un Soûdra qui ne fait pas de Srâddha ; mais s'il est dans le besoin, qu'il accepte du riz cru en quantité suffisante pour une nuit seulement.
224. « Les Dieux, après avoir comparé avec attention un théologien avare et un financier libéral, déclarèrent que la nourriture donnée par ces deux hommes était de la même qualité ;
225. « Mais Brâhma, venant à eux, leur dit : « Ne faites pas égal ce qui est différent ; la nourriture de l'homme libéral est purifiée par la foi, celle de l'autre est souillée par le défaut de foi. »
226. « Qu'un homme riche fasse toujours, sans relâche et avec foi, des sacrifices et des œuvres charitables ⁽¹⁸⁷⁾ ; car ces deux actes, accomplis avec foi, au moyen de richesses loyalement acquises, procurent des récompenses impérissables.
227. « Qu'il remplisse constamment le devoir de la libéralité, lors de ses sacrifices et de ses consécration, soit dans l'enceinte consacrée aux oblations, soit hors de cette enceinte, autant qu'il est en son pouvoir, et d'un esprit content, quand il trouve des hommes dignes des ses bienfaits.
228. « L'homme exempt d'envie, dont on implore la charité, doit toujours donner quelque chose ; ses dons rencontreront un digne objet qui le délivrera de tout mal.
229. « Celui qui donne de l'eau obtient du contentement ; celui qui donne de la nourriture, un plaisir inaltérable ; le donneur de sésame, la postérité qu'il désire ; celui qui donne une lampe, une excellente vue ;
230. « Le donneur de terres obtient des propriétés territoriales ; celui qui donne de l'or, une longue vie ; le donneur de maisons, de magnifiques palais ; celui qui donne de l'argent (roûpya), une beauté (roûpa) parfaite :
231. « Le donneur de vêtements parvient au séjour de Tchandra ⁽¹⁸⁸⁾ ; celui qui donne un cheval (aswa), au séjour des deux Aswis ⁽¹⁸⁹⁾ ; celui qui donne un taureau obtient une grande fortune ; celui qui donne une vache s'élève au monde de Soûrya ⁽¹⁹⁰⁾ ;
232. Celui qui donne une voiture ou un lit obtient une épouse ; celui qui donne un refuge, la souveraineté ; le donneur de grains, une éternelle satisfaction ; celui qui donne la science divine, l'union avec Brâhme :
233. « De tous ces dons consistant en eau, riz, vaches, terres, vêtements, sésame, or, beurre clarifié et autres, le don de la sainte doctrine est le plus important.
234. « Quelle que soit l'intention dans laquelle Uri homme fait tel ou tel don, il en recevra la récompense, Selon cette intention, avec les honneurs convenables.
235. « Celui qui offre avec respect un présent, et celui qui le reçoit respectueusement, parviennent tous deux au ciel (Swarga) ; ceux qui agissent autrement vont dans l'enfer (Naraka).
236. « Qu'un homme ne soit pas fier de ses austérités : après avoir sacrifié, qu'il ne profère pas de mensonge, qu'il n'insulte pas des Brâhmanes, même étant vexé par eux ; après avoir fait un don, qu'il n'aille pas le prôner partout.
237. « Un sacrifice est anéanti par un mensonge ; le mérite des pratiques austères, par la vanité ; l'existence, par l'insulte faite à des Brâhmanes ; le fruit des charités, par l'action de les prôner.
238. « Évitant d'affliger aucun être animé, afin de ne pas aller seul dans l'autre monde, qu'il accroisse par degrés sa vertu, de même que les fourmis blanches augmentent leur habitation.
239. « Car son père, sa mère, son fils, sa femme et ses parents, ne sont pas destinés à l'accompagner dans son passage à l'autre monde ; la vertu seule lui restera.
240. « L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul, la punition de ses méfaits.
241. Après avoir abandonné son cadavre à la terre, comme un morceau de bois ou une motte d'argile, les parents de l'homme s'éloignent en détournant la tête ; mais la vertu accompagne son âme.

¹⁸⁷ Ces œuvres charitables sont de creuser un étang ou on puits, de construire une fontaine publique, de planter un jardin, etc.

¹⁸⁸ Admis dans le séjour de Tchandra, il jouit des mêmes pouvoirs surhumains. (Commentaire.)

¹⁸⁹ Les deux Aswis, fils du soleil (Soûrya) et de la nymphe Aswini, sont les médecins des Dieux.

¹⁹⁰ Soûrya, Dieu du soleil, est fils de Kasyapa et d'Aditi, ce qui lui vaut le nom d'Aditya. On compte douze Adityas, qui sont les formes du soleil dans chaque mois de l'année.

242. « Qu'il augmente donc sans cesse peu à peu sa vertu, afin de ne pas aller seul dans l'autre monde ; car si la vertu l'accompagne, il traverse les ténèbres impraticables des séjours infernaux.
243. « L'homme qui a pour but principal la vertu, dont les péchés ont été effacés par une austère dévotion, est transporté sur-le-champ dans le monde céleste par la vertu, brillant de lumière, et revêtu d'une forme divine.
244. « Que celui qui désire faire parvenir sa famille à l'élévation, contracte toujours des alliances avec des hommes de la première distinction, et abandonne entièrement tous les hommes bas et méprisables.
245. « En s'alliant constamment avec les hommes les plus honorables, et en fuyant les gens vils et méprisables, un Brâhmane parvient au premier rang ; par une conduite contraire, il se ravale à la classe servile.
246. « Celui qui est ferme dans ses entreprises, doux, patient, étranger à la société des pervers, et incapable de nuire, s'il persiste dans cette bonne conduite, obtiendra le ciel par sa continence et sa charité.
247. « Il peut accepter de tout le monde du bois, de l'eau, des racines, des fruits, la nourriture qu'on lui offre sans qu'il la demande, du miel, et une protection contre le danger.
248. « Une aumône en argent apportée et offerte, et qui n'a été ni sollicitée ni promise auparavant, peut être reçue, même d'un homme coupable d'une mauvaise action ; tel est le sentiment de Brâhma.
249. « Les Mânes des ancêtres de celui qui méprise cette aumône ne prennent aucune part, pendant quinze ans, au repas funèbre ; et pendant quinze ans, le feu n'élève point l'oblation du beurre clarifié vers les Dieux.
250. « On ne doit pas rejeter avec orgueil un lit, des maisons, des brins de kousa, des parfums, de l'eau, des fleurs, des pierres précieuses, du caillé, de l'orge grillé, des poissons, du lait, de la viande, des herbes potagères.
251. « Si le maître de maison désire assister son père et sa mère et les autres personnes qui ont droit à son respect, sa femme et ceux auxquels il doit protection, s'il veut honorer les Dieux ou ses hôtes, qu'il accepte de qui que ce soit ; mais qu'il ne fasse pas servir à son propre plaisir ce qu'il a reçu.
252. « Mais si ses parents sont morts, ou s'il demeure séparé d'eux dans sa maison, il doit, lorsqu'il cherche sa subsistance, ne rien recevoir que des gens de bien.
253. « Un laboureur, l'ami d'une famille, un pâtre, un esclave et un barbier, un malheureux qui vient s'offrir pour travailler, sont des hommes de la classe servile qui peuvent manger la nourriture qui leur est donnée par ceux auxquels ils sont attachés.
254. « Le pauvre qui vient s'offrir doit déclarer ce qu'il est ⁽¹⁹¹⁾, ce qu'il désire faire, et à quel service il peut être employé.
255. « Celui qui donne aux gens de bien, sur lui-même, des renseignements contraires à la vérité, est l'être le plus criminel qu'il y ait au monde ; il s'approprie par un vol un caractère qui n'est pas le sien.
256. « C'est la parole qui fixe toutes choses, c'est la parole qui en est la base, c'est de la parole qu'elles procèdent ; le fourbe qui la dérobe, pour la faire servir à des faussetés, dérobe toute chose.
257. « Après avoir, suivant la règle, acquitté ses dettes envers les Saints (Maharchis) en lisant l'Écriture, envers les Mânes en donnant l'existence à un fils ⁽¹⁹²⁾, envers les Dieux en accomplissant les sacrifices, que le chef de famille, abandonnant à son fils les soins du ménage, reste dans sa maison entièrement indifférent aux affaires du monde, dirigeant toutes ses pensées vers l'Être suprême.
258. « Seul, et dans un endroit écarté, qu'il médite constamment sur le bonheur futur de son âme ; car en méditant de cette manière, il parvient à la béatitude suprême, qui est l'absorption dans Brahme.
259. « Telle est la manière de vivre constante du Brâhmane maître de maison ; telles sont les règles prescrites à celui qui a terminé son noviciat, règles louables qui augmentent la qualité de bonté.
260. « En se conformant à ces préceptes, le Brâhmane qui connaît les Livres saints se décharge de tout péché, et obtient la gloire d'être absorbé pour toujours dans l'Essence divine. »

¹⁹¹ C'est-à-dire, quelle est sa famille, quel est son naturel. (Commentaire.)

¹⁹² Si un homme ne laissait pas un fils pour accomplir après lui le Srâdha (service funèbre), les Mânes de ses ancêtres seraient précipités du séjour céleste dans l'enfer.

LIVRE CINQUIÈME

REGLES D'ABSTINENCE ET DE PURIFICATION, DEVOIRS DES FEMMES.

1. Les Saints, ayant entendu la déclaration des lois qui concernent les maîtres de maison, s'adressèrent en ces termes au magnanime Bhrigou, qui procédait du Feu :
2. « O maître! comment la mort peut-elle, avant l'âge fixé par le Véda, étendre son pouvoir sur les Brâhmanes qui observent leurs devoirs comme ils ont été déclarés, et qui connaissent les Livres saints ?
3. « Le vertueux Bhrigou, fils de Manou, dit alors à ces illustres Saints : « Ecoutez pour quelles fautes la mort cherche à détruire l'existence des Brâhmanes :
4. « Lorsqu'ils négligent l'étude des Védas, abandonnent les coutumes approuvées, remplissent avec indolence leurs devoirs pieux ou enfreignent les règles d'abstinence, la mort attaque leur existence.
5. « L'ail, l'oignon, les poireaux, les champignons, et tous les végétaux qui ont poussé au milieu de matières impures, ne doivent pas être mangés par les Dwidjas.
6. « Les gommages rougeâtres qui exsudent des arbres et se figent, celles qu'on en retire par des incisions, le fruit du sélou ⁽¹⁹³⁾, le lait d'une vache qui vient de vèler et qu'on fait épaissir au feu, doivent être évités avec grand soin par un Brâhmane.
7. « Du riz bouilli avec du sésame, du samyâva ⁽¹⁹⁴⁾, du riz cuit avec du lait et un gâteau de farine qui n'ont pas été préalablement offerts à une Divinité, des viandes qui n'ont pas été touchées en récitant des prières, du riz et du beurre clarifié destinés à être présentés aux Dieux, et dont l'oblation n'a pas été faite ;
8. « Le lait frais d'une vache avant que dix jours se soient écoulés depuis qu'elle a vêlé, celui de la femelle d'un chameau ou d'un quadrupède dont le sabot n'est pas fendu ; le lait d'une brebis, celui d'une vache en chaleur ou qui a perdu son veau ;
9. « Celui de toutes les bêtes sauvages qui habitent les bois, excepté le buffle; celui d'une femme, et toute substance naturellement douce, mais devenue acide, doivent être évités.
10. « Parmi ces substances acides, on peut manger du lait de beurre, ainsi que tout ce qu'on prépare avec du lait de beurre, et tous les acides qu'on extrait des fleurs, des racines et des fruits qui n'ont pas de propriétés nuisibles.
11. « Que tout Dwidja s'abstienne des oiseaux carnivores sans exception, des oiseaux qui vivent dans, les villes, des quadrupèdes au sabot non fendu, excepté ceux que permet la Sainte Écriture, et de l'oiseau appelé tittibha ⁽¹⁹⁵⁾ ;
12. « Du moineau, du plongeon, du cygne (hansa), du tchakravâka ⁽¹⁹⁶⁾, du coq de village, du sârasa ⁽¹⁹⁷⁾, du radjiovâla ⁽¹⁹⁸⁾, du pivert (dâtyoûha) ⁽¹⁹⁹⁾, du perroquet et de la sârika ⁽²⁰⁰⁾ ;
13. « Des oiseaux qui frappent avec le bec, des oiseaux palmipèdes, du vanneau, des oiseaux qui déchirent avec leurs griffes, de ceux qui plongent pour manger les poissons ; qu'il s'abstienne de viande exposée dans la boutique d'un boucher et de viande séchée ;
14. « De la chair du héron, de la balâkâ ⁽²⁰¹⁾, du corbeau, du hoche-queue, des animaux amphibies mangeurs de poissons, des porcs apprivoisés, et enfin de tous les poissons dont l'usage n'est pas permis.
15. « Celui qui mange la chair d'un animal est dit mangeur de cet animal ; le mangeur de poisson est un mangeur de toutes sortes de viandes ; il faut donc s'abstenir de poissons.

¹⁹³ Sélou, *Cordia myxa*.

¹⁹⁴ Samyâva, mets fait avec du beurre, du lait, du sucre et de la farine de froment.

¹⁹⁵ Parra Jacana ou *P. Goensis*.

¹⁹⁶ Oie rougeâtre, *Anas casarca*.

¹⁹⁷ Grue indienne.

¹⁹⁸ Oiseau inconnu.

¹⁹⁹ Gallinule- (*Colebrooke*.)

²⁰⁰ *Gracula religiosa*. Cet oiseau est fort docile ; il imite facilement tous les sons, et parle avec plus de pureté que le perroquet Voyez la pièce du Théâtre Indien, intitulée *Ratnâvalt*.

²⁰¹ Sorte de grue.

16. « Les deux poissons appelés pâthîna ⁽²⁰²⁾ et rohita ⁽²⁰³⁾ peuvent être mangés dans un repas en l'honneur des Dieux ou des Mânes, ainsi que le râdjîva ⁽²⁰⁴⁾, le sinha-touda ⁽²⁰⁵⁾ et le sasalka ⁽²⁰⁶⁾ de toute sorte.
17. « Qu'il ne mange pas les animaux qui vivent à l'écart, ni les bêtes fauves et les oiseaux qu'il ne connaît point (bien qu'ils ne soient pas au nombre de ceux qu'on ne doit pas manger), ni ceux qui ont cinq griffes.
18. « Les législateurs ont déclaré que, parmi les animaux à cinq griffes, le hérisson, le porc-épic, le crocodile du Gange, le rhinocéros, la tortue et le lièvre, étaient permis, ainsi que tous les quadrupèdes qui n'ont qu'une rangée de dents ⁽²⁰⁷⁾, le chameau excepté.
19. « Le Dwidja, qui a mangé avec intention un champignon, la chair d'un porc privé ou d'un coq de village, de l'ail, un poireau ou un oignon, est sur-le-champ dégradé ;
20. « Mais s'il a mangé l'une de ces six choses involontairement, qu'il fasse la pénitence du Sânta-pana ⁽²⁰⁸⁾, ou le Tchândrâyana ⁽²⁰⁹⁾ des religieux ascétiques ; pour d'autres choses, qu'il jeûne un jour entier.
21. « Un Dwidja doit accomplir chaque année une pénitence appelée Prâdjâpatya ⁽²¹⁰⁾, pour se purifier de la souillure contractée en mangeant, sans le savoir, des aliments défendus ; et s'il l'a fait sciemment, qu'il subisse la pénitence particulière ordonnée dans ce cas.
22. « Les bêtes sauvages et les oiseaux dont l'usage est approuvé peuvent être tués, par les Brâhmanes, pour le sacrifice et pour la nourriture de ceux qu'ils doivent soutenir ; car Agastya ⁽²¹¹⁾ le fit autrefois.
23. « En effet, on présentait aux Dieux la chair des bêtes sauvages et des oiseaux que la loi permet de manger, dans les anciens sacrifices, et dans les offrandes faites par des Brâhmanes, et par des Kchatryas.
24. « Tout aliment susceptible d'être mangé ou avalé, et qui n'a éprouvé aucune souillure, peut, si on y ajoute de l'huile, être mangé, quoiqu'il ait été gardé pendant une nuit entière ; il en est de même des restes du beurre clarifié ;
25. « Tout mets préparé avec de l'orge ou du blé, ou apprêté de différentes manières avec du lait, quoique non arrosé d'huile, peut être mangé par les Dwidjas, même lorsqu'il a été gardé pendant quelque temps.
26. « Les aliments dont l'usage est permis ou interdit aux Dwidjas ont été énumérés sans omission ; je vais vous déclarer maintenant les règles à suivre pour manger de la viande ou s'en abstenir.
27. « Que le Dwidja mange de la viande lorsqu'elle a été offerte en sacrifice et sanctifiée par les prières d'usage, ou bien une fois seulement quand des Brâhmanes le désirent, ou dans une cérémonie religieuse lorsque la règle l'y oblige, ou quand sa vie est en danger.
28. « C'est pour l'entretien de l'esprit vital que, Brahmâ a produit ce monde ; tout ce qui existe, ou mobile ou immobile, sert de nourriture à l'être animé.
29. « Les êtres immobiles sont la proie de ceux qui se meuvent ; les êtres privés de dents, de ceux qui en sont pourvus ; les êtres sans mains, de ceux qui en ont ; les lâches, des braves.

202 Poisson du Nil, *Siturus pelorius*.

203 *Cyprinus denticulatus*.

204 *Cyprinus niloticus*.

205 Poisson inconnu.

206 Ecrevisse de mer.

207 Ce passage présente une grave difficulté, attendu qu'il n'existe pas d'animaux n'ayant qu'une rangée de dents. Dans la strophe 39 du Livre 1er, où le législateur parle de la création des animaux, il est question des bêtes féroces pourvues de deux rangées de dents ; le commentateur donne pour exemple le lion ; toutes les dents des carnivores sont tranchantes, et croisent l'une sur l'autre : tandis que les molaires des herbivores ruminants sont plates en dessus, et s'appliquent l'une sur l'autre. C'est peut-être dans cette différence que présente le système dentaire des animaux, qu'il faut chercher l'explication du passage en question.

208 Voyez Liv. XI, st. 212.

209 Voyez Liv. XI, st. 218.

210 Voyez Liv. XI, st. 211.

211 Agastya est le nom d'un saint fameux.

30. « Celui qui, même tous les jours, se nourrit de la chair des animaux qu'il est permis de manger, ne commet point de faute ; car Brahmâ a créé certains êtres animés pour être mangés,, et les autres pour les manger.
31. « Manger de la viande seulement pour l'accomplissement d'un sacrifice, a été déclaré la règle des Dieux ; mais agir autrement, est dit la règle des Géants.
32. « Celui qui ne mange la chair d'un animal qu'il a acheté, ou qu'il a élevé lui-même, ou qu'il a reçu d'un autre; qu'après l'avoir offerte aux Dieux ou aux Mânes, ne se rend pas coupable.
33. « Que le Dwidja qui connaît la loi ne mange jamais de viande sans se conformer à cette règle, à moins de nécessité urgente ; car s'il enfreint cette règle, il sera, dans l'autre monde, dévoré par les animaux dont il a mangé la chair illicitement, sans pouvoir opposer de résistance.
34. « La faute de celui qui tue des bêtes fauves, séduit par l'attrait du gain, n'est pas considérée, dans l'autre monde, comme aussi grande que celle du Dwidja qui mange des viandes sans les avoir préalablement offertes aux Dieux.
35. « Mais l'homme qui, dans une cérémonie religieuse, se refuse à manger la chair des animaux sacrifiés, lorsque la loi l'y oblige, renaît, après sa mort, à l'état d'animal, pendant vingt et une transmigrations successives.
36. « Un Brâhmane ne doit jamais manger la chair des animaux qui n'ont pas été consacrés par des prières (Mantras) ; mais qu'il en mange, se conformant à la règle éternelle, lorsqu'ils ont été consacrés par les paroles sacrées.
37. « Qu'il fasse avec du beurre ou de la pâte l'image d'un animal, lorsqu'il a le désir de manger de la viande ; mais qu'il n'ait jamais la pensée de tuer un animal sans en faire l'offrande.
38. « Autant l'animal avait de poils sur le corps, autant de fois celui qui l'égorgé d'une manière illicite périra de mort violente à chacune des naissances qui suivront.
39. « L'être qui existe par sa propre volonté a créé lui-même les animaux pour le sacrifice ; et le sacrifice est la cause de l'accroissement de cet univers ; c'est pourquoi le meurtre commis pour le sacrifice n'est point un meurtre.
40. « Les herbes, les bestiaux, les arbres, les animaux amphibies et les oiseaux dont les sacrifices ont terminé l'existence, renaissent dans une condition plus relevée.
41. « Lorsqu'on reçoit un hôte avec des cérémonies particulières, lorsqu'on fait le sacrifice, lorsqu'on adresse des offrandes aux Mânes ou aux Dieux, on peut immoler des animaux ; mais non dans toute autre circonstance : telle est la décision de Manou.
42. « Le Dwidja qui connaît bien l'essence et la signification de la Sainte Écriture, lorsqu'il tue des animaux dans les occasions qui viennent d'être mentionnées, fait parvenir à un séjour de bonheur et lui-même et les animaux immolés.
43. « Tout Dwidja doué d'une âme généreuse, soit qu'il demeure dans sa propre maison, ou dans celle de son père spirituel, ou dans la forêt ⁽²¹²⁾, ne doit commettre aucun meurtre sur les animaux sans la sanction du Véda, même en cas de détresse.
44. « Le mal prescrit et fixé par la Sainte Écriture, et que l'on fait dans ce monde composé d'êtres mobiles et immobiles, ne doit pas être considéré comme du mal; car c'est de la Sainte Écriture que la loi procède.
45. « Celui qui, pour son plaisir, tue d'innocents animaux, ne voit pas son bonheur s'accroître, soit pendant sa vie, soit après sa mort.
46. « Mais l'homme qui ne cause pas, de son propre mouvement, aux êtres animés, les peines de l'esclavage et de la mort, et qui désire le bien de toutes les créatures, jouit d'une félicité sans fin.
47. « Celui qui ne fait de mal à aucun être, réussit sans difficulté, quelle que soit la chose qu'il médite, qu'il fasse, à laquelle il attache sa pensée.
48. « Ce n'est qu'en faisant du mal aux animaux qu'on peut se procurer de la viande ; et le meurtre d'un animal ferme l'accès du Paradis ; on doit donc s'abstenir de manger de la viande sans observer la règle prescrite.
49. « En considérant attentivement la formation de la chair, et la mort ou l'esclavage des êtres animés, que le Dwidja s'abstienne de toute espèce de viande, même de celle qui est permise.
50. « Celui qui, se conformant à la règle, ne mange pas de la viande comme un Vampire (Pisâtcha), se concilie l'affection dans ce monde, et n'est pas affligé par les maladies.

212 C'est-à-dire, soit qu'il appartienne à l'ordre des maîtres de maison, ou à celui des novices, ou à celui des anachorètes.

51. « L'homme qui consent à la mort d'un animal, celui qui le tue, celui qui le coupe en morceaux, l'acheteur, le vendeur, celui qui prépare la viande, celui qui la sert, et enfin celui qui la mange, sont tous regardés comme ayant part au meurtre.
52. « Il n'y a pas de mortel plus coupable que celui qui désire augmenter sa propre chair, au moyen de la chair des autres êtres, sans honorer auparavant les Mânes et les Dieux.
53. « L'homme qui ferait chaque année, pendant cent ans, le sacrifice du cheval (Aswamédha) ⁽²¹³⁾, et celui qui pendant sa vie, ne mangerait pas de viande, obtiendraient une récompense égale pour leurs mérites.
54. « En vivant de fruits et de racines pures, et des grains qui servent de nourriture aux anachorètes, on n'obtient pas une aussi grande récompense qu'en s'abstenant entièrement de la chair des animaux.
55. « IL ME ⁽²¹⁴⁾ dévorera dans l'autre monde, celui dont je mange la chair ici-bas ! » C'est de cette réflexion que dérive véritablement, suivant les Sages, le mot qui signifie CHAIR.
56. « Ce n'est pas une faute que de manger de la viande, de boire des liqueurs spiritueuses, de se livrer à l'amour, dans les cas où cela est permis ; le penchant des hommes les y porte; mais s'en abstenir est très méritoire.
57. « Je vais déclarer maintenant, de la manière convenable et en suivant l'ordre relativement aux quatre classes, les règles de purification pour les morts et celles de la purification des choses inanimées.
58. « Lorsqu'un enfant a toutes ses dents, et lorsque, après la naissance des dents, on lui a fait la tonsure et l'investiture du cordon, s'il vient à mourir, tous ses parents sont impurs ; à la naissance d'un enfant, la règle est la même.
59. « L'impureté occasionnée par un corps mort a été déclarée par la loi durer dix jours et dix nuits pour les sapindas, ou jusqu'au moment où les os sont recueillis ⁽²¹⁵⁾, c'est-à-dire, pendant quatre jours, ou seulement pendant trois jours, ou même un seul, suivant le mérite des Brâhmanes parents du mort ⁽²¹⁶⁾.
60. « La parenté des sapindas ⁽²¹⁷⁾ ou des hommes liés entre eux par l'offrande des gâteaux (pindas) cesse avec la septième personne, ou le sixième degré de l'ascendance et de la descendance ; celle des samânodakas ou de ceux qui sont liés par une égale oblation d'eau, cesse lorsque leur origine et leurs noms de famille ne sont plus connus.
61. « De même que cette impureté ⁽²¹⁸⁾ est déclarée pour les sapindas à l'occasion d'un parent mort, de même qu'elle soit observée à la naissance d'un enfant par tous ceux qui recherchent une pureté parfaite.
62. « La souillure causée par un mort est commune à tous les sapindas ; mais celle de la naissance n'est que pour le père et la mère ; et pour la mère surtout, car le père se purifie en se baignant.

213 L'Aswamédha est un sacrifice de l'ordre le plus élevé ; accompli cent fois par un prince, il lui donne le droit de régner sur les Dieux à la place d'Indra. Ce sacrifice, d'abord emblématique (le cheval étant simplement attaché pendant la cérémonie, mais non immolé), est ensuite devenu réel.

214 Ces deux mots sont représentés, dans l'original sanscrit, par les deux mots MAM SA. oui, réunis, forment mâmsa, qui signifie chair.

215 Lorsqu'on brûle le corps, on ménage le feu de manière qu'il reste quelques os, que l'on recueille ensuite. (Rech. Asiat., vol. VII, p. 242.)

216 Le Brâhmane qui entretient le feu sacré prescrit par la Srouti, et qui a étudié le Vêda avec les Mantras et les Brâhmanes, se purifie en un jour; celui qui n'a qu'un seul de ces deux mérites, en trois jours; celui qui n'entretient que le feu, prescrit par la Smriti, est purifié en quatre jours ; enfin, celui qui n'est recommandable par aucune qualité, se purifie en dix jours, (Commentaire.)

217 Le père, le grand-père d'un homme, et les quatre aïeux qui suivent dans la ligne ascendante, en tout six personnes, sont dits sapindas. La qualité de sapinda s'arrête au septième aïeul. Il en est de même dans la ligne descendante pour le fils, le petit-fils, etc. Cette qualité de sapinda résulte de la liaison établie par le gâteau funèbre (pinda). En effet, un gâteau est offert au père, au grand-père, au grand-père paternel, et au bisaïeul paternel ; les trois aïeux dans la ligne ascendante qui viennent après le bisaïeul paternel, ont pour leur part le reste du riz qui a servi à faire les gâteaux. Le septième aïeul ne participe point aux gâteaux funèbres. L'homme dont les six personnes mentionnées sont sapindas, est aussi leur sapinda, à cause de la (lignée) établie par l'offrande des gâteaux. La qualité de sapinda embrasse donc sept personnes, — La qualité de samânodaka ne cesse que lorsque , les relations de parenté ne laissent plus de traces dans la mémoire des hommes. Voyez ci-dessus, Liv. III, st. 215-220 ; et le Digest of Hindu Law, vol. III, pag. 531.

218 Les sapindas ne doivent point faire leur toilette, mais rester sales, et s'abstenir de parfums. Ils doivent également omettre les ablutions journalières et le culte divin. (Rech. Asiat., vol. VII, pag. 248.)

63. « L'homme qui a répandu sa semence est purifié par un bain ; s'il a donné le jour à un enfant par son union avec une femme déjà mariée à un autre, qu'il expie sa faute par une purification de trois jours.
64. « En un jour et une nuit ajoutés à trois fois trois nuits, les sapindas, quel que soit leur mérite qui ont touché un cadavre, sont purifiés ; les samânodakas, en trois jours.
65. « Un élève qui accomplit la cérémonie des funérailles de son directeur, dont il n'est point parent, n'est purifié qu'au bout de dix nuits ; il est égal, dans ce cas, aux sapindas qui portent le corps.
66. « En autant de nuits qu'il s'est écoulé de mois depuis la conception, une femme est purifiée lors d'une fausse couche ; et une femme qui a ses règles se purifie en se baignant, lorsque l'écoulement sanguin est arrêté.
67. « Pour des enfants mâles qui meurent avant d'avoir été tonsurés, la purification est d'un jour et d'une nuit, suivant la loi ; mais lorsqu'on leur a fait la tonsure, une purification de trois nuits est requise ;
68. Un enfant mort avant l'âge de deux ans, et qui n'a pas été tonsuré, doit être transporté hors de la ville par ses parents, orné de guirlandes de fleurs, et doit être déposé dans une terre pure, sans qu'on ramasse ses os par la suite.
69. « On ne doit faire pour lui ni la cérémonie avec le feu consacré ⁽²¹⁹⁾ ni des libations d'eau ; après l'avoir laissé comme un morceau de bois dans la forêt, ses parents sont soumis à une purification de trois jours.
70. « Les parents ne doivent point faire de libation d'eau pour un enfant qui n'avait pas trois ans accomplis ; ils peuvent cependant en faire, s'il avait toutes ses dents, ou si on lui avait donné un nom.
71. « Un Dwidja, si son compagnon de noviciat vient à mourir, est impur pendant un jour et une nuit ; à la naissance d'un enfant, une purification de trois nuits est prescrite pour les samânodakas.
72. Les parents par alliance des demoiselles fiancées, mais non mariées, qui viennent à mourir, se purifient en trois jours ; leurs parents paternels sont purifiés de la même manière, si la mort a lieu après le mariage.
73. « Qu'ils se nourrissent de riz non assaisonné de sel factice, qu'ils se baignent pendant trois jours, qu'ils s'abstiennent de viande et couchent à part sur la terre :
74. « Telle est la règle de l'impureté causée par la mort d'un parent, lorsqu'on se trouve sur le lieu même ; mais en cas d'éloignement, voici quelle est la règle que doivent suivre les sapindas et les samânodakas :
75. « Celui qui apprend, avant l'expiration des dix jours d'impureté, qu'un de ses parents est mort dans un pays éloigné, est impur pendant le reste des dix jours ;
76. « Mais si le dixième jour est passé, il est impur pendant trois nuits ; et, s'il s'est écoulé une année, il se purifie en se baignant.
77. « Si, lorsque les dix jours sont expirés, un homme apprend la mort d'un parent ou la naissance d'un enfant mâle, il devient pur en se plongeant dans l'eau avec ses vêtements.
78. « Lorsqu'un enfant qui n'a pas encore toutes ses dents, ou un samânodaka, vient à mourir dans un pays éloigné, son parent est sur-le-champ purifié en se baignant avec ses habits.
79. « Si, pendant les dix jours, une nouvelle mort ou nouvelle naissance a lieu, un Brâhmane demeure impur, seulement tant que ces dix jours ne sont pas écoulés.
80. « A la mort d'un instituteur, l'impureté de l'élève a été déclarée durer trois nuits ; elle est d'un jour et d'une nuit, si le fils ou la femme de l'instituteur vient à mourir : telle est la règle établie.
81. « Lorsqu'un Brâhmane qui a lu toute la Sainte Écriture est décédé, un homme qui demeure dans la même maison est souillé pendant trois nuits ; et pendant deux jours et une nuit pour un oncle maternel, un élève, un chapelain, et un parent éloigné.
82. « Lorsqu'un homme demeure dans le même lieu qu'un souverain de race royale qui vient à mourir, il est impur tant que dure la lueur du soleil ou des étoiles, selon que l'événement a eu lieu le jour ou la nuit ; il est impur un jour entier à la mort d'un Brâhmane demeurant dans la même maison, et qui n'a pas lu tous les Livres saints, ou à celle d'un maître spirituel qui connaît seulement une partie des Védas et des Védângas.

²¹⁹ C'est-à-dire, qu'on ne doit pas brûler son corps. — Le bûcher d'un Brâhmane qui entretenait un feu consacré, doit être allumé avec (feu). (Rech. Asiat., vol. VII, pag. 241 et 243.)

83. « Un Brâhmane qui n'est recommandable ni par sa conduite, ni par son savoir, devient pur en dix jours, à la mort d'un sapinda initié et à la naissance d'un enfant qui vient à terme ; un Kchatriya, en douze jours; un Vaisya, en quinze; un Soûdra ⁽²²⁰⁾, en un mois.
84. « Aucun homme ne doit prolonger les jours d'impureté, ni interrompre les oblations aux feux sacrés ; pendant qu'il les accomplit, quoique sapinda, il ne peut pas être impur.
85. « Celui qui a touché un Tchândâla, une femme ayant ses règles, un homme dégradé pour un grand crime, une femme qui vient d'accoucher, un corps mort, ou une personne qui en a touché un, se purifie en se baignant.
86. « Le Brâhmane qui a fait ses ablutions et s'est bien purifié doit toujours, à la vue d'un homme impur, réciter à voix basse les prières (Mantras) au Soleil, et les oraisons qui effacent la souillure.
87. c Lorsqu'un Brâhmane a touché un os humain encore gras, il se purifie en se baignant ; si l'os n'est pas onctueux, en prenant de l'eau dans sa bouche, et en touchant une vache ou en regardant le soleil.
88. « Un élève en théologie ne doit pas faire de libations d'eau, dans une cérémonie funèbre, avant la fin de son noviciat; mais lorsqu'il est terminé, s'il fait une libation d'eau, il lui faut trois nuits pour se purifier.
89. « Pour ceux qui négligent leurs devoirs, pour ceux qui sont nés du mélange impur des classes, pour les mendiants hérétiques, pour ceux qui abandonnent la vie volontairement, on ne doit point faire de libation d'eau ;
90. « Non plus que pour les femmes qui adoptent les manières et le costume des hérétiques, ni pour celles qui mènent une vie déréglée, ou qui se font avorter, ou qui font périr leurs maris, ou qui boivent des liqueurs spiritueuses.
91. « Un novice, en transportant le corps de son instituteur qui lui a fait étudier avant l'investiture une Sâkhâ ⁽²²¹⁾ ou branche du Véda, de son précepteur qui lui a enseigné une portion du Véda ou un Védânga, de son directeur qui lui a expliqué le sens des Livres saints, de son père ou de sa mère, ne viole pas les règles de son ordre.
92. « On doit transporter hors de la ville le corps d'un Soûdra décédé, par la porte du midi ; et ceux des Dwidjas, d'après l'ordre des classes, par les portes de l'ouest, du nord et de l'orient.
93. « Les rois de race noble et qui ont reçu l'onction royale, les novices, les hommes qui se livrent à des austérités pieuses, et ceux qui offrent un sacrifice, ne peuvent pas éprouver d'impureté ; les uns occupent le siège d'Indra, les autres sont toujours aussi purs quo Brahme.
94. « Pour le roi qui est placé sur le trône de la souveraineté, la purification est déclarée avoir lieu à l'instant ; il doit ce privilège au poste éminent qui ne lui est confié que pour qu'il veille sans cesse au salut des peuples.
95. « La purification a de même lieu sur-le-champ pour ceux qui périssent dans un combat après que le roi a fait sa retraite, ou qui sont tués par la foudre ou par l'ordre du roi, ou qui perdent la vie en défendant une vache ou un Brâhmane, et pour tous ceux que le roi désire être purs, comme son conseiller spirituel (Pourohita), afin que ses affaires n'éprouvent pas de retard.
96. « Le corps d'un roi est composé de particules émanées de Soma ⁽²²²⁾, d'Agni ⁽²²³⁾, de Sourya ⁽²²⁴⁾, d'Anila ⁽²²⁵⁾, d'Indra ⁽²²⁶⁾, de Kouvéra ⁽²²⁷⁾, de Varouna ⁽²²⁸⁾ et de Yama ⁽²²⁹⁾, les huit principaux gardiens du monde (Lokapâlas).

²²⁰ Le mariage tient lieu de l'initiation pour les Soûdras.

²²¹ Une Sâkhâ est une branche ou subdivision des Védas formée de plusieurs Sanhîtas, ou collections de prières dans chaque Véda.

²²² Soma ou Tchandra, Dieu de la lune, est aussi le souverain des sacrifices, le roi des Brâhmanes, et préside aux plantes médicinales.

²²³ Agni, Dieu du feu, préside au sud-est.

²²⁴ Soûrya ou Arka est le Dieu du soleil.

²²⁵ Anila, appelé aussi Vâyou et Pavana, est le Dieu du vent et le régent du nord-ouest.

²²⁶ Indra ou Sakra est le roi du ciel, et préside à l'est.

²²⁷ Kouvéra, Dieu des richesses, est le régent du nord.

²²⁸ Varouna, Dieu des eaux, est le régent de l'ouest.

²²⁹ Yama, Dieu des enfers.

97. « Puisque dans la personne du roi résident les gardiens du monde, il est reconnu par la loi qu'il ne peut pas être impur; car ces Génies tutélaires produisent ou éloignent la pureté ou l'impureté des mortels.
98. « Celui qui meurt d'un coup d'épée ⁽²³⁰⁾ dans un combat, en remplissant le devoir d'un Kchatriya, accomplit dans cet instant le sacrifice le plus méritoire, et la purification a lieu pour lui sur-le-champ : telle est la loi.
99. « Lorsque les jours d'impureté sont à leur fin, le Brâhmane qui a fait un Srâddha se purifie en touchant de l'eau; un Kchatriya, en touchant son cheval, son éléphant ou ses armes ; un Vaisya, en touchant son aiguillon ou les rênes de ses bœufs ; un Soûdra, en touchant son bâton.
100. « Le mode de purification qui concerne les sapindas vous a été déclaré, ô chefs des Dwidjas ! apprenez maintenant le moyen de se purifier à l'occasion de la mort d'un parent plus éloigné.
101. « Un Brâhmane, après avoir transporté, avec l'affection qu'on a pour un parent, le corps d'un Brâhmane qui ne lui est pas sapinda, ou celui de quelqu'un de ses proches parents par sa mère, est purifié en trois nuits ;
102. « Mais s'il accepte la nourriture offerte par les sapindas du mort, dix jours sont nécessaires pour sa purification ; s'il ne mange rien, il est purifié en un jour, à moins qu'il ne demeure dans la même maison que le défunt ; car, dans ce cas, une purification de trois jours est requise.
103. « Après avoir suivi volontairement le convoi d'un parent paternel ou de toute autre personne, s'il se baigne ensuite avec ses habits, il se purifie en touchant le feu et en mangeant du beurre clarifié.
104. « On ne doit point faire porter au cimetière par un Soûdra le corps d'un Brâhmane, lorsque des personnes de sa classe sont présentes ; car l'offrande funèbre étant polluée par le contact d'un Soûdra, ne facilite pas l'accès du Ciel au défunt.
105. « La science sacrée, les austérités, le feu, les aliments purs, la terre, l'esprit, l'eau, l'enduit fait avec de la bouse de vache, l'air, les cérémonies religieuses, le soleil, et le temps : voilà quels sont les agents de la purification pour les êtres animés.
106. « De toutes les choses qui purifient, la pureté dans l'acquisition des richesses est la meilleure ; celui qui conserve sa pureté en devenant riche est réellement pur, et non celui qui n'est purifié qu'avec de la terre et de l'eau.
107. « Les hommes instruits se purifient par le pardon des offenses ; ceux qui négligent leurs devoirs, par les dons ; ceux dont les fautes sont secrètes, par la prière à voix basse ; ceux qui connaissent parfaitement le Vêda, par les austérités.
108. « La terre et l'eau purifient ce qui est souillé; une rivière est purifiée par son courant ; une femme qui a eu de coupables pensées, par ses règles ; un Brâhmane devient pur en se détachant de toutes les affections mondaines.
109. « La souillure des membres du corps de l'homme est enlevée par l'eau ; celle de l'esprit, par la vérité; la sainte doctrine et les austérités effacent les souillures du principe vital ; l'intelligence est purifiée par le savoir.
110. « Les règles certaines de la purification qui concernent le corps viennent de vous être déclarées ; apprenez maintenant quels sont les moyens assurés de purifier les divers objets dont on fait usage.
111. « Pour les métaux, pour les pierres précieuses, et pour toute chose faite de pierre, la purification prescrite par les Sages se pratique avec des cendres, de l'eau et de la terre.
112. « Un vase d'or qui n'a pas renfermé de substance onctueuse se nettoie simplement avec de l'eau, le même que tout ce qui est produit dans l'eau comme le corail, les coquilles, les perles, ce qui tient de la nature de la pierre et l'argent non ciselé.
113. « L'union du Feu et des Eaux a donné naissance à l'or et à l'argent ; en conséquence, la purification la plus estimée pour ces deux métaux se fait avec les éléments qui les ont produits.
114. « Les pots de cuivre, de fer, de laiton, d'étain, de fer-blanc et de plomb seront convenablement nettoyés avec des cendres, des acides et de l'eau.
115. « La purification prescrite pour tous les liquides consiste à enlever avec des feuilles de kousa la superficie qui a été souillée ; celle des toiles cousues ensemble se fait en les arrosant avec de l'eau bien pure; celles des ustensiles de bois, en les ra-botant.
116. « Les vases qui servent au sacrifice, comme les tasses où l'on boit le jus de l'asclépiade (soma), et ceux où l'on met le beurre clarifié, doivent, au moment du sacrifice, être frottés avec la main et lavés.

117. « Les pots dans lesquels on prépare l'oblation, les différentes cuillers avec lesquelles on jette dans le feu le beurre clarifié, le vase de fer, le van, le chariot, le pilon et le mortier ⁽²³¹⁾, doivent être purifiés avec de l'eau chaude.
118. « On purifie, en les arrosant, des grains et des vêtements en quantité excédant la charge d'un homme ; mais s'ils sont en petite quantité, la loi ordonne de les laver.
119. « Les peaux, les corbeilles en canne tressée sont purifiées de la même manière que les vêtements ; pour les herbes potagères, les racines et les fruits, la même purification est requise que pour le grain.
120. « On purifie les étoffes de soie ou de laine avec des terres salines ; les tapis de laine du Népal, avec les fruits broyés du savonnier ; les tuniques et les manteaux, avec les fruits du vilva ⁽²³²⁾ ; les tissus de lin, avec des graines de moutarde blanche écrasées.
121. « Les ustensiles faits avec des coquillages, de la corne, des os ou de l'ivoire, doivent être purifiés par l'homme instruit, comme les tissus de lin, en ajoutant de l'urine de vache ou de l'eau.
122. « On purifie l'herbe, le bois à brûler et la paille, en les arrosant avec de l'eau ; une maison, en la balayant, en la frottant et en l'enduisant de bouse de vache ; un pot de terre, en le faisant cuire une seconde fois ;
123. « Mais lorsqu'un vase de terre a été en contact avec une liqueur spiritueuse, de l'urine, des excréments, des crachats, du pus ou du sang, il ne sera pas purifié même par une cuisson.
124. « On purifie le sol de cinq manières, en le balayant, en l'enduisant de bouse de vache, en l'arrosant avec de l'urine de vache, en le grattant, en y faisant séjourner des vaches un jour et une nuit.
125. « Une chose becquetée par un oiseau, flairée par une vache, secouée avec le pied, sur laquelle on a éternué, ou qui a été souillée par le contact d'un pou, est purifiée par une aspersion de terre.
126. « Tant que l'odeur et l'humidité causées par une substance impure restent sur un objet souillé, pendant tout ce temps il faut employer de la terre et de l'eau pour toutes les purifications des objets inanimés.
127. « Les Dieux ont assigné aux Brâhmanes trois choses pures qui leur sont particulières à savoir : la chose qui a été souillée à leur insu, celle qu'ils arrosent avec de l'eau en cas de doute, et celle qu'ils ordonnent en disant : « Que cette chose soit pure pour moi »
128. « Les eaux dans lesquelles une vache peut étancher sa soif sont pures, lorsqu'elles coulent sur une terre pure, lorsqu'elles ne sont souillées par aucune malpropreté, lorsqu'elles sont agréables par leur odeur, leur couleur et leur goût.
129. « La main d'un artisan est toujours pure pendant qu'il travaille de même que la marchandise exposée pour être vendue ; la nourriture donnée à un novice qui mendie n'est jamais souillée : telle est là règle établie.
130. « La bouche d'une femme est toujours pure ; un oiseau est pur dans le moment où il fait tomber un fruit ; un jeune animal, pendant qu'il tette ; un chien, lorsqu'il chasse les bêtes fauves.
131. « La chair d'une bête sauvage tuée par des chiens a été déclarée pure par Manou, de même que celle d'un animal tué par d'autres carnivores ou par des gens vivant de la chasse, comme les Tchândâlas.
132. « Toutes les cavités au-dessus du nombril sont pures ; celles qui se trouvent au-dessous sont impures, de même que toutes les excréments qui sortent du corps.
133. « Les mouches, les gouttelettes de salive qui s'échappent de la bouche, l'ombre même d'une personne impure, une vache, un cheval, les rayons du soleil, la poussière, la terre, l'air, le feu, qui ont touché des objets impurs, doivent toujours être considérés comme purs dans leur contact.
134. « Pour purifier les organes par lesquels sortent les excréments et l'urine, on doit employer de la terre et de l'eau autant qu'il est nécessaire, ainsi que pour enlever les douze impuretés du corps.
135. « Les exsudations grasses, la liqueur séminale, le sang, la crasse de la tête, l'urine, les excréments, le mucus du nez, l'ordure des oreilles, l'humeur flegmatique, les larmes, les concrétions des yeux et la sueur, sont les douze impuretés du corps-humain.
136. « Celui qui désire la pureté doit employer un morceau de terre avec de l'eau pour le conduit de l'urine ; il doit en employer trois pour l'anus ; dix pour une main, la

²³¹ Cest un mortier de bois, servant à dégager le riz de ses balles.

²³² *Ægle marmelos*

gauche, qui est celle dont il faut se servir pour cette purification, et sept pour les deux, ou plus s'il est nécessaire.

137. « Cette purification est celle des maîtres de maison ; celle des novices doit être double, celle des anachorètes, triple ; celle des mendiants ascétiques quadruple.
138. « Après avoir déposé son urine ou ses excréments, on doit, après la purification ci-dessus mentionnée, se laver la bouche, puis arroser les cavités de son corps, et de même lorsqu'on va lire le Véda, et toujours au moment de manger.
139. « Que le Dwidja prenne d'abord de l'eau dans sa bouche à trois reprises, et s'essuie ensuite deux fois la bouche s'il désire la pureté de son corps : une femme et un Sdûdra ne font cela qu'une fois.
140. « Les Soûdras qui se conforment aux préceptes de la loi, doivent se faire raser la tête une fois par mois ; leur mode de purification est le même que celui des Vaisyas, et les restes des Brâhmanes doivent être leur nourriture.
141. « Les gouttelettes de salive qui tombent de la bouche sur une partie du corps ne rendent pas impur, non plus que les poils de la barbe qui entrent dans la bouche, ni ce qui s'introduit entre les dents.
142. « Les gouttes d'eau qui découlent sur les pieds de celui qui présente de l'eau aux autres pour leur ablution, doivent être reconnues comme pareilles à des eaux qui coulent sur un sol pur ; il ne peut pas être souillé par elles.
143. « Celui qui, en portant un fardeau, n'importe de quelle manière, est touché par un homme ou un objet impur, peut, sans déposer ce qu'il porte, se purifier en faisant une ablution.
144. « Après avoir vomi, ou après avoir été purgé, on doit se baigner et manger du beurre clarifié : lorsqu'on vomit après avoir mangé, on doit seulement se laver la bouche ; le bain est ordonné pour celui qui a eu commerce avec une femme.
145. « Après avoir dormi, après avoir éternué, après avoir mangé, après avoir craché, après avoir dit des mensonges, après avoir bu et au moment de lire la sainte Ecriture, on doit se laver la bouche, même étant pur.
146. « Je vous ai déclaré complètement les règles de purification qui concernent toutes les classes, et les moyens de purger de souillure les objets dont on se sert ; apprenez maintenant les lois qui regardent les femmes.
147. « Une petite fille, une jeune femme, une femme avancée en âge, ne doivent jamais rien faire suivant leur propre volonté, même dans leur maison.
148. « Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari ; son mari étant mort, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari, ou, à leur défaut, de ceux de son père ; si elle n'a pas de parents paternels, du souverain, une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise.
149. « Qu'elle ne cherche jamais à se séparer de son père, de son époux ou de ses fils ; car, en se séparant d'eux, elle exposerait au mépris les deux familles.
150. « Elle doit être toujours de bonne humeur, conduire avec adresse les affaires de la maison, prendre grand soin des ustensiles du ménage, et n'avoir pas la main trop large dans sa dépense.
151. « Celui auquel elle a été donnée par son père, ou par son frère avec l'assentiment paternel, elle doit le servir avec respect pendant sa vie, et ne point lui manquer après sa mort, soit en se conduisant d'une manière impudique, soit en négligeant de faire les oblations qu'elle doit lui adresser.
152. « Les paroles de bénédiction et le sacrifice au Seigneur des créatures (Pradjâpati), ont pour motif, dans les cérémonies nuptiales, d'assurer le bonheur des mariés : mais l'autorité de l'époux sur sa femme repose sur le don que le père lui a fait de sa fille au moment des fiançailles.
153. « Le mari dont l'union a été consacrée par les prières d'usage procure continuellement ici-bas du plaisir à son épouse, soit dans la saison convenable, soit dans un autre temps, et lui fait obtenir le bonheur dans l'autre monde.
154. « Quoique la conduite de son époux soit blâmable, bien qu'il se livre à d'autres amours et soit dépourvu de bonnes qualités, une femme vertueuse doit constamment le révéler comme un Dieu.
155. « Il n'y a ni sacrifice, ni pratique pieuse, ni jeûne, qui concernent les femmes en particulier ; qu'une épouse chérisse et respecte son mari, elle sera honorée dans le Ciel.
156. « Une femme vertueuse qui désire obtenir le même séjour de félicité que son mari, ne doit rien faire qui puisse lui déplaire, soit pendant sa vie, soit après sa mort.

157. « Qu'elle amaigrisse son corps volontairement en vivant de fleurs, de racines et de fruits purs ; mais, après avoir perdu son époux, qu'elle ne prononce même pas le nom d'un autre homme ⁽²³³⁾.
158. « Que jusqu'à la mort elle se tienne patiente et résignée, vouée à des observances pieuses, chaste et sobre comme un novice, s'appliquant à suivre les excellentes règles de conduite des femmes n'ayant qu'un seul époux.
159. «. Plusieurs milliers de Brâhmanes exempts de sensualité dès leur plus tendre jeunesse, et qui n'ont pas laissé de postérité, sont pourtant parvenus au Ciel ;
160. « Et de même que ces hommes austères, la femme vertueuse qui après la mort de son mari, se conserve parfaitement chaste, va droit au Ciel, quoiqu'elle n'ait pas d'enfants.
161. « Mais la veuve qui, par désir d'avoir des enfants, est infidèle à son mari, encourt le mépris ici-bas, et sera exclue du séjour céleste où est admis son époux ;
162. « Tout enfant que met au monde une femme après avoir eu commerce avec un autre que son mari, n'est pas son enfant légitime ; de même, celui qu'engendre un homme avec la femme d'un autre ne lui appartient pas ; et nulle part, dans ce code, le droit de prendre un second époux n'a été assigné à une femme vertueuse.
163. « Celle qui abandonne son mari, lequel appartient à une classe inférieure, pour s'attacher à un homme d'une classe supérieure, est méprisée dans ce monde, où elle est désignée sous le nom de Parapoûrvâ (qui a un autre mari que l'ancien).
164. « Une femme infidèle à son mari est en butte à l'ignominie ici-bas ; après sa mort, elle renaît dans le ventre d'un chacal, ou bien elle est affligée d'éléphantiasis et de consommation pulmonaire ;
165. « Au contraire, celle qui ne trahit pas son mari, et dont les pensées, les paroles et le corps sont purs, obtient la même demeure céleste que son époux, et est appelée femme vertueuse par les gens de bien.
166. « En menant cette conduite honorable, la femme chaste dans ses pensées, dans ses paroles et dans sa personne, obtient ici-bas une haute réputation, et est admise, après sa mort, dans le même séjour que son époux.
167. « Tout Dwidja connaissant la loi, qui voit mourir la première une épouse qui se conformait à ces préceptes et appartenait à la même classe que lui, doit la brûler avec les feux consacrés et avec les ustensiles du sacrifice.
168. « Après avoir ainsi accompli, avec les feux consacrés, la cérémonie des funérailles d'une femme morte avant lui, qu'il contracte un nouveau mariage et allume une seconde fois le feu nuptial.
169. « Qu'il ne cesse jamais de faire les cinq grandes ablutions suivant les règles prescrites ; et après avoir fait choix d'une épouse, qu'il demeure dans sa maison pendant la seconde période de son existence.

²³³ On ne trouve rien dans les lois de Manou qui autorise l'usage cruel qui oblige les femmes à monter sur le bûcher après la mort de leurs maris ; mais plusieurs autres législateurs les engagent à se brûler, et promettent le Ciel pour récompense à celles qui se sacrifient. Voyez le Mémoire de M. Colebrooke sur les devoirs d'une fidèle veuve, dans le quatrième volume des Recherches Asiatiques, le Digest of Hindu law, vol. II, pag. 451 et suiv., et les Mélanges Asiatiques de M. Remusat. 1. 1, pag. 386.

DEVOIRS DE L'ANACHORÈTE ET DU DÉVOT ASCÉTIQUE.

1. « Le Dwidja ayant préalablement terminé ses études, après avoir ainsi demeuré dans l'ordre des maîtres de maison, conformément à la règle, doit ensuite vivre dans la forêt, muni d'une ferme résolution et parfaitement maître de ses organes.
2. « Lorsque le chef de famille voit sa peau se rider et ses cheveux blanchir, et qu'il a sous ses yeux le fils de son fils, qu'il se retire dans une forêt ⁽²³⁴⁾.
3. « Renonçant aux aliments qu'on mange dans les villages et à tout ce qu'il possède, confiant sa femme à ses fils, qu'il parte seul, ou bien qu'il emmène sa femme avec lui.
4. « Emportant son feu consacré et tous les ustensiles domestiques employés dans les oblations, quittant le village pour se retirer dans la forêt, qu'il y demeure en maîtrisant ses organes des sens.
5. « Avec les différentes sortes de grains purs qui servent de nourriture aux Mounis, comme le riz sauvage, avec des herbes potagères, des racines et des fruits, qu'il accomplisse les cinq grandes oblations suivant les règles prescrites.
6. « Qu'il porte une peau de gazelle ou un vêtement d'écorce ; qu'il se baigne soir et matin ; qu'il porte toujours ses cheveux longs ⁽²³⁵⁾ et laisse pousser sa barbe, les poils de son corps et ses ongles.
7. « Autant qu'il est en son pouvoir, qu'il fasse des offrandes aux êtres animés, et des aumônes, avec une portion de ce qui est destiné à sa nourriture, et qu'il honore ceux qui viennent à son ermitage en leur présentant de l'eau, des racines et des fruits.
8. « Il doit s'appliquer sans cesse à la lecture du Vêda, endurer tout avec patience, être bienveillant et parfaitement recueilli, donner toujours, ne jamais recevoir, se montrer compatissant à l'égard de tous les êtres.
9. « Qu'il fasse régulièrement les offrandes au feu disposé suivant le mode Vitâna ⁽²³⁶⁾, ne négligeant pas, en temps convenable, les oblations du jour de la nouvelle lune et du jour de la pleine lune.
10. « Qu'il accomplisse aussi le sacrifice en l'honneur des constellations lunaires, l'offrande de grain nouveau, les cérémonies qui ont lieu de quatre mois en quatre mois, et celles du solstice d'hiver et du solstice d'été.
11. « Avec des grains purs, nourriture des Mounis, croissant dans le printemps ou dans l'automne ⁽²³⁷⁾, et récoltés par lui-même, qu'il fasse séparément, suivant la règle, les gâteaux et les autres mets destinés à être présentés en offrande ;
12. « Et après avoir adressé aux Dieux cette oblation des plus pures, produit de la forêt, qu'il mange le reste en y joignant du sel ramassé par lui-même.
13. Qu'il mange des herbes potagères qui viennent sur la terre ou dans l'eau, des fleurs, des racines et des fruits produits par des arbres purs, et des huiles formées dans les fruits.
14. « Qu'il évite le miel et la viande, les champignons terrestres, le boûstrina ⁽²³⁸⁾, le sigrouka ⁽²³⁹⁾, et les fruits du sléçhmâtaka ⁽²⁴⁰⁾.
15. « Dans le mois d'âswina, il doit jeter les grains sauvages qu'il avait précédemment amassés, ainsi que ses vieux vêtements, et les herbes, les racines et les fruits récoltés par lui.
16. « Qu'il ne mange jamais ce qui a poussé dans un champ labouré, quoique ce champ ait été abandonné par le propriétaire, ni des racines et des fruits provenant d'un village, même lorsque la faim le tourmente.

²³⁴ Il devient alors *Vânâprastha*, c'est-à-dire habitant de la forêt.

²³⁵ Littéralement, qu'il porte une djatâ. Voyez ci-dessus, Liv. II. st. 219.

²³⁶ Le Vitâna consiste à prendre du feu dans le trou (kounda) creusé pour le feu dit Gârhapatya, et à le porter dans les deux trous creusés pour les feux appelés Aharantya Dakchinat.

²³⁷ Le printemps (vasanta) comprend les mois de tchaitre (mars-avril) et de vaisâkha (avril-mai) ; l'automne (sarat), les mois d'âswina (septembre-octobre) et de kârtika (octobre-novembre)

²³⁸ *Andropogon schænanthus*.

²³⁹ Herbe inconnue.

²⁴⁰ *Cordia myxa*.

- 17- « Il peut manger des aliments cuits au moyen du feu, ou des fruits mûris par le temps ; il peut, pour écraser certains fruits, employer une pierre, ou se servir de ses dents en guise de pilon.
18. « Qu'il recueille du grain pour un jour seulement, ou qu'il en fasse provision pour un mois, ou pour six mois, ou même pour un an .
19. « Après s'être procuré, autant qu'il a pu, de quoi se nourrir, qu'il mange le soir ou le matin, ou seulement lorsqu'arrive le temps du quatrième ou même du huitième repas ⁽²⁴¹⁾;
20. « Ou bien, qu'il suive les règles de la pénitence lunaire (Tchândrâyana) ⁽²⁴²⁾ pendant la quinzaine éclairée et pendant la quinzaine obscure, ou qu'il mange une fois seulement, à la fin de chacune de ces deux quinzaines, des grains bouillis ;
21. « Ou qu'il ne vive absolument que de fleurs et de racines, et de fruits mûris par le temps, qui sont tombés spontanément, observant strictement les devoirs des anachorètes.
22. « Qu'il se roule sur la terre, ou qu'il se tienne tout un jour sur le bout des pieds ; qu'il se lève et s'asseye alternativement, et qu'il se baigne trois fois par jour ⁽²⁴³⁾.
23. « Dans la saison chaude (grîchma) ⁽²⁴⁴⁾, qu'il supporte l'ardeur de cinq feux ⁽²⁴⁵⁾; pendant les pluies (varchâs), qu'il s'expose tout nu aux torrents d'eau que versent les nuages; durant la froide saison (hémanta), qu'il porte un vêtement humide, augmentant par degrés ses austérités.
24. « Trois fois par jour, en faisant son ablution, qu'il satisfasse les Dieux et les Mânes par une libation d'eau; et se livrant à des austérités de plus en plus rigoureuses, qu'il dessèche sa substance mortelle.
25. « Alors, ayant déposé en lui-même suivant la règle, les feux sacrés, en avalant les cendres, qu'il n'ait plus ni feux domestiques, ni demeure, gardant le silence le plus absolu, vivant de racines et de fruits;
26. « Exempt de tout penchant aux plaisirs sensuels, chaste comme un novice, ayant pour lit la terre, ne consultant pas son goût pour une habitation, et se logeant au pied des arbres.
27. « Qu'il reçoive des Brâhmanes anachorètes et des autres Dwidjas maîtres de maison, qui demeurent dans la forêt, l'aumône nécessaire au soutien de son existence.
28. « Ou bien, il peut apporter de la nourriture d'un village, après l'avoir reçue dans un plat fait avec des feuilles, ou dans la main nue, ou dans un tesson, et en manger huit bouchées.
29. « Telles sont, avec d'autres encore, les pratiques pieuses que doit suivre un Brâhmane retiré dans une forêt ; et, pour unir son âme à l'Être suprême, il doit étudier les différentes parties théologiques (Oupanichads) ⁽²⁴⁶⁾ du Livre révélé,
30. « Qui ont été étudiées avec respect par les dévots ascétiques et par les Brâhmanes maîtres de maison retirés dans la forêt, pour l'accroissement de leur science et de leurs austérités, et pour la purification de leur corps.
31. « Ou bien, s'il a quelque maladie incurable, qu'il se dirige vers la région invincible du nord-est, et marche d'un pas assuré jusqu'à la dissolution de son corps, aspirant à l'union divine, et ne vivant que d'eau et d'air.
32. « Le Brâhmane qui s'est dégagé de son corps par l'une de ces pratiques mises en usage par les grands Richis, exempt de chagrin et de crainte, est admis avec honneur dans le séjour de Brahme.
33. « Lorsque l'anachorète a ainsi passé dans les forêts la troisième période de son existence, que pendant la quatrième il embrasse la vie ascétique, renonçant entièrement à toute espèce d'affection.
34. « L'homme qui a passé d'ordre en ordre ⁽²⁴⁷⁾, qui et fait au feu les oblations requises, qui a toujours maîtrisé ses organes, étant fatigué de donner des aumônes et de faire

²⁴¹ C'est-à-dire, le soir du second ou du quatrième jour, après avoir jeûné jusque-là. On fait ordinairement, par jour, deux repas, un le matin, un autre le soir. (Commentaire.)

²⁴² Voyez liv. XI, st. 216.

²⁴³ Le matin, à midi et le soir; c'est ce qu'on appelle les trois savanas.

²⁴⁴ Voyez ci-dessus, Liv. III, st. 273, note.

²⁴⁵ Quatre de ces feux sont placés aux quatre points cardinaux ; le soleil fait le cinquième. (Commentaire.)

²⁴⁶ Voyez ci-dessus, Liv. II, st. 140, note.

²⁴⁷ C'est-à-dire, qui a été successivement élève en théologie (Brahmachari), maître de maison (Grihasta) et anachorète (Vânâprastha)

des offrandes, en se consacrant à la dévotion ascétique, obtient après sa mort la suprême félicité.

35. « Après avoir acquitté les trois dettes aux Saints, aux Mânes et aux Dieux ⁽²⁴⁸⁾, qu'il dirige son esprit vers la délivrance finale (Mokcha) ⁽²⁴⁹⁾, mais celui qui, avant d'avoir payé ces dettes, désire la béatitude se précipite dans le séjour infernal.
36. « Lorsqu'il a étudié les Védas de la manière prescrite par la loi, lorsqu'il a donné le jour à des fils suivant le mode légal, et offert des sacrifices autant qu'il a pu, ses trois dettes étant acquittées, il peut alors n'avoir d'autre pensée que la délivrance finale.
37. « Mais le Brâhmane qui, sans avoir étudié les Livres saints, sans avoir engendré des fils et fait des sacrifices, désire la béatitude, va dans l'enfer.
38. « Après avoir accompli le sacrifice de Pradjâpati, dans lequel il présente, en guise d'offrande, tout ce qu'il possède, suivant l'injonction du Vêda ; après avoir déposé en lui-même le feu du sacrifice, un Brâhmane peut quitter sa maison pour embrasser la vie ascétique ⁽²⁵⁰⁾.
39. « Lorsqu'un homme imbu de la partie théologique des Livres saints, mettant à l'abri de la crainte tous les êtres animés, quitte l'ordre des maîtres de maison pour passer dans celui des dévots ascétiques, les mondes célestes resplendent de sa gloire.
40. « Le Dwidja de la part duquel les créatures sensibles n'éprouvent pas la moindre crainte, délivré de sa substance mortelle, n'a plus rien à craindre de quoi que ce soit.
41. « Sortant de sa maison, emportant avec lui des ustensiles purs, comme son bâton et son aiguière, gardant le silence, exempt de tout désir excité par les objets qui se présentent à lui, qu'il embrasse la vie ascétique.
42. « Qu'il soit toujours seul et sans compagnon; afin d'obtenir la félicité suprême, en considérant que la solitude est le seul moyen d'obtenir le bonheur; en effet, il n'abandonne pas et n'est pas abandonné, et n'éprouve jamais le chagrin qui en résulte.
43. « Qu'il n'ait ni feu, ni domicile; qu'il aille au village chercher sa nourriture, lorsque la faim le tourmente; qu'il soit résigné, muni d'une ferme résolution; qu'il médite en silence, et fixe son esprit sur l'Être divin.
44. « Un pot de terre, la racine des grands arbres pour habitation, un mauvais vêtement, une solitude absolue, la même manière d'être avec tous, tels sont les signes qui distinguent un Brâhmane qui est près de la délivrance finale.
45. « Qu'il ne désire point la mort, qu'il ne désire point la vie ; qu'il attende le moment fixé pour lui, comme un domestique attend ses gages.
46. « Qu'il purifie ses pas en regardant où il met le pied, de peur de marcher sur des cheveux, sur un os, ou sur toute autre chose impure; qu'il purifie l'eau qu'il doit boire en la filtrant avec un linge, dans la crainte de faire périr les petits animaux qui pourraient s'y trouver; qu'il purifie ses paroles par la vérité ; qu'il conserve toujours son esprit pur.
47. « Il doit supporter avec patience les paroles injurieuses, ne mépriser personne, et ne point garder rancune à quelqu'un au sujet de ce corps faible et maladif.
48. « Qu'il ne s'emporte pas, à son tour, contre un homme irrité; si on l'injurie, qu'il réponde doucement, et qu'il ne profère point de vaine parole ayant rapport à des objets soumis aux sept perceptions ⁽²⁵¹⁾, qui sont les cinq organes des sens, le sentiment et l'intelligence; qu'il ne parle que de l'Être divin.
49. « Méditant avec délices sur l'Ame suprême, assis, n'ayant besoin d'aucune chose, inaccessible à tout désir sensuel, sans autre société que son âme, qu'il vive ici-bas dans l'attente de la béatitude éternelle.
50. « Il ne doit jamais chercher à se procurer sa subsistance en expliquant des prodiges et les présages ⁽²⁵²⁾, ni au moyen de l'astrologie ou de la chiromancie, ni en donnant des préceptes de morale casuiste, ou en interprétant l'Écriture sainte.

²⁴⁸ Voyez ci-dessus, Liv. IV. st. 257.

²⁴⁹ Le Mokcha est l'absorption dans l'Ame suprême. Voyez ci dessus, Liv. I, st 98.

²⁵⁰ C'est-à-dire pour entrer dans le quatrième ordre, celui des Sannyâsis (dévots ascétiques), sans passer par celui des anachorètes. (Commentaire.)

²⁵¹ Littéralement, qu'il ne profère point de vaine parole renfermée entre sept portes.

²⁵² Les Indiens sont fort superstitieux, et ont grande foi aux présages. On trouve à chaque instant, dans les pièces de théâtre, des traces de leurs préjugés à cet égard. Ainsi, le tremblement de l'œil droit est considéré comme un présage malheureux pour une femme, et heureux pour un homme (voyez Sakuntalâ, acte V, et le Théâtre Indien, tom. I, pag. 104 et 124, trad. française); le tremblement de l'œil gauche est, pour un homme, un présage funeste (ibid.. p. 117, 149 et 3KO), de même que le tremblement du bras

51. « Qu'il n'entre jamais dans une maison fréquentée par des ermites, des Brâhmanes, des oiseaux, des chiens, ou par d'autres mendiants.
52. « Ayant ses cheveux, ses ongles et sa barbe coupés, s'étant muni d'un plat, d'un bâton et d'une aiguière, qu'il erre continuellement dans un recueillement parfait, évitant de faire du mal à aucune créature animée.
53. « Que les plats dont il se sert ne soient pas en métal et n'aient point de fracture : c'est avec de l'eau qu'il convient de les purifier, de même que les tasses employées dans un sacrifice.
54. « Une gourde, un plat de bois, un pot de terre, une corbeille de bambous ; tels doivent être, suivant les préceptes de Manou Swâyambhouva (issu de l'Être existant par lui-même), les ustensiles d'un Yati ⁽²⁵³⁾ (dévot ascétique).
55. « Qu'il mendie sa nourriture une fois par jour, et n'en désire pas une grande quantité ; car le dévot avide d'aumônes finit par s'abandonner aux plaisirs des sens.
56. « Le soir, lorsque l'on ne voit plus la fumée de la cuisine, que le pilon est en repos, que le charbon est éteint, que les gens sont rassasiés, que les plats sont retirés, c'est alors que le dévot doit toujours mendier sa subsistance.
57. « S'il n'obtient rien, qu'il ne s'afflige pas ; s'il obtient quelque chose, qu'il ne s'abandonne pas à la joie ; qu'il ne songe qu'à soutenir son existence, et ne consulte pas sa fantaisie dans le choix de ses ustensiles.
58. « Qu'il dédaigne surtout de recevoir des aumônes après une humble salutation, car les aumônes ainsi reçues enchaînent dans les liens de la renaissance le dévot qui est sur le point d'en être dégagé.
59. « En prenant peu de nourriture, en se retirant dans les endroits écartés, qu'il contienne ses organes, naturellement entraînés par l'attrait de la sensualité.
60. « En maîtrisant ses organes, en renonçant à toute espèce d'affection ou de haine, en évitant de faire du mal aux créatures, il se prépare l'immortalité.
61. « Qu'il considère avec attention les transmigrations des hommes, qui sont causées par leurs actions coupables ; leur chute dans l'enfer, et les tourments qu'ils endurent dans la demeure de Yama ;
62. « Leur séparation de ceux qu'ils aiment, et leur union avec ceux qu'ils haïssent ; la vieillesse qui leur fait sentir ses atteintes, les maladies qui les affligent ;
63. « L'esprit vital sortant de ce corps pour renaître dans le ventre d'une créature humaine, et les transmigrations de cette âme dans des millions ⁽²⁵⁴⁾ de matrices ;
64. « Les malheurs que subissent les êtres animés par suite de leur iniquité, et la félicité inaltérable qu'ils éprouvent, qui résulte de cette contemplation de l'Être divin que procure la vertu.
65. « Qu'il réfléchisse, avec l'application d'esprit la plus exclusive, sur l'essence subtile et indivisible de l'Âme suprême (Paramâtmâ), et sur son existence dans les corps des êtres les plus élevés et les plus bas.
66. « Quel que soit l'ordre dans lequel un homme, se trouve, bien qu'il ait été accusé fausement et injustement privé des insignes de son ordre, qu'il continue à remplir son devoir, et se montre le même à l'égard de toutes les créatures ; porter les insignes d'un ordre n'est pas en remplir les devoirs.
67. « Ainsi, quoique le fruit du kataka ⁽²⁵⁵⁾ ait la propriété de purifier l'eau, cependant on ne purifiera pas de l'eau en prononçant seulement le nom de ce fruit.
68. « Afin de ne causer la mort d'aucun animal, que le Sannyâsî, la nuit comme le jour, même au risque de se faire du mal, marche en regardant à terre.
69. « Le jour et la nuit, comme il fait périr involontairement un certain nombre de petits animaux, pour se purifier, il doit se baigner et retenir six fois sa respiration.
70. « Trois suppressions d'haleine seulement, faites suivant la règle, et accompagnées des paroles sacrées : Bhoûr, Bhovah, Swar ⁽²⁵⁶⁾, du monosyllabe Aum, de la Sâvitri et du

gauche. (Théâtre Indien, t. I, pag. 149.) L'agitation du bras droit est, pour un homme, un signe heureux. (Ibid., pag. 112.) La vue d'un serpent et d'un oiseau sinistre annoncent des malheurs. (Ibid., pag. 149.)

²⁵³ Les mots Yati, Sannyâsi et Parivrâdjaka, désignent un religieux du quatrième ordre. Yati signifie littéralement celui qui s'est dompté ; Sannyâsi, celui qui a renoncé à tout, Parivrâdjaka, celui qui mené une vie errante.

²⁵⁴ Littéralement, dix mille millions.

²⁵⁵ Strychnos potatorum. Si l'on frotte avec une des semences de cette plante l'intérieur d'une jarre servant à mettre de l'eau, cela fait précipiter les particules terreuses répandues dans l'eau.

²⁵⁶ Voyez ci-dessus, Liv. II. st. 76.

siras ⁽²⁵⁷⁾, doivent être considérées comme l'acte de dévotion le plus grand pour un Brâhmane.

71. « De même que les impuretés des métaux sont détruites lorsqu'on les expose au feu, de même toutes les fautes que les organes peuvent commettre sont effacées par des suppressions d'haleine.
72. « Qu'il efface ses péchés en retenant sa respiration : qu'il expie ses fautes en se livrant au recueillement le plus absolu; qu'il réprime les désirs sensuels en imposant un frein à ses organes ; qu'il détruise, par la méditation profonde, les qualités opposées à la nature divine ⁽²⁵⁸⁾.
73. « En se livrant à la méditation la plus abstraite, qu'il observe la marche de l'âme à travers les différents corps, depuis le degré le plus élevé jusqu'au plus bas, marche que les hommes dont l'esprit n'a pas été perfectionné par la lecture des Védas ont peine à distinguer.
74. « Celui qui est doué de cette vue sublime ⁽²⁵⁹⁾ n'est plus captivé par les actions ; mais celui qui est privé de cette vue parfaite est destiné à retourner dans le monde.
75. « En ne faisant point de mal aux créatures, en maîtrisant ses organes, en accomplissant les devoirs pieux prescrits par le Véda, et en se soumettant aux pratiques de dévotion les plus austères, on parvient ici-bas au but suprême, qui est de s'identifier avec Brahme.
76. « Cette demeure dont les os forment la charpente, à laquelle les muscles servent d'attaches, enduite de sang et de chair, recouverte de peau, infecte, qui renferme des excréments et de l'urine,
77. « Soumise à la vieillesse et aux chagrins, affligée par les maladies, en proie aux souffrances de toute espèce, unie à la qualité de passion, destinée à périr, que cette demeure humaine soit abandonnée avec plaisir par celui qui l'occupe.
78. « De même qu'un arbre quitte le bord d'une rivière lorsque le courant l'emporte, de même qu'un oiseau quitte un arbre suivant son caprice, de même celui qui abandonne ce corps par nécessité ou par sa propre volonté, est délivré d'un monstre horrible.
79. « Laissant à ses amis ses bonnes actions, à ses ennemis ses fautes, le Sannyâsi, en se livrant à une méditation profonde, s'élève jusqu'à Brahme, qui existe de toute éternité.
80. « Lorsque, par sa connaissance intime du mal, il devient insensible à tous les plaisirs des sens, alors il obtient le bonheur dans ce monde, et la béatitude éternelle dans l'autre.
81. « S'étant de cette manière affranchi par degrés de toute affection mondaine, devenu insensible à toutes les conditions opposées, comme l'honneur et le déshonneur, il est absorbé pour toujours dans Brahme.
82. « Toujours ce qui vient d'être déclaré ⁽²⁶⁰⁾ s'obtient par la méditation de l'Essence divine ; car aucun homme, lorsqu'il ne s'est pas élevé à la connaissance de l'Ame suprême, ne peut recueillir le fruit de ses efforts.
83. « Qu'il lise constamment à voix basse la partie du Véda qui concerne le sacrifice, celle qui a rapport aux Divinités, celle qui a pour objet l'Ame suprême, et tout ce qui est déclaré dans le Védânta ⁽²⁶¹⁾.
84. « La Sainte Écriture est un refuge assuré même pour ceux qui ne la comprennent pas, pour ceux qui la comprennent et qui la lisent, pour ceux qui désirent le Ciel, et pour ceux qui aspirent à une éternité de bonheur.
85. « Le Brâhmane qui embrasse la vie ascétique selon les règles qui viennent d'être déclarées dans l'ordre convenable, se dépouille ici-bas de tout péché, et se réunit à la Divinité suprême.
86. « Je vous ai instruits des devoirs communs aux quatre classes ⁽²⁶²⁾ de Yatis maîtres d'eux-mêmes ; connaissez maintenant les règles particulières auxquelles sont astreints ceux de la première classe qui renoncent à toutes les pratiques pieuses prescrites par le Véda.

²⁵⁷ Le mot siras signifie ordinairement tête. Peut-être faut-il entendre par ce mot la première strophe de l'hymne au soleil ? mais je ne donne pas cela comme certain. Voyez ci-dessus, Liv. II, st. 77, note.

²⁵⁸ Telles que la colère, la cupidité, la médisance. (Commentaire.)

²⁵⁹ C'est-à-dire celui pour qui l'Être suprême est présent partout. (Commentaire.)

²⁶⁰ Savoir, l'affranchissement de toute affection mondaine et l'insensibilité à toutes les conditions opposées. (Commentaire.)

²⁶¹ Voyez Liv. II, st. 160.

²⁶² Les Tatis ou Sannyâsis, de quatre sortes, sont, d'après le Commentaire, les Koutitcharas, les Bahoûdakas, les Hansas et les Paramahansas.

87. « Le novice, l'homme marié, l'anachorète et le dévot ascétique forment quatre ordres distincts, qui tirent leur origine du maître de maison.
88. « Le Brâhmane qui entre successivement dans tous ces ordres, conformément à la loi, et qui se conduit de la manière prescrite, parvient à la condition Suprême, c'est-à-dire à l'identification avec Brahme.
89. « Mais, parmi les membres de ces ordres, le maître de maison qui observe les préceptes de la Srouti et de la Smriti, est reconnu le principal ; car c'est lui qui soutient les trois autres.
90. « De même que toutes les rivières et tous les fleuves vont se confondre dans l'Océan, de même tous les membres des autres ordres viennent chercher un asile auprès du maître de maison.
91. « Les Dwidjas qui appartiennent à ces quatre ordres doivent toujours, avec le plus grand soin, pratiquer les dix vertus qui composent le devoir.
92. « La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des Sâstras, celle de l'Ame suprême, la véracité et l'abstinence de colère : telles sont les dix vertus en quoi consiste la devoir.
93. « Les Brâhmanes qui étudient ces dix préceptes du devoir, et, après les avoir étudiés, s'y conforment, parviennent à la condition suprême.
94. « Un Dwidja qui pratique avec la plus grande attention ces dix vertus, qui a entendu l'interprétation du Védânta comme la loi le prescrit, et dont les trois dettes sont acquittées ⁽²⁶³⁾, peut renoncer entièrement au monde.
95. « Se désistant de tous les devoirs religieux de maître de maison, ayant effacé tous ses péchés, réprimé ses organes et compris parfaitement le sens des Védas, qu'il vive heureux et paisible sous la tutelle de son fils ⁽²⁶⁴⁾.
96. « Après avoir abandonné toute espèce de pratique pieuse, dirigeant son esprit vers l'unique objet de ses pensées, la contemplation de l'Être divin, exempt de tout autre désir, ayant expié ses fautes par sa dévotion, il atteint le but suprême.
97. « Je vous ai déclaré les quatre règles de conduite qui concernent les Brâhmanes, règles saintes, et qui produisent, après la mort, des fruits impérissables ; connaissez maintenant le devoir des rois. »

²⁶³ Voyez ci-dessus, Liv. IV, st. 257.

²⁶⁴ Ceci concerne spécialement le Yati, nommé Koutitckara. Voyez ci-dessus, st. 86.

CONDUITE DES ROIS ET DE LA CLASSE MILITAIRE

1. « Je vais déclarer les devoirs des rois, la conduite que doit tenir un monarque ; je dirai quelle est son origine, et par quel moyen il peut obtenir la récompense suprême.
2. « Un Kchatriya qui a reçu, suivant la règle, le divin sacrement de l'initiation, doit s'appliquer à protéger avec justice tout ce qui est soumis à son pouvoir.
3. « En effet, ce monde, privé de rois, étant de tous côtés bouleversé par la crainte, pour la conservation de tous les êtres, le Seigneur créa un roi,
4. « En prenant des particules éternelles de la substance d'Indra, d'Anila, de Yama, de Soûrya, d'Agni, de Varouna, de Tchandra et de Kouvéra ⁽²⁶⁵⁾ ;
5. « Et c'est parce qu'un roi a été formé de particules tirées de l'essence de ces principaux Dieux, qu'il surpasse en éclat tous les autres mortels.
6. « De même que le soleil, il brûle les yeux et les cœurs, et personne sur la terre ne peut le regarder en face.
7. « Il est le Feu, le Vent, le Soleil, le Génie qui préside à la lune, le Roi de la justice, le Dieu des richesses, le Dieu des eaux, et le Souverain du firmament, par sa puissance.
8. « On ne doit pas mépriser un monarque, même encore dans l'enfance, en se disant : « C'est un simple « mortel » ; car c'est une grande Divinité qui réside sous cette forme humaine.
9. « Le feu ne brûle que l'homme qui s'en approche imprudemment; mais le feu du courroux d'un roi consume toute une famille avec ses troupeaux et tous ses autres biens.
10. « Après avoir mûrement examiné l'opportunité d'une affaire, ses propres forces, le temps et le lieu, un roi, pour faire triompher la justice, emprunte successivement toutes sortes de formes ; suivant les circonstances, il est ami, ennemi ou neutre.
11. Celui qui, dans sa bienveillance, répand les faveurs de la fortune, par sa valeur détermine la victoire, et dans sa colère cause la mort, réunit certainement toute la majesté des gardiens du monde.
12. « L'homme qui, dans son égarement, lui témoigne de la haine, doit périr infailliblement; car, sur-le-champ, le roi s'occupe des moyens de le perdre.
13. « Que le roi ne s'écarte jamais des règles par lesquelles il a déterminé ce qui est légal et ce qui est illégal, relativement aux choses permises et aux choses défendues.
14. « Pour aider le roi dans ses fonctions, le Seigneur produisit, dès le principe, le Génie du châtiment, protecteur de tous les êtres, exécuter de la justice, son propre fils, et dont l'essence est toute divine.
15. « C'est la crainte du châtiment qui permet à toutes les créatures mobiles et immobiles de jouir de ce qui leur est propre, et qui les empêche de s'écarter de leurs devoirs.
16. « Après avoir bien considéré le lieu et le temps, les moyens de punir et les préceptes de la loi, que le roi inflige le châtiment à ceux qui se livrent à l'iniquité.
17. « Le châtiment est un roi plein d'énergie ; c'est un administrateur habile, c'est un sage dispensateur de la loi: il est reconnu comme le garant de l'accomplissement du devoir des quatre ordres.
18. Le châtiment gouverne le genre humain, le châtiment le protège ; le châtiment veille pendant que tout dort; le châtiment est la justice, disent les Sages.
19. « Infligé avec circonspection et à propos, il procure aux peuples le bonheur; mais appliqué inconsidérément, il les détruit de fond en comble.
20. « Si le roi ne châtierait pas sans relâche ceux qui méritent d'être châtiés, les plus forts tireraient les plus faibles, comme des poissons, sur une broche ⁽²⁶⁶⁾ ;
21. « La corneille viendrait becqueter l'offrande de riz, le chien lécherait le beurre clarifié; il n'existerait plus de droit de propriété; l'homme du rang le plus bas prendrait la place de l'homme de la classe la plus élevée.

²⁶⁵ Voyez ci-dessus, Liv. V, st. 96.

²⁶⁶ Ou, suivant une autre leçon, les plus forts feraient leur proie des plus faibles, comme les poissons dans leur élément.

22. « Le châtimement régit tout le genre humain, car un homme naturellement vertueux se trouve difficilement ; c'est par la crainte du châtimement que le monde peut se livrer aux jouissances qui lui sont allouées.
23. « Les Dieux, les Titans, les Musiciens célestes, les Géants, les serpents, remplissent leurs fonctions spéciales, contenus par la crainte du châtimement.
24. « Toutes les classes se corrompraient, toutes les barrières seraient renversées, l'univers ne serait que confusion, si le châtimement ne faisait plus son devoir ⁽²⁶⁷⁾.
25. « Partout où le châtimement, à la couleur noire, à l'œil rouge, vient détruire les fautes, les hommes n'éprouvent aucune épouvante, si celui qui dirige le châtimement est doué d'un jugement sain.
26. « Les sages considèrent comme propre à régler le châtimement un roi véridique, n'agissant qu'avec circonspection, possédant les saints Livres, et parfaitement expert en fait de vertu, de plaisir et de richesse.
27. « Le roi qui l'impose à propos augmente ces trois moyens de félicité ; mais un prince voluptueux, colère et fourbe, reçoit la mort du châtimement.
28. « Car le châtimement est l'énergie la plus puissante; il est difficile à soutenir pour ceux dont l'âme n'a pas été fortifiée par l'étude des lois ; il détruirait, avec toute sa race, un roi qui s'écarterait de son devoir;
29. « Il dévasterait les châteaux, le territoire, les pays habités, avec les êtres mobiles et immobiles qu'ils renferment, et affligerait, par la privation des offrandes qui doivent leur être adressées, même les Saints et les Dieux dans le Ciel ⁽²⁶⁸⁾.
30. « Le châtimement ne peut pas être infligé convenablement par un roi privé de conseillers, imbécile, avide de gain, dont l'intelligence n'a pas été perfectionnée par l'étude des lois, et qui est adonné aux plaisirs des sens.
31. « C'est par un prince entièrement pur, fidèle à ses promesses, observateur des lois, entouré de serviteurs habiles, et doué d'un jugement sain, que le châtimement peut être imposé d'une manière équitable.
32. Qu'il se conduise dans son royaume selon la justice, qu'il châtie avec rigueur ses ennemis, qu'il soit toujours franc avec ses amis affectionnés, et plein de douceur à l'égard des Brâhmanes.
33. « La renommée d'un monarque qui agit de cette manière, lors même qu'il vit de grain glané ⁽²⁶⁹⁾, s'étend au loin dans le monde, comme une goutte d'huile de sésame dans l'eau ;
34. « Mais la renommée d'un prince qui est tout l'opposé du premier, et dont les passions ne sont pas vaincues, se resserre ⁽²⁷⁰⁾ dans le monde, de même qu'une goutte de beurre liquéfié dans l'eau.
35. « Un roi a été créé pour être le protecteur de toutes les classes et de tous les ordres ⁽²⁷¹⁾, qui se maintiennent successivement dans l'accomplissement de leurs devoirs particuliers.
36. « C'est pourquoi je vais vous exposer, de la manière convenable et par ordre, ce que le roi doit faire, avec ses ministres, pour protéger les peuples.
37. « Après s'être levé à l'aube du jour, le roi doit témoigner son respect aux Brâhmanes versés dans la connaissance des trois Livres saints et dans la science de la morale, et se gouverner par leurs conseils.
38. « Qu'il vénère constamment les Brâhmanes respectables par leur vieillesse et par leur dévotion, possédant la sainte Écriture, purs d'esprit et de corps; car celui qui vénère les vieillards est toujours honoré, même par les Géants.
39. « Qu'il prenne continuellement exemple sur eux pour l'humilité, alors même que sa conduite est sage et mesurée ; car un monarque humble et modeste dans ses manières ne peut se perdre en aucune circonstance.
40. « Beaucoup de souverains, par suite de leur inconduite, ont péri avec leurs biens, tandis que des ermites ont obtenu des royaumes par leur sagesse et leur humilité.
41. « Véna se perdit par son manque de sagesse, ainsi que le roi Nahoucha ⁽²⁷²⁾, Soudâsa ⁽²⁷³⁾, Yavana, Soumoukha et Nimi.

²⁶⁷ C'est-à-dire s'il cessait d'agir, ou agissait mal à propos. (Commentaire.)

²⁶⁸ Littéralement, dans l'atmosphère (Antarikcha), dans la région intermédiaire.

²⁶⁹ C'est-à-dire, quoiqu'il ait un mince trésor.

²⁷⁰ Littéralement, se fige.

²⁷¹ Les quatre ordres sont : celui des novices, celui des maîtres de maison, celui des anachorètes, et celui des dévots ascétiques.

42. « Prithou ⁽²⁷⁴⁾, au contraire, parvint à la royauté par la sagesse de sa conduite, ainsi que Manou ; Kouvéra obtint de même l'empire des Richesses, et le fils de Gâdhi ⁽²⁷⁵⁾, le rang de Brâhmane.
43. « Que le roi apprenne de, ceux qui possèdent les trois Védas la triple doctrine qu'ils renferment, qu'il étudie les lois immémoriales relatives à l'application des peines, qu'il acquière la science du raisonnement, la connaissance de l'Ame suprême, et qu'il s'instruise des travaux des différentes professions, comme l'agriculture, le commerce et le soin des bestiaux, en consultant ceux qui les exercent.
44. « Qu'il fasse, nuit et jour, tous ses efforts pour dompter ses organes ; car celui qui maîtrise ses organes est seul capable de soumettre les peuples à son autorité.
45. « Qu'il évite, avec le plus grand soin, les vices qui conduisent à une fin malheureuse, parmi lesquels dix naissent de l'amour du plaisir, et huit, de la colère.
46. « En effet, un souverain adonné aux vices que produit l'amour du plaisir, perd sa vertu et sa richesse; s'il se livre aux vices causés par la colère, il perd même l'existence par la vengeance de ses sujets.
47. « La chasse, le jeu ⁽²⁷⁶⁾, le sommeil pendant le jour, la médisance, les femmes, l'ivresse, le chant, la danse, la musique instrumentale et les voyages inutiles, sont les dix sortes de vices qui naissent de l'amour du plaisir :
48. « L'empressement à divulguer le mal, la violence, l'action de nuire en secret, l'envie, la calomnie, l'action de s'approprier le bien d'autrui, celle d'injurier ou de frapper quelqu'un, composent la série des huit vices engendrés par la colère.
49. « Qu'il fasse principalement ses efforts pour vaincre le désir immodéré, que tous les Sages considèrent comme l'origine de ces deux séries de vices ; en effet, ces deux séries en découlent.
50. « Les liqueurs enivrantes, le jeu, les femmes et la chasse, ainsi énumérés par ordre, doivent être regardés par un roi comme ce qu'il y a de plus funeste dans la série des vices nés de l'amour du plaisir.

²⁷² Nahoucha, prince de la dynastie lunaire, roi de Prâtichthâna, et dont Francis Hamilton place le règne dans le dix-neuvième siècle avant notre ère. Selon la Fable, Indra ayant perdu le trône du ciel, Nahoucha, qui avait fait cent fois le sacrifice du cheval, fut mis à la place d'Indra. Curieux de jouir de tous ses droits, il voulut avoir l'amour de Satéhi, femme du Dieu détrôné. Elle consentit à le recevoir, s'il se montrait à ses yeux dans un équipage plus pompeux que celui de son prédécesseur. Nahoucha pensa que rien n'était plus magnifique que de se faire porter sur les épaules des Brâhmanes. Comme ils allaient trop lentement au gré de son impatience, il s'oublia au point de frapper la tête sacrée d'Agastya, en lui disant sarpa, sarpa, c'est-à-dire, avance, avance. Le saint, irrité, répéta les mêmes mots, mais dans un autre sens ; dans sa bouche ils signifiaient marche serpent ; et, en effet, Nahoucha fut changé en serpent. Langlois, Théâtre Indien, vol. II, pag. 436)

²⁷³ Soudâsa, roi d'Avodhyâ, placé par Hamilton dans le dix-septième siècle avant notre ère. Selon le même auteur, Nimi, roi de Mithila, a dû régner dans le dix-neuvième siècle avant J.-C.

²⁷⁴ Prithou, ancien roi de l'Inde, que l'on dit antérieur aux deux antiques et célèbres dynasties dont les Indiens font remonter l'origine jusqu'aux dieux Soma et Soûrya. Boudha, fils de Soma, et régent de la planète de Mercure, est considéré comme le premier roi de la race lunaire (Soma— Vansa). Ikchwâkou, fils de Manou Vaivaswata, par conséquent petit-fils de Soûrya (Vivaswat), et que l'on fait vivre près de deux mille ans avant Jésus-Christ, est le premier roi de la race solaire (Soûrya- Vansa). Les princes de cette dynastie régnaient sur la contrée appelée Kosala, qui avait pour capitale Ayodhyâ, ville fondée par Ikchwâkou. La capitale des rois de la dynastie lunaire fut l'abord Prâtichthâna, ville de l'Antarvedî, située près du confluent du Gange et du Djemna (Yamounâ), dont on voit encore les ruines sur la rive gauche du Gange, vis-à-vis d'Allahâbâd. Les princes de la race lunaire s'étendirent ensuite dans le Kouroudesa, et fondèrent successivement Indraprastha, Hastinâpoutra et Kosâmbipoutra.

²⁷⁵ Viswâmitra, fils de Gâdhi, est un prince de la race lunaire dont les querelles avec le Mouni Vasichtha sont célèbres dans les annales fabuleuses de l'Inde ancienne. La possession d'une vache qui produisait tout à volonté, et que Viswâmitra voulait enlever au saint personnage, fut l'origine d'une lutte dans laquelle Vasichtha fut vainqueur par le secours de sa vache, qui produisit des légions de Barbares qui anéantirent les troupes l'adversaire Viswâmitra, reconnaissant la supériorité du pouvoir des Brâhmanes, se livra à de rigoureuses austérités pour s'élever du rang de Kchatriya à celui de Brâhmanes, et Brahmâ fut contraint de lui accorder cette faveur. Quelques savants pensent que, par la vache, il faut entendre l'Inde ou sa partie la plus riche, dont la souveraineté fut un sujet de guerre entre deux principes ou deux classes rivales celle des Brâhmanes et celle des Kchatriyas. Les Brâhmanes appelèrent à leur secours des nations étrangères, par le secours desquelles ils remportèrent la victoire. La guerre de Viswâmitra contre Vasichtha, et les pénitences, par lesquelles il obtint, la dignité de Brâhmane, sont racontées dans le Râmâyana, et forment un des épisodes les plus intéressants de cet admirable poème.

²⁷⁶ Littéralement, les dés.

51. « Qu'il considère toujours l'action de frapper, celle d'injurier et celle de nuire au bien d'autrui, comme les trois choses les plus pernicieuses dans la série des vices produits par la colère ;
52. « Et dans la réunion des sept vices mentionnés, auxquels, en tous lieux, les hommes sont enclins, les premiers dans l'ordre doivent être reconnus comme plus graves que ceux qui suivent par tout prince magnanime.
53. « Le vice et la mort étant comparés, le vice a été déclaré la chose la plus horrible ; en effet, l'homme vicieux tombe dans les plus profondes régions de l'enfer ; après sa mort, l'homme exempt de vices parvient au ciel.
54. « Le roi doit choisir sept ou huit ministres dont les ancêtres étaient attachés au service royal, versés eux-mêmes dans la connaissance des lois, braves, habiles à manier les armes, de noble lignage, et dont la fidélité est assurée par un serment fait sur l'image d'une Divinité.
55. « Une chose très facile en elle-même devient difficile pour un homme seul ; à plus forte raison lorsqu'il s'agit de gouverner, sans être assisté, un royaume dont les revenus sont considérables !
56. « Qu'il examine toujours, avec ces ministres, les choses à discuter en commun, la paix et la guerre, ses forces ⁽²⁷⁷⁾, ses revenus, sa sûreté personnelle et celle de son royaume, et les moyens d'assurer les avantages acquis.
57. « Après avoir pris leurs avis différents à part, puis collectivement, qu'il adopte, dans l'affaire que l'on traite, la mesure qui lui paraît la plus avantageuse.
58. « Mais qu'il délibère avec un Brâhmane d'un haut savoir, et le plus habile de tous ces conseillers, sur l'importante résolution qu'il a prise relativement aux six articles principaux ⁽²⁷⁸⁾.
59. « Qu'il lui communique avec confiance toutes les affaires ; et après avoir pris avec lui une détermination finale, qu'il mette alors la chose à exécution.
60. « Il doit aussi choisir d'autres conseillers intègres, très instruits, assidus, experts en matière de finances, et d'une vertu éprouvée.
61. « Autant d'hommes sont nécessaires pour que les affaires soient exécutées convenablement, autant le roi doit prendre à son service des gens actifs, capables et expérimentés.
62. « Parmi eux, qu'il emploie ceux qui sont braves, intelligents, de bonne famille et intègres, à exploiter les mines d'or, d'argent ou de pierres précieuses, et à percevoir les produits des terres cultivées, et qu'il confie la garde de l'intérieur de son palais aux hommes pusillanimes, parce que des hommes courageux, voyant le roi souvent seul ou entouré de ses femmes, pourraient le tuer, à l'instigation des ennemis.
63. « Qu'il fasse choix d'un ambassadeur parfaitement versé dans la connaissance de tous les Sâstras, sachant interpréter les signes, la contenance et les gestes, pur dans ses mœurs et incorruptible, habile, et d'une illustre naissance.
64. « On estime l'ambassadeur d'un roi lorsqu'il est affable, pur, adroit, doué d'une bonne mémoire, bien au fait des lieux et des temps, de belle prestance, intrépide et éloquent.
65. « C'est du général que dépend l'armée, c'est de la juste application des peines que dépend le bon ordre ; le trésor et le territoire dépendent du roi, la guerre et la paix, de l'ambassadeur.
66. « En effet, c'est l'ambassadeur qui rapproche des ennemis, c'est lui qui divise des alliés ; car il traite les affaires qui déterminent la rupture ou la bonne intelligence.
67. « Dans les négociations avec un roi étranger que l'ambassadeur devine les intentions de ce roi, d'après certains signes, d'après son maintien et ses gestes, et au moyen des signes et des gestes de ses propres émissaires secrets, et qu'il connaisse les projets de ce prince, en s'abouchant avec des conseillers avides ou mécontents.
68. « Etant complètement instruit par sort ambassadeur de tous les desseins du souverain étranger, que le roi prenne les plus grandes précautions pour qu'il ne puisse lui nuire en aucune manière.
69. « Qu'il fixe son séjour dans une contrée champêtre, fertile en grains, habitée par des gens de bien ; saine, agréable, entourée de voisins paisibles, où les habitants peuvent se procurer facilement de quoi vivre.
70. « Qu'il s'établisse dans une place ayant son abord défendu soit par un désert aride s'étendant tout autour, soit par des remparts en pierres ou en briques, soit par des fos-

²⁷⁷ Ces forces consistent dans l'armée le trésor, les villes et le territoire (Commentaire.

²⁷⁸ Voyez plus loin, st. 160.

sés remplis d'eau, soit par des bois impénétrables, soit par des hommes armés soit par une montagne sur laquelle cette place est située.

71. « Qu'il fasse tout son possible pour se retirer dans une place rendue inaccessible par une montagne; car une telle forteresse est très estimée à cause des nombreux avantages qu'elle présente.
72. « Les trois premiers endroits d'un accès difficile, les déserts, les murailles et les fossés, servent de protection aux bêtes sauvages, aux rats et aux animaux aquatiques ; et les trois derniers moyens de défense, en suivant l'ordre, les bois, les soldats et les montagnes, aux singes, aux hommes et aux Dieux.
73. « De même que les ennemis de ces êtres ne peuvent pas leur nuire lorsqu'ils sont à l'abri dans leurs divers gîtes; de même un roi qui s'est retiré dans une place inaccessible n'a rien à craindre de ses ennemis.
74. « Un seul archer placé sur un rempart peut tenir tête à cent ennemis ; cent archers peuvent résister à dix mille ennemis ; voilà pourquoi on attache du prix à une place forte.
75. « La forteresse doit être pourvue d'armes, d'argent, de vivres, de bêtes de somme, de Brâhmanes, de pionniers, de machines, d'herbes et d'eau.
76. « Au milieu, que le roi fasse construire pour lui un palais renfermant tous les bâtiments nécessaires et bien distribué, défendu par des murs et des fossés, habitable dans toutes les saisons, brillant de stuc, entouré d'eau et d'arbres.
77. « Après s'y être établi, qu'il prenne une épouse de la même classe que lui, pourvue des signes qui sont d'un heureux présage, appartenant à une grande famille, charmante, douée de beauté et de qualités estimables.
78. « Qu'il choisisse un conseiller spirituel (Pourohita), et un chapelain (Ritwidj), chargés de célébrer pour lui les cérémonies domestiques et celles qui s'accomplissent avec les trois feux sacrés.
79. « Que le roi fasse différents sacrifices, accompagnés de nombreux présents ; pour remplir entièrement son devoir, qu'il procure aux Brâhmanes des jouissances et des richesses.
80. « Qu'il fasse percevoir son revenu annuel dans tout son domaine par des commis fidèles ; qu'il observe les lois dans ce monde ; qu'il se conduise comme un père avec ses sujets.
81. « Il doit établir dans chaque partie divers inspecteurs intelligents, chargés d'examiner la conduite de ceux qui sont au service du prince.
82. « Qu'il honore, en leur faisant des présents, les Brâhmanes qui après avoir terminé leurs études théologiques, ont quitté la maison de leur père spirituel ; car ce trésor que déposent les rois entre les mains des Brâhmanes a été déclaré impérissable.
83. « Il ne peut être enlevé ni par les voleurs, ni par les ennemis, il ne peut pas se perdre ; par conséquent, c'est aux Brâhmanes que le roi doit confier cet impérissable trésor ⁽²⁷⁹⁾.
84. « L'oblation versée dans la bouche ou dans la main d'un Brâhmane est bien meilleure que les offrandes au feu ; elle ne tombe jamais, elle ne se dessèche jamais, elle n'est jamais consumée.
85. « Le don fait à un homme qui n'est point Brâhmane n'a qu'un mérite ordinaire ; il en a deux fois autant, s'il est offert à un homme qui se dit Brâhmane ; adressé à un Brâhmane avancé dans l'étude des Védas, il est cent mille fois plus méritoire ; fait à un théologien consommé, il est infini.
86. « Offert à une personne qui en est digne, et avec une foi pure, un don procure après la mort une récompense faible ou considérable à celui qui le fait.
87. « Un roi qui protège son peuple, étant défié par un ennemi qui l'égale, le surpasse ou lui est inférieur en forces, ne doit pas se détourner du combat ; qu'il se rappelle le devoir de la classe militaire.
88. « Ne jamais fuir dans un combat, protéger les peuples, révéler les Brâhmanes, tels sont les devoirs éminents dont l'accomplissement procure aux rois la félicité.
89. « Les souverains qui, dans les batailles, désireux de se vaincre l'un l'autre, combattent avec le plus grand courage et sans détourner la tête, vont directement au ciel après leur mort.
90. « Un guerrier ne doit jamais, dans une action, employer contre ses ennemis des armes perfides, comme des bâtons renfermant des stylets aigus, ni des flèches barbelées, ni des flèches empoisonnées, ni des traits enflammés ⁽²⁸⁰⁾.

91. « Qu'il ne frappe ni un ennemi qui est à pied, si lui-même est sur un char, ni un homme efféminé, ni celui qui joint les mains pour demander merci, ni celui dont les cheveux sont défaits, ni celui qui est assis, ni celui qui dit : « Je suis ton prisonnier,
92. « Ni un homme endormi, ni celui qui n'a pas de cuirasse, ni celui qui est nu, ni celui qui est désarmé, ni celui qui regarde le combat sans y prendre part ; ni celui qui est aux prises avec un autre.
93. « Ni celui dont l'arme est brisée, ni celui qui est accablé par le chagrin, ni un homme grièvement blessé, ni un lâche, ni un fuyard; qu'il se rappelle le devoir des braves guerriers.
94. « Le lâche qui prend la fuite pendant le combat, et qui est tué par les ennemis, se charge de toutes les mauvaises actions de son chef, quelles qu'elles soient ;
95. « Et si ce fuyard qui a été tué avait fait provision de quelques bonnes œuvres pour l'autre vie, son chef en retire tout l'avantage.
96. « Les chars, les chevaux les éléphants, les ombrelles, les vêtements, les grains, les bestiaux, les femmes, les ingrédients de toute espèce, les métaux, à l'exception de l'or et de l'argent, appartiennent de droit à celui qui s'en est emparé à la guerre.
97. « On doit prélever sur ces prises la partie la plus précieuse pour l'offrir au roi ; telle est la règle du Véda ; et le roi doit distribuer entre tous les soldats ce qui n'a pas été pris séparément.
98. « Telle est la loi irréprochable et primordiale qui concerne la classe militaire ; un Kchatriya, en tuant ses ennemis dans le combat, ne doit jamais s'écarter de cette loi.
99. « Qu'il désire conquérir ce qu'il n'a pas acquis, qu'il conserve avec soin ce qu'il acquiert ; en le conservant, qu'il l'augmente en le faisant valoir, et le produit, qu'il le donne à ceux qui en sont dignes.
100. « Qu'il sache que l'observation de ces quatre préceptes fait obtenir ce qui est l'objet des désirs de l'homme, la félicité; en conséquence, il doit toujours s'y conformer exactement et sans relâche.
101. « Que le roi essaye de conquérir ce qu'il convoite, avec le secours de son armée ; par sa vigilance, qu'il conserve ce qu'il a gagné; en le conservant, qu'il l'augmente par les modes légaux ; lorsqu'il l'a augmenté, qu'il le répande en libéralités.
102. « Que ses troupes soient constamment exercées, qu'il déploie toujours sa valeur, qu'il cache avec soin ce qui doit rester secret, qu'il épie constamment le côté faible de l'ennemi.
103. « Le roi dont l'armée s'exerce continuellement est craint du monde entier ; en conséquence, qu'il tienne toujours les peuples en respect par ses forces militaires.
104. « Qu'il agisse toujours loyalement, et n'ait jamais recours à la fraude, et, se tenant constamment sur ses gardes, qu'il découvre les manœuvres perfides de son ennemi.
105. « Que son adversaire ne connaisse pas son côté faible ; mais que lui cherche à reconnaître la partie vulnérable de son ennemi ; semblable à la tortue, qu'il attire à lui tous les membres de la royauté, et qu'il répare toutes les brèches de l'État.
106. « Comme le héron, qu'il réfléchisse sur les avantages qu'il peut obtenir ; comme le lion, qu'il déploie sa valeur ; comme le loup, qu'il attaque à l'improviste ; comme le lièvre, qu'il opère sa retraite avec prudence.
107. « Lorsqu'il s'est ainsi disposé à faire des conquêtes, qu'il soumette à son autorité les opposants par la négociation, et par les trois autres moyens, qui sont : de répandre des présents, de semer la division, et d'employer la force des armes ⁽²⁸¹⁾.
108. « S'il ne réussit pas à les réduire par les trois premiers moyens, qu'il les attaque à force ouverte, et les force successivement de se soumettre.
109. « Parmi ces quatre moyens de succès, à commencer par les traités, les hommes instruits estiment toujours de préférence les négociations pacifiques et la guerre pour l'avantage des royaumes.
110. « De même que le cultivateur arrache la mauvaise herbe pour préserver le grain, de même un roi doit protéger son royaume en détruisant ses ennemis.
111. « Le monarque insensé qui opprime ses sujets par une conduite injuste, est bientôt privé de la royauté et de la vie, ainsi que tous ses parents.

²⁸⁰ On a cru qu'il s'agissait ici de fusées renfermant une composition inflammable analogue à celle du feu grégeois où de la poudre à canon ; mais cela est fort incertain. Les traits enflammés mentionnés dans le texte de Manou étaient peut-être simplement des flèches garnies de matières propres à mettre le feu. Les Anciens en employaient de semblables.

²⁸¹ Voyez plus loin, st. 198.

112. « De même que l'épuisement du corps détruit la vie des êtres animés, de même la vie des rois se détruit par l'épuisement de leur royaume.
113. « Pour maintenir le bon ordre dans ses États, que le roi se conforme toujours aux règles qui suivent ; car le souverain dont le royaume est bien gouverné voit sa prospérité s'accroître.
114. « Pour deux, trois, cinq, ou même cent villages, suivant leur importance, qu'il établisse une compagnie de gardes commandés par un officier de confiance, et chargés de veiller à la sûreté du pays.
115. « Qu'il institue un chef pour chaque commune (grâma ⁽²⁸²⁾), un chef de dix communes, un chef de vingt, un chef de cent, un chef de mille.
116. « Le chef d'une commune doit lui-même faire connaître au chef de dix communes les désordres, comme vols, brigandages, à mesure qu'ils ont lieu dans sa juridiction, lorsqu'il ne peut pas les réprimer; le chef de dix communes doit en faire part au chef préposé pour vingt ;
117. « Le chef de vingt communes doit notifier le tout au chef institué pour cent, et ce dernier doit transmettre l'information lui-même au chef de mille communes.
118. « Les choses que les habitants d'une commune sont tenus de donner tous les jours au roi, telles que riz, boisson, bois de chauffage, doivent être perçues par le chef d'une commune pour ses émoluments.
119. « Le chef de dix communes doit jouir du produit d'un koula ⁽²⁸³⁾ ; le chef de vingt communes, du produit de cinq koulas ; le chef de cent communes, du produit d'une commune (grâma) ; le chef de mille communes, du produit d'une ville (poura).
120. « Les affaires de ces communes, soit générales, soit particulières, doivent être inspectées par un autre ministre du roi, actif et bien intentionné.
121. « Dans chaque grande ville (nagara), qu'il nomme un surintendant général, d'un rang élevé, entouré d'un appareil imposant, semblable à une planète au milieu des étoiles.
122. « Ce surintendant doit surveiller toujours lui-même les autres fonctionnaires ; et le roi doit se faire rendre un compte exact, par ses émissaires, de la conduite de tous ses délégués dans les différentes provinces.
123. « Car, en général, les hommes chargés par le roi de veiller à la sûreté du pays, sont des fourbes ; portés à s'emparer du bien d' autrui ; que le roi prenne la défense du peuple contre ces gens-là.
124. « Les hommes en place qui sont assez pervers pour soutirer de l'argent de ceux qui ont affaire à eux, doivent être dépouillés de tous leurs biens par le roi, et bannis du royaume;
125. « Aux femmes attachées à son service, et à toute la bande des domestiques, que le roi alloue un salaire journalier proportionné à leur rang et à leurs fonctions.
126. « Il faut donner au dernier des domestiques un pana ⁽²⁸⁴⁾ de cuivre par jour, un vêtement complet ⁽²⁸⁵⁾ deux fois par an, et un drona ⁽²⁸⁶⁾ de grain tous les mois; et au premier des domestiques, six panas, six vêtements deux fois par an, et six mesures de grain tous les mois.
127. « Après avoir considéré le prix auquel les marchandises sont achetées, celui auquel on les vend, la distance du pays d'où on les apporte, les dépenses de nourriture et
- ²⁸² Le mot grâma, que j'ai cru devoir traduire par commune, doit s'entendre ici d'un village, ou d'un bourg avec son territoire environnant.
- ²⁸³ Le koula est l'étendue de terrain qui peut être labourée par deux charrues, pourvues chacune de six taureaux.
- ²⁸⁴ Le pana vaut quatre-vingts des petits coquillages appelés cauris. Voyez aussi Liv. VIII. st. 136.
- ²⁸⁵ Un vêtement de dessus et un vêtement de dessous.
- ²⁸⁶ Un kountchi vaut huit mouchtis ou poignées de grains ; un pouchkala, huit kountchis ; un âdhaka, quatre pouchkalas ; un drona, quatre âdhakas, (Commentaire) Suivant M. Wilson {Sanskrit Dictionary), l'âdhaka répond à sept livres onze onces Avoirdupois, mesure anglaise (3 kilogr 486 grammes) ; par conséquent, le drona équivaut, selon le même calcul, à trente livres douze onces Avoirdupois (13 kil 913 gramm.). M. Haughton, dans une des notes qu'il a jointes à la traduction de Jones, fait observer que cette solde serait bien faible, et que le drona doit avoir été autrefois plus considérable. Suivant une autre évaluation donnée par M. Carey, dans son Dictionnaire Bengali, et citée par M. Haughton, l'âdhaka, dans le voisinage de Calcutta, répond à cent soixante livres (72 kil. 546 gr.); et le drona, par conséquent, à six cent quarante livres (290 kil. 185 gr.). Je dois ajouter que le drona est le vingtième du cumbha, et que cette dernière mesure vaut, suivant M. Wilson (Sanskrit Dictionary), un peu plus de trois boisseaux (bushels) : trois boisseaux répondent à un hectolitre. Le drona, qui n'est que le vingtième du kumbha, vaudrait cinq litres suivant cette évaluation, évidemment trop faible.

- d'assaisonnement, les précautions nécessaires pour apporter les marchandises en toute sûreté, que le roi fasse payer des impôts aux commerçants.
128. « Après un mûr examen, un roi doit lever continuellement les impôts dans ses États, de telle sorte que lui-même et le marchand retirent la juste récompense de leurs travaux.
 129. « De même que la sangsue, le jeune veau et l'abeille ne prennent que petit à petit leur nourriture, de même ce n'est que par petites portions que le roi doit percevoir le tribut annuel dans son royaume.
 130. « La cinquantième partie peut être prélevée par le roi sur les bestiaux et sur l'or ou l'argent ajoutés chaque année au fonds ; la huitième, la sixième ou la douzième partie sur les grains, suivant la qualité du sol et les soins qu'il exige.
 131. « Qu'il prenne la sixième partie du bénéfice annuel fait sur les arbres, la viande, le miel, le beurre clarifié, les parfums, les plantes médicinales, les sucs végétaux, les fleurs, les racines et les fruits ;
 132. « Sur les feuilles, les plantes potagères, l'herbe, les ustensiles de canne, les peaux, les vases de terre, et tout ce qui est en pierre.
 133. « Un roi, même lorsqu'il meurt de besoin, ne doit pas recevoir de tribut d'un Brâhmane versé dans la Sainte Écriture ; et qu'il ne souffre jamais que, dans ses États, un pareil Brâhmane soit tourmenté par la faim.
 134. « Lorsque, sur le territoire d'un roi, un homme imbu de la Sainte Écriture souffre de la faim, le royaume de ce prince sera bientôt en proie à la famine.
 135. « Après s'être assuré de ses connaissances théologiques et de la pureté de sa conduite, que le roi lui assure un état honorable ; qu'il le protège contre tous, comme fait un père pour son fils légitime.
 136. « Les devoirs religieux accomplis tous les jours par ce Brâhmane, sous la protection du roi, prolongent la durée de l'existence du souverain, et augmentent ses richesses et ses États.
 137. « Que le roi fasse payer comme impôt redevance annuelle très modique aux hommes de son royaume qui appartiennent à la dernière classe, et qui vivent d'un commerce peu lucratif.
 138. « Quant aux ouvriers, aux artisans et aux Soûdras, qui gagnent leur subsistance à force de peine, qu'il les fasse travailler chacun un jour par mois.
 139. « Qu'il ne coupe pas sa propre racine, en refusant, par excès de bonté, de recevoir les impôts, ni celles des autres, en exigeant des tributs exorbitants par excès d'avarice ; car, en coupant sa propre racine et la leur, il se réduit, lui et les autres, à l'état le plus misérable.
 140. « Que le roi soit sévère ou doux suivant les circonstances ; un souverain doux, sévère à propos, est généralement estimé.
 141. « Lorsqu'il est fatigué d'examiner les affaires des hommes, qu'il confie cet emploi à un premier ministre versé dans la connaissance des lois, très instruit, maître de ses passions, et appartenant à une bonne famille.
 142. « Qu'il protège ainsi ses peuples avec zèle et vigilance, en remplissant de la manière prescrite tous les devoirs qui lui sont imposés.
 143. « Le souverain dont les sujets éplorés sont enlevés par des brigands hors de son royaume, sous ses yeux et aux yeux de ses ministres, est véritablement un mort et non un être vivant.
 144. « Le principal devoir d'un Kchatriya est de défendre les peuples, et le roi qui jouit des avantages qui ont été énumérés est tenu de remplir ce devoir.
 145. « S'étant levé à la dernière veille de la nuit, après s'être purifié, qu'il adresse, dans un profond recueillement, ses offrandes au feu et ses hommages aux Brâhmanes, et qu'il entre dans la salle d'audience convenablement décorée.
 146. « Étant là, qu'il réjouisse ses sujets par des paroles et des regards gracieux, et les congédie en-suite ; après les avoir renvoyés, qu'il tienne conseil avec ses ministres.
 147. « Montant au sommet d'une montagne, ou bien se rendant en secret sur une terrasse, ou dans un endroit solitaire d'une forêt, qu'il délibère avec eux sans être observé.
 148. « Le roi dont les résolutions secrètes ne sont pas connues des autres hommes qui se réunissent entre eux, étend son pouvoir sur toute la terre, bien qu'il n'ait pas de trésor.
 149. « Les hommes idiots, muets, aveugles ou sourds, les oiseaux bavards, comme le perroquet et la sàrikâ, les gens très âgés, les femmes, les barbares (Mlétchhas), les malades et les estropiés, doivent être éloignés au moment de la délibération.

150. « Les hommes disgraciés dans cette vie, pour des fautes commises dans une naissance précédente, trahissent une résolution secrète, de même que les oiseaux bavards, et particulièrement les femmes ; c'est pourquoi il faut avoir soin de les exclure.
151. « Au milieu du jour ou de la nuit, lorsqu'il est exempt d'inquiétudes et de fatigues, de concert avec ses ministres ou bien seul, qu'il réfléchisse sur la vertu, le plaisir et la richesse ;
152. « Sur les moyens d'acquérir en même temps ces choses, qui sont, en général, opposées l'une à l'autre ; sur le mariage de ses filles, et sur l'éducation de ses fils ;
153. « Sur l'opportunité d'envoyer des ambassadeurs, sur les chances de succès de ses entreprises ; qu'il surveille la conduite de ses femmes dans l'appartement intérieur, et les démarches de ses émissaires.
154. « Qu'il réfléchisse sur les huit affaires des rois, comprenant les revenus, les dépenses, les missions des ministres, les défenses, la décision des cas douteux, l'examen des affaires judiciaires, l'application des peines, les expiations ; sur les cinq sortes d'espion qu'il doit employer secrètement, savoir : des jeunes hommes hardis et d'un esprit pénétrant, des anachorètes dégradés, des laboureurs malheureux, des marchands ruinés, des faux pénitents ; sur les intentions bienveillantes ou hostiles de ses voisins, et sur les dispositions des États environnants ;
- 155 « Sur la conduite du prince étranger qui n'a que des forces médiocres, et qui, se trouvant voisin, d'un ennemi et d'un ambitieux, n'est pas assez puissant pour leur résister s'ils sont unis, mais peut leur tenir tête s'ils sont divisés ; sur les préparatifs du monarque désireux de conquêtes, sur la situation du prince qui reste neutre, mais qui peut résister à l'ennemi, au conquérant et à celui dont les forces sont médiocres, pourvu qu'ils ne soient pas réunis, et particulièrement sur celle de son propre ennemi.
156. « Ces quatre puissances, désignées sous la dénomination commune de souche des pays environnants avec huit autres appelées les branches, et qui offrent différentes sortes d'alliés ou d'adversaires sont déclarées les douze principales puissances.
157. « Cinq autres pouvoirs secondaires, savoir : leurs ministres, leurs territoires, leurs places fortes, leurs trésors et leurs armées, ajoutés à chacun de ces douze pouvoirs, forment en tous soixante-douze pouvoirs, qu'il faut examiner. '
158. « Le roi doit considérer comme ennemi tout prince qui est son voisin immédiat, ainsi que l'allié de ce prince ; comme ami, le voisin de son ennemi ; et comme neutre, tout souverain qui ne se trouve dans aucune de ces deux situations.
159. « Qu'il prenne de l'ascendant sur tous ces princes par le secours des négociations et par les trois autres moyens ⁽²⁸⁷⁾, soit séparés, soit réunis, surtout par sa valeur et sa politique.
160. « Qu'il médite sans cesse les six ressources, qui sont : de faire un traité de paix ou d'alliances, d'entreprendre la guerre, de se mettre en marche, d'asseoir son camp, de diviser ses forces, de se mettre sous la protection d'un monarque puissant.
161. « Après avoir considéré la situation des affaires, qu'il se détermine, suivant les circonstances, à attendre l'ennemi, à se mettre en marche, à faire la paix ou la guerre, à diviser ses forces ou à chercher un appui.
162. « Un roi doit savoir qu'il y a deux sortes d'alliances et de guerres, qu'il y a également deux manières de camper ou de se mettre en marche, et d'obtenir la protection d'un autre souverain.
163. « On doit reconnaître deux sortes d'alliances ayant pour but de procurer des avantages, soit dans le moment, soit par la suite : celle où les deux princes conviennent d'agir et de marcher ensemble, et celle où ils doivent agir séparément.
164. « La guerre a été déclarée de deux espèces : on peut la faire pour son propre compte, ou pour venger une injure faite à un allié, dans le dessein de vaincre l'ennemi, soit dans la saison, soit dans un autre temps.
165. « Tantôt le roi se met seul en campagne pour détruire l'ennemi à son plaisir, tantôt il se réunit à son allié ; la marche est donc reconnue de deux sortes.
166. « Le campement est déclaré avoir lieu dans deux circonstances : lorsqu'on a été successivement affaibli, soit par les coups du Sort ⁽²⁸⁸⁾, soit par suite de mauvaises combinaisons ⁽²⁸⁹⁾, ou lorsqu'on veut favoriser son allié.

²⁸⁷ Voyez ci-dessus, st 107.

²⁸⁸ C'est-à-dire, en punition de fautes commises dans une vie précédente (Commentaire.)

²⁸⁹ Peut-être mieux en punition de fautes commises dans cette vie.

167. « Pour assurer la réussite d'une entreprise, l'armée et le roi doivent se séparer en deux corps ; tel est le double système de la division des forces, proclamé par ceux qui apprécient les avantages des six ressources.
168. « Un prince se met sous la protection d'un roi puissant dans deux circonstances : lorsqu'il est accablé par l'ennemi, afin d'être à l'abri de ses attaques; et d'avance dans la crainte d'être assailli, afin que le bruit de cette puissante protection se répande et tienne l'ennemi en respect.
169. « Lorsque le roi reconnaît que, par la suite, sa supériorité sera certaine, et que, pour le présent, il n'a qu'un léger dommage à supporter, qu'il ait recours aux négociations pacifiques ;
170. « Mais quand il voit que tous les membres de l'État sont dans la situation la plus florissante, et que lui-même s'est élevé au plus haut degré du pouvoir, alors qu'il entreprenne la guerre.
171. « Lorsqu'il est parfaitement sûr que son armée est contente et bien approvisionnée, et que le contraire a lieu chez son ennemi, qu'il entre en campagne contre son adversaire.
172. « Mais s'il est faible en équipages et en soldats, qu'il choisisse avec soin une position avantageuse, et amène peu à peu les ennemis à faire la paix.
173. « Lorsqu'un roi pense que son ennemi est, sous tous les rapports, plus puissant que lui, alors, divisant ses forces en deux corps, qu'il se retire, avec une partie des troupes, dans une place forte, et tâche de parvenir à ses fins, qui sont d'arrêter les progrès de l'ennemi.
174. « Mais lorsqu'il peut être attaqué de tous côtés par les forces de son antagoniste, alors qu'il cherche promptement la protection d'un souverain juste .et puissant.
175. « Celui qui tient à la fois en respect ses propres sujets et les forces ennemies, doit constamment être honoré par lui de tout son pouvoir, comme maître spirituel (Gourou).
176. « Toutefois, si, dans cette situation, il s'aperçoit qu'une telle protection a des inconvénients, quelle que soit sa détresse, qu'il fasse une guerre vigoureuse sans balancer.
177. « Un souverain, profond politique, doit mettre en œuvre tous les moyens indiqués, pour que ses alliés, les puissances neutres et ses ennemis, n'aient aucune supériorité sur lui.
178. « Qu'il examine mûrement l'issue présumable de toutes les affaires, la situation présente des choses, ainsi que les avantages et les désavantages de tout ce qui s'est passé.
179. « Celui qui sait prévoir dans l'avenir l'unité ou l'inconvénient d'une mesure, qui dans l'occasion présente se décide avec promptitude, qui lorsqu'un événement a eu lieu en apprécie les conséquences, n'est jamais renversé par ses ennemis.
180. « Qu'il dispose tout de telle sorte, que ses alliés, les monarques neutres et ses ennemis, ne puissent avoir sur lui aucun avantage ; telle est, en somme, toute la politique.
181. « Lorsque le roi se met en campagne pour envahir le territoire de son ennemi, il doit s'avancer peu à peu de la manière suivante, en se dirigeant vers la capitale de son adversaire.
182. « Qu'il commence son expédition dans le mois favorable de mângâsîrcha ⁽²⁹⁰⁾, lorsque sa marche est embarrassée par des éléphants et par des chars, ou bien vers les mois de phâlgouna ⁽²⁹¹⁾ et de tchaitra ⁽²⁹²⁾, s'il a beaucoup de cavalerie, suivant les troupes qui l'accompagnent, afin de trouver les récoltes de l'automne, ou du printemps dans la contrée qu'il veut envahir.
183. « Même dans les autres saisons, lorsqu'il voit que la victoire est certaine, et qu'il est arrivé quelque malheur à son ennemi, qu'il se mette en marche pour combattre.
184. « Ayant pris les précautions nécessaires pour la sûreté de son royaume, et fait tous les préparatifs de son entreprise ; s'étant procuré tout ce qui est nécessaire pour séjourner dans le pays ennemi, et ayant envoyé à propos des espions ;
185. « Ayant fait ouvrir trois sortes de routes à travers les plaines, les forêts et les endroits inondés, et organisé les six corps de son armée, les éléphants, la cavalerie, les chars, les fantassins, les officiers et les valets conformément aux règles de la tactique militaire, qu'il se dirige vers la capitale de son ennemi.
186. « Qu'il se tienne en garde contre ces faux amis qui en secret sont d'intelligence avec l'ennemi, et contre les gens qui sont revenus à son service après l'avoir quitté ; car ce sont les plus dangereux ennemis.

²⁹⁰ Mângâsîrcha ou âgrahâyana, novembre-décembre.

²⁹¹ Phâlgouna, février-mars.

²⁹² Tchaitra, mars-avril.

187. « Pendant la marche, qu'il range ses troupes dans un ordre ayant la forme d'un bâton ⁽²⁹³⁾, d'un chariot ⁽²⁹⁴⁾, d'un verrat ⁽²⁹⁵⁾, d'un monstre marin (macara) ⁽²⁹⁶⁾, d'une aiguille ⁽²⁹⁷⁾, ou de Garoura ⁽²⁹⁸⁾.
188. « De quelque côté qu'il appréhende du danger, qu'il étende ses troupes de ce côté, et qu'il se place toujours au centre d'un bataillon disposé comme une fleur de lotus.
189. « Qu'il place un commandant (Sênâpati) et un général (Balâdhyakcha) dans toutes les directions ; et chaque fois qu'il craint une attaque d'un côté, c'est vers cet endroit qu'il doit tourner.
190. « Qu'il établisse de tous côtés des postes composés de soldats fidèles, connaissant les différents signaux, habiles à soutenir une attaque et à charger l'ennemi, intrépides, et incapables de désert.
191. « Qu'il fasse combattre réunis en une seule phalange des soldats peu nombreux; qu'il étende, s'il le veut, des forces considérables ; et après les avoir rangées en forme d'aiguille ou de foudre ⁽²⁹⁹⁾, qu'il donne la bataille.
192. « Qu'il combatte dans une plaine avec des chars et des chevaux ; dans un endroit couvert d'eau avec des éléphants et des bateaux armés ; sur un terrain couvert d'arbres et de broussailles avec des arcs ; dans une place découverte, avec des sabres, des boucliers et autres armes.
193. « Il doit placer dans les premiers rangs des hommes nés dans les provinces de Kouroukchétra, de Matsya, de Pantchâla, de Soûraséna ⁽³⁰⁰⁾ et des hommes grands et agiles nés dans d'autres contrées.
194. « Qu'il encourage son armée après l'avoir rangée en bataille, et qu'il examine avec soin ses soldats ; qu'il soit instruit de la manière dont ils se comportent pendant qu'ils sont aux mains avec l'ennemi.
195. « Lorsqu'il a bloqué son ennemi, il doit asseoir son camp, ravager le territoire étranger, et gâter continuellement l'herbe des pâturages, les provisions de bouche, l'eau et le bois de chauffage de son adversaire,
196. Qu'il détruise les pièces d'eau, les remparts, les fossés; qu'il harcèle l'ennemi pendant le jour, et l'attaque à l'improviste pendant la nuit.
197. « Qu'il attire à son parti ceux qui peuvent seconder ses desseins, comme des parents du prince ennemi ayant des prétentions au trône, ou des ministres mécontents ; qu'il soit informé de tout ce qu'ils font; et lorsque le ciel se montre favorable, qu'il combatte pour faire des conquêtes, libre de toute crainte.
198. « Qu'il fasse tous ses efforts pour réduire ses ennemis, par des négociations, par des présents, et en fomentant des dissensions ; qu'il emploie ces moyens à la fois ou séparément; sans avoir recours au combat.
199. « Comme on ne prévoit jamais d'une manière certaine pour laquelle des deux armées sera la victoire ou la défaite dans une bataille, le roi doit, autant que possible, éviter d'en venir aux mains ;
200. « Mais lorsqu'il ne peut se servir d'aucun des trois expédients indiqués, qu'il combatte vaillamment, afin de vaincre l'ennemi.
201. « Après avoir conquis un pays, que le roi honore les Divinités qu'on y adore et les vertueux Brâhmanes ; qu'il distribue des largesses au peuple, et fasse des proclamations propres à éloigner toute crainte.
202. « Quand il s'est complètement assuré des dispositions de tous les vaincus, qu'il installe dans ce pays un prince de la race royale et lui impose des conditions.

293 C'est-à-dire, en colonne, disposée de la manière suivante : en tête, un général; au milieu, le roi ; à l'arrière-garde, un commandant; aux deux côtés, les éléphants; près des éléphants, les chevaux; ensuite, les piétons: telle est la disposition à laquelle il faut avoir recours lorsqu'on a à craindre de tous les côtés d'être attaqué. (Commentaire.)

294 La tête étant allongée, et la queue étendue, lorsqu'on craint d'être attaqué par derrière. (Commentaire.)

295 Lorsque le centre est considérable, et que l'avant-garde et l'arrière-parde sont faibles ; disposition nécessaire quand on peut être attaqué par les deux flancs. (Commentaire.)

296 Les principales forces étant réunies à l'avant-garde et à l'arrière-garde, tandis que le centre est faible, lorsqu'on craint d'être assailli en tête et en queue. (Commentaire.)

297 Lorsque les meilleures troupes sont en tête d'une longue colonne, dans l'appréhension d'une attaque à l'avant-garde. (Commentaire.)

298 Disposition analogue à la troisième, les ailes étant plus étendues. (Comentaire.) — Garoura ou Garouda, fils de Kasyapa et de Vinatâ, et jeune frère d'Arouna, cocher du soleil, est représenté avec les ailes et la tête d'un oiseau, et considéré comme le souverain de la race emplumée.

299 C'est-à-dire, en une longue ligne, ou en trois corps.

300 Voyez ci-dessus, Liv. II, st. 19.

203. « Qu'il fasse respecter les lois de la nation conquise comme elles ont été promulguées, et qu'il offre en présent des pierreries au prince et à ses courtisans.
204. « Enlever des choses précieuses, ce qui produit la haine, ou les donner, ce qui concilie l'amitié, peut être louable ou blâmable suivant les circonstances.
205. « La réussite de toutes les affaires du monde dépend des lois du Destin, réglées par les actions des mortels dans leurs existence » précédentes, et de la conduite de l'homme; les décrets de la Destinée sont un mystère; c'est donc aux moyens dépendants de l'homme qu'il faut avoir recours.
206. « Le vainqueur peut encore conclure la paix avec son adversaire et le prendre pour allié avec empressement, en considérant que les trois fruits d'une expédition sont un ami, de l'or, ou une augmentation de territoire.
207. « Qu'il examine d'abord les dispositions du roi qui pourrait profiter de son absence pour envahir son royaume, et celles du prince qui tient ce roi en respect, et qu'il retire ensuite le fruit de son expédition, soit qu'il contracte ou non un traité d'alliance avec son adversaire vaincu.
208. « En gagnant des richesses et un accroissement de territoire, un roi n'augmente pas autant ses ressources qu'en se conciliant un ami fidèle, qui, bien que faible, peut un jour devenir puissant.
209. « Un allié peu redoutable, mais vertueux, reconnaissant, faisant le bonheur de ses sujets, dévoué à ses amis et ferme dans ses entreprises, est digne d'une haute estime.
210. « Les Sages considèrent comme un ennemi invincible celui qui est instruit, d'une noble race, brave, habile, libéral, plein de gratitude pour ceux qui lui ont rendu service, et inébranlable dans ses desseins.
211. « La bonté, l'art de connaître les hommes, la valeur, la compassion, une libéralité inépuisable, telles sont les vertus qui font l'ornement d'un prince neutre.
212. « Un roi doit abandonner sans hésiter, pour sauver sa personne, même une contrée salubre, fertile, et très-favorable à l'accroissement du bétail.
213. « Pour remédier à l'infortune, qu'il garde avec soin ses richesses, qu'il sacrifie ses richesses pour sauver son épouse, qu'il sacrifie son épouse et ses richesses pour se sauver lui-même.
214. « Un prince sage, qui voit toutes sortes de calamités fondre en même temps sur lui, doit mettre en œuvre tous les expédients convenables, soit à la fois, soit séparément.
215. « Se renfermant tout entier dans l'examen de trois sujets, qui sont : celui qui dirige l'affaire, c'est-à-dire lui-même, l'objet qu'il se propose, et les moyens de succès, qu'il s'efforce de parvenir au but de ses désirs.
216. « Après avoir délibéré avec ses ministres sur tout ce qui concerne l'État, de la manière qui a été prescrite, après s'être livré aux exercices qui conviennent à un guerrier, et s'être baigné à midi, que le roi entre dans l'appartement intérieur pour prendre son repas.
217. « Là, qu'il mange des aliments préparés par des serviteurs dévoués à sa personne, connaissant le temps nécessaire, et d'une fidélité inaltérable ; cette nourriture doit être éprouvée avec le plus grand soin ⁽³⁰¹⁾, et consacrée par des prières (Mantras) qui neutralisent le poison.
218. « Qu'il mêle à tous ses aliments des antidotes, et qu'il ait toujours soin de porter sur lui des pierres précieuses qui détruisent l'effet du poison.
219. « Que des femmes, surveillées avec soin, et dont les parures et les vêtements ont été examinés préalablement, de peur qu'elles ne cachent des armes ou du poison, viennent l'éventer, et répandre sur son corps de l'eau et des parfums avec la plus grande attention.
220. « Il doit prendre les mêmes précautions en allant en voiture, en se couchant, en s'asseyant, en mangeant, en se baignant, en faisant sa toilette et en ajustant ses ornements.
221. « Après avoir mangé, qu'il se divertisse avec ses femmes, dans l'appartement intérieur, et lorsqu'il s'est réjoui pendant le temps convenable, qu'il s'occupe de nouveau des affaires publiques.
222. « S'étant équipé, qu'il passe en revue les gens de guerre, les éléphants, les chevaux et les chars, les armes et les accoutrements.
223. « Le soir, après avoir rempli ses devoirs pieux, qu'il se rende, muni de ses armes, dans une partie retirée de son palais, pour entendre les rapports secrets de ses espions.

³⁰¹ Cette épreuve se fait avec le secours de la perdrix (tchakora) ; à la vue d'un mets qui renferme du poison, les yeux de la perdrix deviennent rouges. (Commentaire.)

224. « Puis, les ayant congédiés pour se rendre dans une autre partie de son palais, qu'il retourne, entouré des femmes qui le servent, dans l'appartement intérieur pour y prendre son repas du soir.
225. « Là, ayant mangé une seconde fois quelque peu, ayant été récréé par le son des instruments, qu'il se livre au repos lorsqu'il en est temps, et se lève ensuite exempt de fatigue.
226. « Telles sont les règles que doit suivre un roi lorsqu'il se porte bien; mais quand il est malade, qu'il confie à ses ministres le soin des affaires.

1. « Un roi désireux d'examiner les affaires judiciaires doit se rendre à la cour de justice dans un humble maintien, étant accompagné de Brâhmanes et de conseillers expérimentés.
2. « Là, assis ou debout, levant la main droite, modeste dans ses habits et dans ses ornements, qu'il examine les affaires des parties contestantes.
3. « Que chaque jour il décide l'une après l'autre, par des raisons tirées des coutumes particulières aux pays, aux classes et aux familles, et des Codes de lois, les causes rangées sous les dix-huit principaux titres qui suivent :
4. « Le premier de ces titres comprend les dettes ; le second, les dépôts ; le troisième, la vente d'un objet sans droit de propriété ; le quatrième, les entreprises commerciales faites par des associés ; le cinquième, l'action de reprendre une chose donnée ;
5. « Le sixième, le non-paiement des gages ou du salaire ; le septième, le refus de remplir des conventions ; le huitième, l'annulation d'une vente ou d'un achat ; le neuvième, les discussions entre un maître et son valet ;
6. « Le dixième, la loi qui concerne les disputes sur les limites ; le onzième et le douzième, les mauvais traitements et les injures ; le treizième, le vol ; le quatorzième, le brigandage et les violences ; le quinzième, l'adultère ;
7. « Le seizième, les devoirs de la femme et du mari ; le dix-septième, le partage des successions ; le dix-huitième, le jeu et les combats d'animaux : tels sont les dix-huit points sur lesquels sont basées les affaires judiciaires dans ce monde.
8. « Les contestations des hommes ont, en général, rapport à ces articles, et à quelques autres non mentionnés ; que le roi juge leurs affaires en s'appuyant sur la loi éternelle.
9. « Lorsque le roi ne fait pas lui-même l'examen des causes, qu'il charge un Brâhmane instruit de remplir cette fonction.
10. « Que ce Brâhmane examine les affaires soumises à la décision du roi ; accompagné de trois assesseurs, qu'il se rende au tribunal éminent, et s'y tienne assis ou debout.
11. « Quel que soit le lieu où siègent trois Brâhmanes versés dans les Védas, présidés par un Brâhmane très-savant choisi par le roi, cette assemblée est appelée par les Sages, la cour de Brahmâ à quatre faces.
12. « Lorsque la justice blessée par l'injustice se présente devant la cour, et que les juges ne lui retirent pas le dard, ils en sont eux-mêmes blessés.
13. « Il faut ou ne pas venir au tribunal, ou parler selon la vérité ; l'homme qui ne dit rien, ou profère un mensonge, est également coupable.
14. « Partout où la justice est détruite par l'iniquité, la vérité par la fausseté sous les yeux des juges, ils sont également détruits.
15. « La justice frappe lorsqu'on la blesse ; elle préserve lorsqu'on la protège ; « gardons-nous, en conséquence, de porter atteinte à la justice, de peur que, si nous la blessons, elle ne nous punisse ». Tel est le langage que doivent tenir les juges au président, lorsqu'ils le voient disposé à violer la justice.
16. « Le vénérable Génie de la justice est représenté sous la forme d'un taureau (Vricha) ; celui qui lui fait tort est appelé par les dieux Vrichala (ennemi du taureau) ; il ne faut donc pas porter atteinte à la justice.
17. « La justice est le seul ami qui accompagne les hommes après le trépas : car toute autre affection est soumise à la même destruction que le corps.
18. « Un quart de l'injustice d'un jugement retombe sur celui des deux contestants qui en est cause ; un quart sur le faux témoin, un quart sur tous les juges, un quart sur le roi ;
19. « Mais lorsque le coupable est condamné, le roi est innocent, les juges sont exempts de blâme, et la faute revient à celui qui l'a commise.
20. « Que le prince choisisse, si telle est sa volonté, pour interprète de la loi, un homme de la classe sacerdotale qui n'en remplit pas les devoirs, et qui n'a d'autre recommandation que sa naissance, ou bien un homme qui passe pour Brâhmane, ou même, au défaut de ce Brâhmane, un Kchatriya. ou un Vaisya, mais jamais un homme de la classe servile.
21. « Lorsqu'un roi souffre qu'un Soûdra prononce des jugements sous ses yeux, son royaume est dans une détresse semblable à celle d'une vache dans un borbier.

22. « Le pays habité par un grand nombre de Soûdras, fréquenté par des athées et dépourvu de Brâhmanes, est bientôt en entier détruit par les ravages de la famine et des maladies.
23. « Se plaçant sur le siège où il doit rendre la justice, décemment vêtu, et rassemblant toute son attention, après avoir rendu hommage aux gardiens du monde (Lokapâlas) que le roi ou le juge nommé par lui commence l'examen des causes.
24. « Considérant ce qui est avantageux ou nuisible, et s'attachant principalement à reconnaître ce qui est légal ou illégal, qu'il examine toutes les affaires des parties en suivant l'ordre des classes.
25. « Qu'il découvre ce qui se passe dans l'esprit des hommes par le moyen des signes extérieurs, par le son de leur voix, la couleur de leur visage, leur maintien, l'état de leur corps, leurs regards et leurs gestes.
26. « D'après l'état du corps, le maintien, la démarche, les gestes, les paroles, les mouvements des yeux et du visage, on devine le travail intérieur de la pensée.
27. « Le bien par héritage d'un enfant sans protecteur doit rester sous la garde du roi, jusqu'à ce qu'il ait terminé ses études ou soit sorti de l'enfance, c'est-à-dire, jusqu'à sa seizième année.
28. « La même protection doit être accordée aux femmes stériles, à celles qui n'ont pas de fils, aux femmes sans parents, à celles qui sont fidèles à leur époux absent, aux veuves, et aux femmes affligées par une maladie.
29. » Qu'un monarque juste inflige aux parents qui tenteraient de s'approprier le bien de ces femmes pendant leur vie, le châtimement réservé aux voleurs.
30. « Un bien quelconque dont le maître n'est pas connu doit être proclamé au son du tambour, puis conservé en dépôt par le roi pendant trois ans ; avant l'expiration des trois ans, le propriétaire peut le reprendre; après ce terme, le roi peut se l'adjuger.
31. « L'homme qui vient dire : « Cela est à moi », doit être questionné avec soin ; ce n'est qu'après qu'on lui a fait déclarer la forme, le nombre et les autres renseignements, que le propriétaire doit être remis en possession de l'objet en question.
32. « Celui qui ne peut pas indiquer parfaitement le lieu et le temps où l'objet a été perdu, ainsi que la couleur, la forme et la dimension de cet objet, doit être condamné à une amende de même valeur.
33. « Que le roi prélève la sixième partie sur un bien perdu par quelqu'un, et conservé par lui, ou bien la dixième, ou seulement la douzième, se rappelant le devoir des gens de bien, suivant qu'il l'a gardé pendant trois ans, pendant deux ans, ou seulement pendant une année.
34. « Un bien perdu par quelqu'un, et trouvé par des hommes au service du roi, doit être confié à la garde de gens choisis exprès ; ceux que le roi prendra volant ce bien, qu'il les fasse fouler aux pieds d'un éléphant.
35. « Lorsqu'un homme vient dire avec vérité : « Ce trésor m'appartient », et lorsqu'il prouve ce qu'il avance, le trésor ayant été trouvé soit par cet homme lui-même, soit par un autre, le roi doit en prendre la sixième ou la douzième partie, suivant la qualité de cet homme;
36. « Mais celui qui l'a déclaré faussement doit être mis à l'amende de la huitième partie de ce qu'il possède, ou pour le moins condamné à payer une somme égale à une faible portion de ce trésor après qu'on l'a compté.
37. « Lorsqu'un Brâhmane instruit vient à découvrir un trésor jadis enfoui, il peut le prendre en entier, car il est seigneur de tout ce qui existe ;
38. « Mais quand le roi trouve un trésor anciennement déposé en terre, et qui n'a point de maître, qu'il en donne la moitié aux Brâhmanes, et fasse entrer l'autre moitié dans son trésor.
39. « Le roi a droit à la moitié des anciens trésors et des métaux précieux que la terre renferme, par sa qualité de protecteur, et parce qu'il est le seigneur de la terre.
40. « Le roi doit restituer aux hommes de toutes les classes leur bien que des voleurs avaient enlevé; car un roi qui se l'approprie se rend coupable de vol.
41. « Un roi vertueux, après avoir étudié les lois particulières des classes et des provinces, les règlements des compagnies de marchands et les coutumes des familles, doit leur donner force de loi, lorsque ces lois, ces règlements et ces coutumes ne sont pas contraires aux préceptes des Livres révélés.
42. « Les hommes qui se conforment aux règlements qui les concernent, et se renferment dans l'accomplissement de leurs devoirs, deviennent chers aux autres hommes, quoiqu'ils soient éloignés.

43. « Que le roi et ses officiers se gardent de susciter un procès, et qu'ils ne négligent jamais par cupidité une cause apportée devant eux.
44. « De même qu'un chasseur, en suivant la trace des gouttes de sang, parvient au réduit de la bête fauve qu'il a blessée, de même, à l'aide de sages raisonnements, que le roi arrive au véritable but de la justice.
45. « Qu'il considère attentivement la vérité, l'objet, sa propre personne, les témoins, le lieu, le mode et le temps, s'attachant aux règles de la procédure.
46. « Qu'il mette en vigueur les pratiques suivies par les Dwidjas savants et vertueux, si elles ne sont pas en opposition avec les coutumes des provinces, des classes et des familles.
47. « Lorsqu'un créancier vient porter plainte devant lui, pour le recouvrement d'une somme prêtée que retient un débiteur, qu'il fasse payer le débiteur, après que le créancier a fourni la preuve de la dette.
48. « Un créancier, pour forcer son débiteur de le satisfaire, peut avoir recours aux différents moyens en usage pour recouvrer une dette.
49. « Par des moyens conformes au devoir moral ⁽³⁰²⁾, par des procès, par la ruse, par la détresse, et cinquièmement, enfin, par les mesures violentes, un créancier peut se faire payer la somme qu'on lui doit.
50. « Le créancier qui force son débiteur à lui rendre ce qu'il lui a prêté, ne doit pas être réprimandé par le roi pour avoir repris son bien.
51. « Lorsqu'un homme nie une dette, que le roi lui fasse payer la somme dont le créancier fournit la preuve, et le punisse d'une légère amende, proportionnée à ses facultés.
52. « Sur la dénégation d'un débiteur sommé devant le tribunal de s'acquitter, que le demandeur appelle en témoignage une personne présente au moment du prêt, ou produise une autre preuve comme un billet.
53. « Celui qui invoque le témoignage d'un homme qui n'était pas présent; celui qui, après avoir déclaré une chose, la nie; celui qui ne s'aperçoit pas que les raisons qu'il avait alléguées d'abord, et celles qu'il fait valoir ensuite, sont en contradiction ;
54. « Celui qui, après avoir donné certains détails, modifie son premier récit; celui qui, interrogé sur un fait bien établi, ne donne pas de réponse satisfaisante ;
55. « Celui qui s'est entretenu avec les témoins dans un lieu où il ne le devait pas ; celui qui refuse de répondre à une question faite à plusieurs reprises ; celui qui quitte le tribunal ;
56. « Celui qui garde le silence lorsqu'on lui ordonne de parler, ou ne prouve pas ce qu'il a avancé, et enfin celui qui ne sait pas ce qui est possible et ce qui est impossible : sont tous déboutés de leurs demandes.
57. « Lorsqu'un homme vient dire : « J'ai des témoins; » et étant invité à les produire, ne le fait pas, le juge doit pour cette raison prononcer contre lui.
58. « Si le demandeur n'expose pas les motifs de sa plainte, il doit être puni, d'après la loi, par un châtiment corporel ou par une amende, suivant les circonstances ; et si le défendeur ne répond pas dans le délai de trois quinzaines, il est condamné par la loi.
59. « Celui qui nie à tort une dette, et celui qui réclame faussement ce qui ne lui est pas dû, doivent être condamnés par le roi à une amende double de la somme en question, comme agissant volontairement d'une manière inique.
60. « Lorsqu'un homme amené devant le tribunal par un créancier, étant interrogé par le juge, nie la dette, l'affaire doit être éclaircie, par le témoignage de trois personnes au moins, devant les Brâhmanes préposés par le roi.
61. « Je vais vous faire connaître quels témoins les créanciers et les autres plaideurs doivent produire dans les procès, ainsi que la manière dont ces témoins doivent déclarer la vérité.

³⁰² Les passages qui suivent, et qui sont empruntés au législateur Vrihaspati, cité dans le Commentaire sanskrit et dans le Digest of Hindia Law, éclaircissent entièrement cette stance.

Par la médiation des amis et des parents, par de douces remontrances, en suivant partout un débiteur ou en se tenant constamment dans sa maison, on peut l'obliger de payer la dette; ce mode de recouvrement est dit conforme au devoir moral.

Lorsqu'un créancier, par ruse, emprunte une chose à son débiteur, ou retient une chose déposée par lui, et le contraint de cette manière à payer la dette, ce moyen est appelé une fraude légale.

Lorsqu'il force le débiteur à payer en enfermant son fils, sa femme, ou ses bestiaux, ou bien en veillant constamment à sa porte, cela est dit une contrainte légale.

Lorsque, ayant attaché le débiteur, il l'emmène à sa maison, et en le flattant, ainsi que par d'autres moyens analogues, l'oblige à payer, c'est ce qu'on appelle le mode violent.

62. « Des maîtres de maison, des hommes ayant des enfants mâles, des habitants d'un même endroit, appartenant soit à la classe militaire, soit à la classe commerçante, soit à la classe servile, étant appelés par le demandeur, sont admis à porter témoignage, mais non les premiers venus, excepté lorsqu'il y a nécessité.
63. « On doit choisir comme témoins pour les causes, dans toutes les classes, des hommes dignes de confiance, connaissant tous leurs devoirs, exempts de cupidité, et rejeter ceux dont le caractère est tout l'opposé.
64. « Il ne faut admettre ni ceux qu'un intérêt pécuniaire domine, ni des amis, ni des domestiques, ni des ennemis, ni des hommes dont la mauvaise foi est connue, ni des malades, ni des hommes coupables d'un crime.
65. « On ne peut prendre pour témoin ni le roi, ni un artisan de bas étage, comme un cuisinier, ni un acteur, ni un habile théologien, ni un étudiant, ni un ascétique détaché de toutes les relations mondaines,
66. « Ni un homme entièrement dépendant, ni un homme mal famé, ni celui qui exerce un métier cruel, ni celui qui se livre à des occupations interdites, ni un vieillard, ni un enfant, ni un homme seulement, ni un homme appartenant à une classe mêlée, ni celui dont les organes sont affaiblis,
67. « Ni un malheureux accablé par le chagrin, ni un homme ivre, ni un fou, ni un homme souffrant de la faim ou de la soif, ni un homme excédé de fatigue, ni celui qui est épris d'amour, ni un homme en colère, ni un voleur.
68. « Des femmes doivent rendre témoignage pour des femmes ; des Dwidjas du même rang, pour des Dwidjas ; des Soûdras honnêtes, pour des gens de la classe servile ; des hommes appartenant aux classes mêlées, pour ceux qui sont nés dans ces classes;
69. « Mais s'il s'agit d'un événement arrivé dans les appartements intérieurs, ou dans une forêt, ou d'un meurtre, celui, quel qu'il soit, qui a vu le fait doit porter témoignage entre les deux parties.
70. « Dans de telles circonstances, au défaut de témoins convenables, on peut recevoir la déposition d'une femme, d'un enfant, d'un vieillard, d'un élève, d'un parent, d'un esclave ou d'un domestique;
71. « Mais comme un enfant, un vieillard et un malade, peuvent ne point dire la vérité, que le juge considère leur témoignage comme faible, de même que celui des hommes dont l'esprit est aliéné.
72. « Toutes les fois qu'il s'agit de violences, de vol, d'adultère, d'injures et de mauvais traitements, il ne doit pas examiner trop scrupuleusement la compétence des témoins.
73. « Le roi doit adopter le rapport du plus grand nombre, lorsque les témoins sont partagés ; lorsqu'il y a égalité en nombre, il doit se déclarer pour ceux qui sont distingués par leur mérite; quand ils sont tous recommandables, pour les Dwidjas les plus accomplis.
74. « Il faut avoir vu ou entendu, suivant la circonstance, pour qu'un témoignage soit bon ; le témoin qui dit la vérité, dans ce cas, ne perd ni sa vertu, ni sa richesse.
75. « Le témoin qui vient dire, devant l'assemblée des hommes respectables, autre chose que ce qu'il a vu ou entendu, après sa mort est précipité dans l'enfer la tête la première, et est privé du ciel.
76. « Lorsque, même sans avoir été appelé pour l'attester, un homme voit ou entend une chose, s'il est par la suite interrogé à ce sujet, qu'il déclare exactement cette chose comme il l'a vue, comme il l'a entendue.
77. « Le témoignage unique d'un homme exempt de cupidité, est admissible dans certains cas; tandis que celui d'un grand nombre de femmes, même honnêtes, ne l'est pas (à cause de l'inconstance de l'esprit des femmes), non plus que celui des hommes qui ont commis des crimes.
78. « Les dépositions faites, de leur propre mouvement, par les témoins, doivent être admises au procès; mais tout ce qu'ils peuvent dire autrement, étant influencés par un motif quelconque, ne peut pas être reçu par la justice.
79. « Lorsque les témoins sont assemblés dans la salle d'audience, en présence du demandeur et du défendeur, que le juge les questionne, en les exhortant doucement, de la manière suivante :
80. « Déclarez avec franchise tout ce qui s'est passé à votre connaissance, dans cette affaire, entre les deux parties réciproquement ; car votre témoignage est ici requis. »
81. « Le témoin qui dit la vérité, en faisant sa déposition, parvient aux séjours suprêmes, et obtient dans ce monde la plus haute renommée ; sa parole est honorée de Brahmâ.

82. « Celui qui rend un faux témoignage tombe dans les liens de Varouna ⁽³⁰³⁾, sans pouvoir opposer de résistance, pendant cent transmigrations ; on doit, en conséquence, ne dire que la vérité.
83. « Un témoin est purifié en déclarant la vérité ; la vérité fait prospérer la justice : c'est pour cela que la vérité doit être déclarée par les témoins de toutes les classes.
84. « L'âme (Atmâ) est son propre témoin, l'âme est son propre asile; ne méprisez jamais votre âme, ce témoin par excellence des hommes !
85. « Les méchants se disent : « Personne ne nous voit », mais les Dieux les regardent, de même que l'esprit (Pouroucha) qui siège en eux.
86. « Les Divinités gardiennes du ciel, de la terre, des eaux, du cœur humain, de la lune, du soleil, du feu des enfers, des vents, de la nuit, des deux crépuscules et de la justice, connaissent les actions de tous les êtres animés.
87. « Dans la matinée, en présence des images des Dieux et des Brâhmanes, que le juge, après s'être purifié, invite les Dwidjas également purifiés, et ayant la face tournée vers le nord ou vers l'est, à dire la vérité.
88. « Il doit interpellier un Brâhmane en lui disant : « Parle ; » un Kchatriya, en lui disant : « Déclare la vérité ; » un Vaisya, en lui représentant le faux témoignage comme une action aussi coupable que celle de voler des bestiaux, du grain et de l'or ; un Soûdra, en assimilant, dans les sentences suivantes, le faux témoignage à tous les crimes :
89. « Les séjours de tourments réservés au meurtrier d'un Brâhmane, à l'homme qui tue une femme ou un enfant, à celui qui fait tort à son ami, et à celui qui rend le mal pour le bien, sont également destinés au témoin qui fait une déposition fausse.
90. « Depuis la naissance, tout le bien que tu as pu faire, ô honnête homme ! sera entièrement perdu pour toi, et passera à des chiens, si tu dis autre chose que la vérité.
91. « O digne homme ! tandis que tu dis : « Je suis seul avec moi-même, » dans ton cœur réside sans cesse cet Esprit suprême, observateur attentif et silencieux de tout le bien et de tout le mal.
92. « Cet Esprit qui siège dans ton cœur, c'est un juge sévère, un punisseur inflexible, c'est un Dieu ⁽³⁰⁴⁾ ; si tu n'es jamais en discorde avec lui, ne va pas en pèlerinage à la rivière de Gangâ ⁽³⁰⁵⁾, ni dans les plaines de Kourou.
93. « Nu et chauve, souffrant de la faim et de la soif, privé de la vie, celui qui aura porté un faux témoignage sera réduit à mendier sa nourriture, avec une tasse brisée, dans la maison de son ennemi.
94. « La tête la première, il sera précipité dans les gouffres les plus ténébreux de l'enfer, le scélérat qui, interrogé dans une enquête judiciaire, fait une « fausse déposition.
95. « Il est comparable à un aveugle qui mange les poissons avec les arêtes, et éprouve de la peine au lieu du plaisir qu'il se promettait, l'homme qui vient dans la cour de justice donner des renseignements inexacts et parler de ce qu'il n'a pas vu.
96. « Les Dieux pensent qu'il n'y a pas dans ce monde d'homme meilleur que celui dont l'âme, qui sait tout, n'éprouve aucune inquiétude pendant qu'il fait sa déclaration.
97. « Apprends maintenant, ô digne homme ! par une énumération exacte et dans l'ordre, combien un faux témoin tue de ses parents, suivant les choses sur lesquelles porte la déposition.
98. « Il tue cinq de ses parents ⁽³⁰⁶⁾ par un faux témoignage relatif à des bestiaux, il en tue dix par un faux témoignage concernant des vaches, il en tue cent par un faux rapport relatif à des chevaux, il en tue mille par une déposition fausse relative à des hommes ;
99. « Il tue ceux qui sont nés et ceux qui sont à naître par une déclaration fausse concernant de l'or ; il tue tous les êtres par un faux témoignage concernant de la terre; garde-toi donc de faire une fausse déposition dans un procès relatif à une terre.

³⁰³ Voyez ci-dessus, Liv. III. st. 87 ; et plus loin, Liv. IX, st. 245 et 308.

³⁰⁴ Littéralement, c'est Yama, c'est Vaivaswata. Yama est le juge des morts; Vaivaswata est un autre nom du même Dieu, considéré dans ses attributs de punisseur. C'est en qualité de fils du soleil (Vivaswat) que Yama est appelé Vaivaswata.

³⁰⁵ Gangâ, fille du mont Himavat et de la nymphe Mena, est la Déesse qui, dans la mythologie indienne, préside au Gange. Elle était, dans le principe, habitante du ciel, et elle descendit sur la terre à la prière d'un saint roi nommé Bhagirotha. Les détails de la descente de Gangâ remplissent un épisode de Râmâyana, dont M. de Schlegel a donné, dans la Bibliothèque Indienne, une belle traduction en vers allemands.

³⁰⁶ C'est-à-dire, il se rend aussi coupable que s'il tuait cinq de ses parents; on bien, il précipite cinq de ses parents dans l'enfer. (Commentaire.)

100. « Les Sages ont déclaré un faux témoignage concernant l'eau d'un puits ou d'un étang, et concernant le commerce charnel avec les femmes, comme égal à un faux témoignage concernant une terre ; de même qu'une fausse déposition relative à des perles et autres choses précieuses produites dans l'eau, et tout ce qui a la nature de la pierre.
101. « Instruit de tous les crimes dont on se rend coupable en faisant une fausse déposition, déclare avec franchise tout ce que tu sais, comme tu l'as vu et entendu.. »
102. « Qu'il s'adresse aux Brâhmanes qui gardent les bestiaux, qui font le commerce, qui se livrent à des travaux ignobles, qui exercent le métier de bateleur, qui remplissent des fonctions serviles ou la profession d'usurier, comme à des Soûdras.
103. « Dans certains cas, celui qui, par un pieux motif, dit autrement qu'il ne sait, n'est pas exclu du monde céleste ; sa déposition est appelée parole des Dieux.
104. « Toutes les fois que la déclaration de la vérité pourrait causer la mort d'un Soûdra, d'un Vaisya, d'un Kchatriya ou d'un Brâhmane, lorsqu'il s'agit d'une faute commise dans un moment d'égarement, et non d'un crime prémédité, comme vol, effraction, il faut dire un mensonge ; et dans ce cas, c'est préférable à la vérité.
105. Que les témoins qui ont ainsi menti pour un motif louable, offrent à Saraswatî ⁽³⁰⁷⁾ des gâteaux de riz et de lait consacrés à la Déesse de l'éloquence, pour faire une expiation parfaite du péché de ce faux témoignage.
106. « Ou bien, que le témoin répande dans le feu, suivant la règle, une oblation de beurre clarifié, adressée à la Déesse des prières, en récitant des oraisons du Yadjour-Véda, ou l'hymne à Varouna qui commence par OUD, ou bien les trois invocations aux Divinités des eaux.
107. « L'homme qui, sans être malade, ne vient pas, dans le courant des trois quinzaines qui suivent une sommation, rendre témoignage dans un procès ayant rapport à une dette, sera chargé du paiement de la dette entière, et condamné en outre à une amende du dixième.
109. « Dans les affaires pour lesquelles il n'y a pas de témoins, le juge ne pouvant reconnaître parfaitement entre deux parties contestantes de quel côté est la vérité, peut en acquérir la connaissance par le moyen du serment.
110. « Des serments ont été faits par les sept grands Richis ⁽³⁰⁸⁾ et par les Dieux pour éclaircir des affaires douteuses ; Vasichtha lui-même fit un serment devant le roi Sou-dâmâ, fils de Piyavana, lorsqu'il fut accusé par Viswâmitra ⁽³⁰⁹⁾ d'avoir mangé cent enfants.
111. « Qu'un homme sensé ne fasse jamais un serment en vain, même pour une chose de peu d'importance ; car celui qui fait un serment en vain, est perdu dans l'autre monde et dans celui-ci.
112. « Toutefois, avec des maîtresses, avec une jeune fille que l'on recherche en mariage, ou lorsqu'il s'agit de la nourriture d'une vache, de matières combustibles nécessaires pour un sacrifice, ou du salut d'un Brâhmane, ce n'est pas un crime que de faire un pareil serment.
113. « Que le juge fasse jurer un Brâhmane par sa véracité ; un Kchatriya, par ses chevaux, ses éléphants ou ses armes ; un Vaisya, par ses vaches, ses grains et son or ; un Soûdra, par tous les crimes.
114. « Ou bien, suivant la gravité du cas, qu'il fasse prendre du feu avec la main à celui qu'il veut éprouver, ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, ou lui fasse toucher séparément la tête de chacun de ses enfants et de sa femme.
115. Celui que la flamme ne brûle pas, que l'eau ne fait pas surnager, auquel il ne survient pas de malheur promptement, doit être reconnu comme véridique dans son serment.
126. Le Richi Vatsa ayant été autrefois calomnié par son jeune frère consanguin, qui lui reprochait d'être le fils d'une Soûdra, jura que c'était faux, passa au milieu du feu pour attester la vérité de son serment, et le feu qui est l'épreuve de la culpabilité et de l'innocence de tous les hommes, ne brûla pas même un seul de ses cheveux, à cause de sa véracité.

³⁰⁷ Saraswati, Déesse qui préside à l'éloquence, aux arts et à la musique : elle est l'épouse de Brahmâ.

³⁰⁸ Les sept Maharchis ou grands Richis sont des saints qui président aux sept étoiles de la grande Ourse. Leurs noms sont : Marichi, Alri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou et Vasichtha. Ces noms se retrouvent tous dans la liste des dix Pradjâpatis (voyez ci-dessus, Liv. I, st. 34), ce qui porte à croire que les sept Itichis sont du nombre des dix Pradjâpatis.

³⁰⁹ Voyez ci-dessus, Liv. VII, st. 42. Le trait de l'histoire de Viswamitra, mentionné par le commentateur, ne m'est pas connu.

117. « Tout procès dans lequel un faux témoignage a été rendu, doit être recommencé par le juge, et ce qui a été fait doit être considéré comme non avenu.
118. « Une déposition faite par cupidité, par erreur, par crainte, par amitié, par concupiscence, par colère, par ignorance et par étourderie, est déclarée non-valable.
119. « Je vais énumérer dans l'ordre, les diverses sortes de punitions réservées à celui qui rend un faux témoignage par l'un de ces motifs :
120. « S'il fait une fausse déposition par cupidité, qu'il soit condamné à mille panas d'amende ; si c'est par égarement d'esprit, au premier degré de l'amende, qui est de deux cent cinquante panas ⁽³¹⁰⁾ ; par crainte, à l'amende moyenne de cinq cents panas deux fois répétée; par amitié, au quadruple de l'amende du premier degré;
121. « Par concupiscence, à dix fois la peine du premier degré; par colère, à trois fois l'autre amende, c'est-à-dire, la moyenne ; par ignorance, à deux cents panas complets ; par étourderie, à cent seulement.
122. « Telles sont les punitions déclarées par les anciens Sages, et prescrites par les législateurs en cas de faux témoignages, pour empêcher qu'on ne s'écarte de la justice et pour réprimer l'iniquité.
123. « Un prince juste doit bannir les hommes des trois dernières classes après leur avoir fait payer l'amende de la manière susdite, lorsqu'ils donnent un faux témoignage ; mais qu'il bannisse simplement un Brâhmane.
124. « Manou Swâyambhouva (issu de l'Être existant par lui-même) a déterminé dix endroits où l'on peut infliger une peine aux hommes des trois dernières classes ; mais qu'un Brâhmane sorte du royaume sain et sauf.
125. « Ces dix endroits sont: les organes de la génération, le ventre, la langue, les deux mains, les deux pieds en cinquième lieu, l'œil, le nez, les deux oreilles, les biens et le corps, pour les crimes qui emportent la peine capitale.
126. « Après s'être assuré des circonstances aggravantes, comme par exemple la récidive, du lieu et du moment, après avoir examiné les facultés du coupable et le crime, que le roi fasse tomber le châtiment sur ceux qui le méritent.
127. « Un châtiment injuste détruit la renommée pendant la vie, et la gloire après la mort ; il ferme l'accès du ciel dans l'autre vie : c'est pourquoi un roi doit s'en garder avec soin.
128. « Un roi qui punit les innocents, qui n'inflige aucun châtiment à ceux qui méritent d'être punis, se couvre d'ignominie, et va dans l'enfer après sa mort.
129. « Qu'il punisse d'abord par une simple réprimande ; ensuite par des reproches sévères ; troisièmement par une amende, enfin par un châtiment corporel ;
130. « Mais lorsque, même par des punitions corporelles, il ne parvient pas à réprimer les coupables, qu'il leur applique les quatre peines à la fois.
131. « Les diverses dénominations appliquées au cuivre, à l'argent et à l'or en poids, usitées communément dans ce monde pour les relations commerciales des hommes, je vais vous les expliquer sans rien omettre.
132. « Quand le soleil passe à travers une fenêtre, cette poussière fine que l'on aperçoit est la première quantité perceptible ; on la nomme trasarénou.
133. « Huit grains de poussière (trasarenous) doivent être considérés comme égaux en poids à une graine de pavot ; trois de ces graines sont réputées égales à une graine de moutarde noire ; trois de ces dernières, à une de moutarde blanche ;
134. « Six graines de moutarde blanche sont égales à un grain d'orge de moyenne grosseur ; trois grains d'orge sont égaux à un krichnala ⁽³¹¹⁾ ; cinq krichnalas à un mâcha ⁽³¹²⁾ ; seize mâchas, à un souvarna ⁽³¹³⁾ ;
135. « Quatre souvarnas d'or font un pala ; dix palas, un dharana ; un mâchaka d'argent doit être reconnu comme ayant la valeur de deux krichnalas réunis ;

³¹⁰ Voyez plus loin, st. 138.

³¹¹ Le krichnala, appelé aussi raktikâ, ou, par corruption, ritti, est la baie d'un rouge noirâtre que produit un petit arbrisseau nommé goundjâ (Abrus precatorius). Cette baie forme le plus petit des poids du bijoutier et de l'orfèvre; elle pèse environ un grain troy cinq seizièmes; mais le poids factice, appelé krichnala, pèse environ deux grains trois seizièmes, ou deux grains et un quart. (Wilson, Sanscrit Dictionary .) Ces deux grains troy et un quart valent 146 milligrammes.

³¹² Le poids du mâcha serait, suivant ce calcul, de onze grains troy et un quart (729 milligram.); mais, suivant M. Wilson, le mâcha est aussi compté huit et dix krichnalas, et le mâcha d'un usage commun équivaut à dix-sept grains troy (1 gram. 101 milligramm.).

³¹³ Poids d'or qui repond, d'après le calcul de cinq krichnalas au mâcha, à 180 grains troy environ (11 gr. 659 milligr.), mais qui a varié. Voyez le Dictionnaire de M. Wilson, aux mots Souvarna et Karcha, et la traduction du Mrichchakati, par le même, page 50.

136. « Seize de ces mâchakas d'argent font un dharana, ou un pourâna d'argent; mais le kârchika ⁽³¹⁴⁾ de cuivre doit être appelé pana ou kârchâpana.
137. « Dix dharanas d'argent sont égaux à un satamâna, et le poids de quatre souvarnas est désigné sous le nom de nichka.
138. « Deux cent cinquante panas sont déclarés être la première amende, cinq cents panas doivent être considérés comme l'amende moyenne, et mille panas comme l'amende la plus élevée.
139. « Si un débiteur amené devant le tribunal par son créancier reconnaît sa dette, il doit payer cinq pour cent d'amende au roi ; et s'il la nie, et qu'on la prouve, le double : tel est le décret de Manou.
140. « Un prêteur d'argent, s'il a un gage, doit recevoir, en sus de son capital, l'intérêt fixé par Vasichtha, c'est-à-dire, la quatre-vingtième partie du cent par mois, ou un et un quart.
141. « Ou bien, s'il n'a pas de gage, qu'il prenne deux du cent par mois, se rappelant le devoir des gens de bien; car, en prenant deux du cent, il n'est pas coupable de gains illicites.
142. « Qu'il reçoive deux du cent pour intérêt par mois (mais jamais plus) d'un Brâhmane, trois d'un Kchatriya, quatre d'un Vaisya, et cinq d'un Soûdra, suivant l'ordre direct des classes.
143. « Mais si un gage, comme un terrain ou une vache, lui est livré, avec permission d'en profiter, il ne doit point recevoir d'autre intérêt pour la somme prêtée, et après un grand laps de temps, ou lorsque les profits se montent à la valeur de la dette, il ne peut ni donner ce gage, ni le vendre.
144. « On ne doit pas jouir, malgré le propriétaire d'un gage simplement déposé, et consistant en vêtements, parures, et autres objets de même sorte ; celui qui en jouit doit abandonner l'intérêt : et si l'objet a été usé ou gâté, il doit satisfaire le propriétaire en lui donnant le prix de l'objet en bon état, autrement il serait un voleur de gages.
145. « Un gage et un dépôt ne peuvent pas être perdus pour le propriétaire par suite d'un laps de temps considérable ; ils doivent être recouvrés, quoiqu'ils soient restés longtemps chez le dépositaire.
146. « Une vache qui donne du lait, un chameau, un cheval de selle, un animal envoyé pour qu'on le dresse au travail (comme, par exemple, un taureau) et d'autres choses dont le propriétaire permet la jouissance par amitié, ne doivent jamais être perdues pour lui.,
147. « Excepté dans les cas précédemment énoncés, quand un propriétaire voit, sans faire aucune réclamation, d'autres personnes jouir sous ses yeux, pendant dix ans, d'un bien quelconque lui appartenant, il ne doit pas en recouvrer la possession.
148. « S'il n'est ni un idiot, ni un enfant au-dessous de la seizième année ou n'ayant pas seize ans accomplis, et que la jouissance du bien ait lieu à la portée de ses yeux, ce bien est perdu pour lui, suivant la loi, et celui qui en jouit peut le conserver.
149. « Un gage, la limite d'une terre, le bien d'un enfant, un dépôt ouvert ou scellé, des femmes, les propriétés d'un roi, et celles d'un théologien, ne sont pas perdues, parce qu'un autre en a joui.
150. « L'imprudent qui use d'un gage déposé, sans l'assentiment du possesseur, doit abandonner la moitié de l'intérêt, en réparation de cette jouissance.
151. « L'intérêt d'une somme prêtée, reçu en une seule fois, et non par mois ou par jour, ne doit pas dépasser le double de la dette, c'est-à-dire ne doit pas monter au delà du capital que l'on rembourse en même temps ; et pour du grain, du fruit, de la laine ou du crin, des bêtes de somme, prêtes pour être payés en objets de même valeur, l'intérêt doit être, au plus, assez élevé pour quintupler la dette.
152. « Un intérêt qui dépasse le taux légal, et qui s'écarte de la règle précédente, n'est pas valable ; les Sages l'appellent procédé usuraire ; le prêteur ne doit recevoir, au plus, que cinq du cent.
153. « Qu'un prêteur pour un mois, ou pour deux, ou pour trois, à un certain intérêt, ne reçoive pas le même intérêt au-delà de l'année, ni aucun intérêt désapprouvé, ni l'intérêt de l'intérêt, par convention préalable, ni un intérêt mensuel qui finisse par excéder

³¹⁴ Le poids du karckika de cuivre est, suivant le commentateur, du quart d'un pala, c'est-à-dire, de 80 krichnalas. A présent le pana vaut quatre-vingts des petits coquillages appelés cauris.

- le capital, ni un intérêt extorqué d'un débiteur dans un moment de détresse (³¹⁵), ni des profits exorbitants d'un gage dont la jouissance tient lieu d'intérêt.
154. « Celui qui ne peut pas acquitter une dette à l'époque fixée, et qui désire renouveler le contrat, peut refaire l'écrit, avec l'assentiment du prêteur, eu payant tout l'intérêt qui est dû.
 155. « Mais si, par quelque coup du sort, il se trouve dans l'impossibilité d'offrir le paiement de l'intérêt, qu'il inscrive comme capital, dans le contrat qu'il renouvelle, l'intérêt qu'il aurait dû payer.
 156. « Celui qui s'est chargé du transport de certaines marchandises, moyennant un intérêt fixé d'avance, dans tel lieu, en un laps de temps déterminé, et qui ne remplit pas les conditions relatives au temps et au lieu, ne doit pas recevoir le prix convenu, mais celui qui sera fixé par des experts.
 157. « Lorsque des hommes parfaitement au fait des traversées maritimes et de voyages par terre, et sachant proportionner le bénéfice à la distance des lieux et au temps, fixent un intérêt quelconque pour le transport de certains objets, cette décision a force légale relativement à l'intérêt déterminé.
 158. « L'homme qui se rend ici-bas caution de la comparution d'un débiteur, et qui ne peut pas le produire, doit payer la dette de son propre avoir;
 159. « Mais un fils n'est pas tenu d'acquitter les sommes dues par son père pour s'être rendu caution, ou promises par lui, sans raison, à des courtisanes ou à des musiciens, non plus que l'argent perdu au jeu, ou dû pour des liqueurs spiritueuses, ni le reste du paiement d'une amende ou d'un impôt.
 160. « Telle est la règle établie dans le cas d'une caution de comparution ; mais lorsqu'un homme qui avait garanti un paiement vient à mourir, le juge doit faire acquitter la dette par les héritiers.
 161. « Toutefois, dans quelle circonstance peut-il arriver que, après la mort d'un homme qui s'est rendu caution, mais non pour le paiement d'une dette, et dont les affaires sont bien connues, le créancier réclame la dette de l'héritier ?
 162. « Si la caution a reçu de l'argent du débiteur, et possède assez de bien pour payer, que le fils de celui qui a reçu cet argent acquitte la dette aux dépens du bien dont il hérite; telle est la loi.
 163. « Tout contrat fait par une personne ivre, ou folle, ou malade, ou entièrement dépendante, par un enfant, par un vieillard, ou par une personne qui n'y est pas autorisée, est de nul effet.
 164. « L'engagement pris par une personne de faire une chose, bien qu'il soit confirmé par des preuves, n'est pas valable, s'il est incompatible avec les lois établies et les coutumes immémoriales.
 165. « Lorsque le juge aperçoit de la fraude dans un gage ou dans une vente, dans un don, ou dans l'acceptation d'une chose, partout enfin où il reconnaît de la fourberie, il doit annuler l'affaire.
 166. « Si l'emprunteur vient à mourir, et que l'argent ait été dépensé pour sa propre famille, la somme doit être payée par les parents, divisés ou non divisés, de leur propre avoir.
 167. « Lors même qu'un esclave fait une transaction quelconque, un emprunt, par exemple, pour la famille de son maître, celui-ci, qu'il ait été absent ou non, ne doit pas refuser de la reconnaître.
 168. « Ce qui a été donné par force à une personne qui ne pouvait pas l'accepter, possédé par force, écrit par force, a été déclaré nul par Manou, comme toutes les choses faites par contrainte.
 169. « Trois sortes de personnes souffrent pour d'autres, les témoins, les cautions, les inspecteurs des causes ; et quatre autres s'enrichissent en se rendant utiles à autrui, le Brâhmane, le financier, le marchand et le roi.
 - 170 « Qu'un roi, quelque pauvre qu'il puisse être, ne s'empare pas de ce qu'il ne doit pas prendre ; et, quelque riche qu'il soit, qu'il n'abandonne rien de ce qui est à prendre, même la plus petite chose.
 171. « En prenant ce qu'il ne doit pas prendre, et en refusant ce qui lui revient de droit, le roi fait preuve de faiblesse, et il est perdu dans ce monde et dans l'autre.
 172. « En prenant ce qui lui est dû, en prévenant le mélange des classes, et en protégeant le faible, le roi acquiert de la force, et prospère dans l'autre monde et dans celui-ci.

³¹⁵ Ou, suivant W.-Jones, ni un intérêt exigé d'un débiteur comme le prix du risque, lorsqu'il n'y a ni dangers publics ni détresse. Voyez aussi le Digest vol. 1, page 50.

173. « C'est pourquoi le roi, de même que Yama, renonçant à tout ce qui peut lui plaire ou lui déplaire, doit suivre la règle de conduite de ce juge suprême des hommes, réprimant sa colère, et imposant un frein à ses organes.
174. « Mais le monarque au cœur pervers, qui, dans son égarement, prononce des sentences injustes, est bientôt réduit sous la dépendance de ses ennemis.
175. « Au contraire, lorsqu'un roi, réprimant l'amour des voluptés et la colère, examine les causes avec équité, les peuples s'empressent vers lui, comme les rivières se précipitent vers l'Océan.
176. « Le débiteur qui, s'imaginant qu'il a une grande influence sur le souverain, vient se plaindre devant le prince de ce que son créancier tâche de recouvrer, par les moyens permis, ce qui lui est dû, doit être forcé par le roi de payer comme amende le quart de la somme, et de rendre au créancier ce qu'il lui doit.
177. « Un débiteur peut s'acquitter avec son créancier au moyen de son travail, s'il est de la même classe, ou d'une classe inférieure ; mais s'il est d'une classe supérieure, qu'il paye la dette petit à petit, selon ses facultés.
178. « Telles sont les règles suivant lesquelles un roi doit décider équitablement les affaires entre deux parties contestantes, après que les témoignages et les autres preuves ont, éclairci les doutes.
179. « C'est à une personne d'une famille honorable, de bonnes mœurs, connaissant la loi, véridique, ayant un grand nombre de parents, riche et honnête, que l'homme sensé doit confier un dépôt.
180. « Quel que soit l'objet, et de quelque manière qu'on le dépose entre les mains d'une personne, on doit reprendre cet objet de la même manière; ainsi déposé, ainsi repris ⁽³¹⁶⁾.
181. « Celui à qui on redemande un dépôt, et qui ne le remet pas à la personne qui l'avait confié, doit être interrogé par le juge, le demandeur n'étant pas présent.
182. « Au défaut de témoins, que le juge fasse déposer de l'or ou tout autre objet précieux, sous des prétextes plausibles, entre les mains du défendeur, par des émissaires ayant passé l'âge de l'enfance, et dont les manières sont agréables ;
183. « Alors, si le dépositaire remet l'objet confié dans le même état et sous la même forme qu'il lui a été livré, il n'y a pas lieu d'admettre les plaintes portées contre lui par d'autres personnes ;
184. « Mais s'il ne remet pas à ces agents l'or confié, ainsi qu'il convient, qu'il soit arrêté et forcé de restituer les deux dépôts; ainsi l'ordonne la loi.
185. « Un dépôt non scellé ou scellé ne doit jamais être remis, pendant la vie de l'homme qui l'a confié, à l'héritier présomptif de celui-ci ; car ces deux dépôts sont perdus si l'héritier à qui le dépositaire les a rendus vient à mourir avant des les avoir remis au propriétaire, et le dépositaire est obligé d'en tenir compte ; mais s'il ne meurt pas, ils ne sont pas perdus ; c'est pourquoi, dans l'incertitude des événements, il ne faut remettre les dépôts qu'à celui qui les a confiés.
186. « Mais si un dépositaire, après la mort de celui qui lui avait confié un dépôt, remet de son propre mouvement ce dépôt à l'héritier du défunt, il ne doit être exposé à aucune réclamation de la part du roi ou des parents du mort.
187. « L'objet confié doit être réclamé sans détour et amicalement ; après s'être assuré du caractère du dépositaire, c'est à l'amiable qu'il faut terminer l'affaire,
188. « Telle est la règle qu'il faut suivre pour la réclamation de tous les dépôts ; dans le cas d'un dépôt scellé, celui qui l'a reçu ne doit être inquiété en aucune manière, s'il n'a rien soustrait en altérant le sceau.
189. « Si un dépôt a été pris par des voleurs, emporté par les eaux ou consumé par le feu, le dépositaire n'est pas tenu d'en rendre la valeur, pourvu qu'il n'en ait rien pris.
190. « Que le roi éprouve par toutes sortes d'expédients, et par les ordales que prescrit le Véda, celui qui s'est approprié un dépôt, et celui qui réclame ce qu'il n'a pas déposé.
191. « L'homme qui ne remet pas un objet confié, et celui qui demande un dépôt qu'il n'a pas fait, doivent tous les deux être punis comme des voleurs, s'il s'agit d'un objet important, comme de l'or ou des perles, ou condamnés à une amende égale en valeur à la chose en question, si elle a peu de prix.
192. « Que le roi fasse payer une amende de la valeur de l'objet à celui qui a dérobé un dépôt ordinaire, ainsi qu'à celui qui a soustrait un dépôt scellé, sans distinction.

316 Littéralement, comme s'est fait le dépôt, ainsi doit se faire l'action de le reprendre.

193. « Celui qui, par de fausses offres de service, s'empare de l'argent d'autrui, doit subir publiquement, ainsi que ses complices, diverses sortes de supplices suivant les circonstances, et même la mort.
194. « Un dépôt consistant en telles choses, livré par quelqu'un en présence de certaines personnes, doit lui être remis dans le même état et de la même manière; celui qui y met de la fraude doit être puni.
195. « Le dépôt fait et reçu en secret doit être rendu en secret; ainsi livré, ainsi repris.
196. « Que le roi décide de cette sorte les causes concernant un dépôt et un objet prêté par amitié, sans maltraiter le dépositaire.
197. « Celui qui vend le bien d'un autre, sans l'assentiment de celui qui en est propriétaire, ne doit, pas être admis par le juge à rendre témoignage, comme un voleur qui s' imagine ne pas avoir volé.
198. « S'il est proche parent du propriétaire, il doit être condamné à une amende de six cents panas; mais s'il n'est point parent et n'a aucune prétention à faire valoir, il est coupable de vol.
199. « Une donation ou une vente faite par un autre que le véritable propriétaire, doit être considérée comme non avenue ; telle est la règle établie dans les procédures.
200. « Pour toute chose dont on a eu la jouissance sans pouvoir produire aucun titre, les titres seuls font autorité et non la jouissance ; ainsi l'a déterminé la loi.
201. « Celui qui, en plein marché, devant un grand nombre de personnes, achète un bien quelconque, en acquiert à juste titre la propriété en payant le prix de ce bien, même si le vendeur n'est pas propriétaire;
202. « Mais si le vendeur qui n'était pas propriétaire ne peut pas être produit, l'acheteur qui prouve que le marché a été conclu publiquement est renvoyé sans dépens par le roi, et l'ancien possesseur, qui avait perdu le bien, le reprend en payant à l'acheteur la moitié de sa valeur.
203. « On ne doit vendre aucune marchandise mêlée avec une autre comme non mêlée, ni une marchandise de mauvaise qualité comme bonne, ni une marchandise d'un poids plus faible que celui dont on est convenu, ni une chose éloignée, ni une chose dont on a caché les défauts.
204. « Si, après avoir montré au prétendu une jeune fille dont la main lui est accordée moyennant une gratification, on lui en donne une autre pour épouse, il devient le mari de toutes les deux pour le même prix ; telle est la décision de Manou.
205. « Celui qui donne une jeune fille en mariage, et fait auparavant connaître ses défauts, déclarant qu'elle est folle ou atteinte d'éléphantiasis, ou qu'elle a déjà eu commerce avec un homme, n'est passible d'aucune peine.
206. « Si un prêtre officiant, choisi pour faire un sacrifice, abandonne sa tâche, une part seulement des honoraires, en proportion de ce qu'il a fait, doit lui être donnée par ses acolytes.
207. « Après la distribution des honoraires, s'il est obligé de quitter la cérémonie pour cause de maladie et non sous un faux prétexte, qu'il prenne sa part entière, et fasse achever par un autre prêtre ce qu'il a commencé.
208. « Lorsque, dans une cérémonie religieuse, des gratifications particulières sont fixées pour chaque partie de l'office divin, celui qui a accompli telle partie doit-il prendre ce qui y a été alloué, ou les prêtres doivent-ils partager les honoraires en commun ?
209. « Dans certaines cérémonies, que l'Adhwaryou (lecteur du Yadjour-Véda) prenne le char, que le Brahmâ (prêtre officiant) prenne un cheval, que le Hotri (lecteur du Rig-Véda) prenne un autre cheval, et l'Oudgâtri (chanteur du Sâmâ-Véda) le chariot dans lequel ont été apportés les ingrédients du sacrifice.
210. « Cent vaches étant à distribuer entre seize prêtres, les quatre principaux ont droit à la moitié environ ou quarante-huit; les quatre qui suivent, à la moitié de ce nombre; la troisième série, au tiers; la quatrième, au quart.
211. « Lorsque des hommes se réunissent pour coopérer, chacun par leur travail, à une même entreprise, telle est la manière dont la distribution des parts doit être faite.
212. « Lorsque de l'argent a été donné ou promis par quelqu'un à une personne qui le demandait pour le consacrer à un acte religieux, le don sera de nul effet, si l'acte n'est pas accompli ;
213. « Mais si, par orgueil ou par avarice, l'homme qui a reçu l'argent refuse dans ce cas de le rendre, ou prend par force l'argent promis, il doit être condamné par le roi à une amende d'un souvarna ⁽³¹⁷⁾ en punition de ce vol.

214. « Telle est, comme je viens de la déclarer, la manière légale de reprendre une chose donnée; je vais ensuite déclarer les cas où l'on peut ne pas solder des gages.
215. « L'homme salarié qui, sans être malade, refuse par orgueil de faire l'ouvrage convenu, sera puni par une amende de huit krichnalas ⁽³¹⁸⁾ d'or, et son salaire ne doit pas lui être payé.
216. « Mais si, après avoir été malade, lorsqu'il est rétabli, il fait son ouvrage conformément à la convention antérieure, il doit recevoir sa paye, même après un grand laps de temps.
217. « Toutefois, qu'il soit malade ou bien portant, si l'ouvrage stipulé n'est pas fait par lui-même ou par un autre, son salaire ne doit pas lui être donné, quand même il s'en faut de très peu que la tâche ne soit achevée.
218. « Tel est le règlement complet concernant toute besogne entreprise pour un salaire ; je vais vous déclarer maintenant la loi qui a rapport à ceux qui rompent leurs engagements,
219. « Que le roi bannisse de son royaume celui qui, ayant fait avec des négociants et d'autres habitants d'un bourg (grâma), ou d'un district, une convention à laquelle il s'était engagé par serment, manque par avarice à ses promesses ;
220. « En outre, que le roi, ayant fait arrêter cet homme de mauvaise foi, le condamne à payer quatre souvarnas, ou six nichkas, ou un satamâna d'argent ⁽³¹⁹⁾, suivant les circonstances, et même les trois amendes à la fois.
221. « Telle est la règle d'après laquelle un roi juste doit infliger des punitions à ceux qui ne remplissent pas leurs engagements parmi tous les citoyens et dans toutes les classes.
222. « Celui qui, ayant acheté ou vendu une chose, laquelle a un prix fixé, et n'est point périssable, comme une terre ou des métaux, vient à s'en repentir, pendant dix jours peut rendre ou reprendre cette chose ;
223. « Mais passé le dixième jour, il ne peut plus ni rendre ni forcer de rendre : celui qui reprend par force ou oblige à reprendre, doit être puni par le roi d'une amende de six cents panas.
224. « Que le roi lui-même fasse payer une amende de quatre-vingt-seize panas à celui qui donne en mariage une fille ayant des défauts sans en prévenir ⁽³²⁰⁾.
225. « Mais celui qui, par méchanceté, s'en vient dire : « Cette fille n'est pas vierge, » doit subir une amende de cent panas, s'il ne peut pas prouver qu'elle ait été polluée.
226. « Les prières nuptiales sont destinées aux vierges seulement, et jamais, en ce monde, à celles qui ont perdu leur virginité; car de telles femmes sont exclues des cérémonies légales.
227. « Les prières nuptiales sont la sanction nécessaire du mariage, et les hommes instruits doivent savoir que le pacte consacré par ces prières est complet et irrévocable au septième pas (pada) ⁽³²¹⁾ fait par la mariée, lorsqu'elle marche donnant la main à son mari.
228. « Lorsqu'une personne éprouve du regret après avoir conclu une affaire quelconque, le juge doit, d'après la règle énoncée, la faire rentrer dans le droit chemin.
229. « Je vais maintenant décider convenablement, et suivant les principes de la loi, les contestations qui s'élèvent entre les propriétaires de bestiaux et les pâtres, lorsqu'il arrive quelque accident.
230. « Pendant le jour, la responsabilité relative à la sûreté des bestiaux regarde le gardien ; pendant la nuit, leur sûreté regarde le maître, si le troupeau est dans sa maison, mais s'il en est autrement, si nuit et jour le troupeau est confié au gardien, c'est le gardien qui est responsable.
231. « Le vacher qui a pour gages des rations de lait doit traire la plus belle vache sur dix, avec l'agrément du maître ; ce sont là les gages du pâtre qui n'a pas d'autre salaire.

³¹⁸ Ibid.

³¹⁹ Ibid. et suiv.

³²⁰ Voyez ci-dessus, st. 205.

³²¹ J'avais d'abord pensé que, dans ce passage, le mot pada pouvait aussi avoir le sens de verset, stance, et j'avais supposé en conséquence que c'était à la septième stance des prières que le pacte était complet. Mais j'ai trouvé depuis, dans le Mémoire de M. Colebrooke sur les cérémonies religieuses des Indiens (Rech. Asiat. vol. VII, p. 303), un passage qui est en faveur de l'interprétation de W. Jones, que j'ai conservée. Voyez aussi le Digest of Hindu Law, vol. II, p. 484 et 488.

232. « Lorsqu'un animal vient à se perdre, est tué par des reptiles ⁽³²²⁾, ou par des chiens, ou tombe dans un précipice, et cela par la négligence du gardien, il est forcé d'en donner un autre ;
233. « Mais lorsque des voleurs ont enlevé un animal, il n'est pas obligé de le remplacer, s'il a proclamé le vol, et s'il a soin, en temps et lieu, d'en instruire son maître.
234. « Quand un animal vient à mourir, qu'il apporte à son maître les oreilles, la peau, la queue, la peau de l'abdomen, les tendons, la rotchanâ ⁽³²³⁾, et qu'il montre les membres.
235. « Lorsqu'un troupeau de chèvres ou de brebis est assailli par des loups, et que le pâtre n'accourt pas, si, un loup enlève une chèvre ou une brebis et la tue, la faute en est au pâtre.
236. « Mais si, pendant qu'il les surveille et qu'elles paissent réunies dans une forêt, un loup s'élance à l'improviste et en tue une, dans ce cas le pâtre n'est pas coupable.
237. « Tout autour d'un village (grâma), qu'on laisse pour pâture un espace inculte, large de quatre cents coudées ou de trois jets d'un bâton, et trois fois cet espace autour d'une ville.
238. « Si les bestiaux qui paissent dans ce pâturage endommagent le grain d'un champ non enclos de haies le roi ne doit infliger aucune punition aux gardiens.
239. « Que le propriétaire d'un champ l'entoure d'une haie d'arbrisseaux épineux, par-dessus laquelle un chameau ne puisse pas regarder, et qu'il bouche avec soin toutes les ouvertures par lesquelles un chien ou un porc pourrait passer sa tête.
240. « Des bestiaux accompagnés d'un berger, qui font quelque dégât, près de la grande route ou près du village, dans un terrain enclos, doivent être mis à l'amende de cent panas; s'ils n'ont pas de gardien, que le propriétaire du champ les éloigne.
241. « Pour d'autres champs, le maître du bétail doit payer une amende d'un pana et d'un quart ; mais partout le prix du grain gaspillé doit être payé au propriétaire : telle est la décision.
242. « Une vache, dans les dix jours après qu'elle a vêlé, les taureaux que l'on garde pour la fécondation, et les bestiaux consacrés aux Dieux, accompagnés ou non de leur gardien, ont été déclarés exempts d'amende par Manou.
243. « Lorsque le champ est dévasté par la faute des bestiaux du fermier lui-même, ou lorsqu'il néglige de semer en temps convenable, il doit être puni d'une amende égale à dix fois la valeur de la part de la moisson qui revient au roi, laquelle se trouve perdue par sa négligence, ou seulement de la moitié de cette amende, si la faute vient de ses gens à gages, sans qu'il en ait eu connaissance.
244. « Tels sont les règlements que doit observer un roi juste, dans tous les cas de transgression de la part des propriétaires, des bestiaux et des gardiens.
245. « Quand il s'élève une contestation au sujet des limites entre deux villages, que le roi choisisse le mois de djaichtha ⁽³²⁴⁾ pour déterminer ces limites, les bornes étant alors plus faciles à distinguer, l'ardeur du soleil ayant entièrement desséché l'herbe.
246. « Les limites étant établies, on doit y planter de grands arbres, comme des nyagrodhas ⁽³²⁵⁾, des aswatthas ⁽³²⁶⁾, des kinsoukas ⁽³²⁷⁾, des sâlmâlîs ⁽³²⁸⁾, des salas ⁽³²⁹⁾, des tâlas ⁽³³⁰⁾, et des arbres abondants en lait, comme l'oudoumbara ⁽³³¹⁾;
247. « Des arbrisseaux en touffe, des bambous de diverses sortes, des samis ⁽³³²⁾, des lianes, des saras ⁽³³³⁾, des koubdjakas ⁽³³⁴⁾ touffus ; qu'on forme en outre des monticules de terre : par ce moyen, la limite ne peut pas se détruire.

322 J'ai suivi Jones ; dans le texte, il est question d'insectes ou vers (crimis).

323 La rotchanâ est la bile concrète de la vache; ou, suivant d'autres autorités, c'est une substance qu'on trouve dans la tête de cet animal, et qu'on emploie comme parfum, comme médicament et comme teinture.

324 Djaichtha, mai-juin.

325 Nyagrodha, Ficus Indien

326 Aswattha, Ficus religiosa.

327 Kinsouka, Butea frondosa.

328 Sâlmâlî, Bombax heptaphyllum.

329 Sala, Shorea robusta.

330 Tâla, Borassus flabelliformis ou Corypha taliera.

331 Oudoumbara, Ficus glomerata.

332 Sami, Mimosa suma et Serratula anthelmintica.

333 Sara, Saccharum sarra.

334 Koubdjaka ou Koubdja, Achyranthes aspera.

248. « Des lacs, des puits, des pièces d'eau et des ruisseaux, doivent aussi être établis sur les limites communes, ainsi que des chapelles consacrées aux Dieux ;
249. « On doit encore faire pour les limites d'autres marques secrètes, en voyant que sur la détermination des bornes, les hommes sont continuellement dans l'incertitude.
250. « De grosses pierres, des os, des queues de vache, de menues pailles de riz, de la cendre, des tessons, de la bouse de vache séchée, des briques, du charbon, des cailloux et du sable ;
251. « Et enfin des substances de toutes sortes, que la terre ne corrode pas dans un laps de temps considérable, doivent être déposées dans des jarres, et cachées sous la terre à l'endroit des limites communes.
252. « C'est au moyen de ces marques que le roi doit déterminer la limite entre les terres de deux parties en contestation, ainsi que d'après l'ancienneté de la possession et d'après le cours d'un ruisseau ;
253. « Mais pour peu qu'il y ait du doute dans l'examen des marques mêmes, les déclarations des témoins sont nécessaires pour décider la contestation relative aux limites.
254. « C'est en présence d'un grand nombre de villageois et des deux parties contestantes, que ces témoins doivent être interrogés sur les marques des limites.
255. « Lorsqu'une déclaration unanime et positive est donnée par ces hommes interrogés sur les limites, qu'elles soient déterminées par un écrit, avec le nom de tous les témoins.
256. « Que ces hommes, mettant de la terre sur leurs têtes, portant des guirlandes de fleurs rouges et des vêtements rouges, après avoir juré par la récompense future de leurs bonnes actions, fixent exactement la limite.
257. « Les témoins véridiques qui font leur déposition, ainsi que l'ordonne la loi, sont purifiés de toute faute; mais ceux qui font un faux rapport doivent être condamnés à deux cents panas, d'amende.
258. « Au défaut de témoins, que quatre hommes des villages voisins, situés aux quatre côtés des villages contestants, soient invités à porter une décision sur les limites, étant convenablement préparés, et en présence du roi ;
259. « Mais s'il n'y a ni voisins, ni gens dont les ancêtres aient vécu dans le village depuis le temps où il a été bâti, et capables de rendre un témoignage sur les limites, le roi doit faire appeler les hommes suivants, qui passent leur vie dans les bois :
260. « Des chasseurs, des oiseleurs, des vachers, des pêcheurs, des gens qui arrachent des racines, des chercheurs de serpents, des glaneurs, et d'autres hommes vivant dans les forêts.
261. « Ces gens étant consultés, d'après la réponse donnée par eux sur les marques des limites communes, le roi doit faire établir avec justice des bornes entre les deux villages.
262. « Pour des champs, des puits, des pièces d'eau, des jardins et des maisons, le témoignage des voisins est le meilleur moyen de décision relativement aux bornes.
263. « Si les voisins font une fausse déclaration, lorsque des hommes sont en dispute pour les bornes de leurs propriétés, ils doivent chacun être condamnés par le roi à l'amende moyenne ⁽³³⁵⁾.
264. « Celui qui s'empare d'une maison, d'une pièce d'eau, d'un jardin ou d'un champ, en menaçant le propriétaire, doit être condamné à cinq cents panas d'amende, et à deux cents seulement s'il l'a fait par erreur.
265. « Si les bornes ne peuvent pas être autrement déterminées, faute de marques et de témoins, qu'un roi équitable se charge lui-même, dans l'intérêt des deux parties, de fixer la limite de leurs terres ; telle est la règle établie.
266. « Je viens d'énoncer complètement la loi relative à la détermination des limites ; maintenant, je vous ferai connaître les décisions concernant les outrages en paroles.
267. « Un Kchatriya, pour avoir injurié un Brâhmane, mérite une amende de cent panas ; un Vaisya, une amende de cent cinquante ou de deux cents, un Soûdra, une peine corporelle.
268. « Un Brâhmane sera mis à l'amende de cinquante panas, pour avoir outragé un homme de la classe militaire; de vingt-cinq, pour un homme de la classe commerçante; de douze, pour un Soûdra.
269. « Pour avoir injurié un homme de la même classe que lui, un Dwidja sera condamné à douze panas d'amende; pour des propos infâmes, la peine en général doit être doublée.

270. « Un homme de la dernière classe qui insulte des Dwidjas par des invectives af-freuses, mérite d'avoir la langue coupée ; car il a été produit par la partie inférieure de Brahmâ.
271. « S'il les désigne par leurs noms et par leurs classes d'une manière outrageuse, un stylet de fer, long de dix doigts, sera enfoncé tout brûlant dans sa bouche.
272. « Que le roi lui fasse verser de l'huile bouillante dans la bouche et dans l'oreille, s'il a l'impudence de donner des avis aux Brâhmanes relativement à leur devoir.
273. « Celui qui nie à tort, par orgueil, les connaissances sacrées, le pays natal, la classe, l'initiation et les autres sacrements d'un homme qui lui est égal en rang, doit être con-traint de payer deux cents panas d'amende.
274. « Si un homme reproche à un autre d'être borgne, boiteux, ou d'avoir une infirmité semblable, bien qu'il dise la vérité, il doit payer la faible amende d'un kârchâpana.
275. « Celui qui maudit sa mère, son père, sa femme, son frère, son fils ou son maître spi-rituel, doit subir une amende de cent panas, de même que celui qui refuse de céder le passage à son directeur.
276. « Un roi judicieux doit imposer l'amende suivante à un Brâhmane et à un Kchatriya qui se sont mutuellement outragés; le Brâhmane doit être condamné à la peine infé-rieure ⁽³³⁶⁾ et le Kchatriya, à l'amende moyenne.
277. « La même application de peines doit avoir lieu exactement pour un Vaisya et un Soûdra qui se sont injuriés réciproquement, suivant leurs classes ⁽³³⁷⁾, sans mutilation de la langue; ainsi l'a prescrit la loi.
278. « Je viens de déclarer complètement quels sont les modes de punition à infliger pour les outrages en paroles ; à présent, je vais vous exposer la loi qui concerne les mauvais traitements.
279. « De quelque membre que se serve un homme de basse naissance pour frapper un supérieur, ce membre doit être mutilé : tel est l'ordre de Manou.
280. « S'il a levé la main ou un bâton sur un supérieur, il doit avoir la main coupée ; si dans un mouvement de colère, il lui a donné un coup de pied, que son pied soit cou-pé.
281. « Un homme de la basse classe qui s'avise de prendre place à côté d'un homme ap-partenant à la classe la plus élevée, doit être marqué au-dessous de la hanche et banni, ou bien le roi doit ordonner qu'on lui fasse une balafre sur les fesses.
282. « S'il crache avec insolence sur un Brâhmane, que le roi lui fasse mutiler les deux lèvres, s'il urine sur ce Brâhmane» l'urètre ; s'il lâche un vent en face de lui, l'anus ;
283. « S'il le prend par les cheveux, par les pieds, par la barbe, par le cou ou par les bourses, que la roi lui fasse couper les deux mains sans balancer,
284. « Si un homme égratigne la peau d'une personne de la même classe que lui-même, et s'il fait couler son sang, il doit être condamné à cent panas d'amende; pour une bles-sure qui a pénétré dans la chair, à six nichkas ⁽³³⁸⁾ ; pour la fracture d'un os, au bannis-ement.
285. « Lorsqu'on endommage de grands arbres, on doit payer une amende proportionnée à leur utilité et à leur valeur : telle est la décision.
286. « Si un coup suivi d'une vive angoisse a été donné à des hommes ou à des animaux, le roi doit infliger une peine à celui qui a frappé, en raison de la douleur plus ou moins grande que le coup a dû causer.
287. « Lorsqu'un membre a été blessé et qu'il en résulte une plaie ou une hémorragie, l'auteur du mal doit payer les frais de la guérison ; ou, s'il s'y refuse, il doit être con-damné à payer la dépense et une amende.
288. « Celui qui endommage les biens d'un autre sciemment ou par mégarde, doit lui donner satisfaction, et payer au roi une amende égale au dommage.
289. « Pour avoir gâté du cuir ou des sacs de cuir, des ustensiles de bois ou de terre, des fleurs, des racines ou des fruits, l'amende doit être de cinq fois leur valeur.
290. « Les Sages ont admis dix circonstances relatives à une voiture, au cocher et au maître de cette voiture, dans lesquelles l'amende est suspendue; pour tous les autres cas, une amende est ordonnée.

³³⁶ L'amende inférieure est de deux cent cinquante panas; la moyenne, de cinq cents Voyez ci-dessus, st. 138.

³³⁷ C'est-à-dire, que le Vaisya doit être condamné à l'amende inférieure, et le Soûdra, à l'amende moyenne.

³³⁸ Voyez ci-dessus, st. 137.

291. « Lorsque la bride ⁽³³⁹⁾ s'est cassée par accident, que le joug s'est brisé, que la voiture va de travers ⁽³⁴⁰⁾, à cause de l'inégalité du terrain, ou heurte quelque chose ; lorsque l'essieu est rompu ou que la roue est fracassée ;
292. « Lorsque les sangles, le licou ou les rênes sont rompus ; quand le cocher a crié : « Gare ! » Manou a déclaré que, dans l'un ou l'autre de ces dix cas, aucune amende ne devait être imposée pour un accident ;
293. « Mais quand une voiture s'écarte de la route par la maladresse du cocher, s'il arrive quelque malheur, le maître doit être condamné à deux cents panas d'amende.
294. « Si le cocher est capable de bien conduire, mais négligent, il mérite l'amende ; mais si le cocher est maladroit, les personnes qui sont dans la voiture doivent chacune payer cent panas.
295. « Si un cocher, rencontré dans le chemin par des bestiaux ou par une autre voiture, vient à tuer par sa faute des êtres animés, il doit, sans aucun doute, être condamné à l'amende, d'après la règle qui suit :
296. « Pour un homme tué, une amende ⁽³⁴¹⁾ égale à celle que l'on paye pour vol doit être sur-le-champ imposée ; elle est de moitié pour de grands animaux, comme des vaches, des éléphants, des chameaux et des chevaux ;
297. « Pour des bestiaux de peu de valeur, l'amende est de deux cents panas, et de cinquante pour des bêtes fauves, comme le cerf et la gazelle, et pour des oiseaux agréables, comme le cygne et le perroquet ;
298. « Pour un âne, un bouc, un bœuf, l'amende doit être de cinq mâchas d'argent, et d'un seul mâcha pour avoir tué un chien ou un porc.
299. « Une femme ⁽³⁴²⁾, un fils, un domestique, un élève, un frère du même lit, mais plus jeune, peuvent être châtiés, lorsqu'ils commettent quelque faute, avec une corde ou une tige de bambou,
300. « Mais toujours sur la partie postérieure du corps, et jamais sur les parties nobles ; celui qui frappe d'une autre manière est passible de la même peine qu'un voleur.
301. « La loi qui concerne les mauvais traitements vient d'être exposée en entier ; je vais maintenant déclarer la règle des peines prononcées contre le vol.
302. « Que le roi s'applique avec le plus grand soin à réprimer les voleurs ; par la répression des voleurs, sa gloire et son royaume prennent de l'accroissement.
303. « Certes, le roi qui met les gens de bien à l'abri de la crainte doit toujours être honoré ; car il accomplit en quelque sorte un sacrifice en permanence, dont les présents sont l'assurance contre le danger.
304. « La sixième partie du mérite de toutes les actions vertueuses revient au roi qui protège ses peuples ; la sixième partie des actions injustes est le partage de celui qui ne veille pas à la sûreté de ses sujets.
305. « La sixième partie de la récompense obtenue par chacun pour des lectures pieuses, des sacrifices, des dons et des honneurs rendus aux Dieux, appartient à juste titre au roi, pour la protection qu'il accorde,
306. « En protégeant toutes les créatures avec équité et en punissant les coupables, un roi accomplit chaque jour un sacrifice accompagné de cent mille présents.
307. « Le roi qui ne protège pas les peuples, et qui perçoit cependant les redevances ⁽³⁴³⁾, les impôts, les droits sur les marchandises, les présents journaliers de fleurs, de fruits et d'herbes potagères, et les amendes, va sur-le-champ en enfer après sa mort,
308. « Ce roi qui, sans être le protecteur de ses sujets, prend la sixième partie des fruits de la terre, est considéré par les Sages comme tirant à lui toutes les souillures des peuples.
309. « Que l'on sache qu'un souverain qui n'a pas égard aux préceptes des Livres sacrés, qui nie l'autre monde, qui se procure des richesses par des moyens iniques, qui ne protège pas ses sujets et dévore leurs biens, est destiné aux régions infernales.
310. « Pour réprimer l'homme pervers, que le roi emploie avec persévérance trois moyens : la détention, les fers, et les diverses peines corporelles.
811. « C'est en réprimant les méchants et en favorisant les gens de bien que les rois sont toujours purifiés, de même que les Brâhmanes le sont en sacrifiant,

³³⁹ Littéralement, la corde nasale. On la passe par une incision faite au nez des taureaux pour les conduire.

³⁴⁰ Ou bien, peut-être, lorsque la voiture verse.

³⁴¹ Elle est de mille panas.

³⁴² Un autre législateur ordonne le contraire: «Ne frappez pas, même avec une fleur, une femme coupable de cent fautes. (Digest, II, p. 209.)

³⁴³ Il faut entendre ici par redevance la sixième partie des fruits de la terre.

312. « Le roi qui désire le bien de son âme doit pardonner sans cesse aux plaideurs, aux enfants, aux vieillards et aux malades, qui s'emportent contre lui en invectives.
313. « Celui qui pardonne aux gens affligés qui l'injurient, est honoré pour cela dans le ciel ; mais celui qui, par orgueil de sa puissance, conserve du ressentiment, ira pour cette raison en enfer.
314. « Celui qui a volé de l'or à un Brâhmane doit courir en toute hâte vers le roi, les cheveux défaits, et déclarer son vol, en disant : « J'ai commis telle action, punis-moi ; »
315. « Il doit porter sur ses épaules une masse d'armes ou une massue de bois de khadira ⁽³⁴⁴⁾, ou une javeline pointue des deux bouts, ou une barre de fer.
316. « Le voleur, soit qu'il meure sur le coup, étant frappé par le roi, ou qu'il soit laissé pour mort et survive, est purgé de son crime ; mais si le roi ne le punit pas, la faute du voleur retombe sur lui.
317. « L'auteur de la mort d'un fœtus ⁽³⁴⁵⁾ communique sa faute à la personne qui mange de la nourriture qu'il a apprêtée ; une femme adultère, à son mari qui tolère ses désordres ; un élève qui néglige ses devoirs pieux, à son directeur qui ne le surveille pas ; celui qui offre un sacrifice et n'observe pas les cérémonies, au sacrificateur négligent ; un voleur, au roi qui lui pardonne :
318. « Mais les hommes qui ont commis des crimes, et auxquels le roi a infligé des châtiments, vont droit au ciel exempts de souillure, aussi purs que les gens qui ont fait de bonnes actions.
319. « Celui qui enlève la corde ou le seau d'un puits, et celui qui détruit une fontaine publique, doivent être condamnés à une amende d'un mâcha ⁽³⁴⁶⁾ d'or, et à rétablir les choses dans leur premier état.
320. « Une peine corporelle doit être infligée à celui qui vole plus de dix koumbhas ⁽³⁴⁷⁾ de grain ; pour moins de dix koumbhas, il doit être condamné à une amende de onze fois la valeur du vol, et à restituer au propriétaire son bien.
321. « Un châtiment corporel sera de même infligé, pour avoir volé plus de cent palas ⁽³⁴⁸⁾ d'objets précieux se vendant au poids, comme de l'or et de l'argent, ou de riches vêtements.
322. « Pour un vol de plus de cinquante palas des objets susdits, on doit avoir la main coupée ; pour moins de cinquante palas, le roi doit appliquer une amende de onze fois la valeur de l'objet.
328. « Pour avoir enlevé des hommes de bonne famille, et surtout des femmes, et des bijoux d'un grand prix, comme des diamants, le voleur mérite la peine capitale.
324. « Pour vol de grands animaux, d'armes et de médicaments, le roi doit infliger une peine après avoir considéré le temps et le motif.
325. « Pour avoir volé des vaches appartenant à des Brâhmanes, et leur avoir percé les narines ⁽³⁴⁹⁾ ; enfin pour avoir enlevé des bestiaux à des Brâhmanes, le malfaiteur doit avoir sur-le-champ la moitié du pied coupée.
326. « Pour avoir pris du fil, du coton, des semences servant à favoriser la fermentation des liqueurs spiritueuses, de la bouse de vache, du sucre brut, du caillé, du lait, du lait de beurre, de l'eau ou de l'herbe,
327. « Des paniers de bambou servant à puiser de l'eau, du sel de toute espèce, des pots de terre, de l'argile ou des cendres,
328. « Des poissons, des oiseaux, de l'huile, du beurre clarifié, de la viande, du miel, ou toute chose provenant des animaux, comme du cuir, de la corne et de l'ivoire,
329. « Ou d'autres substances de peu d'importance, des liqueurs spiritueuses, du riz bouilli ou des mets de toute sorte, l'amende est le double du prix de l'objet volé.
330. « Pour avoir volé des fleurs, du grain encore vert, des buissons, des lianes, des arbrisseaux, et d'autres grains non épluchés, en quantité égale à la charge d'un homme, l'amende est de cinq krichnalas ⁽³⁵⁰⁾ d'or ou d'argent, suivant les circonstances.

³⁴⁴ Mimosa catechu.

³⁴⁵ Ou, suivant le Commentaire, l'auteur de la mort d'un Brâhmane.

³⁴⁶ Voyez ci-dessus, st. 131.

³⁴⁷ Un koumbha de vingt dronas vaat, suivant M. Wilson (Sanskrit Dictionary), un peu plus de trois boisseaux (bushels). Les trois boisseaux équivalent à un hectolitre. D'après le commentateur, un koumbha vaut vingt dronas ; un drona, deux cents palas.

³⁴⁸ Voyez ci-dessus, st. 135.

³⁴⁹ Pour y placer une corde servant à les conduire, afin de les employer comme bêtes de somme. (Commentaire.)

³⁵⁰ Voyez ci-dessus, st. 134.

331. « Pour des grains épluchés ou vannés, pour des herbes potagères, des racines ou des fruits, l'amende est de cent panas, s'il n'y a aucune liaison entre le voleur et le propriétaire ; de cinquante, s'il existe des relations entre eux.
332. « L'action de prendre une chose par violence sous les yeux du propriétaire est un brigandage ; en son absence, c'est un vol, de même que ce qu'on nie après l'avoir reçu.
333. « Que le roi impose la première amende ⁽³⁵¹⁾ à l'homme qui enlève les objets ci-dessus énumérés, lorsqu'ils sont apprêtés pour qu'on s'en serve, ainsi qu'à celui qui enlève du feu d'une chapelle.
334. « Quel que soit le membre dont un voleur se sert d'une manière ou d'une autre pour nuire aux gens, le roi doit le lui faire couper, pour l'empêcher de commettre de nouveau le même crime.
335. « Un père, un instituteur, un ami, une mère, une épouse, un fils et un conseiller spirituel, ne doivent pas être laissés impunis par le roi, lorsqu'ils ne se maintiennent pas dans leurs devoirs.
336. « Dans le cas où un homme de basse naissance serait puni d'une amende d'un kâr-châpana, un roi doit subir une amende de mille panas, et jeter l'argent dans la rivière ⁽³⁵²⁾, ou le donner à des Brâhmanes : telle est la décision.
337. « L'amende d'un Soûdra pour un vol quelconque doit être huit fois plus considérable que la peine ordinaire ; celle d'un Vaisya, seize fois ; celle d'un Kchatriya, trente-deux fois ;
338. « Celle d'un Brâhmane, soixante-quatre fois, ou cent fois, ou même cent vingt-huit fois plus considérable, lorsque chacun d'eux connaît parfaitement le bien ou le mal de ses actions.
339. « Prendre des racines ou des fruits à de grands arbres non renfermés dans une enceinte, ou du bois pour un feu consacré, ou de l'herbe pour nourrir des vaches, a été déclaré par Manou n'être pas un vol.
340. « Le Brâhmane qui, pour prix d'un sacrifice, ou de l'enseignement des dogmes sacrés, reçoit, avec connaissance de cause, de la main d'un homme, une chose qu'il a prise et qu'on ne lui a point donnée, est punissable comme un voleur.
341. « Le Dwidja qui voyage, et dont les provisions sont très chétives, s'il vient à prendre deux cannes à sucre ou deux petites racines dans le champ d'un autre, ne doit pas payer d'amende.
342. « Celui qui attache des animaux libres appartenant à un autre, et qui met en liberté ceux qui sont attachés, et celui qui prend un esclave, un cheval ou un char, sont passibles des mêmes peines que le voleur.
343. « Lorsqu'un roi, par l'application de ces lois, réprime les voleurs, il obtient de la gloire dans ce monde, et après sa mort, le bonheur suprême.
344. « Que le roi qui aspire à la souveraineté du monde, ainsi qu'à une gloire éternelle et inaltérable, ne souffre pas un seul instant l'homme qui commet des violences, comme des incendies, des brigandages.
345. « Celui qui se livre à des actions violentes doit être reconnu, comme bien plus coupable qu'un diffamateur, qu'un voleur et qu'un homme qui frappe avec un bâton.
346. « Le roi qui endure un homme commettant des violences se précipite vers sa perte, et encourt la haine générale.
347. « Jamais, soit par motif d'amitié, soit dans l'espoir d'un gain considérable, le roi ne doit relâcher les auteurs d'actions violentes, qui répandent la terreur parmi toutes les créatures.
348. « Les Dwidjas peuvent prendre les armes quand leur devoir est troublé dans son accomplissement, et quand tout à coup les classes régénérées sont affligées par un désastre.
349. « Pour sa propre sûreté, dans une guerre entreprise pour défendre des droits sacrés, et pour protéger une femme ou un Brâhmane, celui qui tue justement ne se rend pas coupable.
350. « Un homme doit tuer, sans balancer, quiconque se jette sur lui pour l'assassiner, s'il n'a aucun moyen de s'échapper, quand même ce serait son directeur, ou un enfant, ou un vieillard, ou même un Brâhmane très versé dans la sainte Écriture.
351. « Tuer un homme qui fait une tentative d'assassinat, en public ou en particulier, ne rend aucunement coupable le meurtrier : c'est la fureur aux prises avec la fureur.

³⁵¹ Celle de deux cents cinquante panas.

³⁵² Varouna, dieu des eaux, est le seigneur du châtiment.

352. « Que le roi bannisse, après les avoir punis par des mutilations flétrissantes, ceux qui se plaisent à séduire les femmes des autres.
353. « Car c'est de l'adultère que naît dans le monde le mélange des classes, et du mélange des classes provient la violation des devoirs, destructrice de la race humaine, qui cause la perte de l'univers.
354. « L'homme qui s'entretient en secret avec la femme d'un autre, et qui a été déjà accusé d'avoir de mauvaises mœurs, doit être condamné à la première amende ;
355. « Mais celui contre qui on n'a jamais porté de semblable accusation, et qui s'entretient avec une femme pour un motif valable, ne doit subir aucune peine ; car il n'est point coupable de transgression.
356. « Celui qui parle à la femme d'un autre dans une place de pèlerinage, dans une forêt, ou dans un bois, ou vers le confluent de deux rivières, c'est-à-dire, dans un endroit écarté, encourt la peine de l'adultère.
357. « Être aux petits soins auprès d'une femme, lui envoyer des fleurs et des parfums, folâtrer avec elle, toucher sa parure ou ses vêtements, et s'asseoir avec elle sur le même lit, sont considérés par les Sages comme les preuves d'un amour adultère.
358. « Toucher le sein d'une femme mariée, ou d'autres parties de son corps d'une manière indécente, se laisser toucher ainsi par elle, sont des actions résultantes de l'adultère avec consentement mutuel.
359. « Un Soûdra doit subir la peine capitale pour avoir fait violence à la femme d'un Brâhmane ; et, dans toutes les classes, ce sont principalement les femmes qui doivent être surveillées sans cesse.
360. « Que des mendiants, des panégyristes, des personnes ayant commencé un sacrifice, et des artisans du dernier ordre, comme des cuisiniers, s'entretiennent avec des femmes mariées, sans qu'on s'y oppose.
361. « Que nul homme n'adresse la parole à des femmes étrangères lorsqu'il en a reçu la défense de ceux dont elles dépendent ; s'il leur parle malgré la défense qui lui en a été faite, il doit payer un souvarna d'amende.
362. « Ces règlements ne concernent pas les femmes des danseurs et des chanteurs, ni celles des hommes qui vivent du déshonneur de leurs femmes ; car ces gens amènent des hommes, et leur procurent des entretiens avec leurs femmes, ou se tiennent cachés pour favoriser une amoureuse entrevue.
363. « Toutefois, celui qui a des relations particulières, soit avec ces femmes, soit avec des servantes dépendantes d'un maître, soit avec des religieuses d'une secte hérétique, doit être condamné à une légère amende.
364. « Celui qui fait violence à une jeune fille subira sur-le-champ une peine corporelle ; mais s'il jouit de cette jeune fille parce qu'elle y consent, et s'il est de la même classe qu'elle, il ne mérite pas de châtement.
365. « Si une jeune fille aime un homme d'une classe supérieure à la sienne, le roi ne doit pas lui faire payer la moindre amende ; mais si elle s'attache à un homme d'une naissance inférieure, elle doit être enfermée dans sa maison sous bonne garde.
366. « Un homme de basse origine qui adresse ses vœux à une demoiselle de haute naissance mérite une peine corporelle ; s'il courtise une fille du même rang que lui, qu'il donne la gratification d'usage, et qu'il épouse la jeune fille, si le père y consent.
367. « L'homme qui, par orgueil, souille de force une jeune fille, par le contact de son doigt, aura deux doigts coupés sur-le-champ, et mérite en outre une amende de six cents panas.
368. « Lorsque la jeune fille a été consentante, celui qui l'a polluée de cette manière, s'il est du même rang qu'elle, ne doit pas avoir les doigts coupés ; mais il faut lui faire payer deux cents panas d'amende pour l'empêcher d'y revenir.
369. « Si une demoiselle souille une autre demoiselle par le contact de son doigt, qu'elle soit condamnée à deux cents panas d'amende, qu'elle paie au père de la jeune fille le double du présent de noce, et reçoive dix coups de fouet.
370. « Mais une femme qui attende de la même manière à la pudeur d'une jeune fille, doit avoir sur-le-champ la tête rasée et les doigts coupés, suivant les circonstances, et elle doit être promenée par les rues, montée sur un âne.
371. « Si une femme, fière de sa famille et de ses qualités, est infidèle à son époux, que le roi la fasse dévorer par des chiens dans une place très fréquentée.
372. « Qu'il condamne l'adultère son complice à être brûlé sur un lit de fer chauffé à rouge, et que les exécuteurs alimentent sans cesse le feu avec du bois, jusqu'à ce que le pervers soit brûlé.

373. « Un homme déjà reconnu coupable une première fois, et qui au bout d'un an est encore accusé d'adultère, doit payer une amende double ; et de même pour avoir cohabité avec la fille d'un excommunié (Vrâtya), ou avec une femme Tchândâlî.
374. « Le Soûdra qui entretient un commerce criminel avec une femme appartenant à l'une des trois premières classes, gardée à la maison, ou non gardée, sera privé du membre coupable, et de tout son avoir, si elle n'était pas gardée ; si elle l'était, il perdra tout, ses biens et l'existence.
375. « Pour adultère avec une femme de la classe des Brâhmanes, qui était gardée, un Vaisya sera privé de tout son bien après une détention d'une année ; un Kchatriya sera condamné à mille panas d'amende, et aura la tête rasée et arrosée d'urine d'âne ;
376. « Mais si un Vaisya ou un Kchatriya a des relations coupables avec une Brâhmanî non gardée par son mari, que le roi fasse payer au Vaisya cinq cents panas d'amende, et mille au Kchatriya.
377. « Si tous les deux commettent un adultère avec une Brâhmanî gardée par son époux, et douée de qualités estimables, ils doivent être punis comme des Soûdras, ou brûlés avec un feu d'herbes ou de roseaux.
378. « Un Brâhmane doit être condamné à mille panas d'amende, s'il jouit par force d'une Brâhmanî surveillée ; il n'en doit payer que cinq cents, si elle s'est prêtée à ses désirs.
379. « Une tonsure ignominieuse est ordonnée au lieu de la peine capitale pour un Brâhmane adultère, dans les cas où la punition des autres classes serait la mort.
380. « Que le roi se garde bien de tuer un Brâhmane, quand même il aurait commis tous les crimes possibles ; qu'il le bannisse du royaume en lui laissant tous ses biens, et sans lui faire le moindre mal.
381. « Il n'y a pas dans le monde de plus grande iniquité que le meurtre d'un Brâhmane ; c'est pourquoi le roi ne doit pas même concevoir l'idée de mettre à mort un Brâhmane.
382. « Un Vaisya ayant des relations coupables avec une femme gardée appartenant à la classe militaire, et un Kchatriya, avec une femme de la classe commerçante, doivent subir tous les deux la même peine que dans le cas d'une Brâhmanî non gardée.
383. « Un Brâhmane doit être condamné à payer mille panas, s'il a un commerce criminel avec des femmes surveillées appartenant à ces deux classes ; pour adultère avec une femme de la classe servile, un Kchatriya et un Vaisya subiront une amende de mille panas.
384. Pour adultère avec une femme Kchatriya non gardée, l'amende d'un Vaisya est de cinq cents panas ; un Kchatriya doit avoir la tête rasée et arrosée d'urine d'âne, ou bien payer l'amende.
385. « Un Brâhmane qui entretient un commerce charnel avec une femme non gardée appartenant soit à la classe militaire, soit à la classe commerçante, soit à la classe servile, mérite une amende de cinq cents panas ; de mille, si la femme est d'une classe mêlée.
386. « Le prince dans le royaume duquel on ne rencontre ni un voleur, ni un adultère, ni un diffamateur, ni un homme coupable d'actions violentes ou de mauvais traitements, partage le séjour de Sakra ⁽³⁵³⁾.
387. « La répression de ces cinq individus, dans le pays soumis à la domination d'un roi, lui procure la prééminence sur les hommes du même rang que lui, et répand sa gloire dans ce monde.
388. « Le sacrificateur qui abandonne le prêtre célébrant, et le célébrant qui abandonne le sacrificateur, chacun d'eux étant capable de remplir son devoir, et n'ayant commis aucune faute grave, sont passibles chacun de cent panas d'amende.
389. « Une mère, un père, une épouse et un fils, ne doivent pas être délaissés ; celui qui abandonne l'un d'eux, lorsqu'il n'est coupable d'aucun grand crime, doit subir une amende de six cents panas.
390. « Lorsque des Dwidjas sont en contestation sur une affaire qui concerne leur ordre, que le roi se garde bien d'interpréter lui-même la loi, s'il désire le salut de son âme.
391. « Après leur avoir rendu les honneurs qui leur sont dus, et les avoir d'abord apaisés par des paroles amicales, que le roi, assisté de plusieurs Brâhmanes, leur fasse connaître leur devoir.
392. « Le Brâhmane qui donne un festin à vingt Dwidjas, et n'invite ni le voisin dont la demeure est à côté de la sienne, ni celui dont la maison est après celle-là, s'ils sont dignes d'être conviés, mérite une amende d'un mâcha d'argent.
393. « Un Brâhmane très versé dans la Sainte Écriture, qui n'invite pas un Brâhmane, son voisin, également savant et vertueux, dans les occasions de réjouissance, comme un

mariage, doit être condamné à payer à ce Brâhmane le double de la valeur du repas, et un mâcha d'or au roi.

394. « Un aveugle, un idiot, un homme perclus, un septuagénaire, et un homme qui rend de bons offices aux personnes très versées dans la sainte Écriture, ne doivent être soumis par aucun roi à un impôt.
395. « Que le roi honore toujours un savant théologien, un malade, un homme affligé, un enfant, un vieillard, un indigent, un homme de noble naissance et un homme respectable par sa vertu.
396. « Un blanchisseur doit laver le linge de ses pratiques petit à petit, sur une planche polie, de bois de sâlmali⁽³⁵⁴⁾ ; il ne doit pas mêler les vêtements d'une personne avec les vêtements d'une autre, ni les faire porter à quelqu'un.
397. « Le tisserand à qui on a livré dix palas de fil de coton, doit rendre un tissu pesant un palas de plus, à cause de l'eau de riz qui entre dedans; s'il agit autrement, qu'il paye une amende de douze panas.
398. « Que des hommes connaissent bien dans quels cas on peut imposer des droits, et, experts en toutes sortes de marchandises, évaluent le prix des marchandises, et que le roi prélève la vingtième partie du bénéfice.
399. « Que le roi confisque tout le bien d'un négociant qui, par cupidité, exporte les marchandises dont le commerce a été déclaré réservé au roi, ou dont l'exportation a été défendue.
400. « Celui qui fraude les droits, qui vend ou achète à une heure indue, ou qui donne une fausse évaluation de ses marchandises, doit subir une amende de huit fois la valeur des objets.
401. « Après avoir considéré, pour toutes les marchandises, de quelle distance on les apporte, si elles viennent d'un pays étranger; à quelle distance elles doivent être envoyées, dans le cas de celles qu'on exporte ; combien de temps on les a gardées, le bénéfice qu'on peut faire, la dépense qu'on a faite, que le roi établisse des règles pour la vente et pour l'achat.
402. « Tous les quinze jours ou à chaque quinzaine, suivant que le prix des objets est plus ou moins variable, que le roi règle le prix des marchandises en présence de ces experts ci-dessus mentionnés.
403. « Que la valeur des métaux précieux, ainsi que les poids et mesures, soient exactement déterminés par lui, et que tous les six mois il les examine de nouveau.
404. « Le péage pour traverser une rivière est d'un pana pour une voiture vide, d'un demipana pour un homme chargé d'un fardeau, d'un quart de pana pour un animal, comme une vache, et pour une femme, d'un huitième pour un homme non chargé.
405. « Les chariots qui portent des balles de marchandises doivent payer le droit en raison de la valeur ; ceux qui n'ont que des caisses vides, peu de chose, de même que les hommes mal vêtus.
406. « Pour un long trajet, que le prix de transport sur un bateau soit proportionné aux endroits et aux époques; mais cela doit s'entendre du trajet sur un fleuve ; pour la mer, il n'y a pas de fret fixé.
407. « Une femme enceinte de deux mois ou plus, un mendiant ascétique, un anachorète, et des Brâhmanes portant les insignes du noviciat, ne doivent payer aucun droit pour leur passage.
408. « Lorsque, dans un bateau, un objet quelconque vient à se perdre par la faute des bateliers, ils doivent se cotiser pour en rendre un pareil.
409. « Tel est le règlement qui concerne ceux qui vont en bateau, lorsqu'il arrive malheur par la faute des bateliers dans le trajet; mais pour un accident inévitable, on ne peut rien faire payer.
410. « Que le roi enjoigne aux Vaisyas de faire le commerce, de prêter de l'argent à intérêt, de labourer la terre, ou d'élever des bestiaux ; aux Soudras, de servir les Dwidjas.
411. « Lorsqu'un Kchatriya et un Vaisya se trouvent dans le besoin, qu'un Brâhmane par compassion les soutienne, en leur faisant remplir les fonctions qui leur conviennent.
412. « Le Brâhmane qui, par cupidité, emploie à des travaux serviles des Dwidjas ayant reçu l'investiture, malgré eux et en abusant de son pouvoir, doit être puni par le roi d'une amende de six cents panas;
413. « Mais qu'il oblige un Soûdra, acheté ou non acheté, à remplir des fonctions serviles ; car il a été créé pour le service des Brâhmanes par l'Être existant de lui-même.

³⁵⁴ Bombax heptaphyllum.

414. « Un Soûdra, bien qu'affranchi par son maître, n'est pas délivré de l'état de servitude ; car cet état lui étant naturel, qui pourrait l'en exempter ?
415. « Il y a sept espèces de serviteurs, qui sont : le captif fait sous un drapeau ou dans une bataille, le domestique qui se met au service d'une personne pour qu'on l'entretienne, le serf né d'une femme esclave dans la demeure du maître, celui qui a été acheté ou donné, celui qui a passé du père au fils, celui qui est esclave par punition, ne pouvant pas acquitter une amende.
416. « Une épouse, un fils et un esclave sont déclarés par la loi ne rien posséder par eux-mêmes ; tout ce qu'ils peuvent acquérir est la propriété de celui dont ils dépendent.
417. « Un Brâhmane, s'il est dans le besoin, peut en toute sûreté de conscience s'approprier le bien d'un Soûdra, son esclave, sans que le roi doive le punir, car un esclave n'a rien qui lui appartienne en propre, et ne possède rien dont son maître ne puisse s'emparer.
418. « Que le roi mette tous ses soins à obliger les Vaisyas et les Soûdras de remplir leurs devoirs ; car si ces hommes s'écartaient de leurs devoirs, ils seraient capables de bouleverser le monde.
419. « Que tous les jours le roi s'occupe de mettre à fin les affaires commencées, et qu'il s'informe de l'état de ses équipages, des revenus et des dépenses fixes, du produit de ses mines et de son trésor.
- 420 « C'est en décidant toutes les affaires de la manière qui a été prescrite, que le roi évite toute faute et parvient à la condition suprême. »

LOIS CIVILES ET CRIMINELLES ;
DEVOIRS DE LA CLASSE COMMERÇANTE ET DE LA CLASSE SERVILE.

1. « Je vais déclarer les devoirs immémoriaux d'un homme et d'une femme qui restent fermes dans le sentier légal, soit séparés, soit réunis.
2. « Jour et nuit, les femmes doivent être tenues dans un état de dépendance par leurs protecteurs ; et même, lorsqu'elles ont trop de penchant pour les plaisirs innocents et légitimes, elles doivent être soumises par ceux dont elles dépendent à leur autorité.
3. « Une femme est sous la garde de son père pendant son enfance, sous la garde de son mari pendant sa jeunesse, sous la garde de ses enfants dans sa vieillesse; elle ne doit jamais se conduire à sa fantaisie.
4. « Un père est répréhensible s'il ne donne pas sa fille en mariage dans le temps convenable ; un mari est répréhensible s'il ne s'approche point de sa femme dans la saison favorable ; après la mort du mari, un fils est répréhensible s'il ne protège pas sa mère.
5. « On doit surtout s'attacher à garantir les femmes des mauvais penchants, même les plus faibles ; si les femmes n'étaient pas surveillées, elles feraient le malheur des deux familles.
6. « Que les maris, quelque faibles qu'ils soient, considérant que c'est une loi suprême pour toutes les classes, aient grand soin de veiller sur la conduite de leurs femmes.
7. « En effet, un mari préserve sa lignée, ses coutumes, sa famille, lui-même et son devoir, en préservant son épouse.
8. « Un mari, en fécondant le sein de sa femme, y renaît sous la forme d'un fœtus, et l'épouse est nommée DJAYA, parce que son mari naît (djâyaté) en elle une seconde fois.
9. « Une femme met toujours au monde un fils doué des mêmes qualités que celui qui l'a engendré ; c'est pourquoi, afin d'assurer la pureté de sa lignée, un mari doit garder sa femme avec attention.
10. « Personne ne parvient à tenir les femmes dans le devoir par des moyens violents ; mais on y réussit parfaitement, avec le secours des expédients qui suivent :
11. « Que le mari assigne pour fonctions à sa femme la recette des revenus et la dépense, la purification des objets et du corps, l'accomplissement de son devoir, la préparation de la nourriture et l'entretien des ustensiles du ménage.
12. « Renfermées dans leur demeure, sous la garde d'hommes fidèles et dévoués, les femmes ne sont pas en sûreté ; celles-là seulement sont bien en sûreté qui se gardent elles-mêmes de leur propre volonté.
13. « Boire des liqueurs enivrantes, fréquenter mauvaise compagnie, se séparer de son époux, courir d'un côté et d'un autre, se livrer au sommeil à des heures indues, et demeurer dans la maison d'un autre, sont six actions déshonorantes pour des femmes mariées.
14. « De telles femmes n'examinent pas la beauté, elles ne s'arrêtent pas à l'âge ; que leur amant soit beau ou laid, peu importe; c'est un homme, et elles en jouissent.
15. « A cause de leur passion pour les hommes, de l'inconstance de leur humeur et du manque d'affection qui leur est naturel, on a beau, ici-bas, les garder avec vigilance, elles sont infidèles à leurs époux.
16. « Connaissant ainsi le caractère qui leur a été donné au moment de la création par le Seigneur des créatures, que les maris mettent la plus grande attention à les surveiller.
17. « Manou a donné en partage aux femmes l'amour de leur lit, de leur siège et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire du mal, et la perversité.
18. « Aucun sacrement n'est, pour les femmes, accompagné de prières (Mantras), ainsi l'a prescrit la loi ; privées de la connaissance des lois et des prières expiatoires, les femmes coupables sont la fausseté même : telle est la règle établie.
19. « En effet, on lit dans les Livres saints plusieurs passages qui démontrent leur véritable naturel ; connaissez maintenant ceux des Textes sacrés qui peuvent servir d'expiation :
20. « Ce sang que ma mère, infidèle à son époux, a souillé en allant dans la maison d'un autre, que mon père le purifie ! » Telle est la teneur de la formule sacrée que doit réciter le fils qui connaît la faute de sa mère.

21. « Si une femme a pu concevoir en son esprit une pensée quelconque préjudiciable à son époux, cette prière a été déclarée la parfaite expiation de cette faute pour le fils, et non pour la mère.
22. « Quelles que soient les qualités d'un homme auquel une femme est unie par un mariage légitime, elle acquiert elle-même ces qualités, de même que la rivière par son union avec l'Océan.
23. « Akchamâlâ, femme d'une basse naissance étant unie à Vasichtha, et Sârangî étant unie à Mandapâla ⁽³⁵⁵⁾, obtinrent un rang très honorable.
24. « Ces femmes-là, et d'autres encore également de basse extraction, sont parvenues dans le monde à l'élévation par les vertus de leurs seigneurs.
25. « Telles sont les pratiques toujours pures de la conduite civile de l'homme et de la femme ; apprenez les lois qui concernent les enfants, et desquelles dépend la félicité dans ce monde et dans l'autre.
26. « Les femmes qui s'unissent à leurs époux dans le désir d'avoir des enfants, qui sont parfaitement heureuses, dignes de respect, et qui font l'honneur de leurs maisons, sont véritablement les Déeses de la fortune; il n'y a aucune différence.
27. « Mettre au jour des enfants, les élever lorsqu'ils sont venus au monde, s'occuper chaque jour des soins domestiques : tels sont les devoirs des femmes,
28. « De la femme seule procèdent les enfants, l'accomplissement des devoirs pieux, les soins empressés, le plus délicieux plaisir, et le ciel ⁽³⁵⁶⁾ pour les Mânes des ancêtres et pour le mari lui-même.
29. « Celle qui ne trahit pas son mari, et dont les pensées, les paroles et le corps sont purs, parvient après sa mort au même séjour que son époux, et est appelée vertueuse par les gens de bien ;
30. « Mais, par une conduite coupable envers son époux, une femme est, dans ce monde, en butte à l'ignominie; après sa mort, elle renaîtra dans le ventre d'un chacal, et sera affligée de maladies, comme la consommation pulmonaire et l'éléphantiasis.
31. « Connaissiez maintenant, relativement aux enfants, cette loi salubre qui concerne tous les hommes, et qui a été déclarée par les Sages et par les Maharchis nés dès le principe.
32. « Ils reconnaissent l'enfant mâle comme le fils du seigneur de la femme ; mais la Sainte Écriture présente, relativement au seigneur, deux opinions : suivant les uns, le seigneur est celui qui a engendré l'enfant ; suivant les autres, c'est celui à qui appartient la mère.
33. « La femme est considérée par la loi comme le champ, et l'homme comme la semence ; c'est par la coopération du champ et de la semence qu'a lieu la naissance de tous les êtres animés.
34. « Dans certains cas, le pouvoir prolifique du mâle a une importance spéciale ; dans d'autres cas, c'est la matrice de la femelle : lorsqu'il y a égalité dans les pouvoirs, la race qui en provient est très estimée.
35. « Si l'on compare le pouvoir procréateur mâle avec le pouvoir femelle, le mâle est déclaré supérieur, car la progéniture de tous les êtres animés est distinguée par les marques du pouvoir mâle.
36. « Quelle que soit l'espèce de graine que l'on jette dans un champ préparé dans la saison convenable, cette semence se développe en une plante de la même espèce, douée de qualités visibles particulières.
37. « Sans aucun doute, cette terre est appelée la matrice primitive des êtres; mais la semence, dans sa végétation, ne déploie aucune des propriétés de la matrice.
38. « Sur cette terre, dans le même champ cultivé, des semences de différentes sortes, semées en temps convenable par les laboureurs, se développent selon leur nature.
39. « Les diverses espèces de riz ⁽³⁵⁷⁾, le moudga ⁽³⁵⁸⁾, le sésame, le mâcha ⁽³⁵⁹⁾, l'orge, l'ail et la canne à sucre, poussent suivant la nature des semences.
40. « Qu'on sème une plante, et qu'il en vienne une autre, c'est ce qui ne peut pas arriver; quelle que soit la graine que l'on sème, celle-là seule se développe.

³⁵⁵ Mandapâla, saint ou Richi.

³⁵⁶ Les hommes ne sont admis dans le séjour céleste qu'autant qu'ils laissent après eux des enfants pour offrir le Srâddha ou service funèbre, qui assure la félicité des âmes dans l'autre monde.

³⁵⁷ Le texte en cite deux, nommées vrîhi et sâli.

³⁵⁸ Phaseolus mungo.

³⁵⁹ Phaseolus radiatus.

41. « En conséquence, l'homme de bon sens, bien élevé, versé dans les Védas et les Angas, et qui désire une longue existence, ne doit jamais répandre sa semence dans le champ d'un autre. »
42. « Ceux qui sont instruits des temps passés répètent des vers à ce sujet chantés par Vâyou, qui montrent qu'on ne doit pas jeter sa semence dans le champ d'autrui.
43. « De même que la flèche du chasseur est lancée en pure perte dans la blessure qu'un autre chasseur a faite à l'antilope, de même la semence répandue par un homme dans le champ d'un autre est aussitôt perdue pour lui.
44. « Les Sages qui connaissent les temps anciens regardent toujours cette terre (Prithivî) comme l'épouse du roi Prithou ⁽³⁶⁰⁾, et ils ont décidé que le champ cultivé est la propriété de celui qui le premier en a coupé le bois pour le défricher, et la gazelle, celle du chasseur qui l'a blessée mortellement ⁽³⁶¹⁾.
45. « Celui-là seul est un homme parfait qui se compose de trois personnes réunies, savoir : sa femme, lui-même et son fils ; et les Brâhmanes ont déclaré cette maxime : « Le mari ne fait qu'une même personne avec son épouse. »
46. « Une femme ne peut être affranchie de l'autorité de son époux, ni par vente ni par abandon ; nous reconnaissons ainsi la loi autrefois promulguée par le Seigneur des créatures (Pradjâpati).
47. « Une seule fois est fait le partage d'une succession ; une seule fois une jeune fille est donnée en mariage ; une seule fois le père dit : « Je l'accorde » : telles sont les trois choses qui, pour les gens de bien, sont faites une fois pour toutes.
48. « Le propriétaire du mâle qui a engendré avec des vaches, des juments, des chameaux femelles, des filles esclaves, des buffles femelles, des chèvres et des brebis, n'a aucun droit sur la progéniture ; la même chose a lieu pour les femmes des autres hommes.
49. « Ceux qui ne possèdent point de champ, mais qui ont des semences, et vont les répandre dans la terre d'autrui, ne retirent aucun profit du grain qui vient à pousser.
50. « Si un taureau engendre cent veaux en s'accouplant avec les vaches des autres, ces veaux appartiennent aux propriétaires des vaches, et le taureau a inutilement répandu sa semence.
51. « Ainsi, ceux qui, n'ayant pas de champ ⁽³⁶²⁾, jettent leur semence dans le champ d'autrui, travaillent pour le propriétaire ; l'ensemencement, dans ce cas, ne retire aucun profit de sa semence.
52. « A moins que, relativement au produit, le propriétaire du champ et celui de la semence n'aient fait une convention particulière, le produit appartient évidemment au maître du champ ; la terre ⁽³⁶³⁾ est plus importante que la semence ;
53. « Mais lorsque, par un pacte spécial, on donne un champ pour l'ensemencer, le produit est, dans ce monde, déclaré la propriété commune du propriétaire de la semence et du maître du champ.
54. « L'homme dans le champ duquel une graine apportée par l'eau ou par le vent vient à pousser, garde pour lui la plante qui en provient ; celui qui n'a fait que semer dans le terrain d'un autre ne récolte aucun fruit.
55. « Telle est la loi concernant les petits des vaches, des juments, des femmes esclaves, des femelles du chameau, des chèvres, des brebis, des poules et des femelles du buffle.
56. « Je vous ai déclaré l'importance et la non-importance du champ et de la semence ; maintenant je vais vous exposer la loi qui concerne les femmes n'ayant pas d'enfants.
57. « La femme d'un frère aîné est considérée comme la belle-mère d'un jeune frère, et la femme du plus jeune comme la belle-fille de l'aîné.
58. « Le frère aîné qui connaît charnellement la femme de son jeune frère, et le jeune frère la femme de son aîné, sont dégradés, bien qu'ils y aient été invités par le mari ou par des parents, à moins que le mariage ne soit stérile.
59. « Lorsqu'on n'a pas d'enfants, la progéniture que l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse, convenablement autorisée, avec un frère ou un autre parent (sapinda).

³⁶⁰ Voyez ci-dessus, Liv. VII, st. 42.

³⁶¹ De même, à cause de l'antériorité, l'enfant appartient à l'époux de la femme, et non à celui qui en est le véritable père.

³⁶²

³⁶³ « Ceci doit s'entendre de ceux qui ne sont pas mariés, et qui ont des liaisons avec les femmes des autres hommes ». (Commentaire.)

60. « Arrosé de beurre liquide et gardant le silence, que le parent chargé de cet office, en s'approchant, pendant la nuit, d'une veuve ou d'une femme sans enfants, engendre un seul fils, mais jamais un second.
61. « Quelques-uns de ceux qui connaissent à fond cette question, se fondant sur ce que le but de cette disposition peut n'être pas parfaitement atteint par la naissance d'un seul enfant, sont d'avis que les femmes peuvent légalement engendrer de cette manière un second fils.
62. « L'objet de cette commission une fois obtenu, suivant la loi, que les deux personnes, le frère et la belle-sœur, se comportent, l'une à l'égard de l'autre, comme un père et une belle-fille.
63. « Mais un frère, soit l'aîné, soit le jeune, qui, chargé de remplir ce devoir, n'observe pas la règle prescrite, et ne pense qu'à satisfaire ses désirs, sera dégradé dans les deux cas : s'il est l'aîné, comme ayant souillé la couche de sa belle-fille; s'il est le jeune frère, celle de son père spirituel.
64. « Une veuve, ou une femme sans enfants, ne doit pas être autorisée par des Dwidjas à concevoir du fait d'un autre ; car ceux qui lui permettent de concevoir du fait d'un autre, violent la loi primitive.
65. « Il n'est question en aucune manière d'une pareille commission dans les passages de la Sainte Écriture qui ont rapport au mariage, et dans les lois nuptiales il n'est pas dit qu'une veuve puisse contracter une autre union.
66. « En effet, cette pratique, qui ne convient qu'à des animaux, a été blâmée hautement par les Brâhmanes instruits ; cependant elle est dite avoir eu cours parmi les hommes, sous le règne de Vêna.
67. « Ce roi, qui réunit autrefois toute la terre sous sa domination, et qui fut regardé, à cause de cela seulement, comme le plus distingué des Râdjarchis ⁽³⁶⁴⁾, ayant l'esprit troublé par la concupiscence, fit naître le mélange des classes.
68. « Depuis ce temps, les gens de bien désapprouvent l'homme qui, par égarement, invite une veuve ou une femme stérile à recevoir les caresses d'un autre homme pour avoir des enfants.
69. « Toutefois, lorsque le mari d'une jeune fille vient à mourir après les fiançailles, que le propre frère du mari la prenne pour femme, selon la règle suivante :
70. « Après avoir épousé, suivant le rite, cette jeune fille qui doit être vêtue d'une robe blanche, et pure dans ses mœurs, que toujours il s'approche d'elle une fois dans la saison favorable, jusqu'à ce qu'elle ait conçu.
71. « Qu'un homme de sens, après avoir accordé sa fille à quelqu'un, ne s'avise point de la donner à un autre ; car en donnant sa fille lorsqu'il l'a déjà accordée, il est aussi coupable que celui qui a porté un faux témoignage dans une affaire relative à des hommes ⁽³⁶⁵⁾.
72. « Même après l'avoir épousée régulièrement, un homme doit abandonner une jeune fille ayant des marques funestes, ou malade, ou polluée, ou qu'on lui a fait prendre par fraude.
73. « Si un homme donne en mariage une fille ayant quelque défaut, sans en prévenir, l'époux peut annuler l'acte du méchant qui lui a donné cette jeune fille.
74. « Lorsqu'un mari a des affaires en pays étranger, qu'il ne s'absente qu'après avoir assuré à sa femme des moyens d'existence : car une femme, même vertueuse, affligée par la misère, peut commettre une faute.
75. « Si, avant de partir, son mari lui a donné de quoi subsister, qu'elle vive en menant une conduite austère ; s'il ne lui a rien laissé, qu'elle gagne sa vie en exerçant un métier honnête, comme celui de filer.
76. « Lorsque son mari est parti pour aller remplir un devoir pieux, qu'elle l'attende pendant huit ans ; lorsqu'il s'est absenté pour des motifs de science ou de gloire, qu'elle l'attende pendant six ans ; pour son plaisir, pendant trois ans seulement ; après ce terme, qu'elle aille le retrouver.
77. « Durant une année entière, qu'un mari supporte l'aversion de sa femme, mais après une année, si elle continue à le haïr, qu'il prenne ce qu'elle possède en particulier, lui donne seulement de quoi subsister et se vêtir, et cesse d'habiter avec elle.
78. « La femme qui néglige un mari passionné pour le jeu, aimant les liqueurs spiritueuses, ou affligé d'une maladie, doit être abandonnée pendant trois mois, et privée de ses parures et de ses meubles.

³⁶⁴ Râdjarchi, saint personnage ou Richi de la classe royale.

³⁶⁵ Voyez ci-dessus, Liv. VIII, st. 98.

79. « Mais celle qui a de l'aversion pour un mari insensé, ou coupable de grands crimes, ou eunuque, ou impuissant, ou affligé soit d'éléphantiasis, soit de consommation pulmonaire, ne doit être ni abandonnée ni privée de son bien.
80. « Une femme adonnée aux liqueurs enivrantes, ayant de mauvaises mœurs, toujours en contradiction avec son mari, atteinte d'une maladie incurable comme la lèpre, d'un caractère méchant, et qui dissipe son bien, doit être remplacée par une autre femme⁽³⁶⁶⁾.
81. « Une femme stérile doit être remplacée la huitième année ; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième ; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième ; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ ;
82. « Mais celle qui, bien que malade, est bonne et de mœurs vertueuses, ne peut être remplacée par une autre qu'autant qu'elle y consente, et ne doit jamais être traitée avec mépris.
83. « La femme remplacée légalement, qui abandonne avec colère la maison de son mari, doit à l'instant être détenue ou répudiée en présence de la famille réunie.
84. « Celle qui, après en avoir reçu la défense, boit, dans une fête, des liqueurs enivrantes, ou fréquente les spectacles et les assemblées, sera punie d'une amende de six krichna-las,
85. « Si des Dwidjas prennent des femmes dans leur propre classe et dans les autres, la préséance, les égards et le logement doivent être réglés d'après l'ordre des classes.
86. « Pour tous les Dwidjas, une femme de la même classe, et non une femme d'une classe différente, doit vaquer aux soins officieux qui concernent la personne du mari, et remplir les actes religieux de chaque jour.
87. « Mais celui qui, follement, fait remplir ses devoirs par une autre, lorsqu'il a près de lui une femme de sa classe, de tout temps a été considéré comme un Tchandâla engendré par une Brâhmanî et un Soûdra.
88. « C'est à un jeune homme distingué, d'un extérieur agréable et de la même classe, qu'un père doit donner sa fille en mariage, suivant la loi, quoiqu'elle n'ait pas encore atteint l'âge de huit ans auquel on doit la marier.
89. « Il vaut mieux, pour une demoiselle en âge d'être mariée, rester dans la maison paternelle jusqu'à sa mort, que d'être jamais donnée par son père à un époux dépourvu de bonnes qualités.
90. « Qu'une fille quoique nubile attende pendant trois ans ; mais après ce terme qu'elle se choisisse un mari du même rang qu'elle-même.
91. « Si une jeune fille n'étant pas donnée en mariage prend de son propre mouvement un époux, elle ne commet aucune faute, non plus que celui qu'elle va trouver.
92. « La demoiselle qui se choisit un mari ne doit pas emporter avec elle les parures qu'elle a reçues de son père, de sa mère ou de ses frères ; si elle les emporte, elle commet un vol.
93. « Celui qui épouse une fille nubile ne donnera pas de gratification au père ; car le père a perdu toute autorité sur sa fille, en retardant pour elle le moment de devenir mère.
94. « Un homme de trente ans doit épouser une fille de douze ans qui lui plaise ; un homme de vingt-quatre ans, une fille de huit ; s'il a fini plutôt son noviciat, pour que l'accomplissement de ses devoirs de maître de maison ne soit pas retardé, qu'il se marie promptement.
95. « Lors même que le mari prend une femme qui lui est donnée par les Dieux, et pour laquelle il n'a pas d'inclination, il doit toujours la protéger, si elle est vertueuse, afin de plaire aux Dieux.
96. « Les femmes ont été créées pour mettre au jour des enfants, et les hommes, pour les engendrer ; en conséquence, des devoirs communs, qui doivent être accomplis par l'homme de concert avec la femme, sont ordonnés dans le Vêda.
97. « Si une gratification a été donnée pour obtenir la main d'une demoiselle, et si le prétendu vient à mourir avant la consommation du mariage, la demoiselle doit être mariée au frère du prétendu, quand elle y consent.
98. « Un Soûdra même ne doit point recevoir de gratification en donnant sa fille en mariage ; car le père qui reçoit une gratification, vend sa fille d'une manière tacite.
99. « Mais ce que les gens de bien anciens et modernes n'ont jamais fait, c'est, après avoir promis une jeune fille à quelqu'un, de la donner à un autre ;

³⁶⁶ Littéralement, suspendue de ses fonctions — Son mari peut épouser une autre épouse.

100. « Et même dans les créations précédentes, nous n'avons jamais entendu dire qu'il y ait eu de vente tacite d'une fille, au moyen d'un paiement appelé gratification, faite par un homme de bien.
101. « Qu'une fidélité mutuelle se maintienne jusqu'à la mort, tel est, en somme, le principal devoir de la femme et du mari.
102. « C'est pourquoi un homme et une femme unis par le mariage doivent bien se garder d'être jamais désunis, et de se manquer de foi l'un à l'autre.
103. « Le devoir plein d'affection de l'homme et de la femme vient de vous être déclaré, ainsi que le moyen d'avoir des enfants en cas de stérilité du mariage ; apprenez maintenant comment doit se faire le partage d'une succession :
104. « Après la mort du père et de la mère, que les frères, s'étant rassemblés, se partagent également entre eux le bien de leurs parents, lorsque le frère aîné renonce à son droit ; ils n'en sont pas maîtres pendant la vie de ces deux personnes, à moins que le père n'ait préféré partager le bien lui-même ;
105. « Mais l'aîné, lorsqu'il est éminemment vertueux, peut prendre possession du patrimoine en totalité, et les autres frères doivent vivre sous sa tutelle, comme ils vivaient sous celle de leur père.
106. « Au moment de la naissance de l'aîné, avant même que l'enfant ait reçu les sacrements, un homme devient père et acquitte sa dette à l'égard de ses ancêtres ⁽³⁶⁷⁾, le fils aîné doit donc tout avoir.
107. « Le fils, par la naissance duquel un homme acquitte sa dette et obtient l'immortalité, a été engendré pour l'accomplissement du devoir ; les Sages considèrent les autres comme nés de l'amour.
108. « Que le frère aîné, lorsque le bien n'est pas partagé, ait pour ses jeunes frères l'affection d'un père pour ses fils ; ils doivent, suivant la loi, se comporter envers lui comme à l'égard d'un père.
109. « L'aîné fait prospérer la famille ou la détruit, suivant qu'il est vertueux ou pervers ; l'aîné dans ce monde est le plus respectable ; l'aîné n'est pas traité avec mépris par les gens de bien.
110. « Le frère aîné qui se conduit ainsi qu'un aîné doit le faire, est à révéler comme un père, comme une mère ; s'il ne se conduit pas comme un frère aîné, on doit le respecter comme un parent.
111. « Que les frères vivent réunis, ou bien séparés, s'ils ont le désir d'accomplir séparément les devoirs pieux ; par la séparation, les actes pieux sont multipliés ; la vie séparée est donc vertueuse.
112. « Il faut prélever pour l'aîné le vingtième de l'héritage avec le meilleur de tous les meubles ; pour le second, la moitié de cela, ou un quarantième ; pour le plus jeune, le quart, ou un quatre-vingtième.
113. « Que l'aîné et le plus jeune prennent chacun leur portion comme il a été dit, et que ceux qui sont entre eux deux aient chacun une part moyenne, ou un quarantième.
114. « De tous les biens réunis que le premier né prenne le meilleur, tout ce qui est excellent dans, son genre, et le meilleur de dix bœufs ou autres bestiaux, s'il l'emporte sur ses frères en bonnes qualités ;
115. « Mais il n'y a pas de prélèvement du meilleur de dix animaux, parmi des frères également habiles à remplir leurs devoirs ; seulement, on doit donner quelque peu de chose à l'aîné comme un témoignage de respect.
116. « Si l'on fait un prélèvement de la manière susdite, que le reste soit divisé en parts égales ; mais si rien n'est prélevé, que la distribution des parts s'opère de la manière suivante :
117. « Que l'aîné ait une part double, le second fils, une part et demie, s'ils surpassent les autres en vertu et en savoir, et que les jeunes frères aient chacun une part simple : telle est la loi établie.
118. « Que les frères donnent, chacun sur leur lot, des portions à leurs sœurs par la même mère et non mariées, afin qu'elles puissent se marier ; qu'ils donnent le quart de leur part ; ceux qui le refusent seront dégradés.
119. « Un seul bouc, un seul mouton ou un seul animal au pied non fourchu ne peut pas être partagé, c'est-à-dire vendu pour qu'on en partage la valeur ; un bouc ou un mouton qui reste après la distribution des parts, doit appartenir à l'aîné.

³⁶⁷ Les ancêtres de celui qui n'a pas de fils pour accomplir le Srâddha en leur honneur, sont exclus du séjour céleste.

120. « Si un jeune frère, après y avoir été autorisé, a engendré un fils en cohabitant avec la femme de son frère aîné décédé ⁽³⁶⁸⁾, le partage doit être également entre ce fils qui représente son père, et son père naturel, qui est en même temps son oncle, sans prélèvement : telle est la règle établie.
121. « Le représentant, fils de la veuve et du jeune frère, ne peut pas être substitué à l'héritier principal, qui est le frère aîné mort, relativement au droit de recevoir une portion prélevée sur l'héritage, outre la part simple; l'héritier principal est devenu père en conséquence de la procréation d'un fils par son jeune frère ; ce fils ne doit recevoir, suivant la loi qu'une portion égale à celle de son oncle, et non une double portion.
122. « Un jeune fils étant né d'une femme mariée la première, et un aîné d'une femme mariée en dernier lieu, on peut être en doute sur la manière dont le partage doit se faire.
123. « Que le fils né de la première femme prenne un excellent taureau prélevé sur l'héritage, les autres taureaux de moindre qualité sont ensuite pour ceux qui lui sont inférieurs du côté de leurs mères mariées plus tard.
124. « Que le fils né le premier et qui a été mis au monde par une femme mariée la première, prenne quinze vaches et un taureau, lorsqu'il est savant et vertueux, et que les autres fils prennent ce qui reste, chacun suivant le droit que lui transmet sa mère; telle est la décision.
125. « Comme parmi des fils nés de mères égales en rang, sans aucune autre distinction, il n'y a pas de primauté du côté de la mère, la primauté est déclarée dépendre de la naissance.
126. « Le droit d'invoquer Indra, dans les prières appelées Swabrâhmanyâs, est alloué à celui qui est venu au monde le premier ; et lorsque, parmi différentes femmes, il naît deux jumeaux, la primauté est reconnue appartenir au premier-né.
127. « Celui qui n'a point d'enfant mâle peut charger sa fille, de la manière suivante, de lui élever un fils, en se disant: « que l'enfant mâle qu'elle mettra au monde devienne le mien et accomplisse en mon honneur la cérémonie funèbre. »
128. « C'est de cette manière qu'autrefois le Pradjâpati Dakcha lui-même destina ses cinquante filles à lui donner des fils pour l'accroissement de sa race.
129. « Il en donna dix à Dharma ⁽³⁶⁹⁾, treize à Kasyapa ⁽³⁷⁰⁾, et vingt-sept ⁽³⁷¹⁾ à Soma, roi des Brâhmanes et des herbes médicinales, en les gratifiant de parures avec une parfaite satisfaction.
130. « Le fils d'un homme est comme lui-même, et une fille chargée de l'office désigné est comme un fils : qui donc pourrait recueillir l'héritage d'un homme qui ne laisse pas de fils, lorsqu'il a une fille qui ne fait qu'une même âme avec lui ?
131. « Tout ce qui a été donné à la mère lors de son mariage, revient par héritage à sa fille non mariée; et le fils d'une fille mis au monde pour l'objet ci-dessus mentionné, héritera de tout le bien du père de sa mère mort sans enfant mâle.
132. « Que le fils d'une fille mariée dans l'intention susdite prenne tout le bien de son grand-père maternel mort sans enfant mâle, et qu'il offre deux gâteaux funèbres, l'un à son propre père, l'autre à son aïeul maternel.
133. « Entre le fils d'un fils et le fils d'une fille ainsi mariée, il n'y a, dans ce monde, aucune différence, suivant la loi, puisque le père du premier et la mère du second sont tous deux nés du même homme.
134. « Si, après qu'une fille a été chargée de produire pour son père un enfant mâle, il naît un fils à cet homme, dans ce cas que le partage de la succession soit égal ; car il n'y a pas de droit d'aînesse pour une femme.
135. « Si une fille ainsi chargée par son père de lui donner un fils, vient à mourir sans avoir mis au monde un enfant mâle, le mari de cette fille peut se mettre en possession de tout son bien, sans hésiter.
136. « Que la fille ait reçu la commission susdite en présence du mari, ou non (le père ayant formé ce projet sans le déclarer), si elle a un fils par son union avec un mari du même rang qu'elle, l'aïeul maternel, par la naissance de cet enfant, devient le père d'un fils, et ce fils doit offrir le gâteau funèbre, et hériter du bien.

³⁶⁸ Voyez ci-dessus, st, 59 et 60.

³⁶⁹ Dharma est un des noms de Yama, ainsi appelé comme Dieu de la justice.

³⁷⁰ Kasyapa est un saint personnage, fils de Marîitchî, qui est considéré comme le père des Dieux et des Asouras, et de plusieurs divinités inférieures. Parmi les filles de Dakcha, épouses de Kasyapa, les principales sont : Aditi, mère de Adityas ou Dévas, et Diti, mère de Daityas.

³⁷¹ Ces vingt-sept filles de Dakcha, épouses de Soma (Lunus), sont les Nymphes qui président aux vingt-sept astérismes lunaires.

137. « Par un fils, un homme gagne les mondes célestes ; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité ; par le fils de ce petit-fils, il s'élève au séjour du soleil.
138. « Par la raison que le fils délivre son père du séjour infernal appelé Pout, il a été appelé Sauveur de l'enfer (Pouttra) par Brahmâ lui-même.
139. « Dans le monde, il n'y a aucune différence entre le fils d'un fils et celui d'une fille chargée de l'office mentionné ; le fils d'une fille délivre son grand-père dans l'autre monde, aussi bien que le fils d'un fils.
140. « Que le fils d'une fille mariée pour le motif susdit, offre le premier gâteau funèbre à sa mère, le second au père de sa mère, et le troisième à son bisaïeul maternel,
141. « Lorsqu'un fils doué de toutes les vertus a été donné à un homme de la manière qui sera exposée, ce fils, quoique sorti d'une autre famille, doit recueillir l'héritage tout entier, à moins qu'il n'y ait un fils légitime; car, dans ce cas, il ne peut avoir que la sixième partie.
142. « Un fils donné à une autre personne ne fait plus partie de la famille de son père naturel et ne doit pas hériter de son bien ; le gâteau funèbre suit la famille et le patri-moine ; pour celui qui a donné son fils, il n'y a plus d'oblation funèbre faite par ce fils.
143. « Le fils d'une femme non autorisée à avoir un enfant d'un autre homme, et le fils engendré par le frère du mari avec une femme qui a un enfant mâle, ne sont pas aptes à hériter, l'un étant l'enfant d'un adultère, l'autre étant produit par la luxure.
144. « Le fils d'une femme, même autorisée, mais qui n'a pas été engendré selon les règles ⁽³⁷²⁾, n'a pas de droits à l'héritage paternel; car il a été engendré par un homme dégradé ⁽³⁷³⁾;
145. « Mais le fils engendré, suivant les règles prescrites, par une femme autorisée, s'il est doué de bonnes qualités, doit hériter, sous tous les rapports, comme un fils engendré par le mari ; car, dans ce cas, la semence et le produit appartiennent de droit au propriétaire du champ.
146. « Celui qui prend sous sa garde les biens, meubles et immeubles, d'un frère mort et sa femme, après avoir procréé un enfant pour son frère, doit remettre à ce fils tout le bien qui lui revient, lorsqu'il entre dans sa seizième année.
147. « Lorsqu'une femme, sans y être autorisée ⁽³⁷⁴⁾, obtient un fils, par un commerce illégal avec le frère de son mari, ou tout autre parent, ce fils né de l'amour a été déclaré par les Sages impropre à hériter, et né en vain.
148. « Ce règlement qui vient d'être énoncé ne doit s'entendre que d'un partage entre des fils nés de femmes de la même classe; apprenez maintenant la loi qui concerne les fils mis au monde par plusieurs femmes de classes différentes.
149. « Si un Brâhmane a quatre femmes appartenant aux quatre classes dans l'ordre direct, et si elles ont toutes des fils, voici quelle est la règle prescrite pour le partage :
150. « Le valet de charrue, le taureau qui sert à féconder les vaches, le chariot, les bijoux et le principal logis doivent être prélevés sur l'héritage, et donnés au fils de la femme Brâhmanî, avec une part plus grande, à cause de sa supériorité.
151. « Que le Brâhmane prenne trois parts sur le reste de la succession ; que le fils de la femme Kchatryâ prenne deux parts ; celui de la Vaisyâ, une part et demie ; celui de la Soûdra, une part simple.
152. « Ou bien, un homme versé dans la loi doit diviser tout le bien en dix parts, sans que rien soit prélevé, et faire une distribution légale de la manière suivante :
153. « Que le fils de la Brâhmanî prenne quatre parts; le fils de la Kchatryâ, trois; le fils de la Vaisyâ, deux ; et le fils de la Soûdra, une seule ;
154. « Mais qu'un Brâhmane ait ou n'ait pas de fils nés de femmes appartenant aux trois classes régénérées, la loi défend de donner au fils d'une Soûdra plus de la dixième portion du bien.
155. « Le fils d'un Brâhmane, d'un Kchatryâ ou d'un Vaisyâ par une femme Soûdra, n'est pas admis à hériter, à moins qu'il ne soit vertueux, ou que sa mère n'ait été légitimement mariée; mais ce que son père lui donne lui appartient en propre.

³⁷² Voyez ci-dessus, st. 60.

³⁷³ Ibid. st. 63.

³⁷⁴ Ou, suivant une autre leçon préférée par William Jones et M. Cole-brooke: «Quand une femme, même étant légalement autorisée, engendre un fils avec le frère ou tout autre parent de son mari, le fils s'il a été engendré par un homme animé d'un désir impudique, est déclaré par les Sages impropre à hériter, et né en vain.

156. « Tous les fils de Dwidjas, nés de femmes appartenant à la même classe que leurs maris, doivent partager l'héritage également, après que les plus jeunes ont donné à l'aîné son lot prélevé.
157. « Il est ordonné à un Soûdra d'épouser une femme de sa classe et non une autre ; tous les enfants qui naissent d'elle doivent avoir des parts égales, quand même il y aurait une centaine de fils.
158. « De ces douze fils des hommes que Manou Swâyambhouva (issu de l'Être existant de lui-même) a distingués, six sont parents et héritiers de la famille, et six non héritiers, mais parents,
159. « Le fils engendré par le mari lui-même en légitime mariage, le fils de sa femme et de son frère suivant le mode indiqué ci-dessus ⁽³⁷⁵⁾, un fils donné, un fils adopté, un fils né clandestinement ou dont le père est inconnu, et un fils rejeté par ses parents naturels sont tous les six parents et héritiers de la famille.
160. « Le fils d'une demoiselle non mariée, celui d'une épousée enceinte, un fils acheté, le fils d'une femme mariée deux fois, un fils qui s'est donné lui-même, et le fils d'une Soûdrâ, sont parents tous les six, mais non héritiers.
161. « L'homme qui passe au travers de l'obscurité infernale, ne laissant après lui que des fils méprisables, comme les onze derniers, a le même sort que celui qui passe l'eau dans une mauvaise barque.
162. « Si un homme a pour héritiers de son bien un fils légitime et un fils de sa femme et d'un parent, né avant le fils légitime, pendant une maladie de cet homme, laquelle avait été considérée comme incurable, que chacun de ces deux fils, à l'exclusion de l'autre, prenne possession du bien de son père naturel.
163. « Le fils légitime d'un homme est seul maître du bien paternel ; mais, pour prévenir le mal, qu'il assure aux autres fils des moyens d'existence.
164. « Lorsque le fils légitime a fait l'évaluation du bien paternel, qu'il en donne au fils de la femme et d'un parent la sixième partie, ou la cinquième, s'il est vertueux.
165. « Le fils légitime et le fils de l'épouse peuvent hériter immédiatement du bien paternel de la manière indiquée ci-dessus, mais les dix autres fils dans l'ordre énoncé (celui qui suit étant exclu par celui qui précède) n'héritent que des devoirs de la famille, et d'une part de la succession.
166. « Le fils qu'un homme engendre lui-même avec la femme à laquelle il est uni par le sacrement du mariage, étant légitime (ôrasa) ⁽³⁷⁶⁾, doit être reconnu comme le premier en rang.
167. « Celui qui est engendré, suivant les règles prescrites, par la femme d'un homme mort, impuissant ou malade, laquelle est autorisée à cohabiter avec un parent, est dit le fils de l'épouse (kchétradja) ⁽³⁷⁷⁾.
168. « On doit reconnaître comme fils donné, celui qu'un père et une mère, d'un consentement mutuel, donnent en faisant une libation d'eau ⁽³⁷⁸⁾, à une personne qui n'a point de fils, l'enfant étant de la même classe que cette personne, et témoignant de l'affection,
169. « Lorsqu'un homme prend pour fils un jeune garçon de la même classe que lui, qui connaît l'avantage de l'observation des cérémonies funèbres, et le mal résultant de leur omission, et doué de toutes les qualités estimées dans un fils, cet enfant est appelé fils adoptif ⁽³⁷⁹⁾.
170. « Si un enfant vient au monde... dans la demeure de quelqu'un, sans qu'on sache quel est son père, cet enfant né clandestinement dans la maison, appartient au mari de la femme qui l'a mis au monde.
171. « L'enfant qu'un homme reçoit comme son propre fils, après qu'il a été abandonné par le père et la mère, ou par l'un des deux, l'autre étant mort, est appelé fils rejeté.
172. « Lorsqu'une fille accouche secrètement d'un fils dans la maison de son père, cet enfant, qui devient celui de l'homme que cette fille épouse, doit être désigné par la dénomination de fils d'une demoiselle.

³⁷⁵ Votez st. 59 et 60.

³⁷⁶ Littéralement, né de sa poitrine (ouras).

³⁷⁷ Littéralement, né dans le champ du mari.

³⁷⁸ Ou peut-être mieux : en faisant une invocation aux *Divinités* des eaux. Cette interprétation, que je dois à M. Langlois, est fondée sur un passage du Harivansa, grand poème mythologique et historique, dont M. Langlois imprime en ce moment la traduction.

³⁷⁹ Littéralement, fils factice (kritritna).

173. « Si une femme enceinte se marie, que sa grossesse soit connue ou non, l'enfant mâle qu'elle porte dans son sein appartient au mari, et il est dit reçu avec l'épouse.
174. « L'enfant qu'un homme désireux d'avoir un fils qui accomplisse le service funèbre en son honneur, achète de son père ou de sa mère, est appelé fils acheté, qu'il lui soit égal ou non en bonnes qualités ; l'égalité sous le rapport de la classe étant exigée pour tous ces fils.
175. « Lorsqu'une femme abandonnée de son époux, ou veuve, en se remariant de son plein gré, met au jour un enfant mâle, il est appelé fils d'une femme remariée.
176. « Si elle est encore vierge, quand elle se marie pour la seconde fois, ou si après avoir quitté un mari tout jeune pour suivre un autre homme, elle revient auprès de lui, elle doit renouveler la cérémonie du mariage avec l'époux qu'elle prend en secondes noces, ou avec le jeune mari auprès duquel elle revient.
177. « L'enfant qui a perdu son père et sa mère, ou qui a été sans motif abandonné par eux, et qui s'offre de son propre mouvement à quelqu'un, est dit donné de lui-même.
178. « L'enfant qu'un Brâhmane engendre par luxure en s'unissant avec une femme de la classe servile, quoique jouissant de la vie (pârayan), est comme un cadavre (sava) ; c'est pourquoi il est appelé cadavre vivant (pârasava).
179. « Le fils engendré par un Soûdra et par une femme son esclave, ou par l'esclave femelle de son esclave mâle, peut recevoir une part de l'héritage, s'il y est autorisé par les fils légitimes : telle est la loi établie.
180. « Les onze fils qui viennent d'être énumérés, à commencer par le fils de l'épouse, ont été déclarés par les législateurs aptes à représenter successivement le fils légitime, pour prévenir la cessation de la cérémonie funèbre.
181. « Ces onze fils, ainsi appelés parce qu'ils peuvent être substitués au fils légitime, et qui doivent la vie à un autre homme, sont réellement les fils de celui qui leur a donné la naissance, et non d'aucun autre ; aussi ne doit-on les prendre pour fils qu'au défaut d'un fils légitime ou du fils d'une fille.
182. « Si, parmi plusieurs frères de père et de mère, il en est un qui obtienne un fils, Manou les a tous déclarés pères d'un enfant au moyen de ce fils ; c'est-à-dire qu'alors les oncles de cet enfant ne doivent pas adopter d'autres fils ; qu'il recueille leur héritage, et leur offre le gâteau funèbre.
183. « Semblablement, si, parmi les femmes du même mari, une d'elles donne naissance à un fils, toutes, au moyen de ce fils, ont été déclarées par Manou mères d'un enfant mâle.
184. « Au défaut de chacun des premiers dans l'ordre parmi ces douze fils, celui qui suit et qui est inférieur doit recueillir l'héritage ; mais s'il en existe plusieurs de même condition, ils doivent tous avoir part au bien.
185. « Ce ne sont point les frères ni les père et mère, mais les fils légitimes et leurs enfants, ou à leur défaut les autres fils qui doivent hériter d'un père ; que la fortune d'un homme qui ne laisse point de fils, de fille ni de veuve, retourne à son père, et à ses frères au défaut du père et de la mère.
186. « Des libations d'eau doivent être faites pour trois ancêtres ; savoir, le père, le grand-père paternel et le bisaïeul ; un gâteau doit leur être offert à tous trois : la quatrième personne dans la descendance est celle qui leur offre ces ablutions, et qui hérite de leur bien au défaut d'héritier plus proche ; la cinquième personne ne participe pas à l'ablution.
187. « Au plus proche parent (sapinda) ⁽³⁸⁰⁾, mâle ou femelle, appartient l'héritage de la personne décédée ; au défaut des sapindas et de leur lignée, le samânodaka, ou parent éloigné, sera l'héritier ou bien le précepteur spirituel, ou l'élève du défunt.
188. « Au défaut de toutes ces personnes, des Brâhmanes versés dans les trois Livres Saints, purs d'esprit et de corps, et maîtres de leurs passions, sont appelés à hériter, et doivent en conséquence offrir le gâteau ; de cette manière, les devoirs funèbres ne peuvent pas cesser.
189. « La propriété des Brâhmanes ne doit jamais revenir au roi : telle est la règle établie ; mais, dans les autres classes, au défaut de tout héritier, que le roi se mette en possession du bien.
190. « Si la veuve d'un homme mort sans enfants conçoit un enfant mâle en cohabitant avec un parent, qu'elle donne à ce fils, lors de sa majorité, ce que son mari possédait.

³⁸⁰ La qualité de sapinda, dans ce cas, s'étend seulement jusqu'à la quatrième personne ou jusqu'au troisième degré dans la descendance {Digest of Hindu Law, vol. III, p. II.}

191. « Si deux fils nés de la même mère et de deux maris différents, morts successivement, sont en contestation pour leur patrimoine qui est entre les mains de leur mère, que chacun, à l'exclusion de l'autre, prenne possession du bien de son propre père.
192. « A la mort de la mère, que les frères utérins et les sœurs utérines non mariées se partagent également le bien maternel, les sœurs mariées reçoivent un présent proportionné au bien;
193. « Et même, si elles ont des filles, il est à propos de leur donner quelque chose de la fortune de leur grand-mère maternelle, par motif d'affection.
191. « Le bien séparé d'une femme est de six espèces, savoir : ce qui lui a été donné devant le feu nuptial ; ce qu'on lui a donné au moment de son départ pour la maison de son mari ; ce qui lui a été donné en signe d'affection; ce qu'elle a reçu de son frère, de sa mère ou de son père.
195. « Les présents qu'elle a reçus, après son mariage, de la famille de son mari, ou de sa propre famille, ou ceux que son mari lui a faits par amitié doivent appartenir après sa mort à ses enfants, même du vivant de son époux.
196. « Il a été décidé que tout ce que possède une jeune femme mariée suivant les modes de Brahmâ, des Dieux, des Saints, des Musiciens célestes, ou des Créateurs ⁽³⁸¹⁾, doit revenir à son mari, si elle meurt sans laisser de postérité.
197. « Mais il est ordonné que toute la fortune qui a pu lui être donnée à un mariage selon le mode des mauvais Génies, ou selon les deux autres modes, devienne le partage du père et de la mère, si elle meurt sans enfants.
198. « Tout le bien qui peut avoir été donné, n'importe dans quel temps, par son père, à une femme d'une des trois dernières classes, et dont le mari, qui est un Brâhmane a d'autres femmes, doit revenir si elle meurt sans postérité, à la fille d'une Brâhmanî ou à ses enfants.
199. « Une femme ne peut rien mettre à part pour elle, des biens de la famille qui sont communs à elle et à plusieurs autres parents, non plus que la fortune de son mari, sans sa permission.
200. « Les parures portées par des femmes pendant la vie de leurs maris, ne doivent pas être partagées par les héritiers des maris entre eux ; s'ils en font le partage, ils sont coupables.
201. « Les eunuques, les hommes dégradés, les aveugles et les sourds de naissance, les fous, les idiots, les muets et les estropiés ne sont point admis à hériter.
202. « Mais il est juste que tout homme sensé qui hérite leur donne, autant qu'il est en son pouvoir, de quoi subsister et se couvrir jusqu'à la fin de leurs jours ; s'il ne le faisait pas, il serait criminel.
203. « Si, parfois, il prend fantaisie à l'eunuque et aux autres de se marier, s'ils ont des enfants, la femme de l'eunuque ayant conçu du fait d'un autre homme suivant les règles prescrites, ces enfants sont aptes à hériter.
204. « Après la mort du père, si le frère aîné, vivant en commun avec ses frères, fait quelque gain par son labeur, les jeunes frères doivent en avoir leur part, s'ils s'appliquent à l'étude de la science sacrée ;
205. « Et s'ils sont tous étrangers à l'étude de la science et font des bénéfices par leur travail, que le partage de ces profits soit égal entre eux, puisque cela ne vient pas du père : telle est la décision.
206. « Mais la richesse acquise par le savoir appartient exclusivement à celui qui l'a gagnée, de même qu'une chose donnée par un ami, ou reçue à l'occasion d'un mariage, ou présentée comme offrande hospitalière.
207. « Si l'un des frères est en état d'amasser de la fortune par sa profession, et n'a pas besoin du bien de son père, il doit renoncer à sa part après qu'on lui a fait un léger présent, afin que, par la suite, ses enfants ne puissent pas élever de réclamation.
208. « Ce qu'un frère a gagné à force de peine, sans nuire au bien paternel, il ne doit pas le donner contre sa volonté, puisqu'il l'a acquis par son propre labeur.
209. « Lorsqu'un père parvient à recouvrer, par ses efforts, un bien que son propre père n'avait pas pu ravoir, qu'il ne le partage pas contre son gré avec ses fils, puisque c'est par lui-même qu'il a été acquis.
210. « Si des frères, après s'être séparés d'abord, se réunissent ensuite pour vivre en commun, puis font un second partage, que les parts soient égales; il n'y a pas dans ce cas de droit d'aînesse.

³⁸¹ Voyez ci dessus, Liv. III, st. 21 et suiv.

211. « Au moment d'un partage, si l'aîné ou le plus jeune de plusieurs frères est privé de sa part, parce qu'il embrasse la vie de dévot ascétique, ou si l'un d'eux vient à mourir, sa part ne doit pas être perdue ;
212. « Mais que ses frères utérins qui ont réuni leurs parts en commun, et ses soeurs utérines s'assemblent et divisent entre eux sa part, s'il ne laisse ni femme ni enfants, et si le père et la mère sont morts.
213. « Un frère aîné qui, par cupidité, fait tort à ses jeunes frères, est privé de l'honneur attaché à la primogéniture, ainsi que de sa part, et doit être puni par le roi d'une amende.
214. « Tous les frères qui sont adonnés à quelque vice perdent leurs droits à l'héritage, et l'aîné ne doit pas s'approprier tout le bien sans rien donner à ses jeunes frères.
215. « Si des frères, vivant en commun avec leur père, réunissent leurs efforts pour la même entreprise, le père ne doit jamais faire de parts inégales en partageant le bénéfice,
216. « Que le fils né après un partage du bien fait par le père, de son vivant, prenne possession de la part de son père, ou bien, si les frères qui avaient partagé avec leur père, ont de nouveau réuni leurs lots au sien, qu'il partage avec eux.
217. « Si un fils meurt sans enfants et sans laisser de femme, le père ou la mère doit hériter de sa fortune; la mère elle-même étant morte, que la mère du père ou le grand-père paternel prennent le bien au défaut de frères et de neveux.
218. « Lorsque toutes les dettes et tous les biens ont été convenablement distribués suivant la loi, tout ce qui vient à être découvert par la suite doit être réparti de la même manière.
219. « Des vêtements, des voitures et des parures d'une valeur médiocre, dont tel ou tel héritier se servait avant le partage, du riz préparé, l'eau d'un puits, des esclaves femelles, les conseillers spirituels où les prêtres de la famille, et les pâturages pour les bestiaux ont été déclarés ne pouvoir pas être partagés, mais devoir être employés comme auparavant.
220. « La loi des héritages et les règles qui concernent les fils, à commencer par celui de l'épouse, viennent de vous être exposées successivement ; connaissez la loi qui a rapport aux jeux de hasard.
221. « Le jeu et les paris doivent être proscrits par le roi dans son royaume ; car ces deux coupables pratiques causent aux princes la perte de leurs royaumes.
222. « Le jeu et les paris sont des vols manifestes ; aussi le roi doit-il faire tous ses efforts pour y mettre obstacle.
223. « Le jeu ordinaire est celui pour lequel on emploie des objets inanimés comme des dés ; on appelle pari (samâhwaya) ⁽³⁸²⁾ le jeu auquel on fait servir des êtres animés comme des coqs, des béliers, et que précède une gageure.
224. « Celui qui s'adonne au jeu ou bien aux paris, et celui qui en fournit le moyen en tenant une maison de jeu, doivent être punis corporellement par le roi ; de même que les Soûdras qui portent les insignes des Dwidjas.
225. « Les joueurs, les danseurs et les chanteurs publics, les hommes qui décrient les Livres Saints, les religieux hérétiques, les hommes qui ne remplissent pas les devoirs de leur classe et les marchands de liqueurs doivent être chassés de la ville à l'instant.
226. « Lorsque ces voleurs secrets sont répandus dans le royaume d'un souverain, par leurs actions perverses ils vexent continuellement les honnêtes gens.
227. « Autrefois, dans une création précédente, le jeu fut reconnu comme un grand mobile de haine; en conséquence, l'homme sage ne doit pas se livrer au jeu, même pour s'amuser.
228. « Que l'homme qui, en secret ou en public, s'adonne au jeu, subisse le châtiment qu'il plaira au roi d'infliger.
229. « Tout homme appartenant aux classes militaire, commerçante et servile, qui ne peut pas payer une amende, doit s'acquitter par son travail ; un Brâhmane la payera petit à petit.
230. « Que la peine infligea par le roi aux femmes, aux enfants, aux fous, aux gens âgés, aux pauvres et aux infirmes, soit d'être frappés avec un fouet ou une tige de bambou, ou d'être attachés avec des cordes.

³⁸² Le mot samâhwaya signifie littéralement provocation ; c'est l'action d'exciter des animaux les uns contre les autres, et de les faire battre pour son plaisir.

231. « Le roi doit confisquer tous les biens des ministres qui, chargés des affaires publiques et enflammés de l'orgueil de leurs richesses, ruinent les affaires de ceux qui les soumettent à leur décision.
232. « Que le roi mette à mort ceux qui font de faux édits, ceux qui causent des dissensions parmi les ministres, ceux qui tuent des femmes, des enfants ou des Brâhmanes, et ceux qui sont d'intelligence avec les ennemis.
233. « Toute affaire qui, à une époque quelconque, a été conduite à son terme et jugée, doit, si la loi a été suivie, être considérée par le roi comme terminée ; qu'il ne la fasse pas recommencer;
234. « Mais quelle que soit l'affaire qui ait été décidée injustement par les ministres ou par le juge, que le roi la réexamine lui-même, et les condamne à une amende de mille panas.
235. « Le meurtrier d'un Brâhmane, le buveur de liqueurs fermentées ⁽³⁸³⁾, l'homme qui a volé de l'or appartenant à un Brâhmane, et celui qui souille la couche de son maître spirituel ou de son père, doivent tous être considérés comme coupables chacun d'un grand crime.
236. « Si ces quatre hommes ne font pas une expiation, que le roi leur inflige justement un châtiment corporel avec une amende.
237. « Pour avoir souillé le lit de son maître spirituel, qu'on imprime sur le front du coupable une marque représentant les parties naturelles de la femme ; pour avoir bu des liqueurs spiritueuses, une marque représentant le drapeau d'un distillateur; pour avoir volé l'or d'un prêtre, le pied d'un chien; pour le meurtre d'un Brâhmane, la figure d'un homme sans tête.
238. On ne doit ni manger avec ces hommes, ni sacrifier avec eux; ni étudier avec eux; ni s'allier par le mariage avec eux ; qu'ils errent sur la terre dans un état misérable, exclus de tous les devoirs sociaux.
239. « Ces hommes, marqués de signes flétrissants, doivent être abandonnés par leurs parents paternels et maternels, et ne méritent ni compassion ni égards : telle est l'injonction de Manou.
240. « Des criminels de toutes les classes, qui font l'expiation que prescrit la loi, ne doivent pas être marqués au front par ordre du roi; qu'ils soient seulement condamnés à l'amende la plus élevée.
241. « Pour les crimes ci-dessus énoncés, commis par un Brâhmane jusqu'alors recommandable par ses bonnes qualités, l'amende moyenne doit lui être infligée; ou bien, s'il a agi avec préméditation, qu'il soit banni du royaume, et prenne avec lui ses effets et sa famille ;
242. « Mais des hommes des autres classes ayant commis ces crimes sans préméditation doivent perdre tous leurs biens, et être exilés ou même mis à mort, si le crime a été prémédité.
243. « Qu'un prince vertueux ne s'approprie pas le bien d'un grand criminel ; si par cupidité il s'en empare, il est souillé du même crime.
244. « Ayant jeté cette amende dans l'eau, qu'il l'offre à Varouna, ou bien qu'il la donne à un Brâhmane vertueux et imbu de la Sainte Ecriture.
245. « Varouna est le seigneur du châtiment, il étend son pouvoir même sur les rois, et un Brâhmane parvenu au terme des études sacrées est le seigneur de cet univers.
246. « Partout où un roi s'abstient de prendre pour lui le bien des criminels, il naît dans le temps convenable des hommes destinés à jouir d'une longue existence;
247. « Le grain des laboureurs y pousse en abondance, selon qu'il a été semé par chacun d'eux ; les enfants ne meurent pas dans leurs premières années, et il ne vient au monde aucun monstre.
248. « Si un homme de la basse classe se plaît à tourmenter des Brâhmanes, que le roi le punisse au moyen de divers châtiments corporels, propres à inspirer la terreur.
249. « On considère comme aussi injuste pour un roi de laisser aller un coupable, que de condamner un innocent : la justice consiste à appliquer la peine conformément à la loi.
250. « Les règles d'après lesquelles on doit prononcer sur une affaire judiciaire entre deux contestants, vous ont été exposées en détail sous dix-huit chefs.
251. « Un roi remplissant ainsi parfaitement les devoirs imposés par la loi, doit chercher, en se conciliant l'affection des peuples, à posséder les pays qui ne lui sont pas soumis, et les gouverner convenablement lorsqu'il les a sous son pouvoir.

383 Il est défendu aux Kchatryas et aux Vaisyas de boire de l'esprit de riz, aux Brâhmanes, de boire de l'esprit de riz, de la liqueur extraite du madhouka, et de l'esprit de sucre. (Commentaire.)

252. « Étant établi dans une contrée florissante, et ayant mis ses forteresses en état de défense suivant les préceptes de l'art, qu'il fasse les plus grands efforts pour extirper les scélérats ⁽³⁸⁴⁾.
253. « En protégeant les hommes qui se conduisent honorablement et en punissant les méchants, les rois qui ont pour unique pensée le bonheur des peuples, parviennent au paradis ;
254. « Mais lorsqu'un souverain perçoit le revenu royal sans veiller à la répression des voleurs, ses États sont agités par des troubles, et lui-même est exclu du séjour céleste.
255. « Tout au contraire, lorsque le royaume d'un prince, placé sous la sauvegarde de son bras puissant, jouit d'une sécurité profonde, ce royaume prospère sans cesse, comme un arbre que l'on arrose avec soin.
256. « Que le roi, employant comme espions ses propres yeux, distingue bien deux sortes de voleurs : les uns se montrant en public, les autres se cachant, et qui enlèvent le bien d'autrui ;
257. « Les voleurs publics sont ceux qui subsistent en vendant différentes choses d'une manière frauduleuse; les voleurs cachés sont ceux qui s'introduisent secrètement dans une maison par une brèche faite à un mur, les brigands vivant dans les forêts, et autres,
258. « Les hommes qui se laissent corrompre par des présents, ceux qui extorquent de l'argent par des menaces, les falsificateurs, les joueurs, les diseurs de bonne aventure, les faux honnêtes gens, les chiromanciens ;
259. « Les dresseurs d'éléphants et les charlatans qui ne font pas ce qu'ils promettent de faire, les hommes qui exercent à tort les arts libéraux, et les adroites courtisanes ;
260. « Tels sont, avec d'autres encore, les voleurs qui se montrent en public ; que, dans ce monde, le roi sache les distinguer, ainsi que les autres qui se cachent pour agir ; hommes méprisables qui portent les insignes des gens d'honneur.
261. « Après les avoir découvert, par le secours de personnes sûres, déguisées, et qui en apparence exercent la même profession qu'eux, et par des espions répandus de tous côtés, qu'il les attire et se rende maître d'eux.
262. « Après avoir proclamé complètement les mauvaises actions de chacun de ces misérables, que le roi leur inflige une peine exactement proportionnée à leurs forfaits et à leurs facultés.
263. « Car sans le châtiment il est impossible de réprimer les délits des voleurs aux intentions perverses, qui se répandent furtivement dans ce monde.
264. « Les places fréquentées, les fontaines publiques, les boulangeries, les maisons de courtisanes, les boutiques de distillateurs, les maisons de traiteurs, les endroits où quatre routes se rencontrent, les grands arbres consacrés, les assemblées et les spectacles ;
265. « Les anciens jardins royaux, les forêts, les maisons des artisans, les bâtiments déserts, les bois et les parcs :
266. « Tels sont les lieux, ainsi que d'autres de ce genre, que le roi doit faire surveiller par des sentinelles et des patrouilles, et par des espions, afin d'écarter les voleurs.
267. « Par le moyen d'espions adroits, ayant été voleurs, qui s'associent avec les voleurs, les accompagnent, et sont bien au fait de leurs différentes pratiques, qu'il les découvre et les fasse sortir de leurs retraites.
268. « Sous les divers prétextes d'un festin composé de mets délicats, d'une entrevue avec un Brâhmane qui assurera le succès de leur entreprise, ou d'un spectacle de tours de force, que les espions parviennent à réunir tous ces hommes.
269. « Que le roi s'empare à force ouverte de ceux qui, dans la crainte d'être arrêtés, ne vont pas à ces réunions, et de ceux qui se sont engagés avec les anciens voleurs au service du roi, et ne se réunissent pas à eux ; qu'il les mette à mort, ainsi que leurs amis, et leurs parents paternels et maternels s'ils sont d'intelligence avec eux.
270. « Qu'un prince juste ne fasse pas mourir un voleur à moins qu'il ne soit pris avec l'objet dérobé et les instruments du vol ; si on le prend avec ce qu'il a enlevé et les outils dont il s'est servi, qu'il le fasse mourir sans hésiter.
271. « Qu'il condamne également à mort tous ceux qui, dans les villages et dans les villes, donnent des vivres aux voleurs, leur fournissent des instruments et leur offrent un asile.

³⁸⁴ Littéralement, pour enlever les épines.

272. « Si les hommes qui sont chargés de la garde de certains cantons, ou ceux du voisinage qui ont été désignés, restent neutres pendant les attaques des voleurs, que le roi les punisse sur-le-champ comme tels.
273. « Si l'homme qui subsiste en accomplissant pour les autres des pratiques pieuses, s'écarte de son devoir particulier, que le roi le punisse sévèrement d'une amende comme un misérable qui enfreint son devoir.
274. « Lorsqu'un village est pillé par des voleurs, lorsque des digues sont rompues ou lorsque des brigands se montrent sur le grand chemin, ceux qui ne s'empressent pas d'accourir au secours doivent être bannis, emportant avec eux ce qu'ils possèdent.
275. « Que le roi fasse périr par divers supplices les gens qui dérobent son trésor, ou refusent de lui obéir, ainsi que ceux qui encouragent les ennemis.
276. « Si des voleurs, après avoir fait une brèche à un mur ⁽³⁸⁵⁾, commettent un vol pendant la nuit, que le roi ordonne de les empaler sur un dard aigu, après leur avoir fait trancher les deux mains.
277. « Qu'il fasse couper deux doigts à un coupeur de bourses ⁽³⁸⁶⁾ pour le premier vol; pour récidive, un pied et une main; pour une troisième fois, qu'il le condamne à mort.
278. « Ceux qui donnent aux voleurs du pain et de la nourriture, leur fournissent des armes ou un logement, et recèlent les objets dérobés, doivent être punis par le roi comme des voleurs.
279. « Que le roi fasse noyer dans l'eau celui qui rompt la digue d'un étang et occasionne la perte des eaux, ou lui fasse trancher la tête ; ou bien, si le coupable répare le dégât, qu'il soit condamné à l'amende la plus élevée ⁽³⁸⁷⁾.
280. « Le roi doit faire périr sans hésiter ceux qui pratiquent une brèche à l'hôtel du trésor public, à l'arsenal, ou bien à une chapelle, ou qui volent des éléphants, des chevaux ou des chars appartenant au roi.
281. « L'homme qui détourne à son profit une partie de l'eau d'un ancien étang, ou bien arrête le courant d'un ruisseau, doit être condamné à payer l'amende au premier degré.
282. « Celui qui dépose ses ordures sur la route royale, sans une nécessité urgente, doit payer deux kârchâpanas, et nettoyer sur-le-champ l'endroit qu'il a sali ;
283. « Un malade, un vieillard, une femme enceinte et un enfant doivent seulement être réprimandés et nettoyer la place : telle est l'ordonnance.
284. « Tous les médecins et chirurgiens qui exercent mal leur art méritent une amende ; elle doit être du premier degré pour un cas relatif à des animaux, du second degré pour des hommes.
285. « Celui qui brise un pont, un drapeau, une palissade ou des idoles d'argile, doit réparer tout le dégât, et payer cinq cents panas.
286. « Pour avoir mêlé des marchandises de mauvaise qualité avec des marchandises de bon aloi, pour avoir percé des pierres précieuses, et pour avoir perforé maladroitement des perles, on doit subir l'amende au premier degré, et payer le dommage.
287. « Celui qui donne à des acheteurs payant le même prix, des choses de qualité différente, les unes bonnes, les autres mauvaises, et celui qui vend la même chose à des prix différents, doivent, selon les circonstances, payer la première amende ou l'amende moyenne.
288. « Que le roi place toutes les prisons sur la voie publique, afin que les criminels, affligés et hideux, soient exposés au regard de tous.
289. « Qu'il bannisse sur-le-champ celui qui renverse un mur, celui qui comble des fossés, et celui qui brise des portes, lorsque ces objets sont du domaine public ou royal.
290. « Pour tous les sacrifices dont le but est de faire périr un innocent, une amende de deux cents panas doit être imposée, de même que pour les conjurations magiques et pour les sortilèges de toute espèce, lorsque ces actes pervers n'ont pas réussi.
291. « Celui qui vend de mauvaise graine comme bonne, ou qui place la bonne graine en dessus pour cacher la mauvaise, et celui qui détruit la marque des limites, doivent subir un châtiment qui les défigure ;
292. « Mais le plus pervers de tous les fourbes est un orfèvre qui commet une fraude ; que le roi le fasse couper par morceaux avec des rasoirs.

³⁸⁵ Voyez dans le troisième acte du *Mritichhacati*, le détail des procédés employés par les voleurs pour pratiquer une brèche.

³⁸⁶ Littéralement coupeur de nœuds ; ou plus exactement défaiseur de nœuds. Les indiens portent leur argent dans un nœud fait à l'un des coins de leur vêtement.

³⁸⁷ Voyez Liv. VIII, st. 138.

293. « Pour vol d'instruments de labourage, d'armes et de médicaments, que le roi applique une peine en ayant égard au temps et à l'utilité des objets.
294. « Le roi, son conseil, sa capitale, son territoire, son trésor, son armée et ses alliés, sont les sept parties dont se compose le royaume, qui, pour cela, est dit formé de sept membres (Saptânga).
295. « Parmi les sept membres d'un royaume, ainsi énumérés par ordre, on doit considérer la ruine du premier comme une plus grande calamité que la ruine de celui qui vient après dans l'énumération et ainsi de suite.
296. « Entre les sept pouvoirs dont la réunion forme ici-bas un royaume, et qui se soutiennent réciproquement comme les trois bâtons d'un dévot ascétique qui sont liés ensemble, et dont aucun ne dépasse l'autre, il n'y a aucune supériorité née de la prééminence des qualités.
297. « Cependant, certains pouvoirs sont plus estimés pour certains actes, et le pouvoir par lequel une affaire est mise à exécution est préférable dans cette affaire particulière.
298. « En se servant d'émissaires, en déployant sa puissance, en s'occupant des affaires publiques, que le roi cherche toujours à reconnaître sa force et celle de son ennemi.
299. « Après avoir mûrement considéré les calamités et les désordres qui affligent ses États et ceux de l'étranger, et leur plus ou moins grande importance, qu'il mette à exécution ce qu'il a résolu.
300. « Qu'il recommence ses opérations à plusieurs reprises, quelque fatigué qu'il puisse être, car la fortune s'attache toujours à l'homme entreprenant et doué de persévérance.
301. « Tous les âges appelés Krita, Trétâ, Dwâpara et Kali ⁽³⁸⁸⁾, dépendent de la conduite du roi ; en effet, le roi est dit représenter un de ces âges.
302. « Lorsqu'il dort, il est l'âge Kali ; lorsqu'il s'éveille, l'âge Dwâpara ; lorsqu'il agit avec énergie, l'âge Trétâ ; lorsqu'il fait le bien, l'âge Krita.
303. « Un roi, par sa puissance et par ses actions, doit se montrer l'émule d'Indra, d'Arka ⁽³⁸⁹⁾, de Yama, de Varouna, de Tchandra, d'Agni et de Prithivî.
304. « De même que, pendant les quatre mois pluvieux, Indra verse l'eau du ciel en abondance, de même, que le roi, imitant les actes du Souverain des nuages, répande sur ses peuples une pluie de bienfaits.
305. « De même que, pendant huit mois, Aditya absorbe l'eau par ses rayons, de même, que le roi tire de son royaume le revenu légal, par un acte semblable à celui du soleil.
306. « De même que Mârouta ⁽³⁹⁰⁾ s'introduit et circule dans toutes les créatures, de même le roi, à l'instar du Dieu du vent, doit pénétrer partout, au moyen de ses émissaires.
307. « Ainsi que Yama, lorsque le temps est venu, punit amis et ennemis, ou ceux qui le respectent et ceux qui le méprisent, de même, que le roi punisse ses sujets criminels, à l'exemple du juge des enfers.
308. « De même que Varouna ne manque jamais d'enlacer le coupable dans ses liens, de même, que le prince condamne les méchants à la détention à l'instar du Dieu des eaux.
309. « Le roi à la vue duquel ses sujets éprouvent autant de plaisir qu'en regardant le disque de Tchandra dans son plein, représente le Régent de la lune.
310. « Qu'il soit toujours armé de courroux et d'énergie contre les criminels, qu'il soit impitoyable à l'égard des mauvais ministres, il remplira ainsi les fonctions d'Agni.
311. « De même que Dharâ ⁽³⁹¹⁾ porte également toutes les créatures, de même le roi qui soutient tous les êtres remplit un office semblable à celui de la déesse de la terre. »
312. « S'appliquant sans relâche à ces devoirs et à d'autres encore, que le souverain réprime les voleurs qui résident dans ses États et ceux qui demeurent sur le territoire des autres princes, et viennent infester le sien.
313. « Dans quelque détresse qu'il se trouve, il doit bien se garder d'irriter les Brâhmanes en prenant leurs biens ; car une fois irrités, ils le détruiraient sur-le-champ avec son armée et ses équipages, par leurs imprécations et leurs sacrifices magiques.
314. « Qui pourrait ne pas être détruit après avoir excité la colère de ceux qui ont créé, par le pouvoir de leurs imprécations, le feu qui dévore ⁽³⁹²⁾ tout, l'Océan avec ses eaux amères ⁽³⁹³⁾ et la lune ⁽³⁹⁴⁾ dont la lumière s'éteint et se ranime tour à tour ⁽³⁹⁵⁾ ?

388 Voyez Liv. I, st. 70, 81 et suiv.

389 Arka, un des noms du soleil (Soûrya)

390 Mârouta, un des noms de Vâyou.

391 Dharâ, un des noms de Prithivî.

392 Bhrigou, Brâhmane, entretenant un feu perpétuel, maudit un jour Agni, parce qu'il n'avait pas protégé sa femme enceinte attaquée par un géant, et le condamna à tout dévorer. (Langlois, Théâtre indien, vol. II. p. 393.)

315. « Quel est le prince qui prospérerait en opprimant ceux qui, dans leur courroux, pourraient former d'autres mondes et d'autres régents des mondes ⁽³⁹⁶⁾ et changer des Dieux en mortels ?
316. « Quel homme, désireux de vivre, voudrait faire du tort à ceux par le secours desquels, au moyen de leurs oblations, le monde et les Dieux subsistent perpétuellement, et qui ont pour richesse le savoir divin ?
317. « Instruit ou ignorant, un Brâhmane est une divinité puissante, de même que le feu consacré ou non consacré est une puissante divinité.
318. « Doué d'un pur éclat, le feu même dans les places où l'on brûle les morts, n'est pas souillé, et il flambe ensuite avec une plus grande activité pendant les sacrifices, quand on y jette du beurre clarifié.
319. « Ainsi, lors même que les Brâhmanes se livrent à toutes sortes de vils emplois, ils doivent constamment être honorés ; car ils sont en eux quelque chose d'éminemment divin.
320. « Si un Kchatriya se porte à des excès d'insolence à l'égard des Brâhmanes en toute occasion, qu'un Brâhmane le punisse en prononçant contre lui une malédiction ou une conjuration magique; car le Kchatriya tire son origine du Brâhmane.
321. « Des eaux procède le feu ; de la classe sacerdotale, la classe militaire ; de la pierre, le fer ; leur pouvoir qui pénètre tout s'amortit contre ce qui les a produits.
322. « Les Kchatriyas ne peuvent pas prospérer sans les Brâhmanes; les Brâhmanes ne peuvent pas s'élever sans les Kchatriyas ; en s'unissant, la classe sacerdotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde et dans l'autre.
323. « Après avoir donné aux Brâhmanes toutes les richesses qui sont le produit des amendes légales, que le roi, lorsque sa fin approche, abandonne à son fils le soin du royaume, et aille chercher la mort dans un combat ; ou, s'il n'y a pas de guerre qu'il se laisse mourir de faim.
324. « Se conduisant de la manière prescrite, et s'appliquant toujours aux devoirs d'un roi, que le monarque enjoigne à ses ministres de travailler au bonheur du peuple.
325. « Telles sont les règles immémoriales concernant la conduite des princes, exposées sans aucune omission ; que l'on apprenne maintenant successivement quelles sont les règles qui regardent la classe commerçante et la classe servile.
326. « Le Vaisya, après avoir reçu le sacrement de l'investiture du cordon sacré, et après avoir épousé une femme de la même classe que lui, doit toujours s'occuper avec assiduité de sa profession et de l'entretien des bestiaux.
327. « En effet, le Seigneur des créatures, après avoir produit les animaux utiles, en confia le soin au Vaisya, et plaça toute la race humaine sous la tutelle du Brâhmane et du Kchatriya.

³⁹³ Je ne connais pas de légende qui concerne l'Océan.

³⁹⁴ D'après une légende du Padma-Pourâna, citée par M. Wilson (Vikrama and Urvasi, page 7), Tchandra, époux des vingt-sept filles de Dakcha, les négligeait toutes pour Rohinî sa favorite. Les sœurs de Rohinî, jalouses de cette préférence, s'en plaignirent à leur père, qui fit à plusieurs reprises des reproches à son gendre. Mais voyant que ses remontrances étaient inutiles, il le condamna par une imprécation à rester sans enfants, et à vivre dans la langueur et la consommation. Ses femmes implorèrent pour lui la compassion de Dakcha, qui adoucit l'imprécation qu'il ne pouvait pas révoquer entièrement, et prononça que sa langueur, au lieu d'être constante, serait seulement périodique. Telle est l'origine du décroissement et de l'accroissement successifs de la lune. — En astronomie, Rohinî est la quatrième maison lunaire formée de cinq étoiles, dont la principale est Aldebaran.

³⁹⁵ Cette stance ne serait-elle pas mieux traduite de la manière suivante : « Qui pourrait ne pas être détruit après avoir provoqué la colère de ceux par les malédiction desquels le feu (Agni) a été condamné à tout dévorer, l'Océan à rouler des eaux amères, et la lune à voir successivement s'éteindre et se ranimer sa lumière ? »

³⁹⁶ Ceci fait probablement allusion à un trait de l'histoire de Viswâmitra. Pendant que ce saint Mouni se livrait aux plus rigides austérités pour s'élever à la dignité de Brâhmane (voyez ci-dessus, Liv. VII, st. 42), un roi, nommé Trisankou, s'adressa à lui pour obtenir d'être transporté au ciel avec son corps. Viswâmitra le lui promit; il commença un sacrifice dans ce but, et par le pouvoir surnaturel que lui avait acquis sa dévotion, il fit monter au ciel Trisankou. Mais Indra ne voulut point le recevoir, et le précipita vers la terre, la tête la première ; alors, enflammé de courroux, Viswâmitra, comme un autre Pradjâpati, créa, par le pouvoir de ses austérités, dans la région du sud, sept nouveaux Richis et d'autres constellations (Nakchatras), et menaça de créer un autre Indra et d'autres Divinités. Alors les Dieux effrayés consentirent à ce que Trisankou restât dans le ciel entouré des constellations nouvelles. (Râmâyana, l. c. LX.)

328. Qu'il ne prenne jamais à un Vaisya la fantaisie de dire : « Je ne veux plus avoir soin des bestiaux » ; et lorsqu'il est disposé à s'en occuper, aucun autre homme ne doit jamais en prendre soin.
329. « Qu'il soit bien informé de la hausse et de la baisse du prix des pierres précieuses, des perles, du corail, du fer, des tissus, des parfums et des assaisonnements :
330. « Qu'il soit bien instruit de la manière dont il faut semer les graines, et des bonnes ou mauvaises qualités des terrains ; qu'il connaisse aussi parfaitement le système complet des mesures et des poids.
331. La bonté ou les défauts des marchandises, les avantages et les désavantages des différentes contrées, le bénéfice ou la perte probable sur la vente des objets, et les moyens d'augmenter le nombre des bestiaux.
332. « Il doit connaître les gages qu'il faut donner aux domestiques et les différents langages des hommes, les meilleures précautions à prendre pour conserver les marchandises, et tout ce qui concerne l'achat et la vente.
333. « Qu'il fasse les plus grands efforts pour augmenter sa fortune d'une manière légale, et qu'il ait bien soin de donner de la nourriture à toutes les créatures animées.
334. « Une obéissance aveugle aux ordres des Brâhmanes versés dans la connaissance des saints Livres, maîtres de maison et renommés pour leur vertu, est le principal devoir d'un Soûdra, et lui procure le bonheur après sa mort.
335. « Un Soûdra pur d'esprit et de corps, soumis aux volontés des classes supérieures, doux en son langage, exempt d'arrogance, et s'attachant principalement aux Brâhmanes, obtient une naissance plus relevée.
336. « Telles sont les règles propices concernant la conduite des quatre classes lorsqu'elles ne sont pas dans la détresse ; apprenez maintenant, par ordre, quels sont leurs devoirs dans des circonstances critiques. »

LIVRE DIXIÈME

CLASSES MÊLÉES ; TEMPS DE DÉTRESSE.

1. « Que les trois classes régénérées, se maintenant dans l'accomplissement de leurs devoirs, étudient les Livres saints ; mais que ce soit un Brâhmane qui les leur explique, et non un membre des deux autres classes : telle est la décision.
 2. « Le Brâhmane doit connaître les moyens de subsistance prescrits par la loi pour toutes les classes ; qu'il les déclare aux autres, et se conforme lui-même à ces règles.
 3. « Par sa primogéniture, par la supériorité de son origine, par sa connaissance parfaite des Livres sacrés, et par la distinction de son investiture, le Brâhmane est le seigneur de toutes les classes.
 4. « Les classes sacerdotale, militaire et commerçante, sont régénérées toutes trois ; la quatrième, la classe servile, n'a qu'une naissance : il n'y a pas de cinquième classe primitive.
 5. « Dans toutes les classes, ceux-là seulement qui sont nés, dans l'ordre direct, de femmes égales à leurs maris sous le rapport de la classe, et vierges au moment du mariage, doivent être considérés comme appartenant à la même classe que leurs parents.
 6. « Les fils engendrés par des Dwidjas mariés avec des femmes appartenant à la classe qui suit immédiatement la leur, ont été déclarés, par les législateurs, semblables à leurs pères, mais non de la même classe, et méprisables à cause de l'infériorité de la naissance de leurs mères ⁽³⁹⁷⁾.
 7. « Telle est la règle immémoriale pour les fils nés de femmes appartenant à la classe qui suit immédiatement celle de leurs maris ; pour les fils nés de femmes dont la classe est séparée de celle de leurs maris par une ou deux classes intermédiaires, voici quelle est la règle légale :
 8. « Du mariage d'un Brâhmane avec une fille Vaisyâ naît un fils appelé Ambachtha ; avec une fille Soûdrâ, un Nichâda nommé aussi Pârasava ;
 9. « De l'union d'un Kchatriya avec une fille Soûdrâ, naît un être appelé Ougra, féroce dans ses actions, se plaisant dans la cruauté, et qui participe de la nature de la classe guerrière et de la classe servile.
 10. « Les fils d'un Brâhmane ⁽³⁹⁸⁾ marié avec des femmes appartenant aux trois classes inférieures ; ceux d'un Kchatriya ⁽³⁹⁹⁾ marié avec des femmes des deux classes qui viennent après ; celui d'un Vaisyâ ⁽⁴⁰⁰⁾ marié avec une femme de la seule classe inférieure à la sienne : sont regardés tous les six comme vils (Apasadas), par rapport aux autres fils.
 11. « Du mariage d'un Kchatriya et d'une fille Brâhmanî naît un fils appelé Soûta ; de l'union d'un Vaisyâ avec des femmes appartenant aux classes militaire et sacerdotale naissent deux fils nommés Mâgadha et Vaidéha.
 12. « De l'union d'un Soûdrâ avec des femmes appartenant aux classes commerçante, militaire et sacerdotale, résultent des fils produits par le mélange impur des classes, et qui sont l'Ayogava, le Kchattri et le Tchandâla, le dernier des mortels.
 13. « De même que l'Ambachtha et l'Ougra ⁽⁴⁰¹⁾ nés dans l'ordre direct ⁽⁴⁰²⁾, avec une classe intermédiaire entre celles de leurs parents, sont considérés par la loi comme pouvant être touchés sans impureté ; de même le Kchattri et le Vaidéha ⁽⁴⁰³⁾, nés dans
- ³⁹⁷ Ces fils sont appelés Mourdhâbhichikta, Mahtchya et Karana. L'emploi du premier (fils d'un Brâhmane et d'une Kchatriya) est de montrer à conduire un éléphant, un cheval ou un char, et à se servir des armes ; la profession du second (fils d'un Kchatriya et d'une Vaisya), d'enseigner la danse, la musique et l'astronomie ; la profession du Karana (fils d'un Vaisya et d'une Soûdrâ) de servir les princes. (Commentaire.)
- ³⁹⁸ Le Moûrdhâbhichikta, l'Ambachtha et le Nichâda.
- ³⁹⁹ Le Mâhichya et l'Ougra.
- ⁴⁰⁰ Le karana.
- ⁴⁰¹ Voyez ci-dessus, st. 8 et 9.
- ⁴⁰² L'ordre direct relativement aux classes est du Brâhmane, au Soûdra ; l'ordre inverse, du Soûdra au Brâhmane.
- ⁴⁰³ Le Kchattri est le fils d'un Soûdra et d'une Kchatryâ ; le Vaidéha, d'un Vaisya et d'une Brâhmani. (Voyez st. 11 et 12).

l'ordre inverse, avec une classe intermédiaire entre celle de leurs parents, peuvent être touchés sans impureté.

14. « Les fils de Dwidjas, ci-dessus mentionnés et nés, dans l'ordre direct, de femmes dont la classe suit immédiatement celle de leurs maris, ou bien en est séparée par une ou deux classes intermédiaires, sont distingués, suivant le degré d'infériorité de la naissance de leurs mères, sous le nom d'Anantaras, d'Ékāntaras, de Dwyantaras ⁽⁴⁰⁴⁾.
15. « Par l'union d'un Brâhmane avec une fille Ougrâ ⁽⁴⁰⁵⁾ est produit un Avrita ; avec une fille Ambachthâ ⁽⁴⁰⁶⁾, un Abhîra ; avec une fille Ayogavî ⁽⁴⁰⁷⁾, un Dhigvana.
16. « L'Ayogava, le Kchattri, et le Tchandâla ⁽⁴⁰⁸⁾, qui est le dernier des hommes, naissent d'un Soûdra dans l'ordre inverse des classes, et tous les trois sont exclus de l'accomplissement des cérémonies funèbres en l'honneur de leurs ancêtres.
17. « Le Mâgadha et le Vaidéha ⁽⁴⁰⁹⁾, nés d'un Vaisya, et le Soûta seulement, né d'un Kchattriya, de même dans l'ordre inverse, sont trois autres fils également exclus des mêmes devoirs.
18. « Le fils d'un Nichâda ⁽⁴¹⁰⁾ et d'une femme Soûdra appartient à la race des Poukkasas ; mais le fils d'un Soûdra et d'une femme Nichâdî est nommé Koukkoutaka.
19. « Celui qui est né d'un Kchattri et d'une femme Ougrâ est appelé Swapâka ; celui qui est engendré par un Vaidéha et une Ambachthî est appelé Véna.
20. « Les fils que les Dwidjas engendrent avec des femmes de leur classe, sans accomplir ensuite les cérémonies, comme celle de l'investiture, privés du sacrement conféré par la Sâvitri, sont appelés Vrâtyas (excommuniés).
21. « D'un Brâhmane ainsi excommunié naît un fils d'un naturel pervers, nommé, suivant les pays, Bhoûrdjakantaka, Avantya, Vatadhâna, Pouchpadha et Saikha.
22. « Un Kchattriya excommunié donne naissance à un fils appelé Djhalla, Malla, Nitchhivi, Nata, Karana, Cassa et Dravira.
23. « D'un Vaisya excommunié naît un fils nommé Soudhanhwâ, Tchârya, Kâroucha, Vidjanmâ, Maitra et Sâtвата.
24. « Le mélange illicite des classes, les mariages contraires aux règlements, et l'omission des cérémonies prescrites, sont l'origine des classes impures.
25. Je vais maintenant déclarer complètement quels individus sont produits par les races mêlées, lorsqu'elles s'unissent entre elles dans l'ordre direct et dans l'ordre inverse.
26. « Le Soûta, le Vaidéha, le Tchandâla qui est le dernier des mortels, le Mâgadha, le Kchattri et l'Ayogava ⁽⁴¹¹⁾,
27. « Tous les six engendrent des enfants semblables ⁽⁴¹²⁾ avec des femmes de leur classe, avec des femmes de la même classe que leurs mères, avec des femmes des hautes classes, et avec des femmes de la classe servile.
28. « De même qu'un fils apte à recevoir une seconde naissance peut naître, dans l'ordre direct, d'un Brâhmane et d'une femme appartenant à la seconde ou à la troisième des trois premières classes, aussi bien que d'une femme de sa classe ; de même, entre les hommes vils, c'est-à-dire entre le fils d'un Vaisya et d'une Kchatnyâ, le fils d'un Vaisya et d'une Brâhmanî, et le fils d'un Kchattriya et d'une Brâhman, il n'y a aucune supériorité.
29. « Ces six individus ⁽⁴¹³⁾, en s'unissant réciproquement avec des femmes de ces races, engendrent un grand nombre de races abjectes et méprisables, plus infâmes que celles dont ils sont sortis.
30. « De même qu'un Soûdra engendre avec une femme de la classe sacerdotale un fils plus vil que lui ; de même, un de ces êtres vils, avec une femme de l'une des quatre classes pures, engendre un fils encore plus vil que lui.
31. « Les six classes abjectes, en se mariant entre elles dans l'ordre inverse ⁽⁴¹⁴⁾, engendrent quinze classes encore plus abjectes et plus viles.

404 Anantara signifie, sans intervalle ; Ekântara avec un intervalle ; Dwyantara avec deux intervalles.

405 Voyez st.

406 Ibid. 8

407 Ibid. 12.

408 Ibid.

409 Ibid. 11.

410 Nichâda, né d'un Brâhmane et d'une Soûdra. (Voyez st. 8.)

411 Voyez ci-dessus, st. 11 et 12.

412 Semblables entre eux, aussi vils les uns que les autres, mais plus vils que leurs parents. (Commentaire.)

413 Voyez ci-dessus, st. 26.

32. « Un Dasyou ⁽⁴¹⁵⁾, en s'unissant à une femme Ayogavî ⁽⁴¹⁶⁾, engendre un Sairindhra qui sait faire la toilette de son maître, qui remplit des fonctions serviles, bien qu'il ne soit pas esclave, et qui gagne aussi sa subsistance à tendre des filets pour prendre des bêtes sauvages.
33. « Un Vaidéha ⁽⁴¹⁷⁾ engendre, avec une Ayogavî, un Maitréyaka à la voix douce, qui fait métier de louer les hommes puissants, et sonne une cloche au lever de l'aurore.
34. « Un Nichâda ⁽⁴¹⁸⁾ qui s'unit à une femme Ayogavî, donne le jour à un Mârgava ou Dâsa, qui vit du métier de batelier, et qui est appelé Kaivarta par les habitants d'Aryâvarta.
35. « Ces trois individus de naissance vile, le Sairindhra, le Maitréyaka et le Margava, sont engendrés chacun par des femmes Ayogavîs, qui portent les habits des morts, sont méprisées, et mangent des aliments défendus.
36. « D'un Nichâda et d'une femme Vaidéhî naît un Kârâvara, corroyeur de son métier ; d'un Vaidéha avec un Kârâvarâ et une Nichâdî naissent un Andhra et un Méda, qui doivent vivre hors du village.
37. « D'un Tchandâla ⁽⁴¹⁹⁾ et d'une Vaidéhi naît un Pandousopâka, qui gagne sa vie en travaillant le bambou ; et d'un Nichâda et d'une Vaidéhî, un Ahitidika qui exerce le métier de geôlier.
38. « D'un Tchandâla et d'une femme Poukkasis naît un Sopâka, dont le métier est d'exécuter les criminels, misérable sans cesse exposé au mépris des gens de bien.
39. « Une femme Nichâdî, en s'unissant à un Tchandâla, met au monde un fils appelé Antyâvasayî, employé dans les endroits où l'on brûle les morts, et méprisé même des hommes méprisables.
40. « Ces races, formées par le mélange impur des classes et désignées par le père et la mère, qu'elles soient cachées ou non, doivent être connues à leurs occupations.
41. « Six fils, trois mis au monde par des femmes de la même classe que leurs maris, et trois nés de femmes appartenant aux classes régénérées qui suivent ⁽⁴²⁰⁾, peuvent accomplir les devoirs des Dwidjas, et recevoir l'investiture ; mais les fils nés dans l'ordre inverse ⁽⁴²¹⁾, et dont la naissance est vile, sont égaux, sous le rapport du devoir, à de simples Soûdras, et indignes de l'initiation.
42. « Par le pouvoir de leurs austérités, par le mérite de leurs pères, ils peuvent tous, dans chaque âge, parvenir ici-bas, parmi les hommes, à une naissance plus élevée, de même qu'ils peuvent être ravalés à une condition inférieure ;
43. « Par l'omission des sacrements et par la non-fréquentation des Brâhmanes, les races suivantes de Kchatriyas sont descendues par degrés, dans ce monde, au rang de Soûdras :
44. « Ce sont les Pôndrakas, les Odras, les Dravidas, les Kâmbodjas, les Yavanas, les Sakas, les Paradas, les Pahlavas, les Tchînas, les Kirâtas, les Daradas et les Khasas ⁽⁴²²⁾.
- 414 L'ordre direct de ces six classes est le suivant: le Soûta, le Mâgadha, le Vaidéha, l'Ayogava, le Kchattri et le Tchandâla ; l'ordre inverse, par conséquent, est celui qui commence par le Tchandâla. — Le Tchandâla, en s'unissant dans l'ordre inverse (c'est-à-dire, on remontant successivement de la classe des Kchattris à celle des Soûtas) à une femme de chacune des cinq classes qui précèdent la sienne, peut produire cinq fils différents ; le Kchattri, en se mariant de même à une femme de chacune des quatre autres classes, peut produire quatre fils ; l'Ayogava, également dans l'ordre inverse, en peut produire trois ; le Vaidéha, deux ; le Mâgadha, un : en tout quinze fils. En se mariant dans l'ordre direct, comme, par exemple, le Soûta avec une femme de chacune des cinq classes qui suivent la sienne, etc., ils produisent quinze autres fils. (Commentaire.)
- 415 Voyez st. 45.
- 416 Voy. st. 12.
- 417 Ibid. 11.
- 418 Ibid. 8.
- 419 Ibid. 18.
- 420 C'est-à-dire, nés du mariage d'un Brâhmane avec une Kchatriyâ, ou une Vaisyâ, et de l'union d'un Kchatriya avec une femme de la classe commerçante. (Commentaire.)
- 421 Comme le Soûta, etc. Voy. st. 11.
- 422 Ces races de Kchatriyas dégénérés ont été déterminées de la manière suivante, d'après des recherches qui, toutefois, laissent encore matière à des doutes, et offrent plus d'un rapprochement hasardé. Les Pôndrakas paraissent être les peuples de Tchandail ou des provinces orientales du gouvernement présent des Mahrattes, sur les contins du Béhar et au midi du Gange ; les Odras sont les Ouriyas qui habitent la partie septentrionale d'Orissa ; les Dravidas sont à ce qu'on pense, les peuples du sud de la côte de Coromandel ; les Kâmbodjas, les Arachosiens ; dans les Yavanas on croit reconnaître les Ioniens ou les Grecs d'Asie ; dans les Sakas, les Sacés ; dans les Paradas, les Paropamisens ; dans les Pahlavas, les

45. « Tous les hommes issus des races qui tirent leur origine de la bouche, du bras, de la cuisse et du pied de Brahmâ ⁽⁴²³⁾, mais qui ont été exclus de leurs classes pour avoir négligé leurs devoirs, sont appelés Dasyous (voleurs), soit qu'ils parlent le langage des Barbares (Mlétchhas), ou celui des hommes honorables (Aryas).
46. « Les fils de Dwidjas, nés du mélange des classes dans l'ordre direct, et ceux qui sont nés dans l'ordre inverse, ne doivent subsister qu'en exerçant les professions méprisées des Dwidjas.
47. « Les Soûtas doivent dresser des chevaux et conduire des chars ; les Ambachthas, pratiquer la médecine ; les Vaidéhas, garder les femmes ; les Mâgadhas voyager pour faire le commerce ;
48. « Les Nichâdas, s'occuper à prendre du poisson ; les Ayogavas, exercer le métier de charpentier ; les Médas, les Andhras, les Tchountchous et les Madgous ⁽⁴²⁴⁾, faire la guerre aux animaux des forêts ;
49. « Les Kchattris, les Ougras et les Poukkasas, tuer ou prendre les animaux qui vivent dans les trous ; les Dhigvanas, préparer les cuirs ; les Vénas, jouer des instruments de musique.
50. « Que ces hommes établissent leur séjour au pied des grands arbres consacrés, près des endroits où l'on brûle les morts, des montagnes et des bois, qu'ils soient connus de tout le monde et vivent de leurs travaux.
51. « La demeure des Tchandâlas et des Swapâkas doit être hors du village ; ils ne peuvent pas avoir de vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes ;
52. « Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts ; pour plats, des pots brisés ; pour parure, du fer : qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre.
53. « Qu'aucun homme, fidèle à ses devoirs, n'ait de rapport avec eux ; ils doivent n'avoir d'affaires qu'entre eux, et ne se marier qu'avec leurs semblables.
54. « Que la nourriture qu'ils reçoivent des autres ne leur soit donnée que dans des tessons et par l'intermédiaire d'un valet, et qu'ils ne circulent pas la nuit dans les villages et dans les villes.
55. « Qu'ils y viennent dans le jour pour leur besoin, distingués au moyen des signes prescrits par le roi, et qu'ils soient chargés de transporter le corps d'un homme qui meurt sans laisser de parents : tel est le règlement.
56. « Qu'ils exécutent, d'après l'ordre du roi, les criminels condamnés à mort par un arrêt légal, et qu'ils prennent pour eux les habits, les lits et les parures de ceux qu'ils mettent à mort.
57. « On doit reconnaître à ses actions l'homme qui appartient à une classe vile, qui est né d'une mère méprisable, mais qui n'est pas bien connu, et qui a l'apparence d'un homme d'honneur, quoiqu'il ne soit pas tel :
58. « Le manque de sentiments nobles, la rudesse de paroles, la cruauté et l'oubli des devoirs, dénotent ici-bas l'homme qui doit le jour à une mère digne de mépris.
59. « Un homme d'une naissance abjecte prend le mauvais naturel de son père, ou celui de sa mère, ou tous les deux à la fois ; jamais il ne peut cacher son origine.
60. « Quelque distinguée que soit la famille d'un homme, s'il doit sa naissance au mélange des classes, il participe, à un degré plus ou moins marqué, du naturel pervers de ses parents.
61. « Toute contrée où naissent ces hommes de race mêlée qui corrompent la pureté des classes, est bientôt détruite, ainsi que ceux qui l'habitent.
62. « L'abandon de la vie, sans espoir de récompense, pour le salut d'un Brâhmane, d'une vache, d'une femme ou d'un enfant, fait parvenir au Ciel les hommes de vile naissance.

anciens Persans ; dans les Tchinas, les Chinois ; les Kirâtas sont généralement les montagnards, peut-être spécialement ceux de l'Himâla ou Imaüs ; les Daradas sont les Darades, les Durds ; les Khasas, les habitants du pays de Kachgar. — Une difficulté a été signalée relativement au rapprochement des Tchinas et des Chinois ; c'est que le premier prince de la dynastie Thsin, qui a donné son nom à la Chine, n'ayant commencé à régner que 246 ans avant Jésus-Christ, les Chinois n'ont pas pu être désignés sous le nom de Tchinas dans les lois de Manou, si elles sont, comme on le croit, antérieures de plus de mille ans à notre ère ; autrement il faudrait supposer que le passage en question a subi une interpolation. (Abel Rémusat, Nouveaux Mélanges Asiatiques, vol. II, pag. 334. Voyez cependant l'opinion exposée à ce sujet par M. Pauthier, dans sa Description de la Chine. Paris, Didot, 1836, in-8°.)

⁴²³ C'est-à-dire tous les hommes sortis des quatre classes primitives. Voyez ci-dessus, Liv. I, st. 31.

⁴²⁴ Le Tchountchou et le Madgou sont nés d'un Brâhmane par une femme Vaidéhi et par une femme Ougra. (Commentaire.)

63. « Se garder de faire le mal, dire toujours la vérité, s'abstenir de tout vol, être pur, et réprimer ses organes, voilà sommairement en quoi consiste le devoir prescrit par Manou aux quatre classes.
64. « Si la fille d'une Soûdrâ et d'un Brâhmane, en s'unissant à un Brâhmane, met au monde une fille qui s'unit de même à un Brâhmane, et ainsi de suite, la basse classe remontera au rang le plus distingué, à la septième génération.
65. « Un Soûdrâ peut ainsi s'élever à la condition de Brâhmane, et le fils d'un Brâhmane et d'une Soûdrâ descendre à celle de Soûdrâ, par une succession de mariages ; la même chose peut avoir lieu pour la lignée d'un Kchatriya et pour celle d'un Vaisya.
66. « S'il y a du doute relativement à la préférence entre l'homme qui a été engendré par un Brâhmane, pour son plaisir, avec une femme de la classe servile non mariée, et celui qui doit le jour à une femme Brahmanî et à un Soûdra :
67. « Celui qui a été engendré par un homme honorable et par une femme vile peut se rendre honorable par ses qualités ; mais celui qui a été engendré par une femme d'une classe distinguée et par un homme vil, doit lui-même être regardé comme vil : telle est la décision.
68. « Toutefois, il a été déterminé par la loi que ces deux individus ne doivent pas recevoir le sacrement de l'investiture ; le premier, à cause de la bassesse de sa mère ; le second, à cause de l'ordre des classes interverti.
69. « De même qu'une bonne graine qui pousse dans un bon terrain s'y développe parfaitement ; de même celui qui doit le jour à un père et à une mère honorables est digne de recevoir tous les sacrements.
70. « Quelques Sages vantent préférablement la semence ; d'autres, le champ ; d'autres estiment à la fois le champ et la semence ; voici quelle est la décision :
71. « La semence, répandue dans un sol ingrat, s'y détruit sans rien produire ; un bon terrain, sur lequel aucune graine n'est jetée, demeure entièrement nu ⁽⁴²⁵⁾.
72. « Mais puisque, par l'excellence des vertus de leurs pères, les fils mêmes d'animaux sauvages sont devenus de saints hommes honorés et glorifiés ⁽⁴²⁶⁾, pour cette raison, le pouvoir mâle l'emporte.
73. « Après avoir mis en comparaison un Soûdra remplissant les devoirs des classes honorables et un homme des classes distinguées se conduisant comme un Soûdra, Brahmanî lui-même a dit : « Ils ne sont ni égaux ni inégaux, » leur mauvaise conduite établissant un rapport entre eux.
74. « Que les Brâhmanes qui s'appliquent aux moyens de parvenir à la béatitude finale, et qui sont fermes dans leurs devoirs, se conforment parfaitement aux six pratiques suivantes :
75. « Lire la Sainte Écriture, enseigner aux autres à la lire, sacrifier, assister les autres dans leurs sacrifices, donner et recevoir : telles sont les six pratiques enjointes à la première des classes;
76. « Mais parmi ces six actes du Brâhmane, trois servent à sa subsistance, savoir : enseigner les Védas, diriger un sacrifice, et recevoir des présents d'un homme pur.
77. « Trois de ces pratiques sont réservées au Brâhmane, et ne regardent pas le Kchatriya ; savoir : faire lire les Livres saints, officier dans un sacrifice, et accepter des présents.
78. « Ces trois pratiques sont également interdites au Vaisya par la loi ; car Manou, le Seigneur des créatures, n'a pas prescrit ces actes aux deux classes militaire et commerçante.
79. « Les moyens de subsistance propres au Kchatriya sont de porter l'épée ou le javelot ; au Vaisya, de faire le commerce, de soigner les bestiaux, et de labourer la terre, mais leurs devoirs à tous les deux sont de donner des aumônes, de lire la Sainte Écriture et de sacrifier.
80. « Enseigner le Véda, protéger les peuples, faire le commerce, et s'occuper des bestiaux, sont respectivement les occupations les plus recommandables pour le Brâhmane, le Kchatriya et le Vaisya ;
81. « Mais si un Brâhmane ne peut pas subsister en s'acquittant de ses devoirs ci-dessus mentionnés, qu'il vive en remplissant le devoir d'un Kchatriya ; car il vient immédiatement après le sien.
82. « Cependant si l'on demande comment il doit vivre dans le cas où il ne peut gagner sa subsistance ni par l'un ni par l'autre de ces deux emplois, voici ce qu'il doit faire : qu'il laboure la terre, soigne les bestiaux et mène la vie d'un Vaisya.

⁴²⁵ Littéralement, est purement un sthandila. Un sthandila est un terrain préparé pour un sacrifice.

⁴²⁶ Le commentateur cite pour exemple Richyasringa, fils du saint ermite Vibhândaka et d'une daine.

83. « Toutefois un Brâhmane ou un Kchatriya, contraint de vivre des mêmes ressources qu'un Vaisya, doit avec soin, autant que possible, éviter le labourage, travail qui fait périr des êtres animés, et qui dépend d'un secours étranger, comme celui des bœufs.
84. « Certaines gens approuvent l'agriculture ; mais ce moyen d'existence est blâmé des hommes de bien ; car le bois armé d'un fer tranchant déchire la terre et les animaux qu'elle renferme.
85. « Mais si, par le manque de subsistance, un Brâhmane ou un Kchatriya est forcé de renoncer à l'observation parfaite de ses devoirs pour gagner de quoi vivre, qu'il vende les marchandises dont les Vaisyas font commerce, en évitant celles qu'il faut éviter ;
86. « Qu'il s'abstienne de vendre des sucres végétaux de toute sorte, du riz apprêté, des graines de sésame, des pierres, du sel, du bétail, des créatures humaines ;
87. « Aucune étoffe rouge, aucun tissu de chanvre, de lin ou de laine, quand même il ne serait pas rouge; des fruits, des racines, des plantes médicinales;
88. « De l'eau, des armes, du poisson, de la viande, du jus d'asclépiade, des parfums de toute sorte, du lait, du miel, du caillé, du beurre liquide, de l'huile de sésame, de la cire, du sucre et du gazon consacré ;
89. « Des animaux des forêts, quels qu'ils soient, des bêtes féroces, des oiseaux, des liqueurs enivrantes, de l'indigo, de la laque, et aucun animal au sabot non fendu.
90. « Mais le Brâhmane laboureur peut, s'il le veut, vendre, pour des usages pieux, des graines de sésame sans mélange, après les avoir produites par sa propre culture, pourvu qu'il ne les garde pas longtemps dans l'espoir d'en tirer plus de profit.
91. « S'il emploie le sésame à tout autre usage qu'à préparer sa nourriture, à frotter ses membres et à faire des oblations, il sera plongé à l'état de ver, ainsi que ses aïeux, dans les excréments d'un chien.
92. « Un Brâhmane est dégradé sur-le-champ s'il vend de la viande, de la laque ou du sel ; en trois jours, il est réduit à la condition de Soûdra s'il fait commerce de lait.
93. « Pour avoir vendu de son plein gré les autres marchandises interdites, un Brâhmane, en sept nuits, descend à l'état de Vaisya.
94. « Cependant, on peut troquer des liquides contre des liquides, mais non du sel contre des liquides ; on peut aussi échanger du riz préparé pour du riz cru, et des graines de sésame pour un même poids, ou pour une même mesure d'autres grains.
95. « Un homme de la classe militaire, en cas de détresse, peut avoir recours à ces différents moyens d'existence ; mais jamais, dans aucun temps, il ne doit penser à des fonctions plus élevées, comme celle d'un Brâhmane.
96. « Que l'homme de basse naissance qui, par cupidité, vit-en se livrant aux occupations des classes supérieures, soit à l'instant privé par le roi de tout ce qu'il possède, et banni.
97. « Il vaut mieux s'acquitter de ses propres fonctions d'une manière défectueuse, que de remplir parfaitement celles d'un autre ; car celui qui vit en accomplissant les devoirs d'une autre classe perd sur-le-champ la sienne.
98. « Un homme de la classe commerçante qui ne peut pas subsister en remplissant ses propres devoirs, peut descendre aux fonctions du Soûdra, pourvu qu'il ait soin d'éviter ce qu'on ne doit pas faire ; mais qu'il les quitte aussitôt qu'il en a le moyen.
99. « Un Soûdra qui ne trouve pas l'occasion de servir des Dwidjas peut se livrer pour vivre aux travaux des artisans, si sa femme et ses enfants sont dans le besoin ;
100. « Qu'il exerce de préférence les métiers, comme celui de charpentier, et les différents arts, comme la peinture, par le moyen desquels il peut rendre service aux Dwidjas.
101. « Un Brâhmane qui ne veut point remplir les fonctions des Kchatriyas ni celles des Vaisyas, et qui préfère rester ferme dans son chemin, bien qu'il soit exténué par le manque de subsistance, et près de succomber, doit se conduire de la manière suivante :
102. « Le Brâhmane qui est tombé dans la misère doit recevoir de qui que ce soit ; car, d'après la loi, il ne peut pas advenir que la pureté parfaite soit souillée.
103. « En enseignant la Sainte Écriture, en dirigeant des sacrifices, en recevant des présents dans des cas interdits, les Brâhmanes, lorsqu'ils sont dans la détresse, ne commettent aucune faute; ils sont aussi purs que l'eau ou le feu.
104. « Celui qui, se trouvant en danger de mourir de faim, reçoit de la nourriture de n'importe qui, n'est pas plus souillé par le péché, que l'éther subtil par la boue :

105. « Adjîgarta, étant affamé, fut sur le point de faire périr son fils Sounahsépha ⁽⁴²⁷⁾ ; cependant il ne se rendit coupable d'aucun crime, car il cherchait un secours contre la famine :
106. « Vâmadéva, qui savait distinguer parfaitement le bien et le mal, ne fut nullement rendu impur pour avoir désiré, dans un moment où il était pressé par la faim, manger de la chair de chien pour conserver sa vie :
107. « Le rigide pénitent Bharadwâdja, étant tourmenté par la faim, et seul avec son fils dans une forêt déserte, accepta plusieurs vaches du charpentier Vridhou :
108. « Viswâmitra ⁽⁴²⁸⁾ qui cependant connaissait parfaitement la distinction du bien et du mal, succombant de besoin, se décida à manger la cuisse du chien qu'il avait reçu de la main d'un Tchandâla.
109. « De ces trois actes généralement désapprouvés, savoir : recevoir des présents offerts par des hommes méprisables, diriger pour eux des sacrifices, et leur expliquer l'Écriture Sainte, recevoir des présents est ce qu'il y a de plus bas, et ce qui est le plus reproché à un Brâhmane dans l'autre monde.
110. « Officier dans un sacrifice, et expliquer l'Écriture Sainte, sont deux actes toujours accomplis pour ceux dont l'âme a été purifiée par le sacrement de l'initiation; mais un don est reçu même de la part d'un homme servile, de la basse classe.
111. « Le péché commis en assistant des hommes méprisables dans un sacrifice, et en leur expliquant la Sainte Ecriture, est effacé par la prière à voix basse et par les oblations, le péché commis en recevant quelque chose d'eux, par l'abandon de ce présent et par les austérités.
112. « Un Brâhmane privé de ressources doit glaner des épis ou des grains n'importe où : glaner des épis est préférable à recevoir un présent répréhensible; ramasser des grains l'un après l'autre, est encore plus louable.
113. « Des Brâhmanes maîtres de maison qui sont dans le dénûment, et ont besoin d'un métal non précieux ou de quelque autre objet, doivent le demander au roi ; il ne faut pas s'adresser à un roi qui n'est pas disposé à donner, et dont l'avarice est bien connue.
114. « La première des choses qui vont être énumérées, et ainsi de suite, peut être reçue plus innocemment que celles qui viennent après, savoir : un champ non ensemencé, un champ ensemencé, des vaches, des chèvres, des brebis, des métaux précieux, du grain nouveau, du grain apprêté.
115. « Il y a sept moyens légaux d'acquérir du bien, qui sont : les héritages, les donations, les échanges ou les achats, moyens permis à toutes les classes; les conquêtes, qui sont réservées à la classe militaire; le prêt à l'intérêt, le commerce ou le labourage, qui regardent la classe commerçante; et les présents reçus de gens honorables, qui sont réservés aux Brâhmanes.
116. « Les sciences, comme la médecine ; les arts, comme celui de préparer les parfums ; le travail pour un salaire, le service pour gages, le soin des bestiaux, le commerce, le labourage, le contentement de peu, la mendicité et l'usure, sont des moyens de soutenir sa vie dans les temps de détresse.
117. « Le Brâhmane et le Kchatriya, même dans un moment critique, ne doivent pas prêter à intérêt ; mais chacun d'eux peut, si cela lui plaît, prêter, moyennant un faible intérêt, à un homme coupable d'un crime, qui doit faire de cet argent un pieux usage.
118. « Un roi qui prend même la quatrième partie des récoltes de son royaume, dans un cas de nécessité urgente, et qui protège le peuple de tout son pouvoir, ne commet aucune faute.
119. « Son devoir particulier est de vaincre; que jamais dans un combat il ne tourne le dos; après avoir, les armes à la main, défendu les hommes de la classe commerçante, qu'il reçoive l'impôt légal.
120. « L'impôt sur la classe commerçante qui, dans les temps de prospérité, est seulement du douzième des récoltes, et du cinquantième des bénéfices pécuniaires ⁽⁴²⁹⁾, peut être, dans des cas de détresse, de la huitième et même de la quatrième partie des récoltes et du vingtième des gains en argent ; les Soûdras, les ouvriers et les artisans doivent assister de leur travail et ne payer aucune taxe.

⁴²⁷ Le commentateur ajoute simplement qu'Adjîgarta vendit son fils pour un sacrifice, qu'il l'attacha au poteau, et se disposa à l'immoler. J'ignore la suite de la légende.

⁴²⁸ Sounahsépha, Vâmadéva, Bharadwâdja et Waswâmitra, sont de saints personnages que l'on compte au nombre des Richis inspirés, auxquels les Indiens croient que les prières (Mantras) du Rig-Véda ont été révélées. (Rech. Asiat., vol. VIII. pag. 391 et 392.)

⁴²⁹ Vov. Liv. VII, st. 130.

121. « Un Soûdra qui désire se procurer sa subsistance, et ne trouve pas l'occasion de s'attacher à un Brâhmane, peut servir un Kchatriya, ou bien, au défaut de celui-ci, qu'il se procure des moyens d'existence en se mettant au service d'un riche Vaisya.
122. « Qu'il serve un Brâhmane dans l'espoir d'obtenir le Ciel, ou pour le double motif de se procurer sa subsistance dans ce monde et la félicité dans l'autre ; celui qui est désigné comme le serviteur d'un Brâhmane, parvient au but de ses désirs.
123. « Servir les Brâhmanes est déclaré l'action la plus louable pour un Soûdra ; toute autre chose qu'il peut faire est pour lui sans récompense.
124. « Ils doivent lui allouer dans leur maison des moyens d'existence suffisants, après avoir pris en considération son habileté, son zèle et le nombre de ceux qu'il est obligé de soutenir.
125. « Le reste du riz apprêté doit lui être donné, ainsi que les vêtements usés, le rebut des grains et les vieux meubles.
126. « Il n'y a, en aucune manière, de faute pour un Soûdra qui mange de l'ail et d'autres aliments défendus, et il ne doit pas recevoir le sacrement de l'investiture; les devoirs pieux, comme les oblations au feu, ne lui sont pas prescrits, mais il ne lui est pas défendu d'accomplir le devoir religieux, qui consiste à faire des offrandes de riz préparé.
127. « Les Soûdras qui désirent accomplir leur devoir tout entier, qui le connaissent parfaitement et imitent les pratiques des gens de bien dans l'accomplissement des oblations domestiques, en s'abstenant de réciter aucun texte sacré, excepté celui de l'adoration, ne commettent aucun péché et s'attirent de justes louanges.
128. « Toutes les fois qu'un Soûdra, sans dire de mal de personne, accomplit les actes des Dwidjas, qui ne lui sont pas défendus, il parvient, sans être blâmé, à l'élévation dans ce monde et dans l'autre.
129. « Un Soûdra ne doit pas amasser de richesses superflues, même lorsqu'il en a le pouvoir ; car un Soûdra, lorsqu'il a acquis de la fortune, vexe les Brâhmanes par son insolence.
130. « Tels sont, ainsi qu'ils ont été déclarés, les devoirs des quatre classes dans le cas de détresse ; en les observant exactement, on parvient au bonheur suprême.
131. « Ce système des devoirs qui concernent les quatre classes a été exposé en entier ; je vais maintenant déclarer la loi pure de l'expiation des péchés.

1. « Celui qui veut se marier pour avoir des enfants, celui qui doit faire un sacrifice, celui qui voyage, celui qui a donné toute sa fortune dans une cérémonie pieuse, celui qui veut soutenir son directeur, son père ou sa mère, celui qui a besoin d'un secours pour lui-même, lorsqu'il étudie le Texte saint pour la première fois, celui qui est affligé d'une maladie ;
2. « Que ces neuf Brâhmanes soient considérés comme des mendiants vertueux appelés Snâtakas; lorsqu'ils n'ont rien, il faut leur offrir des dons en or ou en bestiaux, proportionnés à leur science.
3. « On doit donner à ces éminents Brâhmanes du riz en même temps que des présents, dans l'enceinte consacrée à l'offrande au feu; mais à tous les autres, que le riz apprêté soit donné hors du terrain consacré; cette règle n'est pas applicable aux autres présents.
4. « Que le roi offre, comme il convient, aux Brâhmanes très versés dans les Védas, des bijoux de toute espèce, et la récompense qui leur est due pour leur présence au sacrifice.
5. « Celui qui a une femme et qui, après avoir demandé de l'argent à quelqu'un, épouse une autre femme, ne retire d'autre avantage que le plaisir sensuel; les enfants appartiennent à celui qui a donné l'argent.
6. « Que tout homme, selon ses moyens, fasse des présents aux Brâhmanes versés dans la Sainte Écriture et détachés des choses de ce monde ; après sa mort, il obtient le ciel.
7. « Celui qui a des provisions de grains suffisantes pour nourrir, pendant trois années et même plus, ceux que la loi lui ordonne de soutenir, peut boire le jus de l'asclépiade (soma) dans un sacrifice offert par lui volontairement, et différent du sacrifice prescrit ;
8. « Mais le Dwidja qui, ayant une moindre provision de grain, boit le jus de l'asclépiade, ne retirera aucun fruit même du premier sacrifice dans lequel il a bu cette liqueur, et à plus forte raison du sacrifice qu'il a offert de son propre mouvement, sans en avoir le droit.
9. « Celui qui, par gloriole, fait des présents à des étrangers, tandis que sa famille vit dans la peine, bien qu'il ait le moyen de la soutenir, savoure du miel et avale du poison ; il ne pratique qu'une fausse vertu ;
10. « Ce qu'il fait au préjudice de ceux qu'il est de son devoir de soutenir, dans l'espoir d'un état futur, finira par lui causer un sort misérable dans ce monde et dans l'autre.
11. « Si le sacrifice offert par un Dwidja, et particulièrement par un Brâhmane, se trouve arrêté par le défaut de quelque chose, sous le règne d'un prince connaissant la loi ;
12. « Que le sacrificateur prenne cet objet par ruse ou par force, pour l'accomplissement du sacrifice, dans la maison d'un Vaisya qui possède de nombreux troupeaux, mais qui ne sacrifie pas et ne boit pas le jus de l'asclépiade.
13. « S'il ne peut pas se procurer ce dont il a besoin chez un Vaisya, qu'il emporte, s'il le veut, les deux ou trois objets nécessaires, de la maison d'un Soûdra ; car un Soûdra n'a pas affaire de tout ce qui concerne les rites religieux.
14. « Qu'il les prenne aussi sans hésiter dans la maison d'un Kchatriya qui n'a pas de feu consacré, et qui possède cent vaches; ou de celui qui en a mille, et qui n'offre pas de sacrifices avec l'asclépiade.
15. « Qu'il les prenne également, par force ou par ruse, chez un Brâhmane qui reçoit continuellement des présents et ne donne jamais rien, s'il ne les lui livre pas sur sa demande; par cette action, sa renommée s'étend et sa vertu s'accroît.
16. « De même un Brâhmane qui a passé six repas, ou trois jours, sans manger, doit, au moment du septième repas, c'est-à-dire le matin du quatrième jour, prendre à un homme dépourvu de charité de quoi se nourrir pendant la journée, sans s'occuper du lendemain.
17. « Il peut prendre ce dont il a besoin dans la grange, dans le champ, dans la maison ou dans un autre endroit quelconque ; mais il doit en dire la raison au propriétaire, s'il la demande.

18. « Un homme de la classe militaire ne doit jamais s'emparer de ce qui appartient à un Brâhmane ; mais s'il est dans le dénuement, il peut prendre ce qui est la propriété d'un homme qui se conduit mal et de celui qui n'observe pas ses devoirs religieux.
19. « Celui qui s'empare de choses appartenant à des méchants pour les donner à des gens de bien, se transforme lui-même en un bateau dans lequel il les fait traverser les uns et les autres ⁽⁴³⁰⁾.
20. « La richesse des hommes qui accomplissent les sacrifices avec exactitude est appelée par les sages le bien des Dieux ; mais la richesse des gens qui ne font pas de sacrifices est dite le bien des mauvais génies (Asouras).
21. « Qu'un roi juste n'inflige aucune amende à cet homme qui dérobe ou prend par force ce qui lui est nécessaire pour un sacrifice; car c'est par la folie du prince qu'un Brâhmane meurt de besoin.
22. « Après s'être informé du nombre des personnes que le Brâhmane est obligé d'entretenir; après avoir examiné ses connaissances théologiques et sa conduite morale, que le roi lui assigne, sur les dépenses de sa maison, des moyens d'existence convenables ;
23. « Et après lui avoir assuré sa subsistance, que le roi le protège envers et contre tous; car le roi obtient la sixième partie des œuvres méritoires du Brâhmane qu'il protège.
24. « Qu'un Brâhmane n'implore jamais la charité d'un Soûdra pour subvenir aux frais d'un sacrifice; car s'il fait un sacrifice après avoir mendié de cette manière, il renaît après sa mort à l'état de Tchandâla.
25. « Le Brâhmane qui a demandé quelque chose pour faire un sacrifice et n'emploie pas à cet usage tout ce qu'il a reçu, deviendra milan ou corneille pendant cent années.
26. « Tout homme à l'âme perverse qui, par cupidité, ravit le bien des Dieux ou des Brâhmanes, vivra dans l'autre monde des restes d'un vautour.
27. « L'oblation appelée Vaiswânârî doit constamment être accomplie au renouvellement de l'année, pour expier l'omission involontaire de sacrifices d'animaux et des cérémonies où l'on emploie l'asclépiade.
28. « Le Dwidja qui, sans nécessité urgente, accomplit un devoir suivant la forme prescrite pour les cas de détresse, n'en retire aucun fruit dans l'autre vie; ainsi la chose a été décidée.
29. « Les Dieux Viswas, les Sâdhyas, et les Saints éminents de la classe sacerdotale, ont suivi la règle secondaire au lieu de la règle principale, lorsqu'ils avaient à craindre pour leur vie, dans des circonstances critiques.
30. « Aucune récompense n'est réservée dans l'autre monde à l'insensé qui, ayant le pouvoir de se conformer au précepte principal, suit le précepte secondaire.
31. « Un Brâhmane qui connaît la loi ne doit adresser au roi aucune plainte ; qu'il se serve de ses propres forces pour punir les hommes qui l'offensent.
32. « Ses propres forces, qui ne dépendent que de lui, comparées à celles du roi, qui dépendent des autres, sont plus puissantes ; un Brâhmane ne doit donc avoir recours qu'à son propre pouvoir pour réduire ses ennemis.
33. « Qu'il emploie, sans hésiter, les prières magiques de l'Atharva-Véda ⁽⁴³¹⁾ et d'Angiras ; la parole est l'arme du Brâhmane ; c'est avec son secours qu'il doit détruire ses oppresseurs.
34. « Que le Kchatriya se tire du danger par la force de son bras; le Vaisya, aumoyen de ses richesses, de même que le Soûdra ; le Brâhmane, par les prières, et les offrandes des sacrifices magiques.
35. « Celui qui accomplit ses devoirs, qui corrige à propos son fils ou son élève, qui donne des avis salutaires, et qui est bien intentionné à l'égard de toutes les créatures, est à bon droit appelé Brâhmane ; on ne doit rien lui dire de désagréable ou d'injurieux.
36. « Qu'une jeune fille, une jeune femme mariée ou non mariée, un homme peu instruit et un imbécile ne fassent pas d'oblations au feu; non plus qu'un homme affligé, ni un homme privé du sacrement de l'initiation.
37. « En effet, lorsque de tels individus font une oblation, ils sont précipités dans l'enfer avec celui pour qui cette oblation est faite ; en conséquence, un Brâhmane connaissant parfaitement les préceptes sacrés, et ayant lu tous les Védas, doit seul adresser des offrandes au feu consacré.

⁴³⁰ C'est-à-dire, qu'il les tire de peine les uns et les autres. (Commentaire.)

⁴³¹ Le quatrième Véda, l'Atharva, n'est cité que cette seule fois dans le texte de Manou, et encore pourrait-on croire, comme W. Jones, qu'il est ici question du sage Atharvâ, si le mot véda n'était pas ajouté par le commentateur.

38. « Le Brâhmane qui possède des richesses, et qui ne donne pas en présent, à celui qui sanctifie son feu, un cheval consacré à Pradjâpati, est égal à celui qui n'a pas de feu sacré.
39. « Que celui qui a la foi, et qui est maître de ses sens, accomplisse d'autres pratiques pieuses, mais qu'il ne sacrifie jamais en ce monde, s'il ne peut offrir que de médiocres honoraires à celui qui officie.
40. « Un sacrifice où l'on ne distribue que de faibles honoraires anéantit les organes des sens, la réputation, le bonheur futur dans le ciel, la vie, la gloire après la mort, les enfants et les bestiaux ; en conséquence, que l'homme peu riche ne fasse pas de sacrifices.
41. « Le Brâhmane ayant un feu consacré à entretenir, et qui l'a négligé volontairement matin et soir, doit faire la pénitence du Tchândrâyana ⁽⁴³²⁾ pendant un mois ; sa faute est égale au meurtre d'un fils.
42. « Ceux qui, après avoir reçu des présents d'un Soûdra, font des oblations au feu, sont considérés comme les prêtres des Soûdras et méprisés des hommes qui récitent la Sainte Ecriture.
43. « Celui qui leur fait un présent, mettant son pied sur le front de ces hommes ignorants qui honorent le feu, au moyen de ce que leur donne un Soûdra, surmontera pour jamais les peines de l'autre monde.
44. « Tout homme qui n'accomplit pas les actes prescrits, ou qui se livre à des actes défendus, ou qui s'abandonne aux plaisirs des sens, est tenu de faire une pénitence expiatoire.
45. « De savants théologiens considèrent les expiations comme applicables aux fautes involontaires seulement ; mais d'autres les étendent aux fautes commises volontairement, d'après des preuves tirées de la Sainte Ecriture.
46. « Une faute involontaire est effacée en récitant certaines parties de l'Écriture Sainte ; mais la faute qui a été commise à dessein et dans un transport de haine ou de colère, n'est expiée que par des pénitences austères de diverses sortes.
47. « Le Dwidja qui est obligé de faire une expiation pour une faute commise, soit pendant sa vie actuelle, soit dans sa vie précédente, et que témoignent certaines infirmités, ne doit pas avoir de rapports avec les gens de bien, tant que la pénitence n'est pas accomplie.
48. « Pour des crimes commis dans cette vie ou pour les fautes d'une existence précédente, quelques hommes au cœur pervers sont affligés de certaines maladies ou difformités.
49. « Celui qui a volé de l'or à un Brâhmane a une maladie des ongles ; le buveur de liqueurs spiritueuses défendues, les dents noires ; le meurtrier d'un Brâhmane est affligé de consommation pulmonaire ; l'homme qui a souillé le lit de son maître spirituel est privé de prépuce ;
50. « Celui qui se plaît à divulguer les mauvaises actions a une odeur fétide du nez ; le calomniateur, une haleine empestée ; le voleur de grain, un membre de moins ; le faiseur de mélanges, un membre de trop ;
51. « Celui qui a volé du grain apprêté est affligé de dyspepsie ; le voleur de doctrine sacrée, c'est-à-dire celui qui étudie sans en avoir l'autorisation, est muet ; le voleur de vêtements a la lèpre blanche, le voleur de chevaux est boiteux ⁽⁴³³⁾.
52. « De cette manière, suivant la différence des actions, naissent des hommes méprisés par les gens de bien, idiots, muets, aveugles, sourds et difformes.
53. « En conséquence, il faut toujours faire pénitence afin de se purifier ; car ceux qui n'auront pas expié leurs péchés renaîtront avec ces marques ignominieuses.
54. « Tuer un Brâhmane, boire des liqueurs spiritueuses défendues, voler l'or d'un Brâhmane, commettre un adultère avec la femme de son père naturel ou spirituel, ont été déclarés des crimes du plus haut degré par les législateurs, ainsi que toute liaison avec les hommes qui les ont commis.
55. « Se vanter faussement d'être d'un rang distingué, faire au roi un rapport mal intentionné, et accuser à tort un maître spirituel, sont des crimes presque sem-blables à celui de tuer un Brâhmane.

⁴³² Voyez plus loin, st. 216.

⁴³³ On lit dans la traduction de Jones la strophe suivante qui est rejetée par les commentateurs : « L'homme qui a volé une lampe est aveugle ; celui qui en éteint une par mauvaise intention est borgne ; celui qui se plaît à faire du mal est dans un état perpétuel de maladie ; l'adultère est sujet à des gonflements de ses membres produits par des flatuosités. »

56. « Oublier la Sainte Écriture, montrer du dédain pour les Védas, porter un faux témoignage, tuer un ami, manger des choses défendues, ou des choses auxquelles on ne doit pas goûter à cause de leur impureté, sont six crimes presque semblables à celui de boire des liqueurs spiritueuses.
57. « Enlever un dépôt, une créature humaine, un cheval, de l'argent, un champ, des diamants, ou autres pierres précieuses, est presque égal à voler de l'or à un Brâhmane.
58. « Tout commerce charnel avec des sœurs de mère, des jeunes filles, des femmes de la plus vile des classes mêlées, ou avec les épouses d'un ami ou d'un fils, est considéré par les Sages comme presque égal à la souillure du lit paternel.
59. « Tuer une vache, officier dans un sacrifice fait par des hommes indignes de sacrifier, commettre un adultère, se vendre soi-même, abandonner un maître spirituel, une mère ou un père, omettre la récitation des Textes saints ou l'entretien du feu prescrit par les Sâstras, négliger un fils ;
60. « Laisser son jeune frère se marier le premier lorsqu'on est l'aîné ⁽⁴³⁴⁾, prendre une femme avant son frère aîné lorsqu'on est le cadet, donner une fille à l'un de ces deux frères, et faire pour eux le sacrifice nuptial ;
61. « Souiller une jeune fille, exercer l'usure, enfreindre les règles de chasteté imposées au novice, vendre un étang consacré, un jardin, une femme ou un enfant ;
62. « Négliger le sacrement de l'investiture, abandonner un parent, enseigner le Véda pour un salaire, l'étudier sous un maître salarié, vendre des marchandises qui ne doivent pas être vendues ;
63. « Travailler dans des mines de toute sorte, entreprendre de grands travaux de construction, gâter à plusieurs reprises des plantes médicinales, vivre du métier honteux d'une femme, faire des sacrifices pour causer la mort d'un innocent, avoir recours à des charmes et à des drogues magiques pour se rendre maître de quelqu'un ;
64. « Abattre des arbres encore verts pour en faire du bois à brûler, accomplir un acte religieux dans des rues personnelles, manger des aliments défendus une seule fois et sans intention ;
65. « Négliger d'entretenir le feu consacré, voler des objets de valeur, excepté de l'or, ne pas acquitter ses trois dettes ⁽⁴³⁵⁾, lire des ouvrages irrégieux, aimer avec passion la danse, le chant et la musique instrumentale ;
66. « Voler du grain, des métaux de bas prix et des bestiaux, folâtrer avec des femmes adonnées aux liqueurs spiritueuses, tuer par mégarde une femme, un Soûdra, un Vaisya ou un Kchatriya, nier un état futur et les récompenses et les peines après la mort : sont des crimes secondaires.
67. « Faire du mal à un Brâhmane, sentir des choses qu'on ne doit pas flairer à cause de leur fétidité ou des liqueurs spiritueuses, tromper, et s'unir charnellement avec un homme, sont considérés comme entraînant la perte de la classe.
68. « Tuer un âne, un cheval, un chameau, un cerf, un éléphant, un bouc, un bélier, un poisson, un serpent ou un buffle, est déclaré une action qui ravale à une classe mêlée.
69. « Recevoir des présents d'hommes méprisables, faire un commerce illicite, servir un maître Soûdra et dire des mensonges, doivent être considérés comme les motifs d'exclusion de la société des gens de bien.
70. « Tuer un insecte, un ver ou un oiseau, manger ce qui a été apporté avec une liqueur spiritueuse dans le même panier, voler du fruit, du bois ou des fleurs, et être pusillanime, sont des fautes qui causent la souillure.
71. « Apprenez maintenant complètement par le moyen de quelles pénitences particulières tous ces péchés qui viennent d'être énumérés l'un après l'autre, peuvent être effacés.
72. « Le Brâhmane meurtrier d'un Brâhmane qu'il a tué sans le vouloir, et auquel il était très supérieur en bonnes qualités, doit se bâtir une cabane dans une forêt et y demeurer douze ans ⁽⁴³⁶⁾, ne vivant que d'aumônes, pour la purification de son âme, ayant pris, comme marque de son crime, le crâne du mort, ou tout autre crâne humain, au défaut du premier.
73. « Ou bien, si le coupable appartient à la classe militaire, et s'il a tué volontairement un Brâhmane recommandable, qu'il s'offre de son plein gré, comme but, à des archers ins-

⁴³⁴ Voyez ci-dessus, Liv. III, st. 171 et 172.

⁴³⁵ Voyez ci-dessus, Liv. IV, st. 257.

⁴³⁶ Ce nombre d'années doit être doublé pour un Kchatriya, triplé pour un Vaisya, quadruplé pour un Soûdra. (Commentaire.)

- truits de son désir d'expier ce meurtre, ou bien, qu'il se jette trois fois, ou jusqu'à ce qu'il meure, la tête la première dans un feu ardent;
74. « Ou bien, si le Brâhmane a été tué par mégarde, que le meurtrier accomplisse le sacrifice de l'Aswamédha, du Swardjit du Gosava, de l'Abhidjit, du Viswadjit, du Tritwrit ou de l'Agnichtout ;
 75. « Ou bien, si le meurtre a été commis involontairement, et sur un Brâhmane peu recommandable, que le Dwidja coupable fasse à pied cent yodjanas ⁽⁴³⁷⁾ en récitant le texte d'un des Védas, mangeant peu et maîtrisant ses sens, afin d'expier le crime d'avoir tué un Brâhmane ;
 76. « Ou bien, si le Brâhmane tué par mégarde n'était recommandable par aucune qualité, et si le meurtrier est un riche Brâhmane, qu'il donne tout ce qu'il possède à un Brâhmane versé dans les Védas, ou assez de bien pour qu'il puisse subsister, ou une maison garnie des ustensiles nécessaires pour la durée de son existence ;
 77. « Ou bien, qu'il marche contre le courant vers la source de la Saraswatî, en mangeant seulement de ces grains sauvages qu'on offre aux Dieux ; ou bien, réduisant sa nourriture à une très petite quantité, qu'il répète trois fois la Sanhitâ du Véda ⁽⁴³⁸⁾.
 78. « Au lieu de se retirer dans une forêt, le coupable qui subit la pénitence de douze années peut, après avoir rasé ses cheveux et sa barbe, s'établir auprès d'un village ou d'un pâturage de vaches, ou dans un ermitage, ou au pied d'un arbre consacré, n'ayant d'autre désir que de faire du bien aux vaches et aux Brâhmanes.
 79. « Là, pour sauver une vache ou un Brâhmane, qu'il fasse sur le champ le sacrifice de sa vie ; celui qui a sauvé une vache ou un Brâhmane expie le crime d'avoir tué un homme de la classe sacerdotale.
 80. « Son crime est encore effacé lorsqu'il essaye, au moins à trois fois, de reprendre par force à des voleurs le bien d'un Brâhmane qu'ils enlèvent, soit qu'il le recouvre tout entier dans une de ces tentatives, soit qu'il perde la vie pour cette cause.
 81. « En restant de la sorte ferme dans ses austérités religieuses, chaste comme un novice et parfaitement recueilli, dans l'espace de douze ans, il expie le meurtre d'un Brâhmane.
 82. « Ou bien, si un Brâhmane vertueux en tue sans intention un autre qui n'avait aucune bonne qualité, il peut expier son crime en le proclamant dans une assemblée de Brâhmanes et de Kchatriyas, réunie pour le sacrifice du cheval (Aswamédha), et en se baignant avec les autres Brâhmanes à l'issue de la cérémonie ⁽⁴³⁹⁾.
 83. « Les Brâhmanes sont déclarés la base, et les Kchatriyas, le sommet du système des lois ; en conséquence, celui qui déclare sa faute en leur présence lorsqu'ils sont réunis, est purifié.
 84. « Un Brâhmane, par sa seule naissance, est un objet de vénération même pour les Dieux, et ses décisions sont une autorité pour le monde ; c'est la Sainte Écriture qui lui donne ce privilège.
 85. « Que trois Brâhmanes versés dans les Védas, s'étant réunis, déclarent aux coupables l'expiation qu'exige leur crime ; la pénitence indiquée suffira pour leur purification ; car les paroles des sages enlèvent la souillure.
 86. « Ainsi un Brâhmane, ou un autre Dwidja, qui a accompli dans un parfait recueillement une des expiations précédentes, suivant la circonstance, efface le crime d'avoir tué un homme de la classe sacerdotale, en pensant fermement qu'il y a une autre vie pour l'âme.
 87. « Il doit faire la même pénitence pour avoir tué un fœtus dont le sexe était inconnu, mais dont les parents appartenaient à la classe sacerdotale, ou un Kchatriya, ou un Vaisya occupé à un sacrifice ou une femme Brâhmanî venant de se baigner après sa souillure périodique ;
 88. « De même que pour avoir rendu un faux témoignage dans un procès concernant de l'or ou des terres, pour avoir accusé à tort son maître spirituel, pour s'être approprié un dépôt et pour avoir tué la femme d'un Brâhmane entretenant un feu consacré, et un ami.

⁴³⁷ Yodjana, mesure de distance égale à quatre krôsas, qui, à huit mille coudées ou quatre mille yards par kôsa ou kôs, font exactement neuf milles anglais. D'autres calculs ne donnent au yodjana que cinq milles, et même quatre milles et demi.

⁴³⁸ Sanhitâ, collection de prières, hymnes et invocations d'un Véda.

⁴³⁹ Littéralement, à l'Avabhirtha ; ce mot désigne un sacrifice supplémentaire, qui a pour objet d'expier ce qui a pu être défectueux dans le sacrifice principal qui précède.

89. « Cette purification de douze années a été déclarée pour celui qui a tué involontairement un Brâhmane ; mais pour le meurtre d'un Brâhmane commis à dessein, cette expiation ne suffit pas ⁽⁴⁴⁰⁾.
90. « Le Dwidja qui a été assez insensé pour boire, avec intention, de la liqueur spiritueuse extraite du riz, doit boire de la liqueur enflammée; lorsqu'il a brûlé son corps par ce moyen, il est déchargé de son péché;
91. « Ou bien il doit boire, jusqu'à ce qu'il en meure, de l'urine de vache, ou de l'eau, ou du lait, ou du beurre clarifié, ou du jus exprimé de la bouse de vache: tout cela bouillant ;
92. « Ou bien, s'il a bu par mégarde de l'esprit de riz, et avec intention des liqueurs extraites du sucre et du madhouka ⁽⁴⁴¹⁾, pour expier la faute d'avoir bu des liqueurs spiritueuses, qu'il mange pendant une année, une fois, chaque nuit, des grains de riz concassé et du marc d'huile de sésame, étant couvert d'un cilice, ayant ses cheveux longs, et tenant un drapeau de distillateur.
93. « L'esprit de riz est le mala ⁽⁴⁴²⁾ (extrait) du grain, et une mauvaise action est aussi désignée par le mot mala ; c'est pourquoi un Brâhmane, un Kchatriya et un Vaisya ne doivent pas boire de l'esprit de riz.
94. « On doit reconnaître trois principales sortes de liqueurs enivrantes : celle qu'on retire du résidu du sucre, celle qu'on extrait du riz moulu, celle qu'on obtient des fleurs du madhouka ⁽⁴⁴³⁾ ; il en est d'une comme de toutes ; les Brâhmanes ne doivent pas en boire.
95. « Les autres boissons enivrantes, qui sont au nombre de neuf, la chair des animaux défendus, les trois liqueurs spiritueuses ci-dessus énumérées, celle qu'on nomme âsava, qui est faite avec des drogues enivrantes, forment la nourriture des Gnomes (Yakchas), des Géants (Râkchasas), et des Vampires (Pisâtchas) ; elles ne doivent jamais être goûtées par un Brâhmane qui mange le beurre clarifié offert aux Dieux.
96. « Un Brâhmane ivre peut tomber sur un objet impur, ou prononcer quelques paroles du Véda, ou bien encore se porter à une action coupable étant privé de sa raison par l'ivresse.
97. « Celui dont l'essence divine répandue dans tout son être se trouve une fois inondée de liqueur enivrante, perd son rang de Brâhmane et déchoit à l'état de Soûdra.
98. « Tels sont, comme ils ont été énoncés, les différents modes d'expiation pour avoir bu des liqueurs spiritueuses ; je vais maintenant déclarer la pénitence requise pour avoir volé de l'or à un Brâhmane.
99. « L'homme qui a volé de l'or à un Brâhmane doit aller trouver le roi, lui déclarer sa faute et lui dire : « Seigneur, punissez-moi. »
100. « Le roi, prenant une massue de fer, que le coupable porte sur son épaule ⁽⁴⁴⁴⁾, doit le frapper lui-même une fois ; par ce coup, le voleur, qu'il meure ou non, est déchargé de son crime; la faute d'un Brâhmane ne doit s'expier que par des austérités ; les autres Dwidjas peuvent également se purifier par le même moyen.
101. « Le Dwidja qui désire se laver par des austérités de la faute d'avoir volé de l'or, doit, couvert d'un vêtement d'écorce, subir dans la forêt la pénitence de celui qui a tué un Brâhmane involontairement.
102. « C'est par de telles expiations qu'un Dwidja peut effacer la faute commise par lui en volant de l'or à un Brâhmane ; mais qu'il expie par les pénitences suivantes le crime d'adultère avec la femme de son père spirituel ou naturel.
103. « Celui qui a souillé avec connaissance de cause l'épouse de son père, laquelle était de la même classe, doit, en proclamant à haute voix son crime, s'étendre lui-même sur un lit de fer brûlant, et embrasser une image de femme rougie au feu ; ce n'est que par la mort qu'il peut être purifié.
104. « Ou bien, s'étant coupé lui-même le pénis et les bourses, et les tenant dans ses doigts, qu'il marche d'un pas ferme vers la région de Nirriti ⁽⁴⁴⁵⁾ jusqu'à ce qu'il tombe mort.
105. « Ou, s'il a commis la faute par méprise, prenant à sa main un morceau de lit, se couvrant d'un vêtement d'écorce, laissant croître ses cheveux, sa barbe et ses ongles, qu'il

440 La pénitence doit être doublée, ou même le meurtrier doit subir la mort. (Commentaire.)

441 Voyez Liv. IX, st. 235.

442 Le mot mala signifie excréation, ordure, impureté.

443 *Bassia latifolia*.

444 Voyez ci-dessus, Liv VIII, st. 315.

445 Nirriti, divinité qui préside au sud-ouest

- se retire dans une forêt déserte et y fasse la pénitence du Prâdjâpatya ⁽⁴⁴⁶⁾ pendant un an entier avec un parfait recueillement.
106. Ou bien, si sa femme était dissolue et d'une classe inférieure, qu'il fasse, pendant trois mois, la pénitence du Tchândrâyana ⁽⁴⁴⁷⁾, en maîtrisant ses organes et en ne se nourrissant que de fruits et de racines sauvages, et de grain bouilli dans l'eau, afin d'expier le crime d'avoir souillé le lit de son père.
107. « C'est par les pénitences qui viennent d'être mentionnées que les grands coupables ⁽⁴⁴⁸⁾ doivent expier leurs forfaits ; ceux qui n'ont commis que des fautes secondaires ⁽⁴⁴⁹⁾ peuvent les effacer au moyen des diverses austérités suivantes.
108. Celui qui a commis le crime secondaire de tuer une vache par mégarde, doit, s'étant rasé la tête entièrement, avaler, pendant un mois, des grains d'orge bouillis dans l'eau, et s'établir dans un pâturage de vaches, couvert de la peau de celle qu'il a tuée ;
109. « Pendant les deux mois qui suivent, qu'il mange le soir, une fois tous les deux jours ⁽⁴⁵⁰⁾, une petite quantité de grains sauvages non assaisonnés de sel factice ; qu'il fasse ses ablutions avec de l'urine de vache, et soit entièrement maître de ses organes ;
110. Qu'il suive les vaches tout le jour, et, se tenant derrière elles, qu'il avale la poussière qui s'élève sous leurs sabots ; après les avoir servies et les avoir saluées, que pendant la nuit il se place auprès d'elles, pour les garder ;
111. « Pur et exempt de colère, qu'il s'arrête lorsqu'elles s'arrêtent ; qu'il les suive, lorsqu'elles marchent ; s'asseye lorsqu'elles se reposent ;
112. « Si une vache est malade ou est assaillie par des brigands et des tigres, ou tombe, ou s'empêtre dans un bournier, qu'il la dégage par tous les moyens possibles ;
113. « Pendant la chaleur, la pluie ou le froid, au lorsque le vent souffle avec violence, qu'il ne cherche pas à se mettre à l'abri, avant d'avoir mis les vaches à couvert de son mieux ;
114. « S'il voit une vache manger du grain dans une maison, un champ ou une grange appartenant soit à lui-même, soit à d'autres, qu'il se garde d'en rien dire, de même que lorsqu'il voit un jeune veau boire du lait.
115. « Le meurtrier d'une vache, qui se dévoue, suivant cette règle, au service d'un troupeau, efface en trois mois la faute qu'il a commise.
116. « En outre, lorsque sa pénitence est entièrement accomplie, qu'il donne dix vaches et un taureau, ou s'il n'en a pas le moyen, qu'il abandonne tout ce qu'il possède à des Brâhmanes versés dans le Vêda,
117. « Que tous les Dwidjas qui ont commis des fautes secondaires, excepté celui qui a enfreint le vœu de chasteté, fassent -pour leur purification la pénitence précédente, ou celle du Tchândrâyana.
118. « Quant à celui qui a violé le vœu de chasteté, il doit sacrifier un âne borgne ou noir à Nirriti, suivant le rite des oblations domestiques, dans un endroit où quatre chemins se rencontrent, et pendant la nuit.
119. « Après avoir, suivant la règle, répandu de la graisse dans le feu, comme offrande, à la fin du sacrifice, qu'il fasse des oblations de beurre clarifié à Vata ⁽⁴⁵¹⁾, Indra, Gourou ⁽⁴⁵²⁾ et Vahni ⁽⁴⁵³⁾, en récitant la prière qui commence par SAM.
120. « Les hommes versés dans la Sainte Écriture et qui connaissent la loi, considèrent comme une violation de la règle de chasteté, l'émission volontaire de la semence chez un Dwidja encore novice.
121. « Aux quatre Dieux Mârouta, Pourouhûta ⁽⁴⁵⁴⁾, Gourou et Pâvaka ⁽⁴⁵⁵⁾, retourne tout l'éclat que donne l'étude assidue de la Sainte Écriture, et qui est perdu par le novice qui enfreint ses vœux.
122. « Lorsqu'il a commis cette faute, se couvrant de la peau de l'âne sacrifié, qu'il aille demander l'aumône dans sept maisons en proclamant son péché.

446 Voyez plus loin, st. 211.

447 Voyez st. 216.

448 Voyez ci-dessus, st. 54-58.

449 Voyez st. 59-66.

450 Littéralement, au moment du quatrième repas.

451 Vâta est un des noms de Vâyou ou Mârouta, Dieu du vent.

452 Gourou, nommé aussi Vriaspâti, est le régent de la planète de Jupiter.

453 Vahni est un des noms d'Agni, Dieu du feu.

454 Pourouhûta est un des noms d'Indra roi du ciel.

455 Pâvaka veut dire purificateur ; c'est un des noms d'Agni.

123. « Prenant par jour un seul repas sur la nourriture obtenue ainsi en mendiant, et se baignant aux trois moments (savanas) de la journée ⁽⁴⁵⁶⁾, au bout d'un an il est purifié.
124. « Après avoir commis volontairement une de ces actions qui entraînent la perte de la classe ⁽⁴⁵⁷⁾, qu'il s'impose la pénitence du Sântapana ; et si la faute a été involontaire, la pénitence du Prâdjâpatya.
125. « Pour les fautes qui ravalent à une classe mêlée, ou qui rendent indigne d'être admis parmi les gens de bien ⁽⁴⁵⁸⁾, le coupable doit subir, afin de se purifier, la pénitence du Tchândrâyana pendant un mois ; pour les fautes qui causent la souillure ⁽⁴⁵⁹⁾, il doit manger pendant trois jours des grains d'orge bouillis dans l'eau et chauds.
126. « Pour avoir tué avec intention un homme vertueux de la classe militaire, la pénitence doit être le quart de celle qui est imposée pour le meurtre d'un Brâhmane ; elle ne doit être que d'un huitième pour un Vaisya recommandable par sa conduite, et d'un seizième pour un Soûdra qui remplissait avec exactitude ses devoirs.
127. « Mais le Brâhmane, qui, sans le vouloir, fait périr un homme de la classe royale, doit donner à des Brâhmanes mille vaches et un taureau afin de se purifier ;
128. « Ou bien, maîtrisant ses organes et portant ses cheveux longs, qu'il subisse pendant trois ans la pénitence imposée au meurtrier d'un Brâhmane; qu'il demeure loin du village, et choisisse pour demeurer le pied d'un arbre.
129. « Un Dwidja doit se soumettre à la même pénitence pendant un an, pour avoir tué involontairement un Vaisya dont la conduite était louable, ou bien qu'il donne cent vaches et un taureau.
130. « Pendant six mois, il doit faire cette pénitence entière pour avoir tué, sans le vouloir, un Soûdra, ou bien qu'il donne à un Brâhmane dix vaches blanches et un taureau.
131. « S'il a tué à dessein un chat, une mangouste (nakoula), un geai bleu, une grenouille, un chien, un crocodile, un hibou, ou une corneille, qu'il fasse la pénitence prescrite pour le meurtre d'un Soûdra, celle du Tchândrâyana ;
132. « Ou bien, s'il l'a fait par mégarde, qu'il ne boive que du lait pendant trois jours et trois nuits ; ou, s'il a une maladie qui l'en empêche, qu'il fasse à pied un yodjana de chemin ; ou, s'il ne peut pas, qu'il se baigne chaque nuit dans une rivière, ou qu'il répète en silence la prière adressée au Dieu des eaux.
133. « Que le Brâhmane qui a tué un serpent donne à un autre Brâhmane une bêche ou un bâton ferré ; s'il a tué un eunuque, qu'il donne une charge de paille et un mâchaka ⁽⁴⁶⁰⁾ de plomb.
134. « Pour avoir tué un porc, qu'il donne un pot de beurre clarifié ; pour un francolin (tit-tiri), un drona ⁽⁴⁶¹⁾ de sésame ; pour un perroquet, un veau de deux ans ; pour un krôntcha ⁽⁴⁶²⁾, un veau de trois ans.
135. « S'il a tué un cygne (hansa), une balakâ ⁽⁴⁶³⁾, un héron, un paon, un singe, un faucon ou un milan, il doit donner une vache à un Brâhmane.
136. « Qu'il donne un vêtement pour avoir tué un cheval ; cinq taureaux noirs pour un éléphant tué; un taureau, pour un bouc ou un bœuf ; pour un âne, un veau d'un an.
137. « S'il a tué des animaux sauvages carnivores, qu'il donne une vache ayant beaucoup de lait; pour des bêtes fauves non carnivores, une belle génisse ; pour un chameau, un krichnala d'or.
138. « S'il a tué une femme de l'une des quatre classes surprise en adultère, qu'il donne pour sa purification un sac de peau, un arc, un bouc ou un bœuf, dans l'ordre direct des classes ⁽⁴⁶⁴⁾.
139. « Si un Brâhmane se trouve dans l'impossibilité d'expier par des dons la faute d'avoir tué un serpent ou quelque autre créature, qu'il fasse chaque fois la pénitence du Prâdjâpatya pour effacer son péché.
140. « Pour avoir tué mille petits animaux ayant des os, ou une quantité d'animaux dépouillés d'os, suffisante pour remplir un chariot, qu'il se soumette à la même pénitence que pour le meurtre d'un Soûdra ;

456 Le matin, à midi et le soir.

457 Voyez ci-dessus, st 67.

458 Ibid., st. 68 et 69.

459 Ibid. st 70.

460 Voyez Liv. VIII, st. 135.

461 Ibid. VII, st. 126.

462 Sorte de héron ou de courlieu.

463 Sorte de grue.

464 C'est-à-dire, qu'il donne un sac de peau pour «avoir tué une Brâhmanî ; un arc, pour une Kchatrîyâ, etc.

141. « Mais lorsqu'il a tué des animaux pourvus d'os, qu'il donne aussi, chaque fois, quelque chose, comme un pana de cuivre, à un Brâhmane ; pour des animaux qui n'ont pas d'os, il est purifié, chaque fois, en retenant sa respiration et en récitant la-Sâvitri avec le début (Siras), le monosyllabe Aum, et les trois mois Bhoûr, Brouvah, Swar.
142. « Pour avoir coupé, une seule fois et sans mauvaise intention, des arbres portant fruit, des buissons, des lianes, des plantes grimpantes ou des plantes rampantes en fleur, on doit répéter cent prières du Rig-Véda.
143. « Pour avoir tué des insectes de toutes sortes qui naissent dans le riz et dans les autres grains, dans les liquides, comme le jus de la canne à sucre, dans les fruits ou dans les fleurs, la purification est de manger du beurre clarifié.
144. « Si l'on arrache inutilement des plantes cultivées ou des plantes nées spontanément dans une forêt, on doit suivre une vache pendant un jour entier, et ne se nourrir que de lait.
145. « C'est par ces pénitences que peut être effacée la faute d'avoir fait du mal aux êtres animés, sciemment ou par mégarde; écoutez maintenant quelles pénitences sont prescrites pour avoir mangé ou bu des choses défendues.
146. « Celui qui, sans le savoir, boit une liqueur spiritueuse, autre que l'esprit de riz, est purifié en recevant de nouveau le sacrement de l'investiture du cordon, après avoir d'abord subi la pénitence du Taptakritchhra ⁽⁴⁶⁵⁾, même pour avoir bu à dessein des liqueurs spiritueuses, celle du riz exceptée ⁽⁴⁶⁶⁾, une pénitence entraînant la perte de la vie ne peut pas être ordonnée : telle est la règle établie.
147. « Pour avoir bu de l'eau ayant séjourné dans un vase qui a contenu de l'esprit de riz ou toute autre liqueur spiritueuse, on doit boire, pendant cinq jours et cinq nuits, du lait bouilli avec la plante sankhapouchpî ⁽⁴⁶⁷⁾.
148. « Si un Brâhmane touche ou donne une liqueur spiritueuse, ou la reçoit avec les formes d'un sage, c'est-à-dire, en remerciant, et s'il boit de l'eau laissée par un Soûdra, il ne doit, avaler pendant trois jours que de l'eau bouillie avec du kousa.
149. « Lorsqu'un Brâhmane, après avoir bu le jus de l'asclépiade (soma) dans un sacrifice, vient à sentir l'haleine d'un homme ayant bu des liqueurs fortes, il ne se purifie qu'en retenant trois fois sa respiration au milieu de l'eau, et en mangeant du beurre clarifié.
- 150 « Tous les hommes appartenant aux trois classes régénérées, et qui, par mégarde, ont goûté de l'urine ou des excréments humains, ou une chose qui a été en contact avec une liqueur spiritueuse, doivent recevoir de nouveau le sacrement de l'investiture du cordon sacré ;
151. « Mais dans cette seconde cérémonie de l'investiture des Dwidjas, la tonsure, la ceinture, le bâton, la quête des aumônes, et les règles d'abstinence, n'ont pas besoin d'être renouvelées.
152. « Celui qui a mangé de la nourriture offerte par des gens avec lesquelles il ne doit pas manger, ou les restes d'une femme ou d'un Soûdra, ou des viandes défendues, ne doit boire pendant sept jours et sept nuits, que de l'orge réduite en bouillie dans de l'eau.
153. « Si un Brâhmane a bu des liqueurs naturellement douces, mais devenues aigres, et des jus astringents, bien que ces substances soient pures, il est souillé tant que ce qu'il a pris n'est pas digéré.
154. « Après avoir goûté par hasard de l'urine ou des excréments d'un porc privé, d'un âne, d'un chameau, d'un chacal, d'un singe ou d'une corneille, qu'un Dwidja fasse la pénitence du Tchândrâyana.
155. « S'il mange de la viande sèche ou des champignons terrestres, et quelque chose venant d'une boucherie, à son insu, il doit s'imposer la même pénitence.
156. « Pour avoir mangé, avec connaissance de cause, la chair d'un animal carnivore, d'un porc domestique, d'un chameau, d'un coq, d'une créature humaine, d'une corneille ou d'un âne, la pénitence brûlante (Taptakritchhra) est la seule expiation.
157. « Le Brâhmane qui, avant d'avoir terminé sa noviciat, prend sa part du repas mensuel en l'honneur d'un parent récemment décédé ⁽⁴⁶⁸⁾, doit jeûner pendant trois jours et trois nuits, et rester un jour dans l'eau.

⁴⁶⁵ Voyez plus loin. st. 214.

⁴⁶⁶ Andropoyon aciculatum.

⁴⁶⁷ Voyez ci-dessus, st. 90, 91 et 99.

⁴⁶⁸ Voyez ci-dessus, Liv, III st. 247.

158. « Le novice qui goûte du miel ou de la viande, sans le vouloir ou dans un moment de détresse, doit subir la pénitence la plus faible, celle du Prâdjâpatya, et terminer ensuite son noviciat.
159. « Après avoir mangé ce qui a été laissé par un chat, une corneille, un rat, un chien ou une mangouste, ou bien une chose qui a été touchée par un pou, qu'il boive de la plante appelée brahmasouvartchalâ en infusion dans l'eau,
160. « Celui qui cherche à se conserver pur, ne doit point manger d'aliments défendus ; s'il le fait par mégarde, qu'il les vomisse aussitôt, ou qu'il se purifie sur-le-champ par le moyen des expiations prescrites.
161. « Telles sont les différentes sortes de pénitences prescrites pour avoir mangé des aliments défendus ; apprenez maintenant la règle des pénitences par lesquelles on peut expier le crime du vol.
162. « Le Brâhmane qui a volontairement pris un objet, comme du grain cuit ou cru, dans la maison d'un homme de la même classe que lui, est absous en faisant la pénitence du Prâdjâpatya pendant une année entière ;
163. « Mais pour avoir enlevé des hommes ou des femmes, pour s'être emparé d'un champ ou d'une maison, ou pour avoir pris l'eau d'un puits ou d'un lavoir, la pénitence du Tchândrâyana est prescrite.
164. « Après avoir volé dans la maison d'un autre des objets de peu de valeur, que le coupable fasse la pénitence du Sântapana pour sa purification, ayant d'abord restitué les objets volés, ce qu'on doit faire dans tous les cas,
165. « Pour avoir pris des choses susceptibles d'être mangées ou avalées, une voiture, un lit, un siège, des fleurs, des racines ou des fruits, l'expiation est d'avalier les cinq choses que produit une vache, du lait, du caillé, du beurre, de l'urine et de la bouse.
166. « Pour avoir volé de l'herbe, du bois, des arbres, du riz sec, du sucre brut, des vêtements, des peaux ou de la viande, il faut subir un jeûné sévère pendant trois jours et trois nuits,
167. « Pour avoir dérobé des pierres précieuses, des perles, du corail, du cuivre, de l'argent, du fer, du laiton ou des pierres, on ne doit manger pendant douze jours que du riz concassé.
168. « On ne doit prendre que du lait pendant trois jours, pour avoir volé du coton, de la soie ou de la laine, ou un animal au pied fourchu ou non fourchu, ou des oiseaux, ou des parfums, ou des plantes officinales, ou des cordages.
169. « C'est par ces pénitences qu'un Dwidja peut effacer la faute qui résulte d'un vol ; mais il ne peut expier que par les pénitences suivantes le crime de s'être approché d'une femme avec laquelle un commerce charnel lui est interdit.
170. « Celui qui a entretenu une liaison charnelle avec ses sœurs de la même mère, avec les femmes de son ami ou de son fils, avec des filles avant l'âge de puberté, ou avec des femmes des classes les plus viles, doit subir la pénitence imposée à celui qui a souillé le lit de son père spirituel ou naturel ;
171. « Celui qui a connu charnellement la fille de sa tante paternelle, qui est comme sa sœur, ou la fille de sa tante maternelle, ou bien la fille de son oncle maternel, doit faire la pénitence du Tchândrâyana.
172. « Qu'aucun homme judicieux ne choisisse l'une de ces trois femmes pour épouse ; en raison du degré de parenté, on ne doit pas les prendre en mariage ; celui qui se marie à une d'elles va dans les régions infernales.
173. « L'homme qui a répandu sa semence avec des femelles d'animaux, excepté la vache ⁽⁴⁶⁹⁾, ou avec une femme ayant ses règles, ou dans tout autre partie que la naturelle, ou dans l'eau, doit faire la pénitence du Sântapana.
174. « Le Dwidja qui se livre à sa passion pour un homme, n'importe dans quel lieu, et pour une femme dans un chariot traîné par des bœufs, ou dans l'eau, ou pendant le jour, doit se baigner avec ses vêtements.
175. « Lorsqu'un Brâhmane s'unit charnellement à une femme Tchândâlî ou Mlétchhâ, ou mange avec elle, ou reçoit d'elle des présents, il est dégradé, s'il a agi sciemment ; s'il l'a fait volontairement, il est ravalé à la même condition que cette femme.
176. « Que le mari enferme dans un appartement séparé une femme entièrement corrompue, qu'il lui impose la pénitence à laquelle un homme est soumis pour avoir commis un adultère ;

⁴⁶⁹ Celui qui a commis le crime de bestialité avec une vache doit faire pendant un an le Prâdjâpatya (Commentaire.)

177. « Mais si elle commet une nouvelle faute, ayant été séduite par un homme de sa classe, la pénitence du Prâdjâpatya et celle du Tchândâyana sont prescrites pour sa purification.
178. « Le péché que commet un Brâhmane en s'approchant, pendant une seule nuit, d'une femme Tchandâli, il l'efface en vivant d'aumônes pendant trois ans, et en répétant sans cesse la Sâvitri.
179. « Telles sont les expiations applicables à ces quatre sortes de pêcheurs : ceux qui font du mal aux créatures, ceux qui mangent des aliments défendus, ceux qui volent, et ceux qui s'unissent charnellement à des femmes auxquelles ils ne doivent pas s'unir; écoutez maintenant les expiations suivantes, enjointes à ceux qui ont des rapports avec ces hommes dégradés :
180. « Celui qui a des relations avec un homme dégradé est dégradé lui-même au bout d'un an ; non pas en sacrifiant, en lisant la Sainte Écriture, ou en contractant une alliance avec lui, ce qui entraîne la dégradation sur-le-champ, mais simplement en allant dans la même voiture, en s'asseyant sur le même siège, en mangeant au même repas.
181. « L'homme qui a des rapports avec quelqu'un de ces gens dégradés doit faire la pénitence à laquelle ce pêcheur lui-même est soumis, pour se purifier de ces relations.
182. « Les sapindas et les samânodahas d'un grand criminel dégradé doivent offrir pour lui, comme s'il était mort, une libation d'eau hors du village, le soir d'un jour non favorable, en présence de ses parents paternels, de son chapelain (Ritwidj), et de son guide spirituel (Gourou).
183. « Une esclave femelle, se tournant vers le sud, doit renverser avec le pied un vieux pot rempli d'eau, semblable à celui qu'on offre aux morts ; après cela, tous les parents proches ou éloignés sont impurs pendant un jour et une nuit.
184. « On doit s'abstenir de parler à cet homme dégradé, de s'asseoir dans sa compagnie, de lui donner sa part d'un héritage, et de l'inviter aux réunions mondaines.
185. « Que les privilèges de la primogéniture soient perdus pour lui, ainsi que tout le bien qui est le partage d'un aîné ; que la part de l'aîné revienne à un jeune frère qui lui est supérieur en vertu ;
186. « Mais lorsqu'il a fait la pénitence requise, ses parents et lui doivent renverser un vase neuf plein d'eau, après s'être baignés ensemble dans une pièce d'eau bien pure.
187. « Ayant jeté le vase dans l'eau, qu'il entre dans sa maison et remplisse comme auparavant toutes les affaires qui concernent sa famille.
188. « On doit faire la même cérémonie pour les femmes dégradées ; il faut leur donner des vêtements, des aliments et de l'eau, et les loger dans des cabanes près de la maison.
189. « Qu'aucun homme n'ait de communication avec les pêcheurs qui n'ont pas subi leur pénitence mais lorsqu'ils ont expié leur faute, qu'il ne leur fasse jamais de reproches.
190. « Cependant, qu'il s'abstienne de vivre dans la compagnie de ceux qui ont tué des enfants, rendu le mal pour le bien, mis à mort des suppliants qui demandaient asile, ou tué des femmes, lors même qu'ils se sont purifiés suivant la loi.
181. « Ceux qui appartiennent aux trois premières classes, mais auxquels on n'a pas fait apprendre la Sâvitri suivant la règle ⁽⁴⁷⁰⁾, doivent subir trois fois la pénitence ordinaire, celle du Prâdjâpatya, puis être initiés selon le rite.
192. « La même pénitence doit aussi être prescrite aux Dwidjas qui désirent expier un acte illégal ou l'omission de l'étude du Véda.
193. « Les Brâhmanes qui acquièrent du bien par des actes blâmables sont purifiés par l'abandon de ce bien, par des prières et des austérités.
194. « En répétant trois mille fois la Sâvitri dans le plus profond recueillement, en ne prenant que du lait pour toute nourriture, pendant un mois, dans un pâturage de vaches, un Brâhmane se purifie d'avoir reçu un présent répréhensible.
195. « Lorsque, amaigri par ce long jeûne, il revient du pâturage, qu'il salue les autres Brâhmanes qui doivent lui demander; « Digne homme, désirez-vous être admis de nouveau parmi nous, et promettez-vous de ne plus commettre le même péché ? »
196. « Après avoir répondu affirmativement aux Brâhmanes, qu'il donne de l'herbe aux vaches, et dans cet endroit purifié par la présence des vaches, que les personnes de sa classe s'occupent de sa réadmission.

470 C'est-à-dire, qui n'ont pas été initiés, qui n'ont pas reçu le sacrement de l'investiture du cordon ; la communication de la Sâvitri est une partie essentielle de cette cérémonie.

197. « Celui qui a officié à un sacrifice pour des excommuniés (Vrâtyas) ⁽⁴⁷¹⁾, qui a brûlé le corps d'un étranger, fait des conjurations magiques pour causer la mort d'un innocent, ou le sacrifice impur appelé Ahîna, expie sa faute par trois pénitences.
198. « Le Dwidja qui a refusé sa protection à un suppliant, ou qui a enseigné la Sainte Écriture dans un jour interdit, efface ce péché en ne mangeant que de l'orge pendant une année.
199. « Celui qui a été mordu par un chien, par un chacal, par un âne, par des animaux carnivores fréquentant un village, par un homme, un cheval, un chameau ou un porc, se purifie en retenant sa respiration.
200. « Ne manger seulement qu'au moment du sixième repas, ou le soir du troisième jour, pendant un mois ; réciter une Sanhitâ des Védas, faire au feu les offrandes appelées Sâkalas ⁽⁴⁷²⁾ : telles sont les expiations qui conviennent à tous ceux qui sont exclus des repas, et pour lesquels une expiation particulière n'a pas été prescrite.
201. « Si un Brâhmane monte volontairement dans un chariot traîné par des chameaux ou des ânes, ou s'il s'est baigné absolument nu, il est absous en retenant une fois sa respiration, et en récitant en même temps la Sâvitri.
202. « Celui qui, étant très pressé, a déchargé ses excréments n'ayant pas d'eau à sa disposition, ou l'a fait dans l'eau, peut être purifié en se baignant avec ses vêtements hors de la ville, et en touchant une vache.
203. « Pour l'omission des actes que le Vêda ordonne d'accomplir constamment et pour la violation des devoirs prescrits à un maître de maison, la pénitence est de jeûner un jour entier.
204. « L'homme qui a imposé silence à un Brâhmane ou tutoyé un supérieur, doit se baigner, ne rien manger le reste du jour, et apaiser l'offensé en se prosternant avec respect devant lui.
205. « Celui qui a frappé un Brâhmane, même avec un brin d'herbe, ou qui l'a attaché par le cou avec un vêtement, ou qui l'a emporté sur lui dans une contestation, doit calmer son ressentiment en se jetant à ses pieds.
206. « L'homme qui s'est précipité impétueusement sur un Brâhmane avec intention de le tuer, demeurera cent années en enfer ; mille années, s'il l'a frappé.
207. « Autant le sang du Brâhmane blessé, répandu à terre, absorbe de grains de poussière, autant de milliers d'années l'auteur de ce méfait restera dans le séjour infernal.
208. « Pour s'être rué d'une manière menaçante sur un Brâhmane, qu'un homme fasse la pénitence ordinaire ; qu'il subisse la pénitence rigoureuse ⁽⁴⁷³⁾, s'il l'a frappé ; qu'il s'impose à la fois la pénitence ordinaire et la pénitence rigoureuse, s'il a fait couler son sang.
209. « Pour l'expiation des fautes auxquelles il n'a point été assigné de pénitence particulière, que l'assemblée ⁽⁴⁷⁴⁾, après avoir considéré les facultés du coupable et la nature de la faute, prononce l'expiation convenable.
210. « Je vais maintenant vous expliquer en quoi consistent ces pénitences, par le moyen desquelles un homme efface ses péchés ; pénitences qui ont été pratiquées par les Dieux, les Saints et les ancêtres divins (Pitris).
211. « Le Dwidja qui subit la pénitence ordinaire, dite Prâdjapatya, doit, pendant trois jours, manger seulement dans la matinée, pendant trois jours seulement dans la soirée, pendant trois jours des aliments non mendiés, mais qu'on lui a donnés volontairement, enfin jeûner pendant les trois derniers jours.
212. « Manger, pendant un jour, de l'urine et de la bouse de vache mêlées avec du lait, du caillé, du beurre clarifié et de l'eau bouillie avec du kousa, puis jeûner un jour et une nuit, c'est en quoi consiste la pénitence appelée Sântapana.
213. « Le Dwidja qui subit la pénitence dite rigoureuse (Atikritchhra), doit manger une seule bouchée de riz, pendant trois fois trois jours, de la même manière que dans la pénitence ordinaire, et pendant les trois derniers jours ne prendre aucun aliment.
214. « Un Brâhmane accomplissant la pénitence ardente (Taptakritchhra), ne doit avaler que de l'eau chaude, du lait chaud, du beurre clarifié chaud et de la vapeur chaude, chaque chose pendant trois jours, se baignant une fois, et conservant le plus profond recueillement.

⁴⁷¹ Voyez ci-dessus. Liv. II, st. 39; et Liv. X, st. 20.

⁴⁷² Ces offrandes sont au nombre de huit, et accompagnées chacune d'une prière spéciale; suivant une autre explication, on jette dans le feu, pour ces offrandes, huit morceaux de bois.

⁴⁷³ Voyez st. 211 et 213.

⁴⁷⁴ Liv. XIII, st. 110 et suiv.

215. « Celui qui, maître de ses sens et parfaitement attentif, supporte un jeûne de douze jours, fait la pénitence appelée Parâka, qui expie toutes les fautes.
216. « Que le pénitent qui désire faire le Tchândrâyana, ayant mangé quinze bouchées le jour de la pleine lune diminue sa nourriture d'une bouchée chaque jour pendant la quinzaine obscure qui suit, de sorte que le quatorzième jour il ne mange qu'une bouchée, et qu'il jeûne le quinzième, qui est le jour de la nouvelle lune ; qu'il augmente, au contraire, sa nourriture d'une bouchée chaque jour pendant une quinzaine éclairée, en commençant le premier jour par une bouchée, et qu'il se baigne le matin, à midi, et le soir : telle est la première sorte de pénitence lunaire (Tchândrâyana) qui est dite semblable au corps de la fourmi, lequel est étroit dans le milieu,
217. « Il doit observer la même règle tout entière en accomplissant l'espèce de punition lunaire dite semblable au grain d'orge, lequel est large dans le milieu, en commençant avec la quinzaine éclairée ⁽⁴⁷⁵⁾, et en réprimant ses organes des sens.
218. « Celui qui subit la pénitence lunaire d'un dévot ascétique (Yati) doit maîtriser son corps et manger seulement huit bouchées de grains sauvages à midi, pendant un mois, en commençant soit avec la quinzaine éclairée, soit avec la quinzaine obscure.
219. « Le Brâhmane qui remplit la pénitence lunaire des enfants doit, pendant un mois, manger quatre bouchées le matin dans un profond recueillement, et quatre bouchées après le coucher du soleil.
220. « Celui qui, imposant un frein à ses organes, pendant tout un mois, ne mange pas plus de trois fois quatre-vingt bouchées de grains sauvages, n'importe de quelle manière, parviendra au séjour du régent de la lune.
221. « Les onze Roudras ⁽⁴⁷⁶⁾, les douze Adityas ⁽⁴⁷⁷⁾, les huit Vasous ⁽⁴⁷⁸⁾, les Génies du vent (Marouts), les sept grands Saints (Richis) ⁽⁴⁷⁹⁾, ont accompli cette pénitence lunaire pour se délivrer de tout mal.
222. « Chaque jour, le pénitent doit faire lui-même l'oblation de beurre clarifié au feu, en prononçant les trois grandes paroles (Mahâ-Vyâhritis) ; qu'il évite la méchanceté, le mensonge, la colère et les voies tortueuses.
223. « Trois fois le jour et trois fois la nuit, qu'il entre dans l'eau avec ses vêtements, et qu'il n'adresse jamais la parole à une femme, à un Soûdra, ou à un homme dégradé.
224. « Qu'il soit toujours en mouvement, se levant et s'asseyant alternativement, ou, s'il ne le peut pas, qu'il se couche sur la terre nue ; qu'il soit chaste comme un novice, suive les mêmes règles relativement à la ceinture et au bâton, et révère son maître spirituel, les Dieux et les Brâhmanes.
225. « Qu'il répète continuellement, de tout son pouvoir, la Sâvitri et les autres prières expiatoires, et qu'il déploie la même persévérance dans toutes les pénitences qui ont pour but d'effacer les péchés.
226. « Ces pénitences doivent être imposées aux Dwidjas dont les fautes sont connues du public, pour leur expiation ; mais que l'assemblée ⁽⁴⁸⁰⁾ enjoigne à ceux dont les fautes ne sont pas publiques, de se purifier par des prières et des oblations au feu.
227. « Par un aveu fait devant tout le monde, par le repentir, par la dévotion, par la récitation des prières sacrées, un pêcheur peut être déchargé de sa faute, ainsi qu'en donnant des aumônes lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de faire d'autre pénitence.
228. « Suivant la franchise et la sincérité de l'aveu fait par un homme qui a commis une iniquité, il est débarrassé de cette iniquité, de même qu'un serpent de sa peau.

⁴⁷⁵ Le premier jour de la quinzaine éclairée, le pénitent mange une bouchée, et il augmente chaque jour sa nourriture d'une bouchée, de sorte que le jour de la pleine lune il mange quinze bouchées ; à partir du premier jour de la quinzaine obscure qui suit, il diminue sa nourriture d'une bouchée, de sorte qu'il jeûne entièrement le quinzième jour, qui est celui de la nouvelle lune. (Commentaire.)

⁴⁷⁶ Roudras, demi-Dieux, qui, suivant une légende, sont nés du front de Brahmâ. Ces Roudras sont : Adjaikapâda, Ahivradhana, Viroûpaksha, Soureswara, Djayanta, Vahouroûpa, Tryambaka, Apâridjita, Savitra et Hara. Ce dernier est le même que le Dieu Siva, qui joue un grand rôle dans les poèmes mythologiques et les Pourânas, où il est représenté comme égal à Brahmâ. Parmi les Roudras, Hara est le principal. Voyez la Bhagavad-Gîtâ, chap. X, st. 23.

⁴⁷⁷ Adityas, Dieux qui président à chaque mois de l'année, et qui sont des personnifications distinctes du soleil. On en donne différentes listes ; la suivante est tirée du Narasinya-Pourâna : Bhaga, Ansou, Aryamâ, Mitra, Varouna, Savitri, Dhâtri, Vivaswat. Twachtri, Poucha, Indra et Vichnou. Ce dernier est le plus éminent des Adityas. Voyez la Bhagavad-Gîtâ, chap. X, st. 21.

⁴⁷⁸ Vasous, Dieux réunis sous cette dénomination, au nombre de huit, et qui sont : Dhava. Dhrouva, Soma (régent de la lune), Vichnou, Anita (le vent), Anala (le feu), Prabhoucha et Prabhâva. Wilson

⁴⁷⁹ Voyez Liv. VIII, st. 110.

⁴⁸⁰ Ibid. XII, st. 110 et suiv.

229. « Autant son âme éprouve de regret pour une mauvaise action, autant son corps est déchargé du poids de cette action perverse.
230. « Après avoir commis une faute, s'il s'en repent vivement, il en est délivré ; lorsqu'il dit : « Je ne le ferai plus », cette intention de s'en abstenir le purifie.
231. « Ayant bien médité dans son esprit sur la certitude d'un prix réservé aux actes après la mort, qu'il fasse en sorte que ses pensées, ses paroles et ses actions soient toujours vertueuses.
232. « Lorsqu'il a commis un acte répréhensible, soit par mégarde, soit volontairement, s'il désire en obtenir la rémission, qu'il se garde de recommencer ; pour la récidive, la pénitence doit être doublée.
233. « Si, après avoir fait une expiation, il se sent encore un poids sur la conscience, qu'il continue ses dévotions jusqu'à ce qu'elles lui aient procuré une satisfaction parfaite.
234. « Tout le bonheur des Dieux et des hommes est déclaré, par les Sages qui connaissent le sens des Védas, avoir la dévotion pour origine, pour point d'appui et pour limite.
235. « La dévotion d'un Brâhmane consiste dans la connaissance des saints dogmes ; celle d'un Kchatriya, dans la protection accordée aux peuples ; celle d'un Vaisya, dans les devoirs de sa profession ; celle d'un Soûdra, dans la soumission et l'obéissance.
236. « Des saints maîtrisant leur corps et leur esprit, ne se nourrissant que de fruits, de racines et d'air, par le pouvoir de leur dévotion austère, contemplent les trois mondes ⁽⁴⁸¹⁾ avec les êtres mobiles et immobiles qu'ils renferment.
237. « Les médicaments salutaires, la santé, la science divine et les divers séjours célestes, sont obtenus par la dévotion austère ; oui, la dévotion est le moyen de les obtenir.
238. « Tout ce qui est difficile à traverser, difficile à obtenir, difficile à aborder et difficile à accomplir, peut réussir par la dévotion austère ; car la dévotion est ce qui présente le plus d'obstacles.
239. « Les grands criminels, et tous les autres hommes coupables de diverses fautes, sont déchargés de leurs péchés par des austérités pratiquées avec exactitude.
240. « Les âmes qui animent les vers, les serpents, les sauterelles, les animaux, les oiseaux, et même les végétaux, parviennent au ciel par le pouvoir de la dévotion austère.
241. « Tout péché commis par les hommes en pensées, en paroles ou en actions, ils peuvent le consumer entièrement sur-le-champ par le feu de leurs austérités, lorsqu'ils ont pour richesses la dévotion.
242. « Les habitants du ciel agréent les sacrifices, et accomplissent les désirs du Brâhmane toujours purifié par la dévotion.
243. « Le tout-puissant Brahmâ produit ce Livre (Sâstra) par ses austérités ; de même, par la dévotion, les Richis acquièrent une parfaite connaissance des Védas.
244. « Les Dieux eux-mêmes ont proclamé la suprême excellence de la dévotion, en considérant que la dévotion est l'origine sainte de tout ce qu'il y a d'heureux dans ce monde.
245. « L'étude assidue des Védas, chaque jour, l'accomplissement des cinq grandes oblations (Mahâ-Yadjanas), et l'oubli des injures, effacent bientôt même la souillure qui résulte des grands crimes.
246. « De même que, par sa flamme ardente, le feu consume sur-le-champ le bois qu'il atteint, de même celui qui connaît les Védas consume sur-le-champ ses péchés par le feu de son savoir.
247. « Je vous ai déclaré, suivant la loi, le moyen d'expier les fautes publiques ; apprenez maintenant quelles sont les expiations convenables pour les fautes secrètes.
248. « Seize suppressions de respiration en même temps que l'on récite les trois grandes paroles (Vyâhritis), le monosyllabe Aum et la Sâvitri, continuées chaque jour pendant un mois, peuvent purifier même le meurtrier d'un Brâhmane.
249. « Un buveur de liqueurs spiritueuses lui-même est absous en répétant chaque jour la prière de Kôtsa ⁽⁴⁸²⁾, qui commence par APA, ou celle de Vasichtha, dont le premier mot est PRATI, ou le Mâhitra, ou le Souddhavatyah.
250. « En répétant une fois par jour pendant un mois l'Asyavâmîya et le Sivasankalpa, celui qui a volé de l'or à un Brâhmane devient pur à l'instant.
251. « En récitant chaque jour seize fois, pendant un mois, l'Havichyantîya, ou le Natamanha, ou en répétant intérieurement l'hymne Pôroucha, celui qui a souillé le lit de son maître spirituel est absous de sa faute.

⁴⁸¹ Ces trois mondes sont la terre (Prithivî), l'atmosphère (Antarikcha) et le ciel (Swarga).

⁴⁸² Kôtsa et Vasichtha sont les Richis, ou auteurs inspirés de plusieurs hymnes et prières des Védas.

252. « L'homme qui désire expier ses péchés secrets, grands et petits, doit répéter une fois par jour, pendant un an, la prière commençant par AVA ou le Yatkintchida.
253. « Après avoir reçu un présent répréhensible, ou après avoir mangé des aliments défendus, en répétant le Taratsamandīya, on est purifié en trois jours.
254. « Celui même qui a commis beaucoup de fautes secrètes est purifié en récitant pendant un mois le Somârôdra, ou les trois prières commençant par AYRAMA, et en se baignant dans une rivière.
255. « Celui qui a commis une faute grave doit répéter les sept stances qui commencent par INDRA, pendant une demi-année, et celui qui a souillé l'eau par quelque impureté ne doit vivre que d'aumônes pendant un mois entier,
256. « Le Dwidja qui offrira du beurre clarifié pendant un an, avec les prières des oblations dites Sâkalâs ⁽⁴⁸³⁾, ou en récitant l'invocation dont le début est NAMA, effacera la faute la plus grave.
257. « Que celui qui a commis un grand crime suive un troupeau de vaches dans un parfait recueillement, en répétant les prières appelées Pâvamânîs, et en ne se nourrissant que de choses données par charité, au bout d'un an il sera absous.
258. Ou bien encore (s'il récite trois fois une Sanhitâ des Védas avec les Mantras et les Brâhmanas, retiré au milieu d'une forêt, dans une parfaite disposition de corps et d'esprit, et purifié par trois Parâkas ⁽⁴⁸⁴⁾, il obtiendra l'absolution de tous ses crimes.
259. « Ou bien, qu'il jeûne trois jours de suite en maîtrisant ses organes, en se baignant trois fois par jour, et en répétant trois fois l'Agamarchana, tous ses crimes seront expiés.
260. « De même que le sacrifice du cheval (Aswamédha), ce roi des sacrifices, enlève tous les péchés, de même l'hymne Agamarchana efface toutes les fautes.
261. « Un Brâhmane possédant le Rig-Véda tout entier ne serait souillé d'aucun crime, même s'il avait tué tous les habitants des trois mondes, et accepté de la nourriture de l'homme le plus vil.
262. « Après avoir trois fois récité dans le plus profond recueillement une Sanhitâ du Ritch, du Yadjous ou du Sâma, comprenant les Mantras et les Brâhmanas, avec les parties mystérieuses ⁽⁴⁸⁵⁾, un Brâhmane est déchargé de toutes ses fautes.
263. « De même qu'une motte de terre jetée dans un grand lac y disparaît, de même tout acte coupable est submergé dans le triple Véda.
264. Les prières du Ritch, celles du Yadjous, et les différentes sections du Sâma, doivent être reconnues comme composant le triple Védâ; celui qui le connaît, connaît la Sainte Écriture.
265. « La sainte syllabe primitive, composée de trois lettres, dans laquelle la triade Védique est comprise, doit être gardée secrète comme un autre triple Véda; celui qui connaît la valeur mystique de cette syllabe, connaît le Véda.

⁴⁸³ Voyez ci-dessus, st. 200.

⁴⁸⁴ Ibid. 215.

⁴⁸⁵ Les Oupanichads.

TRANSMIGRATION DES AMES; BÉATITUDE FINALE.

1. « O toi qui es exempt de péché, dirent les Maharchis, tu nous as déclaré tous les devoirs des quatre classes ; explique-nous maintenant, selon la vérité, la récompense suprême des actions. »
2. Le descendant de Manou, Bhrigou souverainement juste, répondit aux Maharchis : « Écoutez la souveraine décision de la rétribution destinée à tout ce qui est doué de la faculté d'agir.
3. « Tout acte de la pensée, de la parole ou du corps, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou un mauvais fruit ; des actions des hommes résultent leurs différentes conditions supérieures, moyennes ou inférieures.
4. « Que l'on sache que dans le monde, l'esprit (Manas) est l'instigateur de cet acte lié avec l'être animé, qui a trois degrés, le supérieur, l'intermédiaire et l'inférieur, qui s'opère de trois manières, par la pensée, par la parole et par le corps, et qui est de dix sortes.
5. « Penser aux moyens de s'approprier le bien d'autrui, méditer une action coupable, embrasser l'athéisme et le matérialisme, sont les trois mauvais actes de l'esprit ;
6. « Dire des injures, mentir, médire de tout le monde et parler mal à propos, sont les quatre mauvais actes de la parole ;
7. « S'emparer de choses non données, faire du mal aux êtres animés sans y être autorisé par la loi, et courtiser la femme d'un autre, sont reconnus comme trois mauvais actes du corps ; les dix actes opposés sont bons au même degré.
8. « L'être doué de raison obtient une récompense ou une punition, pour les actes de l'esprit, dans son esprit ; pour ceux de la parole, dans les organes de la parole ; pour les actes corporels, dans son corps.
9. « Pour des actes criminels provenant principalement de son corps, l'homme passe après sa mort à l'état de créature privée, du mouvement ; pour des fautes surtout en paroles, il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve ; pour des fautes mentales spécialement, il renaît dans la condition humaine la plus vile.
10. « Celui dont l'intelligence exerce une autorité souveraine (danda) sur ses paroles, sur son esprit et sur son corps, peut être nommé Tridandī (qui a trois pouvoirs) à plus juste titre que le dévot mendiant qui porte simplement trois bâtons ⁽⁴⁸⁶⁾.
11. « L'homme qui déploie cette triple autorité qu'il a sur lui-même à l'égard de tous les êtres, et qui réprime le désir et la colère, obtient par ce moyen la béatitude finale.
12. « Le principe vital moteur de ce corps est appelé KCHETRADJNA par les hommes instruits, et ce corps qui accomplit les fonctions est désigné par les Sages sous le nom de BHOUTATMA (composé d'éléments).
13. « Un autre esprit interne, appelé DJIVA ou Mahat, naît avec tous les êtres animés, et c'est au moyen de cet esprit, qui se transforme et devient la conscience et les sens, que, dans toutes les naissances, le plaisir et la peine sont perçus par l'âme (Kchétradjna).
14. « Ces deux principes, l'intelligence (Mahat) et l'âme (Kchétradjna), unis avec les cinq éléments, se tiennent dans une intime liaison avec cette Ame suprême (Paramâtmâ) qui réside dans les êtres de l'ordre le plus élevé et de l'ordre le plus bas.
15. « De la substance de cette Ame suprême s'échappent, comme les étincelles du feu, d'innombrables principes vitaux qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres.
16. « Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils, et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer.
17. « Lorsque les âmes revêtues de ce corps ont subi dans l'autre monde les peines infligées par Yama, les particules élémentaires se séparent, et rentrent dans les éléments subtils dont elles étaient sorties ⁽⁴⁸⁷⁾.

⁴⁸⁶ Le mot danda signifie à la fois autorité, commandement, et bâton.

⁴⁸⁷ Ou, suivant une autre interprétation, ces âmes, à la dissolution du corps avec lequel elles ont subi les tortures de l'enfer, entrent dans les éléments grossiers auxquels elles s'unissent pour reprendre un corps et revenir au monde.

18. « Après avoir recueilli le fruit des fautes nées de l'abandon aux plaisirs des sens, l'âme dont la souillure, a été effacée retourne vers ces deux principes doués d'une immense énergie, l'Ame suprême (Paramâtmâ) et l'intelligence (Mahat).
19. « Ces deux principes examinent ensemble, sans relâche, les vertus et les vices de l'âme ; et suivant qu'elle s'est livrée à la vertu ou au vice, elle obtient dans ce monde et dans l'autre le plaisir ou la peine.
20. « Si l'âme pratique presque toujours la vertu et rarement le vice, revêtue d'un corps tiré des cinq éléments, elle savoure les délices du paradis (Swarga) ;
21. « Mais si elle s'est adonnée fréquemment au mal et rarement au bien, dépouillée, après la mort, de son corps tiré des cinq éléments, et revêtue d'un autre corps formé des particules subtiles des éléments, elle est soumise aux tortures infligées par Yama.
22. « Après avoir enduré ces tourments d'après la sentence du juge des enfers, l'âme (Djîva) dont la souillure est entièrement effacée revêt de nouveau des portions de ces cinq éléments, c'est-à-dire prend un corps.
23. « Que l'homme considérant, par le secours de son esprit, que ces transmigrations de l'âme dépendent de la vertu et du vice, dirige toujours son esprit vers la vertu.
24. « Qu'il sache que l'âme (Atmâ), c'est-à-dire l'intelligence, a trois qualités (Gounas), la bonté (Sattwa), la passion (Radjas) et l'obscurité (Tamas) ; et c'est douée de l'une de ces qualités que l'intelligence (Mahat) reste incessamment attachée aux subs-tances créées.
25. « Lorsque l'une de ces qualités domine entièrement dans un corps mortel, elle rend l'être animé pourvu de ce corps éminemment distingué par les marques de cette qualité.
26. « Le signe distinctif de la bonté est la science, celui de l'obscurité est l'ignorance, celui de la passion consiste dans le désir passionné et l'aversion : telle est la manière dont se manifestent invariablement ces qualités, qui accompagnent tous les êtres.
27. « Lorsqu'un homme découvre dans l'âme intelligente un sentiment affectueux, entièrement calme, et pur comme le jour, qu'il reconnaisse que c'est la qualité de bonté (Sattwa) ;
28. « Mais toute disposition de l'âme qui est accompagnée de chagrin, qui produit l'aversion et porte sans cesse les êtres animés aux plaisirs des sens, qu'il la considère comme la qualité de passion (Radjas), qui est difficile à vaincre ;
29. « Quant à cette disposition qui est privée de la distinction du bien et du mal, incapable de discerner les objets, inconcevable, inappréciable pour la conscience et les sens extérieurs, qu'il la reconnaisse pour la qualité d'obscurité (Tamas).
30. « Je vais maintenant vous déclarer complètement les actes excellents, médiocres et mauvais, qui procèdent de ces trois qualités :
31. « L'étude du Véda, la dévotion austère, la science divine, la pureté, l'action de dompter les organes des sens, l'accomplissement des devoirs et la méditation de l'Ame suprême, sont les effets de la qualité de bonté :
32. « N'agir que dans l'espoir d'une récompense, se laisser aller au découragement, faire des choses défendues par la loi, et s'abandonner sans cesse aux plaisirs des sens, sont les marques de la qualité de passion :
33. « La cupidité, l'indolence, l'irrésolution, la médisance, l'athéisme, l'omission des actes prescrits, l'importunité et la négligence dénotent la qualité d'obscurité.
34. « En outre, pour ces trois qualités placées dans les trois moments du passé, de l'avenir et du présent, voici en abrégé les indices qu'on doit reconnaître comme les meilleurs :
35. « L'action dont on a honte, lorsqu'on vient de la faire, lorsqu'on la fait, ou lorsqu'on se prépare à la faire, doit être considérée par l'homme sage comme empreinte de la qualité d'obscurité.
36. « Tout acte par lequel on désire acquérir dans le monde une grande renommée, sans toutefois s'affliger beaucoup de la non réussite, doit être regardé comme appartenant à la qualité de passion ;
37. « Lorsqu'on désire de toute son âme connaître les saints dogmes, lorsqu'on n'a pas honte de ce qu'on fait, et que l'âme en éprouve de la satisfaction, cette action porte la marque de la qualité de bonté.
38. « L'amour du plaisir distingue la qualité d'obscurité; l'amour de la richesse, la qualité de passion ; l'amour de la vertu, la qualité de bonté; la supériorité de mérite suit pour ces choses l'ordre d'énumération.
39. « Je vais maintenant vous déclarer succinctement et par ordre, les diverses transmigrations que l'âme éprouve dans cet univers par l'influence de ces trois qualités.
40. « Les âmes douées de la qualité de bonté acquièrent la nature divine, celles que domine la passion ont en partage la condition humaine, les âmes plongées dans l'obscurité

rité sont ravalées à l'état des animaux : telles sont les trois principales sortes de transmigrations.

41. « Chacune de ces trois sortes de transmigrations causées par les différentes qualités doit être reconnue avoir trois degrés, l'inférieur, l'intermédiaire et le supérieur, en raison des actes et du savoir.
42. « Les végétaux ⁽⁴⁸⁸⁾, les vers et les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages, sont les conditions les plus basses dépendantes de la qualité d'obscurité :
43. « Les éléphants, les chevaux, les Soûdras, les Barbares (Mlétchhas) méprisés, les lions, les tigres et les sangliers, forment les états moyens procurés par la qualité d'obscurité :
44. « Les danseurs, les oiseaux, les hommes qui font métier de tromper, les géants (Râkchasas) et les vampires (Pisâtchas), composent l'ordre le plus élevé de la qualité d'obscurité.
45. « Les bâtonnistes (Djhallas), les lutteurs (Mallas), les acteurs, les maîtres d'armes et les hommes adonnés au jeu ou aux boissons enivrantes, sont les états les plus bas causés par la qualité de passion :
46. « Les rois, les guerriers (Kchatryias), les conseillers spirituels des rois, et les hommes très habiles dans la controverse, forment l'ordre intermédiaire de la qualité de passion :
47. « Les Musiciens célestes (Gandharbas), les Gouhyacas et les Yakchas, les génies qui suivent les Dieux, et toutes les Nymphes célestes (Apsarâs), sont les plus élevées de toutes les conditions que procure la qualité de passion.
48. « Les anachorètes, les dévots ascétiques, les Brâhmanes, les légions de demi-Dieux aux chars aériens, les Génies des astérismes lunaires et les Daityas, forment le premier degré des conditions occasionnées par la qualité de bonté :
49. « Les sacrificateurs, les Saints (Richis), les Dieux, les Génies des Védas, les Régents des étoiles, les Divinités des années, les Pitris et les Sâdhyas, composent le degré intermédiaire auquel mène la qualité de bonté :
50. « Brahmâ, les créateurs du monde, comme Maritchi, le Génie de la vertu, les deux Divinités qui président au principe intellectuel (Mahat) et au principe invisible (Avykta) du système Sâmkhya, ont été déclarés le suprême degré de la qualité de bonté.
51. « Je vous ai révélé dans toute son étendue ce système de transmigrations divisé en trois classes, dont chacune a trois degrés, lequel se rapporte à trois sortes d'actions, et comprend tous les êtres,
52. « En se livrant aux plaisirs des sens, et en négligeant leurs devoirs, les plus vils des hommes qui ignorent les expiations saintes ont en partage les conditions les plus méprisables.
53. « Apprenez maintenant, complètement et par ordre, pour quelles actions commises ici-bas, l'âme doit, en ce monde, entrer dans tel ou tel corps.
54. « Après avoir passé de nombreuses séries d'années dans les terribles demeures infernales, à la fin de cette période, les grands criminels sont condamnés aux transmigrations suivantes, pour achever d'expier leurs fautes.
55. « Le meurtrier d'un Brâhmane passe dans le corps d'un chien, d'un sanglier, d'un âne, d'un chameau, d'un taureau, d'un bouc, d'un bœuf, d'une bête sauvage, d'un oiseau, d'un tchandâla et d'un poukkasa, suivant, la gravité du crime.
56. « Que le Brâhmane qui boit des liqueurs spiritueuses, renaisse sous la forme d'un insecte, d'un ver, d'une sauterelle, d'un oiseau se nourrissant d'excréments, et d'un animal féroce.
57. « Le Brâhmane qui a volé de l'or passera mille fois dans des corps d'araignées, de serpents, de caméléons, d'animaux aquatiques, et de vampires malfaisants,
58. « L'homme qui a souillé le lit de son père naturel ou spirituel renaît cent fois à l'état d'herbe, de buisson, de liane, d'oiseau carnivore comme le vautour, d'animal armé de dents aiguës comme le lion, et de bête féroce comme le tigre.
59. « Ceux qui commettent des actes de cruauté deviennent des animaux avides de chair sanglante comme les chats; ceux qui mangent des aliments deviennent des vers; les voleurs, des êtres se dévorant l'un l'autre; ceux qui courtisent des femmes de la basse classe, des esprits.
60. « Celui qui a eu des rapports avec des hommes dégradés, qui a connu la femme d'un autre, ou qui a volé quelque chose, mais non de l'or, à un Brâhmane, deviendra un esprit appelé Brahmarâkchasa.

61. « Si un homme a dérobé par cupidité des pierres précieuses, des perles, du corail, ou des bijoux de diverses sortes, il renaît dans la tribu des orfèvres (ou dans le corps de l'oiseau hémakâra).
62. « Pour avoir volé du grain, il devient rat dans la naissance qui suit ; du lait, cygne ; de l'eau, plongeon ; du miel, taon ; du lait, corneille ; le suc extrait d'une plante, chien ; du beurre clarifié, mangouste ;
63. « S'il a volé de la viande, il renaît vautour ; de la graisse, madgou ⁽⁴⁸⁹⁾ ; de l'huile, tailapaka ⁽⁴⁹⁰⁾ ; du sel, cigale ; du caillé, cigogne (balâhâ) ;
64. « S'il a volé des vêtements de soie, il renaît perdrix ; une toile de lin, grenouille ; un tissu de coton, courlieu ; une vache, crocodile ; du sucre, vâggouda ⁽⁴⁹¹⁾ ;
65. « Pour vol de parfums agréables, il devient rat porte-musc ; d'herbes potagères, paon ; de grain diversement apprêté, hérisson ; de grain cru, porc-épic ;
66. « Pour avoir volé du feu, il renaît héron ; un ustensile de ménage, frelon ; des vêtements teints, perdrix rouge ;
67. « S'il a volé un cerf ou un éléphant, il renaît loup ; un cheval, tigre ; des fruits ou des racines, singe ; une femme, ours ; de l'eau à boire, tchâtaka ⁽⁴⁹²⁾ ; des voitures, chameau ; des bestiaux, bouc.
68. « L'homme qui enlève par force tel ou tel objet appartenant à un autre, ou qui mange du beurre clarifié et des gâteaux avant qu'ils aient été offerts à une Divinité, sera inévitablement ravalé à l'état de brute.
69. « Les femmes qui ont commis de semblables vols encourent une semblable souillure ; elles sont condamnées à s'unir à ces êtres comme leurs femelles.
70. « Lorsque les [hommes des quatre] classes, sans une nécessité urgente, s'écartent de leurs devoirs particuliers, ils passent dans les corps les plus vils, et sont réduits à l'esclavage sous leurs ennemis.
71. « Un Brâhmane qui néglige son devoir renaît après sa mort sous la forme d'un esprit (Prêta), nommé Oulkâmoukha ⁽⁴⁹³⁾, qui mange ce qui a été vomi ; un Kchatriya, sous celle d'un esprit appelé Katapoûtana, qui se nourrit d'aliments impurs et de cadavres en putréfaction.
72. « Un Vaisya devient un malin esprit appelé Maitrâkchadjyotika, qui avale des matières purulentes ; un Soûdra qui néglige ses occupations devient un mauvais génie appelé Tchailâsaka, qui se nourrit de poux.
73. « Plus les êtres animés enclins à la sensualité se livrent au plaisir des sens, plus la finesse de leurs sens acquiert de développement.
74. « Et en raison du degré de leur obstination à commettre de mauvaises actions, ces insensés éprouveront ici-bas des peines de plus en plus cruelles, en revenant au monde sous telle ou telle forme ignoble.
75. « Ils vont d'abord dans le Tâmisra, et dans d'autres horribles demeures de l'Enfer, dans l'Asipatravana (forêt qui a pour feuilles des lames d'épée), et dans divers lieux de captivité et de torture.
76. « Des tourments de toutes sortes leur sont réservés ; ils seront dévorés par des corbeaux et par des hiboux ; ils avaleront des gâteaux brûlants, marcheront sur des sables enflammés, et éprouveront l'insupportable douleur d'être mis au feu comme les vases d'un potier.
77. « Ils naîtront sous les formes d'animaux exposés à des peines continues ; ils souffriront alternativement la douleur de l'excès du froid et du chaud, et seront en proie à toutes sortes de terreurs.
78. « Plus d'une fois ils séjourneront dans différentes matrices, et viendront au monde avec douleur ; ils subiront de rigoureuses détentions, et seront condamnés à servir d'autres créatures.
79. « Ils seront forcés de se séparer de leurs parents, de leurs amis et de vivre avec des méchants ; ils amasseront des richesses et les perdront ; leurs amis acquis avec peine deviendront leurs ennemis.
80. « Ils auront à supporter une vieillesse sans ressources, des maladies douloureuses, des chagrins de toute espèce, et la mort impossible à vaincre.

⁴⁸⁹ Le madgou est un oiseau de mer.

⁴⁹⁰ Le tailapaka est un oiseau inconnu ; son nom signifie buveur d'huile.

⁴⁹¹ Oiseau inconnu.

⁴⁹² Espèce, de coucou (cuculus-melano-leucus). Les Indiens croient que cet oiseau ne se désaltère que dans l'eau de la pluie, durant la chute même de cette eau à travers les airs.

⁴⁹³ Oulkâmoukha signifie, dont la bouche est comme un brandon.

81. « Dans quelque disposition d'esprit produite par l'une des trois qualités, qu'un homme accomplisse tel ou tel acte, il en recueille le fruit dans un corps doué de cette qualité.
82. « La rétribution due aux actions vous a été révélée en entier ; connaissez maintenant ces actes d'un Brâhmane, qui peuvent le mener au bonheur, éternel (Nihsréyasa ⁽⁴⁹⁴⁾).
83. « Etudier et comprendre les Védas, pratiquer la dévotion austère, connaître Dieu (Brahme), dompter les organes des sens, ne point faire de mal, et honorer son maître spirituel, sont les principales œuvres conduisant à la béatitude finale.
84. « Mais parmi tous ces actes vertueux accomplis dans ce monde, dirent les Saints, un acte est-il reconnu avoir plus de puissance que tous les autres pour mener à la félicité suprême ?
85. « De tous ces devoirs, répondit Bhrigou, le principal est d'acquérir, au moyen de l'étude des Oupanichads, la connaissance de l'âme (Âtmâ) suprême, c'est la première de toutes les sciences ; par elle, en effet, on acquiert l'immortalité.
88. « Oui ! parmi ces six devoirs, l'étude du Véda, dans le but de connaître l'Ame suprême (Parâmâtma), est regardée comme le plus efficace pour procurer la félicité dans ce monde aussi bien que dans l'autre.
87. « Car dans cette œuvre de l'étude du Véda et dans l'adoration de l'âme suprême, sont entièrement comprises toutes les règles de la bonne conduite, énumérées ci-dessus dans l'ordre.
88. « Le culte prescrit par les Livres saints est de deux sortes : l'un, en rapport avec ce monde et procurant des jouissances, comme celles du Paradis, par exemple; l'autre, détaché des choses du monde, et conduisant à la félicité suprême.
89. « Un acte pieux, procédant de l'espoir d'un avantage dans ce monde, comme, par exemple, un sacrifice pour obtenir de la pluie, ou dans l'autre vie -comme une oblation faite dans le but d'en être récompensé après la mort, est déclaré lié au monde ; mais celui qui est désintéressé, et dirigé par la Connaissance de l'Être divin (Brahme); est dit détaché du monde.
90. « L'homme qui accomplit fréquemment des actes religieux intéressés, parvient au rang des dieux (Dêvas) ; mais celui qui accomplit souvent des œuvres pieuses désintéressées se dépouille pour toujours des cinq éléments, et obtient la délivrance des liens du corps.
91. « Voyant également l'âme suprême dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'âme suprême, en offrant son âme en sacrifice, il s'identifie avec l'Être qui brille de son propre éclat.
92. « Tout en négligeant les rites religieux prescrits par les Sâstras, le Brâhmane doit avec persévérance méditer sur l'Ame suprême, vaincre ses sens, et répéter les Textes saints.
93. « C'est en cela que consiste l'avantage de la seconde naissance ⁽⁴⁹⁵⁾, principalement pour le Brâhmane : puisque le Dwidja, en s'acquittant de ce devoir, obtient l'accomplissement de tous ses désirs, et non autrement.
94. « Le Véda est un œil éternel pour les Mânes (Pitris), les Dieux et les hommes ; le Livre saint ne peut pas avoir été fait par les mortels, et n'est pas susceptible d'être mesuré par la raison humaine ; telle est la décision.
95. « Les recueils de lois qui ne sont pas fondés sur le Véda, ainsi que les systèmes hétérodoxes quelconques, ne produisent aucun bon fruit après la mort ; car les législateurs ont déclaré qu'ils n'ont d'autre résultat que les ténèbres infernales.
96. « Tous les livres qui ne reposent pas sur la Sainte Ecriture sont sortis de la main des hommes, et périront ; leur postériorité prouve qu'ils sont inutiles et mensongers.
97. « La connaissance des quatre classes ⁽⁴⁹⁶⁾, des trois mondes ⁽⁴⁹⁷⁾ et des quatre ordres ⁽⁴⁹⁸⁾ distincts, avec tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, dérive du Véda.
98. « Le son, l'attribut tangible, la forme visible, le goût et l'odeur, qui est le cinquième objet des sens, sont expliqués clairement dans le Véda, avec la formation des éléments dont ils sont les qualités, et avec les fonctions des éléments.
99. « Le Véda-Sâstra primordial soutient toutes les créatures ; en conséquence, je le regarde comme la cause suprême de prospérité pour l'homme.

⁴⁹⁴ Nihsréyasa est synonyme de Mokcha ; ces deux mots signifient la béatitude finale, l'état de l'âme délivrée du corps et qui se réunit pour toujours à l'Ame universelle.

⁴⁹⁵ Voyez Liv. II, st. 169 et 170.

⁴⁹⁶ Ibid. I. st. 2, note.

⁴⁹⁷ Ibid. XI, st. 236.

⁴⁹⁸ Ibid. IV. st. I, note.

100. « Celui qui comprend parfaitement le Véda-Sâstra mérite le commandement des armées, l'autorité royale, le pouvoir d'infliger des châtiments et la souveraineté de toute la terre.
101. « De même qu'un feu violent brûle même les arbres encore verts, de même, l'homme qui étudie et comprend les Livres saints détruit toute souillure de lui-même, née du péché.
102. « Celui qui connaît parfaitement le sens du Véda-Sastra, quel que soit l'ordre dans lequel il se trouve, se forme, pendant son séjour dans ce bas monde, pour l'identification avec Dieu (Brahme),
103. « Ceux qui ont beaucoup lu valent mieux que ceux qui ont peu étudiés ; ceux qui possèdent ce qu'ils ont lu sont préférables à ceux qui ont lu et oublié ; ceux qui comprennent ont plus de mérite que ceux qui savent par cœur ; ceux qui remplissent leur devoir sont préférables à ceux qui le connaissent simplement.
104. « La dévotion et la connaissance de l'Ame divine sont, pour un Brâhmane, les meilleurs moyens de parvenir au bonheur suprême ; par la dévotion il efface ses fautes ; par la connaissance de Dieu (Brahme), il se procure l'immortalité.
105. « Trois modes de preuves, l'évidence, le raisonnement et l'autorité des différents livres déduits de la Sainte Écriture, doivent être bien compris par celui qui cherche à acquérir une connaissance positive de ses devoirs.
106. « Celui qui raisonne sur la Sainte Écriture et sur le recueil de la loi, en s'appuyant sur des règles de logique conformes à, l'Écriture Sainte, connaît seul le système des devoirs religieux et civils.
107. « Les règles de conduite qui mènent à la béatitude ont été exactement et entièrement déclarées ; la partie secrète de ce code de Manou va vous être révélée.
108. « Dans les cas particuliers dont il n'est pas fait, de mention spéciale, si l'on demande ce qu'il convient de faire, le voici : Que la décision prononcée par des Brâhmanes instruits ait force de loi sans contestation.
109. « Les Brâhmanes qui ont étudié, comme la loi l'ordonne, le Véda et ses branches, qui sont les Angas, la doctrine Mîmânsâ ⁽⁴⁹⁹⁾, le Dharma-Sâstra et les Pourânas, et qui peuvent tirer des preuves du Livre révélé, doivent être reconnus comme très instruits.
110. « Que personne ne conteste un point de loi décidé par une assemblée de dix Brâhmanes au moins, ou par un conseil de Brâhmanes vertueux, qui ne doivent pas être moins de trois réunis.
111. « L'assemblée composée de dix juges au moins, doit renfermer trois Brâhmanes versés dans les trois Livres saints, un Brâhmane imbu du système philosophique orthodoxe du Nyâya, un autre imbu de la doctrine Mîmânsâ, un érudit connaissant le Niroukta ⁽⁵⁰⁰⁾, un légiste, et un membre de chacun des trois premiers ordres.
112. « Un Brâhmane ayant particulièrement étudié le Rig-Véda, un second connaissant spécialement le Yadjous, un troisième possédant le Sâma-Véda, forment le conseil de trois juges pour la solution de tous les doutes en matière de jurisprudence.
113. « La décision même d'un seul Brâhmane, pourvu qu'il soit versé dans le Véda, doit être considérée comme une loi de la plus grande autorité, et non celle de dix mille individus ne connaissant pas la doctrine sacrée.
114. « Des Brâhmanes qui n'ont pas suivi les règles du noviciat, qui ne connaissent pas les Textes saints, et n'ont d'autre recommandation que leur classe, fussent-ils au nombre de plusieurs mille, ne sont pas admis à former une assemblée légale.
115. « La faute de celui à qui des gens ineptes, pénétrés de la qualité d'obscurité, expliquent la loi qu'ils ignorent eux-mêmes, cette faute retombera sur ces hommes, et cent fois plus considérable.
116. « Les actes excellents qui conduisent à la béatitude éternelle vous ont été déclarés ; le Dwidja qui ne les néglige pas obtient un sort très heureux.
117. « C'est ainsi que le puissant et glorieux Manou, par bienveillance pour les mortels, m'a révélé entièrement ces lois importantes qui ne doivent être un secret que pour les hommes indignes de les connaître.
118. « Que le Brâhmane, réunissant toute son attention, voie dans l'Ame divine toutes les choses visibles et invisibles ; car en considérant tout dans l'Ame, il ne livre pas son esprit à l'iniquité.

⁴⁹⁹ Mîmânsâ, l'un des systèmes philosophiques des Indiens. Voyez les Mémoires de M. Colebrooke sur la Philosophie indienne (Traduction de M. Pauthier, p. 123 et suiv).

⁵⁰⁰ Niroukta, l'un des Védângas, glossaire comprenant l'explication des termes obscurs qui se rencontrent dans les Védas.

119. « L'Ame est l'assemblage des Dieux ; l'univers repose dans l'Ame suprême ; c'est l'Ame qui produit la série des actes accomplis par les êtres animés.
120. « Que le Brâhmane contemple, par le secours de la méditation, l'éther subtil dans les cavités de son corps ; l'air, dans son action musculaire et dans les nerfs du toucher ; la suprême lumière du feu et du soleil, dans sa chaleur digestive et dans ses organes visuels ; l'eau, dans les fluides de son corps ; la terre, dans ses membres ;
121. « La lune (Indou), dans son cœur ; les Génies des huit régions ⁽⁵⁰¹⁾, dans son organe de l'ouïe ; Vichnou ⁽⁵⁰²⁾, dans sa marche ; Hara ⁽⁵⁰³⁾, dans sa force musculaire ; Agni, dans sa parole ; Mitra ⁽⁵⁰⁴⁾, dans sa faculté excrétoire ; Pradjâpati, dans son pouvoir procréateur ;
122. « Mais il doit se représenter le grand Être (Para-Pouroucha) comme le souverain maître de l'univers, comme plus subtil qu'un atome, comme aussi brillant que l'or le plus pur, et comme ne pouvant être conçu par l'esprit que dans le sommeil de la contemplation la plus abstraite.
123. » Les uns l'adorent dans le feu élémentaire, d'autres dans Manou, Seigneur des créatures ; d'autres dans Indra, d'autres dans l'air pur, d'autres, dans l'éternel Brahme,
124. « C'est ce Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé des cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue.
125. « Ainsi l'homme qui reconnaît dans sa propre âme, l'Ame suprême présente dans toutes les créatures, se montre le même à l'égard de tous, et obtient le sort le plus heureux, celui d'être à la fin absorbé dans Brâhme. »
126. « Ainsi termina le Sage, et le Dwidja qui lit ce code de Manou, promulgué par Bhri-gou, sera toujours vertueux et obtiendra la félicité qu'il désire.

⁵⁰¹ Ces Génies des huit régions ou points cardinaux sont : Indra, Agni, Yama, Nairita, Varouna, Vâyou, Kouvéra et Isa.

⁵⁰² Vichnou, nommé cette seule fois dans le Texte de Manou, n'est sans doute ici qu'un Dieu secondaire, peut-être celui des douze Adityas qui porte ce nom. (Voyez ci-dessus, Liv. XI, st. 221.) Les Pourânas font de Vichnou un Dieu supérieur à Brahmâ.

⁵⁰³ Hara, nom de l'un des onze Roudras. Voyez ci-dessus, Liv XI, st 221.

⁵⁰⁴ Mitra, un des douze Adityas.

Les savants Indiens pensent unanimement que plusieurs des lois faites par Manou, qui est réputé leur plus ancien législateur, étaient bornées aux trois premiers âges du monde, et n'ont point de force dans l'âge actuel, quelques-unes d'entre elles étant certainement hors d'usage ; et ils fondent leur opinion sur les textes suivants, qui sont réunis dans un ouvrage intitulé MADANA-RATNA-PRADIPA.

I. KRATOU ⁽⁵⁰⁶⁾ : Dans l'âge Kâli, un fils ne peut pas être engendré avec une veuve par le frère de l'époux décédé ; une demoiselle une fois donnée en mariage ne peut pas non plus être donnée une seconde fois, ni un taureau être offert en sacrifice, ni un pot à l'eau être porté par un étudiant en théologie.

II. VRIHASPATI : 1. Des autorisations à des parents d'engendrer des enfants avec des veuves ou avec des femmes mariées, lorsque les maris sont morts ou impuissants, sont mentionnées par le sage Manou, mais défendues par lui-même par rapport à l'ordre des quatre âges ; un acte semblable ne peut pas être fait légalement dans cet âge par tout autre que le mari,

2. Dans le premier et le second âge, les hommes étaient doués d'une pitié véritable et d'un savoir profond ; ils étaient de même dans le troisième âge ; mais dans le quatrième, une diminution de leurs pouvoirs intellectuels et moraux fut ordonnée par leur créateur.

3. Ainsi des fils de différentes sortes furent acquis par les anciens Sages ; mais de tels fils ne peuvent plus être adoptés par les hommes privés de ces éminents pouvoirs.

III. PARASARA : 1. Un homme qui a eu des rapports avec un grand criminel, doit abandonner son pays dans le premier âge ; il doit quitter sa ville dans le second ; sa famille, dans le troisième ; mais dans le quatrième, il lui faut seulement s'éloigner du coupable.

2. Dans le premier âge, il est dégradé par une simple conversation avec un homme dégradé ; dans le second, en le touchant ; dans le troisième, en recevant de la nourriture de lui ; mais dans le quatrième, le pécheur seul est chargé de sa faute.

IV. NARADA : La procréation d'un fils par un frère du mort, l'action de tuer des bestiaux pour recevoir un hôte, le repas de viande au service funèbre, et l'ordre de l'ermite sont défendus ou hors d'usage dans le quatrième âge.

V. ADITYA-POURANA : 1. Ce qui était un devoir dans le premier âge, ne doit pas, dans tous les cas, être fait dans le quatrième ; car, dans le Kali-youga, les hommes et les femmes sont adonnés au péché :

2. Tels sont un noviciat continué pendant un temps très long, et la nécessité de porter un pot à l'eau ; le mariage avec une parente paternelle, ou avec une proche parente maternelle, et le sacrifice d'un taureau,

3. Ou d'un homme ou d'un cheval ; et toute liqueur spiritueuse doit dans l'âge Kali, être évitée par les Dwidjas ; il doit en être ainsi même de l'action de donner une seconde fois une jeune femme mariée, dont le mari est mort avant la consommation, et de la part plus considérable d'un frère aîné, et de la procréation d'un enfant avec la veuve ou la femme d'un frère.

VI. SMRITI : 1. La commission donnée à un homme d'engendrer un fils avec la veuve de son frère ; le don d'une jeune femme mariée, à un autre prétendu, si son mari est mort tandis qu'elle reste vierge ;

2. Le mariage des Dwidjas avec des demoiselles n'appartenant pas à la même classe ; le meurtre dans une guerre religieuse de Brâhmanes qui attaquent avec l'intention de tuer ;

⁵⁰⁵ Cette note a été jointe par William Jones à sa traduction ; je l'ai traduite de l'anglais.

⁵⁰⁶ Kratou, Vrihaspati, Parasara et Narada sont des saints personnages auxquels les Indiens attribuent des codes de lois qui existent encore en totalité ou en partie. Voyez la préface du Digest of Hindu law on contracts and successions.

3. Une relation quelconque avec un Dwidja ayant passé la mer dans un vaisseau, quoiqu'il ait fait une expiation ; l'action d'accomplir des sacrifices pour des gens de toutes sortes, et la nécessité de porter un pot à l'eau ;
 4. L'action de marcher en pèlerinage jusqu'à la mort du pèlerin, et d'immoler un taureau dans un sacrifice; celle d'accepter une liqueur spiritueuse même à la cérémonie appelée Sôtrâmani ;
 5. Celle de recevoir ce qui a été gratté du pot de beurre clarifié, lors d'une oblation au feu ; celle d'entrer dans le troisième ordre, ou celui des ermites, quoique cela soit prescrit pour les premiers âges ;
 6. La diminution des crimes en proportion des actes religieux et des connaissances sacrées des coupables, la règle d'expiation pour un Brâhmane s'étendant jusqu'à la mort ;
 7. La faute d'entretenir des liaisons avec des coupables ; l'expiation secrète d'aucun des grands crimes, excepté le vol ; l'action de tuer des animaux en l'honneur des hôtes éminents ou des ancêtres;
 8. La filiation de tout autre qu'un fils légalement engendré ou donné en adoption par ses parents ; l'action de quitter une femme légitime pour une faute moindre que l'adultère ;
 9. Ces parties de la loi ancienne ont été abrogées par les sages législateurs, suivant que les cas se sont présentés au commencement de l'âge Kali, dans l'intention de garantir le genre humain du mal.
- Il est à remarquer, sur les textes précédents, qu'aucun d'eux, à l'exception de celui de Vrihaspati, n'est cité par Koullouka, qui ne semble jamais avoir considéré aucune des lois de Manou comme restreinte aux premiers âges ; que celui de la Smriti, ou du code sacré, est cité sous le nom du législateur, et que la prohibition, dans tout âge, de la défense personnelle, même contre les Brâhmanes, est en opposition avec un texte de Soumantou, avec l'exemple et le précepte de Krichnâ ⁽⁵⁰⁷⁾ lui-même, suivant le Mâhâbhârata, et même avec une sentence du Véda, par laquelle il est enjoint à tout homme de défendre sa propre vie contre tous les violents agresseurs.

FIN DE LA LOIS DE MANOU

⁵⁰⁷ Krichna est le Dieu Vichnou incarné ; William Jones fait sans doute ici allusion au second chapitre de la Bhagavad-Gîtâ, épisode du Mahâbhârata, grand poème épique d'une grande célébrité, que l'on croit avoir été composé près de mille ans avant notre ère. La Bhagavad Gîtâ est un dialogue philosophique entre Krichna et son élève Ardjouna.